

01

Train d'enfer pour le paradis

Il n'y a que deux personnes dans le compartiment.

Un monsieur à l'air grave, qui se tient côté couloir... Entre trente et quarante. Grand. Costaud. Bien que n'étant plus de prime jeunesse, il est encore consommable. Il est penché sur sa lecture, et je ne peux voir que ses cheveux bruns, plantés dru sur les côtés de sa tête, mais déjà piquetés de blanc, qui ondulent près des tempes. Tirés vers l'arrière par le peigne, ils ont laissé au-dessus du front deux larges espaces dégarnis qui font penser à des golfes envahis par la mer.

Deux patinoires à mouches que sépare une bande de cheveux clairsemés, bien parallèles...

Il paraît qu'une calvitie précoce est signe de virilité.

Il relève la tête : son visage est glabre et lisse, son teint fait penser à du papier mâché.

On l'imagine, travaillant sous la lampe d'un bureau. En tout cas, pas à l'extérieur. Il n'est pas, non plus, un adepte du sport... Sauf peut-être du *sport en chambre*.

Je l'imagine assez bien assez bien, accomplissant de multiples galipettes avec un ou une partenaire...

Sous les lunettes cerclées d'acier, les yeux sont vifs. Bruns. Mais pas comme les miens : les siens sont marron foncé, intense.

Il porte un costume de bonne coupe, et une cravate de soie, probablement griffée.

Avocat ? Notaire ? Président de quelque assemblée départementale ou régionale ? Ou simplement négociant ? Ses affaires semblent prospères... Mais sa personne toute entière affecte un air autoritaire, pour ne pas dire rébarbatif.

Ce n'est pas vraiment le *joyeux drille* !

Il est occupé à lire un journal. Un journal tout gris, sans photos, peut-être une publication professionnelle.

A mon entrée dans le compartiment, il se lève, et s'empresse de hisser mon bagage dans le filet. Lorsqu'il se saisit de ma petite valise, sa manche relevée laisse voir un gros bouton de manchette en or.

Après l'avoir remercié d'un sourire, je m'assieds sur la banquette en face de lui, un peu décalée.

Il se remet aussitôt à son journal.

C'est à peine s'il m'a regardée ! D'ordinaire, l'arrivée d'une jolie jeune femme dans un compartiment fait sensation. On la détaille : visage, coiffure, vêtements... Quant aux voyageurs de sexe masculin, ils tentent d'apercevoir, dans l'échancrure du corsage, un petit bout de sein, ou encore, sous l'ourlet de la jupe, un petit bout de cuisse... Les deux, si la chance est avec eux. *Même sans espoir de conclure, il n'est pas interdit de se renseigner !*

Là, rien. C'est presque vexant !

Moi, j'aime bien qu'on me remarque. Puisque c'est comme ça, je vais le snober, moi aussi, en lui tournant le dos.

Côté fenêtre se tient une jeune femme élégante. Quelque peu dédaigneuse, elle affecte de ne pas regarder l'intérieur du compartiment et de s'absorber dans la contemplation du paysage qui défile rapidement. A mon entrée, elle m'adresse néanmoins un léger sourire.

Dans son tailleur élégant, elle a de la classe. On peut même dire qu'elle est belle : des traits fins, une bouche finement dessinée, qui trahit un caractère affirmé, tandis que ses grands yeux bleus, aux cils démesurément longs, exaltent sa féminité. Le galbe de ses longues jambes gainées de nylon laisse deviner des muscles souples et nerveux... Je suis impressionnée par ces jambes, que je trouve belles, ravissantes même. Pour une femme, je l'ai souvent remarqué, la beauté des jambes est essentielle : c'est comme une caresse pour l'œil, qui fait naître le désir, et suggère fortement l'amour, et ses voluptueuses étreintes... Hélas, malgré la jupe évasée, on ne peut rien voir au-dessus du genou !

Le dos bien calé sur la banquette, je croise les jambes. Ma jupe courte me découvre jusqu'à mi cuisses, ou presque. Bien que nous soyons loin des bogies, je ressens dans mes reins les vibrations du roulage. Un massage improvisé ! Je ferme les yeux. Ce n'est pas la première fois que je suis excitée par les secousses rythmique d'un train lancé à pleine vitesse. J'ai entendu dire que bien des voyageurs ont partagé cette expérience.

Je regarde de nouveau la jeune femme. Elle m'attire. Qu'y a-t-il sous ce front sans ride, sous l'eau calme et profonde de son regard ? Je voudrais être elle, l'espace d'un instant, pour découvrir les mystères de sa vie.

Elle tourne un peu la tête vers le voyageur assis non loin d'elle, du même côté du compartiment. Puis son regard retourne vers la fenêtre. Une moue fugitive lui tord les lèvres.

Cet homme ne serait donc pas à son goût ?

Sans aucun doute, pas assez raffiné pour elle.

Pourtant, il n'est pas si laid. Il est vrai qu'il est peu causant. Rabat-joie. Pourtant, sur une île déserte, on pourrait en faire son ordinaire. Arriver à le dérider.

Ne jamais dire : « fontaine, je ne boirai pas de ton eau », ni : « homme, je ne jouirai pas de toi » !

Surtout que mon petit doigt me dit qu'il est correctement appareillé... De ma place, je ne peux pas me rendre compte mais, si j'en juge par sa stature, par son allure générale... Je dirais... dix-huit bons centimètres. De quoi passer un bon moment.

Je tire sur ma jupe. L'ourlet s'arrête à vingt centimètres au-dessus du genou : je ne peux pas faire mieux.

Notre compagnon de voyage fait semblant de s'intéresser à son journal, mais, de temps à autre, son regard s'élève un peu, dépasse les limites de la feuille de papier, et s'en vient errer sur nos personnes. Puis, constatant qu'il n'y a rien à voir, se replonge dans les faits divers, les cours de la bourse, ou les résultats sportifs. En attendant une meilleure occasion. Un amateur de femmes... Ou un frustré. Peut-être flanqué d'une bobonne grassouillette à bigoudis, et d'un tendron, installée

dans ses meubles (si ! si ! cela existe encore).

A chaque fois, un éclair d'ironie passe dans les yeux de la dame.

Puis, elle se tourne de nouveau vers la fenêtre, et on ne voit plus que sa chevelure courte et gonflée, sophistiquée à l'extrême.

Nous traversons une mosaïque de jardins ouvriers. Du haut de son talus, la voie ferrée domine tout un univers de rangées de légumes, de rames de haricots, de fûts métalliques noirâtres, de cabanes construites de brique et de broc avec des matériaux récupérés. J'ai la vision fugitive d'une vieille baignoire, plantée d'œillets du poète multicolores. C'est Versailles. Un Versailles de la pouillierie, où des jardiniers en bleus s'interpellent joyeusement, se tapent sur l'épaule et se servent des verres d'un jaja convivial, autour desquels on se conte les misères du boulot ou les déconvenues de la vie conjugale. Puis, tandis qu'une larme pique encore au coin de l'œil, on siffle la jolie fille qui s'aventure en ces lieux...

Le bruit des freins pneumatiques se fait entendre. L'homme se lève, prend son attaché-case dans le filet, nous salue, et sort.

Un sourire erre sur les lèvres de la jeune femme. Mais elle ne dit rien. Tout est dans son regard : ses yeux d'un bleu profond comme la mer semblent m'inviter à être sa complice, maintenant que nous sommes seules.

Sans réfléchir davantage, guidée par mon seul instinct, je m'allonge sur la banquette comme pour me relaxer. J'ôte mes escarpins, puis je pose mon pied droit sur la banquette opposée. Ma jupe glisse un peu. Je la remonte encore un peu plus, jusqu'aux jarretelles... Je ferme les yeux. Je sais qu'elle me regarde. Une subtile reptation du bassin, jusqu'au bord de la banquette, me propulse un peu vers elle. Le pan de jupe situé sous mes fesses tombe.

-Je suis un peu fatiguée, dis-je comme pour m'excuser.

Je connais les êtres, aussi bien les femmes que les hommes. Par chacune des fibres de mon corps, je sens qu'une force subtile et incoercible la pousse vers moi. Je lui plais.

Le bruit du frein pneumatique s'intensifie.

Elle se lève, s'excuse d'un sourire pour que je la laisse passer. Je lève le barrage constitué par mes jambes et je m'allonge sur la banquette. La voilà qui sort de compartiment. Pourtant, elle ne descend pas : elle a laissé son sac à main. Il faut croire que je lui inspire confiance. Si je voulais, je pourrais l'ouvrir, savoir son nom, son adresse, comprendre qui elle est, m'introduire dans sa vie comme une voleuse.

Le train s'arrête brutalement. Peu s'en faut que je sois projetée sur le sol, entre les banquettes...

Un remue-ménage se produit dans le couloir. La porte s'ouvre en exhalant un soupir pneumatique, les voyageurs piétinent vers la sortie. J'attends le retour de cette femme, dont je me sens déjà proche. D'autres voyageurs sont montés, ils se répartissent dans les divers compartiments.

Pourvu que personne ne vienne dans le nôtre. Je veux être seule avec ma nouvelle amie.

La porte s'ouvre. C'est elle.

Sans un mot, elle reprend sa place près de la fenêtre. Moi, je reprends ma pose. Mon pied droit déchaussé, posé près d'elle, touchant presque sa cuisse. Le genou relevé. L'autre pied posé à terre, entre les deux banquettes. J'ai relevé l'accoudoir central, ce qui me permet de me coucher sur le dos, comme pour mieux me relaxer.

J'ai discrètement aidé ma jupe à glisser de nouveau jusqu'aux jarretelles. Je tourne le dos à la porte du compartiment : du couloir, on ne peut rien voir, sinon une jeune femme fatiguée qui se repose.

La tête un peu relevée, penchée sur le côté, gracieuse, tentante, je lui souris. Je sais bien qu'elle me trouve jolie. Je suis jolie. Très jolie. Je suis sûre que la position que je viens d'adopter la

charme.

J'entrouvre les paupières et je l'observe à-travers mes longs cils. Son regard remonte le long de mes jambes, comme une caresse. Un regard de velours, qui cherche à aller le plus loin possible, à percer le mystère de mon intimité.

Un jeu, où chacune cherche à découvrir l'autre... Elle veut explorer mon corps, je veux savoir ce qu'elle a dans son cœur, les secrets de son âme. A défaut d'apprécier les hommes au front dégarni, peut-être aime-t-elle les filles ?

Née à la base de mon ventre, une douce chaleur commence à irradier et à m'envahir toute entière.

Vilaine fille ? J'adore me conduire en vilaine fille. Belle comme le jour, mais perverse comme la nuit !

Je me tourne un peu plus vers elle. J'ouvre un peu plus mes cuisses.

Je ne porte rien sous ma jupe. Comme souvent, je n'ai pas mis de petite culotte. Elle a vu ! Tout ! Jusqu'à la naissance de mes jolies fesses rebondies et du sillon d'ombre qui les sépare. Mieux encore, entre mes cuisses à la chair nacrée, elle avait vu mon plus bel ornement : ma petite bouche intime, aux lèvres si douces. Merveille de la nature, fleur sublime, incomparable, que chacun désire voir, et aime contempler.

La jolie voyageuse est l'invitée du jardin parfumé : ses suaves frondaisons, ses fragrances paradisiaques lui sont offertes. Spectacle enchanteur ! L'Olympe descend sur terre, avec son cortège de dieux, sa jeunesse, ses jaillissements, ses cascades de fraîcheur. C'est une vallée de lait et de miel, qu'un Créateur bienveillant offre aux pèlerins de l'amour.

Bien entendu, je fais semblant de ne pas m'exhiber exprès. Nous sommes entre femmes, et je me laisse aller, sans faire attention. Voilà tout. Les yeux mi clos, j'affecte la lassitude et l'abandon.

Rompue à l'exercice de l'hypocrisie, je trouve dans la pratique de cet art un plaisir toujours renouvelé. Faire semblant. Délice. Délectation qui s'ajoute à celle de me faire mater, d'être fouillée sous la jupe par un regard concupiscent.

Elle me regarde sans gêne. Elle semble en adoration, telle une bigote devant le Saint Sacrement. Sur ses lèvres, il y a comme un sourire de béatitude, une sorte de prière silencieuse.

Une fois de plus, je mesure la puissance de ma séduction.

Pendant de longues minutes, les yeux mi clos, je la laisse étancher sa soif de beauté.

Moi, je ne vois pratiquement rien d'elle. A peine ses genoux, et un morceau de cuisse, lorsqu'elle a croisé les jambes. Sa poitrine est harmonieuse, mais son chemisier de soie, fermé jusqu'à la base du cou, ne me permet d'en apprécier que le galbe. Un joli visage, au menton pointu, volontaire, aux lèvres charnues, sensuelles, très rouges, aux cils soigneusement noircis. Elle est élégante et soignée, pour ne pas dire sophistiquée...

Elle a penché la tête dans ma direction, pour mieux voir... Les yeux grands ouverts, elle mate ostensiblement ma vulve. Ses lèvres se retroussent en un rictus de satisfaction, découvrant de fines dents très blanches.

Elle ne dit rien, elle demeure impassible. En apparence, au moins. Mais on devine le désir qui la tenaille, et la joie indicible de la transgression. Nous sommes deux bourgeoises, et la morale de notre caste réprouve totalement la situation dans laquelle nous nous trouvons, et par laquelle nous nous laissons, l'une comme l'autre, érotiser...

J'imagine son désordre intime... Le clitoris gonflé, turgescant. Le bouton de chair qui frotte contre le tulle ou la soie de la culotte, les lèvres qui s'entrouvrent pour le plus délicieux des baisers... Une tache humide le long de sa fente ? Peut-être en est-elle déjà là... Moi, je sens dans mon sexe la tension familière qui précède chaque accomplissement. Je suis chaude, turgescante... J'ai bien envie que l'aventure aille plus loin, jusqu'à l'échange des caresses.

Dans un compartiment de chemin de fer, ce n'est guère possible !

Je dois descendre à la prochaine. Notre échange amoureux se limitera donc à quelques regards chargés de désir. Je ne la reverrai sans doute plus.

Je me lève. Le train, lancé à toute allure nous secoue, m'oblige à m'appuyer contre la porte du compartiment, et à serrer fortement la poignée.

-Vous êtes bien jolie, dit-elle.

Ah ! Tout de même !

Je réponds, en toute simplicité :

-C'est vrai. Je suis très belle.

Je sors. Les puissants cahots du train m'obligent à me tenir aux barres, et accentuent l'ondulation de ma démarche. Dans l'une des vitres, j'aperçois le visage de la dame : elle s'est mise à la porte du compartiment, et elle me regarde.

Sous ce regard, je m'applique à marcher avec grâce ou plutôt, à danser dans ce roulis ferroviaire.

On est tellement secouées dans les WC qu'il est pratiquement impossible d'y réaliser l'opération *pipi*. Comment se tenir aux poignées, tenir sa jupe, pointer son derrière sans toucher la cuvette, pour cause d'hygiène, et viser correctement ? Une courbe, un aiguillage, un coup de frein, et on est sûre de mouiller ses escarpins.

Je n'y songe nullement.

L'exhibition à laquelle je viens de me livrer a mis le feu à mon sexe. Une brusque envie m'est venue, une exigence impérieuse de mon corps : libérer cette tension par une explosion de jouissance.

Puisqu'il faut renoncer au partage des caresses, je vais me finir toute seule !

Tournée vers la porte, je retrousse ma jupe jusqu'à la taille. Ma froufrou se mire dans la plaque de métal qui entoure la poignée, une jolie touffe de poils noirs, de la même couleur que mes cheveux.... Elle fait la coquette ! Il faudra faire attention pour tenir en équilibre, car l'exercice que je projette nécessitera l'usage de mes deux mains. Pour l'instant, je peux encore me tenir. J'en profite. Je penche un peu la tête pour tenter d'apercevoir la naissance de ma chatte. Je l'aime bien. Et surtout, je suis fière d'elle. C'est pourquoi je la propose volontiers à l'admiration d'autrui !

Voilà. Je me suis lâchée. Je tiens ma jupe de la main gauche tandis que la droite s'immisce doucement entre mes cuisses. Pourvu qu'il n'y ait pas de virage brusque ! Je me retrouverais illico, les quatre fers en l'air, la jupe complètement relevée, entre l'odieuse cuvette et la porte, sur le sol maculé de salissures... Pour le moment, j'arrive à tenir debout, au milieu de l'étroite cabine, dans ce train lancé à toute allure.

Je commence par une large caresse, du bout des doigts, le long des grandes lèvres... J'ai remarqué au passage mon clito, totalement congestionné, qui réclame son dû. Patience, mon petit ! Je vais m'occuper de toi !

Un choc. La cabine saute dans un bruit d'enfer ! Je me rattrape in extremis à un tuyau qui longe la paroi. On vient de passer sur un aiguillage. J'ai dû lâcher ma jupe, qui est un peu retombée. Mais ma main droite continue son ouvrage.

Ma petite bouche intime est toute douce, et fraîche. Déjà un peu humide. Je la caresse longuement, en faisant la navette d'un bout à l'autre. De longs effleurements, plein de tendresse, qui me remplissent bientôt d'une douce extase.

Bien sûr, je préférerais un autre décor. Celui-là manque de romantisme. Enfin... Il faut prendre ce qu'on trouve.

Un scénario... Il faut imaginer un scénario : c'est mieux pour se toucher. Scénario tendre, ou

scénario coquin, selon l'humeur. Laissant libre cours à mes fantasmes. Une saynète qui me fera du bien, qui me rendra dynamique. Heureuse.

Mon bouton de rose est tout dur. Un noyau d'olive qui roule sous mes doigts... Je commence mes tractions. Mon rythme préféré, rapide, mais pas trop. La chaleur monte, une sensation que je connais bien, électrique. Mon sexe est un nuage, qui se charge, qui accumule son énergie... Je ressens l'impatience, qui monte aussi. L'envie absolue, l'attente de la décharge.

Quel scénario imaginer ? Une aventure avec l'homme au front dégarni ? Non... Malgré son membre, que je devine honorable, il est bien trop triste. Certes, la pénétration me remplirait la moule, mais n'y apporterait pas la joie. Ce serait un simple plaisir physique, sans plus. J'ai envie d'autre chose. La dame, près de la fenêtre... Mystérieuse. Coquine aussi, puisqu'elle a aimé le spectacle que je lui ai offert.

Elle en a envie, elle aussi. Je l'ai lu dans son regard.

Je lui souris... Elle m'avoue son désir. Je ne serai pas la première à lui céder : mon intuition, qui ne me trompe jamais, me dit que son tableau de chasse est déjà bien fourni.

Qu'importe. Je me lâche et je retrousse de nouveau ma jupe pour lui offrir un abricot gonflé de jus, gorgé de soleil, si mûr qu'il s'est fendu. Qu'il exhibe sa béance. Appétissant, suave, délicieux. Je réussis à me tenir debout, malgré les cahots. J'encaisse sans sourciller le passage sur plusieurs aiguillages... On doit traverser une gare.

Le terminus approche : il faut se dépêcher !

Fracas épouvantable ! Un train nous croise, à vive allure.

J'entrouvre ma fente avec deux doigts de ma main gauche. Exercice difficile car je dois tenir ma jupe en même temps, tout en gardant un équilibre précaire. Je ne vais pas utiliser mon sexe toi, mais je vais me pénétrer gentiment avec deux doigts de ma main droite. Ce sera tout doux. Et je sentirais mieux la chair sensible de ma petite grotte d'amour, je pourrai la solliciter là où il faut.

J'avance l'index entre mes nymphes. Il s'immisce dans le fourreau, déjà tout gluant.

Délice ! Ma chair est une intumescence, pleine de désir, que je touche avec précaution. Le contact est suave et doux, mais en même temps, je ressens comme un choc, une étincelle qui me traverse tout le corps... J'imagine que ce doigt appartient à ma compagne de voyage, et qu'elle me susurre des mots doux, tout en me pénétrant. Elle me regarde, les lèvres entrouvertes comme pour un baiser, les yeux pleins de tendresse. Généreuse, elle veut me combler de plaisir.

Une rude secousse. Les roues viennent de chevaucher deux aiguillages. J'ai failli perdre l'équilibre. Je me suis rattrapée in extrémis. Mon doigt est sorti de son nid d'amour ! J'ai même lâché ma jupe, qui est complètement retombée. Tout est à recommencer.

Le charme est rompu.

Je retrousse ma jupe. Je veux absolument me finir avant de descendre.

Deux petits coups légers sont frappés à la porte. Au diable le gêneur ! On insiste.

J'ouvre.

C'est elle !

Elle me pousse doucement et se faufile à l'intérieur. Mon cœur se met à battre un peu plus vite : Nous allons pouvoir échanger quelques étreintes.

-L'endroit n'est guère propice aux effusions, dit-elle en souriant. Mais, en fermant les yeux, nous pourrions nous imaginer sur un atoll paradisiaque...

A condition d'avoir beaucoup d'imagination ! Jaillissant du tuyau d'évacuation, le vacarme du roulage nous assourdit, et quelques remugles d'urine, pour ne pas parler du pire, nous chatouillent les narines.

Elle s'accroupit devant moi, retrousse ma jupe... Elle va me faire un cunni...

-Le paradis... Il est là, sous ta jupe.

Elle a tout à fait raison. C'est la pure vérité, l'exactitude même.

Coincée contre la cuvette, je m'agrippe à la poignée et je me concentre pour tenir en équilibre. Pour l'instant, il me suffit de laisser faire. Tout à l'heure, j'agirai : à mon tour, je partirai à la découverte de son corps.

Elle a été obligée d'écarter un peu les cuisses, pour tenir en équilibre sur ses talons aiguille. Je peux voir jusqu'aux jarretelles. Elle se tient à mes jambes.

Pour commencer, elle se contente de poser sa joue contre mon pubis. Une caresse presque chaste. Ses mains remontent doucement. Maintenant, elle m'enserme la taille de ses deux bras, et sa tête maintient ma jupe relevée jusqu'à la taille. Sa bouche frôle ma toison, puis l'embrasse... Ses lèvres fourragent dans ma touffe noire.

De toutes ses forces, mon sexe torride appelle le coït : il se lubrifie, se pare de ses fragrances, laisse échapper ses sucs...

D'une main légère, j'effleure sa chevelure auburn, traversées de mèches cuivrées. Ma caresse se fait tendre, insistante, pour exprimer l'impatience de mon corps. Un cri, une imploration de femme en rut.

Pourtant, elle m'embrasse encore, frôle de sa bouche pulpeuse ma touffe de jais. Veut-elle exacerber mon désir avant de le satisfaire ?

-Ta foufoune, susurre-t-elle. On dirait de la soie !

S'ensuit un long chapelet de baisers. Deux lèvres vermillon forcent le passage entre mes cuisses, déposent sur ma vulve en feu leur frémissant message d'amour. Elles ne s'arrêtent qu'à la base de mon sillon fessier, au-dessus de mon puits sombre dont elles embrassent la margelle.

Mon cœur bat à tout rompre, mon souffle s'est fait saccadé. Je la supplie d'en finir.

-Vite ! Pénètre-moi. Je ne peux plus attendre : je vais mourir.

-Le moment de l'attente est le plus délicieux, répond-elle. Ce frémissement annonciateur de l'orgasme, qui ne saurait manquer, c'est comme ressentir mille fois la secousse suprême ! Il faut le faire durer le plus longtemps possible.

-Tu as raison. Mais cette tension me dévore toute entière. Ma chatte en feu attend sa délivrance.

Mais elle ne m'écoute pas. Elle suit son propre chemin vers l'accomplissement.

Sa bouche est plaquée contre ma moule : deux lèvres fraîches contre deux lèvres brûlantes. Elle remonte lentement, millimètre par millimètre, et à chaque arrêt, sa langue pénètre, se darde dans la fente qu'elle emplit à-demi, une succion légère aspire mes chairs et leur communique une vibration qui parcourt chacune des fibres de mon corps et perce jusqu'au tréfonds de mon être.

Ce doux supplice semble ne jamais devoir finir. Elle me dévore petit à petit.

Sa tête est toujours plaquée contre mon ventre dénudé. Je ne vois rien d'elle, que sa chevelure. Pourtant, je voudrais me rassasier de sa beauté, me jeter sur elle, exprimer mon désir par les caresses les plus lascives, lui rendre au centuple la jouissance qu'elle me donne.

Les soubresauts du train résonnent dans mes reins, m'excitent comme un puissant aphrodisiaque. Le vacarme de l'immonde cuvette des WC achève de m'étourdir. Elle m'embrasse, me baise et me rebaise sur la bouche du bas, que j'imagine maculée de rouge à lèvres, de ce rouge presque sanglant qui rend sa bouche si attirante. Elle me fourre sa langue, de plus en plus profond, pistonne dans ma grotte d'amour.

Un souffle, un feulement rauque : je l'engage à poursuivre.

Mais elle ne m'écoute toujours pas. Elle se redresse, se plaque contre moi, m'embrasse sur

la bouche. Un baiser violent, avide, un baiser de goule. Elle me fourre jusqu'à la glotte une langue qui travaillait si bien en bas !

Pourtant, j'y étais presque !

Cette fois, j'ai vraiment peur de devoir descendre sans avoir joui.

Ses doigts ont remplacé sa langue : ils commencent un doux solo. Quelques tractions sur mon clito, savantes et appuyées, et je regagne tout l'espace perdu par le changement de position. L'espoir d'un orgasme rapide renaît.

Turgescents à l'extrême, mon bourgeon d'amour s'ébat comme un petit goret dans sa bauge. Il frétille d'aise dans la fente déjà pleine de sucs gluants... Il est prêt à éclater.

Redue folle par l'excès de cette tension, j'attaque brusquement ma séductrice. Je lui déboutonne son chemisier, arrachant au passage quelques boutons qui volent un peu partout sur le sol malpropre. Je sors brutalement les seins, pour en sucer goulûment les bouts, déjà durs et gonflés.

Elle rit.

-Du calme ! Dit-elle. Je vais te finir. Moi aussi j'ai envie.

Rassérénée, je me laisse branler par cette guerrière dont les seins, secoués par les cahots du train, ondulent aussi au rythme des caresses qu'elle me prodigue. Deux pointes d'un rouge presque grenat, sont pointées vers moi... Les flèches de Cupidon !

Je ferme les yeux. Une brume rose m'environne. Il y a une heure, je ne connaissais pas cette femme, et maintenant, je m'abandonne dans ses bras.

-Tu es prête, dit-elle, en introduisant le bout de son doigt. Je vais te posséder. Tu verras que mes doigts travaillent aussi bien que l'appendice dont ces messieurs s'enorgueillissent.

Douce et soumise, je me laisse fouailler par deux doigts réunis qui m'entrent dans le con comme dans du beurre. Suavité ! Délivrance ! Elle me pistonne tout en m'embrassant, elle me dit des mots doux, des mots crus, qui fouettent encore mon désir, tel un pur sang qu'elle éperonne.

-Il me faut ta moule, ta fente béante et lubrique ! Il faut qu'elle soit à moi, à moi seule, qu'elle soit mienne à jamais... Qu'un orgasme somptueux dépasse tous ceux que tu as pu connaître et tous ceux que tu connaîtras ! Ton cul, avec ses puits sombres et mystérieux, est pour moi l'Eden où je veux m'ébattre, la contrée dégoulinante de lait et de miel !

La tension monte encore. Je suis toute proche du sommet, je vais découvrir à mes pieds les vallées riantes, gorgées de soleil. Elle est bien loin, la cabine des WC, stupide et puante... Dans nos étreintes, nous en heurtons bruyamment les parois de fer, mais nous ne les sentons même plus...

Le souffle court et torride, cherchant l'air, je cherche aussi les mots pour ne pas être en reste, en matière de salacité.

-Comme ton doigté me fait du bien ! Je sens un gros vit, bien bandant, qui me chante son hymne d'amour ! Continue à me besogner ! Je suis sur le point d'aboutir.

Je me rends brusquement compte que je suis comme une agnelle qu'on mène au sacrifice. Où est la conquérante ? Où est la femme de tête et d'action ? Ivre, sous l'emprise de mes sens, je me suis laissé dominer par l'inconnue, qui a fait de moi sa chose... Une poupée. Voilà ce que je suis. Un objet de plaisir, sans volonté propre.

Il faut réagir !

Trop tard ! D'un dernier coup d'estoc, elle me propulse au septième ciel. Un orgasme puissant me tord les tripes. Je hurle :

-Oh ! C'est bon ! C'est bon !

Mon cri déchire l'espace, couvrant jusqu'au tintamarre des roues.

J'erre dans une brume rose, dans le doux alanguissement qui suit l'extase suprême. C'est à peine si je vois ma compagne, qui me tient toujours enlacée et qui continue à me bécoter. Elle tient toujours ma jupe relevée jusqu'à la taille, et caresse rêveusement mes fesses nues.

Il faut réagir ! Je ne peux pas en rester là. Moi aussi, je dois la porter au sommet, et je n'en ai guère le temps : je descends dans cinq minutes.

Revenue à moi, je lui lève prestement la jupe. Ses yeux jettent un éclair de surprise, mais elle ne tente aucun mouvement pour se défendre. Heureusement, elle ne porte pas de culotte, elle non plus. Cela fera gagner du temps ! Ma main saute à l'endroit voulu.

Me voilà dans la place ! Je trouve une moule excitée comme une puce, un clitoris dur comme un noyau de pêche, une fente dégoulinant de ses nectars... A peine ai-je introduit le bout d'un doigt entre ses nymphes qu'elle pousse un grand cri. Je comprends qu'elle a joui, elle aussi. Je l'embrasse à bouche que veux-tu, je lui fourre ma langue jusqu'à la glotte.

Chacun son tour !

Non mais, sans blague... En amour, l'égalité s'impose. Sauf quand c'est moi qui suis aux commandes.

Pantelante, elle revient doucement à elle. Je sens son souffle, court et saccadé sur mon cou. Nous sommes joue contre joue, nos ventres dénudés sont blottis l'un contre l'autre...

On est bien.

Nous jouissons de ce bien-être indicible qui suit l'amour.

Un bruit métallique se fait entendre : celui d'une pince frappée contre la porte.

-Contrôle des billets !

Brusque retour sur Terre ! Nous nous désenlaçons. Ma jupe retombe dès qu'elle cesse de m'étreindre. Elle range prestement ses seins dans son soutien-gorge, referme son chemisier. Les boutons manquants laissent quelques intervalles où l'étoffe baille, et qu'elle doit maintenir fermés à la main. Je lisse sa jupe en quelques tapes, pour qu'elle retombe bien en place.

Sa joue est couverte de traces de rouge à lèvres. Les miennes aussi, je présume, sans parler de mes intimités, heureusement invisibles.

Je sors un kleenex de mon sac, pour effacer les traces.

La pince métallique réitère son cliquetis.

-Contrôle des billets, insiste la voix, un peu plus fort que la première fois.

Elle arrête mon geste.

-Laisse, dit-elle. J'assume.

Elle déverrouille le loquet, ouvre, et sort fièrement.

-Euh... dit le contrôleur, médusé par l'apparition cette belle femme couverte de traces de rouge à lèvres.

Je sors à mon tour. Il laisse tomber sa pince perforatrice de tickets. La jeune femme la ramasse et la lui tend avec un sourire moqueur.

-Contrôle des titres de transport, bredouille-t-il enfin.

Je persifle :

-De transports... amoureux ?

Nous éclatons de rire toutes les deux. Le front de l'employé des chemins de fer vire au rouge brique : a-t-on le droit de se moquer ainsi de l'autorité ? L'uniforme bleu marine et la casquette semée d'étoiles n'inspire donc plus le respect ?

-Non, Mesdames, dit-il sèchement. Vos billets, s'il vous plaît.

Nous ouvrons nos sacs à main et, sans plus attendre, nous lui tendons les bouts de carton. Il y porte aussitôt son empreinte, puis s'engouffre dans le soufflet.

Le bruit des freins se fait entendre : le train entre en gare. Pour le septième ciel, il n'était que temps !

-Je m'appelle Laure, dis-je, pensant qu'il est encore nécessaire de se présenter l'une à l'autre.

-Moi, répond-elle, c'est Edwige. J'espère que nous nous reverrons.

Elle me tend sa carte de visite.

02

Hommage lige

Me voilà en mauvaise posture !

Conflit de voisinage : mon client a rossé son voisin avec un manche de bêche. Trois coups, bien appuyés. Le premier, sur l'avant-bras, que ce dernier avait levé devant son visage pour se protéger, les deux autres dans le dos, alors qu'il était tombé à terre. Heureusement, des passants sont intervenus pour les séparer. Résultat : trente jours d'ITT¹. La victime a porté plainte pour CBV² avec arme par destination.

Comment défendre ce client irascible ?

C'est pas du gâteau.

Mon dossier sous le bras, j'arrive à l'audience correctionnelle, avec l'entrain d'une brebis qui se rend à l'abattoir. Certes, mon sort personnel n'est pas en jeu, mais ce n'est jamais agréable de perdre. On a l'impression d'avoir mal exploité le dossier.

Enfin, il faut bien que cela arrive de temps à autre : on ne peut pas toujours gagner.

De toute façon, il faut quand même faire son travail. Chercher à limiter les dégâts, pour justifier les honoraires qu'on réclame au client.

Je me rends au vestiaire des avocats pour y revêtir ma robe.

Maître Piépanard est déjà là : il a sorti la sienne de son placard, il la tient sous le bras et s'apprête visiblement à la passer. Dans ses yeux je vois un petit air de triomphe. Pour lui la partie est facile. Il croit déjà avoir gagné.

Ha già vinta la causa ?

Il me tend la main, et me sourit tout miel tout sucre. Je n'aime pas du tout ce petit air supérieur. Attends, mon bonhomme ! Tu ne sais pas à qui tu as affaire. J'ai des ressources que tu es bien loin de soupçonner.

Une idée.

Pas une idée gentille : une de celles dont j'ai le secret. Retorse et perverse, comme je les aime.

J'ouvre mon sac à main. Il contient tout ce dont une jolie femme peut avoir besoin : un mini vaporisateur, un tube de rouge à lèvres, mon mascara, du fond de teint dans un étui doré, des mouchoirs en papier, un autre mouchoir en dentelles, mon porte cartes avec mes papiers et mon

argent, une jolie petite bourse contenant quelques pièces, et... une petite culotte ultra fine et quelques tampons. Au cas où les Anglais débarqueraient. Ils doivent arriver sous peu et, vous les connaissez, ils débarquent parfois sans prévenir. Les Anglais, ça aime débarquer !

Patatras ! Tout le contenu se répand sur le sol.

J'ai été bien maladroite. En apparence.

Je m'accroupis pour ramasser. Ma jupe glisse un peu.

On a beau être adversaires au procès, la civilité demeure entre confrères et consœurs. Et puis... C'est gracieux, une femme accroupie ! Il se précipite pour m'aider.

Mon matériel de coquetterie, mon mouchoir, mes clés...

Je glisse sur mon talon aiguille.

Cette fois me voilà sur mon postérieur, les jambes en l'air, la jupe complètement retroussée... Je fais d'absurdes moulinets avec mes genoux, ce qui aggrave la situation.

Mon confrère est devenu cramoisi. Néanmoins, il tend ses bras pour m'aider à me relever.

Je dois à la vérité de dire que je l'ai un peu fait exprès.

Lorsque je suis debout, je le remercie. Il a encore son teint de tomate bien mûre

-Alors, vous avez vu ?

Il bredouille :

-Je suis désolé, vraiment ...

Désolé ? Mais pourquoi ? Un tel aperçu n'a rien de désolant, bien au contraire !

J'insiste :

-Vous avez vu que je n'en porte pas ?

-Euh, bafouille-t-il. Chacun est libre ...

On ne pense plus à la victoire, pourtant si proche !

Je poursuis la provoc. Jusqu'au bout. Même si je ne réussis pas à le déstabiliser, je serais au moins vengée par sa confusion.

-Vous avez vu que je n'ai pas de culotte ?

La sueur perle à son front, encore tout rose d'émotion. Il articule, péniblement :

-Bien sûr...

-Vous ne trouvez pas que c'est beau, le sexe d'une femme ? Tout le monde trouve cela joli, mais personne n'ose le dire : c'est une petite bouche délicate aux lèvres fines, pudiquement close, ou parfois coquinement entrouverte. Vous ne trouvez pas cela mignon ? Le mien, surtout l'est particulièrement. Mon pubis est renflé comme un fruit mûr, on dirait qu'il a été fendu par le soleil, vous n'avez pas envie de déguster ce fruit ?

Il proteste. Vertu outragée.

-Chère consœur ! Chère consœur ! Soyons sérieux...

Je poursuis mon harcèlement. Il n'est pas insensible, même s'il cherche à le cacher. Qui pourrait demeurer insensible au charmant spectacle que je viens de lui offrir ? Si je pousse suffisamment mon avantage, ma tactique pourrait bien porter ses fruits. Au lieu de perdre complètement le procès, je parviendrais à limiter les dégâts.

Harcèlement sexuel. Délit prévu et réprimé par l'article... du Code Pénal. Quel article, au fait ? Peu importe ! On ne verra jamais un homme porter plainte pour harcèlement sexuel ! On se moquerait de lui.

Je lui souris, la tête gracieusement inclinée... Mes yeux couleur miel plantés dans les siens.

-Vous ne trouvez pas que je suis belle ?

-Chère consœur... Tout de même.

Il est troublé. Chaviré. Un rapide coup d'œil au bon endroit révèle une éloquente boursofflure dans son pantalon. Le jeu commence à bien m'amuser.

-Soyez franc : avez-vous déjà vu une aussi jolie jeune femme ?

Il se défend :

-Il va être l'heure de l'audience. Il faut monter...

Je me suis mise entre lui et la porte.

-Pas du tout ! Vous savez qu'on attend toujours interminablement.

Il est entre mes griffes. Pas question de le laisser filer.

-Autant de beauté, cela vaut bien un hommage... L'hommage respectueux d'un gentilhomme, qui connaît les usages du monde.

Il me regarde sans comprendre, avec des yeux de merlan frit.

-D'aussi jolies lèvres... Peut-on leur refuser un baiser ?

-Mais, proteste-t-il, je suis fiancé. Ma fiancée est très jalouse.

-Cela ne vous empêchera pas de lui rester fidèle. Je ne vous demande pas une pénétration, juste un petit bisou.

Comme deux ronds de flan ! Avec des yeux proéminents, la bouche grande ouverte.

-On va nous voir, articule-t-il enfin.

Ah ? Parce qu'on va nous voir ? C'est donc cela qui t'inquiète ?

La situation progresse. Je ne vais peut-être pas gagner le procès, mais pour la petite *gâterie*, j'ai mes chances...

Je me plaque contre la porte du vestiaire.

-Personne ne rentrera. Vous pouvez être rassuré, quant à votre réputation.

-Chère consœur ! Quel enfantillage !

-Juste un bisou ! ! Vous ne pouvez pas le refuser. Je vais perdre le procès, j'ai droit à une compensation.

Il a beau se défendre, je ne le lâcherai pas. Son corps est tenté, je le vois bien. Seule sa tête résiste encore, il lui reste une préoccupation d'ordre déontologique : peut-on avoir commerce d'amour avec l'avocat de la partie adverse ? Tempête sous un crâne. Mais je suis bien tranquille : lors d'un combat entre la tête et le cul, c'est toujours le cul qui gagne.

Je suis plaquée contre la porte, souriante, les yeux pétillants de malice. Il va rendre les armes, s'exécuter pour se faire ouvrir la porte et gagner la salle d'audience. Est-ce donc si dur ?

Le voilà qui approche sa bouche de ma joue. Il soupire.

- Je ne suis pas votre sœur ! Il me faut un baiser sur la bouche. Je vous promets de ne pas vous dénoncer à votre fiancée.

Joute impitoyable ! J'ai déjà porté plusieurs coups. L'adversaire est en équilibre précaire sur sa selle. A la prochaine passe d'armes, il va vider les étriers.

En plus, il n'est pas mal du tout ! Grand, athlétique, brun... Avec des traits réguliers, des grands yeux francs... C'est joindre l'utile à l'agréable.

-Juste un bisou. Vous ne sortirez pas sans me l'avoir donné.

Il soupire derechef. Mise en scène. Comédie. Car il a déjà perdu, et il le sait. Il est ensorcelé : il y a mes yeux, ma bouche, et surtout... le reste ! Mes seins, tendus vers lui.

Et, plus encore, tous les trésors qu'il a pu admirer sous ma jupe.

La capitulation sans condition est déjà décidée. Mais la tête ne le sait pas encore.

-Il approche sa bouche de mes lèvres.

-Pas celle-là. Celle que vous avez aperçue tout à l'heure. Cette fleur, cette merveille de la nature que vous avez eu le privilège d'admirer, exige un chaste baiser.

Il me regarde, bouche bée, les yeux exorbités, le front plissé de surprise.

-Comment ?... bredouille-t-il enfin. Vous voulez dire...

-Mais oui. Vous l'avez vue, il faut donc lu rendre hommage. Ainsi le veut la galanterie : c'est une marque de respect et d'adoration que tout homme bien élevé doit au sexe de la Femme.

On ne saurait faire plus belle plaidoirie !

Son corps le veut, lui aussi. Il bande, de toutes ses forces. Je le vois bien, je suis une experte. D'ailleurs, pour confirmation, j'ai placé ma main au bon endroit.

Vilaine fille ? Mais oui, et bien décidée à le rester !

Je soulève ma jupe jusqu'au nombril.

-Allez-y. Ce n'est pas une infidélité, pas même un petit coup de canif dans le contrat. Je suis sûre que votre fiancée n'a pas droit à cette gâterie. Par la suite, tandis que votre épouse sera spécialisée dans le coït, rapide et efficace, vous apprécierez les autres femmes pour les plaisirs plus folâtres, comme le cunnilingus... Chacune son domaine !

Il faut bien s'exécuter ! En finir, car l'heure de l'audience approche.

Il se baisse, met un genou en terre. Tout en savourant ma victoire, j'écarte les cuisses pour recevoir l'allégeance.

-Quelle magnifique position ! Vous, les hommes, vous devriez toujours être ainsi : humbles et soumis devant le charme et la beauté. Vous n'avez été créés que pour notre plaisir, pour chanter indéfiniment nos louanges, et pour bénir votre chance de nous avoir pour compagnes.

Sa bouche effleure ma vulve avec un gentil bruit mouillé. Il croit en être quitte !

Je le rappelle à l'ordre :

-Vous vous moquez de moi ! Je ne veux pas d'un ersatz de baiser : un baiser ne vaut rien, si on ne met pas la langue. Il me faut un baiser profond, un vrai baiser d'amour.

Il relève la tête, me regarde de nouveau...

-Savez-vous ce que j'ai fait avant d'entrer dans ce vestiaire ?

Il secoue la tête négativement.

-Pipi ! Un petit pissou : de quoi parfumer nos effusions. Vous verrez : vous aimerez ce délicat fumet, cette petite pointe goûteuse.

Un petit bout de langue pénètre timidement... C'est qu'il faut surmonter sa réticence, se débarrasser des tabous judéo-chrétiens, envoyer paître l'éducation bourgeoise... Tout un travail !

Je commence à m'exciter pour de bon. La situation, cocasse autant que coquine, fait monter le désir... Je me ferais bien un petit orgasme, vite fait sur le gaz, avant de monter consommer ma défaite.

-A la naissance de la fente... Vous trouverez un petit noyau dur. C'est le clito. Quand je dirai le mot « procédure » vous le titillerez rythmiquement avec le bout de votre langue.

Il a trouvé ! Je sens un petit bout de langue, bien gluant de salive, sur mon petit capuchon rose. Mon bas ventre devient tout chaud, il se fait accueillant pour le visiteur. Il est travaillé par une impatience que je connais bien. Il s'en fout de l'audience, lui ! Ce qui lui faut, c'est une bonne détente.

Mais moi, même avec un cul brûlant, je dois garder la tête froide. Il faut gérer le temps.

-Procédure !

Il s'y met, s'enhardit. La petite branlette, du bout de la langue, fait son effet.

-Oh ! C'est bon... Super ! Tu t'y prends bien.

J'abandonne sans hésiter le vouvoiement : on ne vouvoie pas un homme quand il a mis sa langue à cet endroit.

-Quand je dirai « vu les pièces du dossier », tu descendras un peu plus bas, tu suceras mes

lèvres internes... Quand elles seront bien badigeonnées de salives, tu t'enfonceras dans mon fourreau de soie, le plus profondément possible... Puis, tu diras ta plaidoirie, en agitant ta langue.

La langue ! Tout avocat se doit d'être expert dans le maniement de la langue. C'est le moment, pour mon jeune confrère, de montrer qu'il maîtrise parfaitement la base du métier : l'éloquence.

Je suis presque partie... Toute chaude et ruisselante de mes sécrétions intimes. Mon cher confrère se délecte de mes nectars, sans rien dire, car sa langue est trop occupée. J'espère qu'il apprécie, car je me mets en frais pour lui. Les meilleurs crus !

-Encore un peu « procédure » !

Hum ! Hum ! C'est trop bon. Délicieux. La langue me travaille le petit bouton. Je sens que « ça vient » !

Dommage qu'il soit habillé. La vue d'une belle bite, bandée comme une cavale prête à bondir m'aurait inspirée... On n'a pas le temps. Il me reste mon imagination.

-Maintenant, voyons un peu les pièces du dossier...

Il a compris... Il entre doucement, mais fermement dans le pronao, flatte mes nymphes, comme s'il graissait la patte du portier... Il n'est pas maladroit. J'ai même l'impression qu'il y prend goût !

Dépêche-toi quand même ! On nous attend dans la salle d'audience, et je veux mon orgasme. Je passe ma main dans ses cheveux, en insistant sur la nuque. Le coup d'éperon, pour inciter la monture à sauter l'obstacle.

D'un seul coup, il me pénètre à fond. Il me fourre de sa langue, dardée au maximum.

Je ne peux pas m'empêcher de pousser un cri de ravissement.

Mais lui reste là, sans bouger, stupéfait d'avoir osé se livrer à une telle pratique. Une pratique sulfureuse, proscrite par les bonnes mœurs et la Religion ! Un geste de doux respect envers un sexe méprisé, et en tant que tel, un acte dangereux et pervers.

Il y a gros à parier que, tout brillant qu'il fût, Maître Piépanard en ignorait jusqu'à l'existence.

-Votre plaidoirie, Maître !

L'inspiration ! La langue s'active, va et vient dans ma grotte d'amour. Une nouvelle sécrétion de cyprine lui facilite la tâche, il se met à laper, agite la langue pour un discours, une logorrhée inaudible mais d'une grande efficacité. Je dois reconnaître qu'il est plutôt doué.

Je l'exhorte à continuer, à pousser plus avant, plus fermement. Mes mains se crispent sur ses épaules, au point que j'y imprimerais la marque de mes ongles s'il n'y avait pas l'épaisseur de la veste. Il comprend, replonge de nouveau. Plus vite ! Plus fort ! Plus loin ! Il me ramone énergiquement, m'enfile et me tringle dans un mouvement de va et vient de plus en plus endiablé. Cette vigoureuse gâterie, jointe à l'obscénité de mes propos me propulse au sommet. La langue coulisse habilement. Je mouille.

Soudain, c'est l'orgasme. Je pousse un cri suraigu. Je défaille.

Me voilà toute molle, avachie, pantelante, tombée dans ses bras... Il me retient tant bien que mal, ses mains plaquées contre mes fesses nues.

-Chère consœur, dit-il, l'air visiblement inquiet, que vous arrive-t-il ?

-Rien. Je viens de prendre mon pied. C'est tout.

Retour au calme. Cette fois, il faut vraiment se dépêcher, car il ne s'agit pas de faire attendre la Cour. Je rabats ma jupe et je passe rapidement ma robe d'avocate.

Mon confrère, qui a revêtu la sienne, me tient galamment la porte.

-Quel merveilleux moment ! dit-il.

Il a l'air de rayonner. On dirait un ado qui vient de se débarrasser de son pucelage, et qui n'en revient pas d'avoir accompli cet exploit.

Devant la porte du prétoire, je reprends le vouvoiement :

-Ça vous a plu ? Vraiment ?

-Je ne l'avais jamais fait, avoue-t-il, en rougissant. C'est un peu cochon, mais qu'est-ce que c'est bon !

Je me mets à rire, sans retenue.

-Que vous êtes naïf ! C'est justement parce que c'est cochon que c'est si bon !

Il me regarde, l'œil plein d'une tendre reconnaissance : il a eu son plaisir, lui aussi !

Pourras-tu te concentrer, après cela ? Moi, au contraire, je suis au meilleur de ma forme.

-Vous êtes belle, avoue-t-il en rougissant. Surtout quand vous riez. Vous êtes si belle !

Certes... Mais attention ! Je suis une vilaine fille : qui s'y frotte s'y pique !

Je mets un doigt sur mes lèvres.

-Chut ! Je vous rappelle que nous allons ferrailer l'un contre l'autre.

L'audience est présidée par la juge Emilienne Heurtejoie. J'ai été sa douce amie pendant quelques mois, au moment de mes débuts au barreau de cette ville. Depuis, elle a sûrement eu l'occasion de mettre en selle plusieurs jeunes avocates stagiaires... Un petit tour dans son bureau, et certains aspects du dossier s'éclairent d'un jour nouveau !

La voilà Présidente du TGI, maintenant. Une belle promotion ! Avec son entregent, et les réceptions qu'elle organise, Emilienne sait se faire des relations et gagner les appuis qui lui sont utiles. Elle est encore en noir, mais un ruban rouge est venu tenir compagnie à son ruban bleu. Les deux médailles sont là aussi, et *bien pendantes*.

A mon entrée dans la salle d'audience, elle a battu deux fois des cils. J'ai l'impression qu'elle remettrait bien le couvert.

L'un des assesseurs est une femme au visage ingrat, à l'air renfrogné, mais sans grande envergure. Elle a regardé sa montre... Elle se demande à quelle heure on va finir. Elle pense à la bouffe qu'il va falloir faire cuire, à la marmaille qu'il faudra coucher. *Pas bien dangereuse*. L'autre assesseur est un petit jeune homme, frais émoulu de l'école de Bordeaux.

Bon, c'est Emilienne qui décidera de tout.

Le proc, lui, est un homme grand, au visage glabre et aux tempes déjà grisonnantes. L'œil sévère, derrière ses lunettes à grosse monture d'écaille, il a l'air pète-sec. Le danger viendra de là.

Emilienne entame les débats par l'appel des parties :

-Maître Piépanard, votre client n'est pas là ?

-Euh... Non, Madame la Présidente. Il n'a pas voulu se retrouver en présence de son agresseur.

-Le prévenu a-t-il été régulièrement convoqué ?

-Tout à fait, Madame la présidente, répond le procureur.

-Il n'est pas là ?

Je réponds :

-Non, Madame la Présidente. Mais je le représente.

-On comprend sans peine pourquoi, grince le proc.

-Bon, tranche Emilienne, l'audience aura lieu en leur absence. Monsieur le Greffier, rappelez-nous les principaux points de la procédure.

Je regarde en souriant mon adversaire. Je passe doucement mon doigt sur mes lèvres... Il pique un fard.

-Courant juin 2007, commence le greffier, il y a donc sept ans de cela, Monsieur Aristide

Leglandu décide de faire édifier un mur pour séparer sa propriété de celle de Monsieur Olivier Carnageon, son voisin.

-Le prévenu, précise la Présidente. Puisqu'il n'est pas là, ce sera donc un jugement contradictoire à signifier. Mais la Cour se réserve le droit de délivrer un mandat d'arrêt, s'il y a lieu. Voyons les faits.

-L'entrepreneur a commis une erreur sur le bornage des deux terrains. Le mur a été édifié sur le terrain de Monsieur Carnageon, à la limite du terrain de Monsieur Leglandu.

-De combien, cette erreur ?

-De la longueur d'une brique, soit environ vingt centimètres.

-Vingt centimètres ?

-Sur toute la largeur du terrain, soit vingt-trois mètres quatre-vingt. Ce qui fait une surface de 4,76 mètres carrés. Monsieur Carnageon, s'estimant lésé a exigé la démolition du mur. Pour éviter les frais de démolition et reconstruction, Monsieur Leglandu lui a proposé de racheter 4,76 mètres carrés de terrain au prix du terrain à bâtir.

Le proc me regarde. Il voudrait bien savoir ce qu'il y a sous ma robe d'avocate... C'est un homme à femme, cela se voit tout de suite. La Présidente me regarde aussi mais, à la différence du proc, elle connaît le terrain convoité. Maître Piépanard, avocat de la partie civile, me regarde aussi... On dirait un lièvre pris dans les phares d'une voiture.

C'est bien agréable, d'être jolie. Et surtout, c'est bien utile.

La juge assesseur regarde de nouveau sa montre, et réprime un bâillement. Le jeune assesseur regarde la Présidente.

-Continuez, ordonne celle-ci.

-Monsieur Carnageon a refusé, arguant que la construction défigurait sa propriété, et il a décidé d'estimer en justice.

-Y a-t-il eu un jugement ?

-Par ordonnance de 27 septembre 2009, le TGI ordonne la destruction du mur aux frais de Monsieur Leglandu, et accorde à Monsieur Carnageon une indemnité de 500 euros.

-Je suppose, dit la Présidente, que Leglandu a interjeté appel ?

-Pas du tout. Il a laissé pourrir la situation, ne tenant aucun compte du jugement, tant pour la démolition du mur que pour le versement de l'indemnité. Une sourde animosité s'est installée entre les deux hommes... Chaque fois que Monsieur Leglandu sortait de chez lui, il était l'objet d'insultes et de menaces. Son voisin s'en est même pris, en plusieurs occasions aux membres de sa famille. Ce qui a motivé plusieurs plaintes.

-Je suppose que les procès verbaux ont été joints au dossier ?

-Tout à fait, Madame la Présidente. Ils sont joints à la procédure.

Je regarde mon adversaire en souriant. Il sourit, lui aussi, avec un peu de vague dans les yeux. Je ne savais pas que le mot *procédure* pouvait faire rêver !

-Venons-en, dit Emilienne, aux faits qui sont à l'origine de la citation à comparaître.

-Le 21 juin 2012, il y a deux ans presque jour pour jour, Monsieur Leglandu est sorti de chez lui. Monsieur Carnageon, muni d'un manche d'outil, s'est rué hors de son domicile pour lui barrer le passage.

-C'était un manche de pelle, ou de bêche, intervient le procureur. Une arme par destination. Cela suffit à prouver l'intention malveillante.

-Tout cela figure dans le rapport de police ?

-Ce même rapport précise le nombre des coups et la gravité des blessures occasionnées. Voyant la fureur de son ennemi, la victime a levé les bras pour les placer devant son visage, afin

de se protéger. Ce qui lui a valu un premier coup sur l'avant bras. Il s'est ensuite laissé tomber face contre terre, en protégeant toujours sa tête de ses deux mains. L'agresseur l'a frappé dans le dos, à deux reprises. C'est alors que des voisins sont accourus et ont réussi à maîtriser le forcené.

-On n'ose imaginer, grince le Ministère public, ce qui serait advenu sans cette intervention.

-Le voisin irascible a été placé en garde à vue jusqu'au lendemain. A la suite de cette agression, Monsieur Leglandu était couvert d'ecchymoses dans le dos et sur les bras, ce qui a nécessité 30 jours d'ITT*.

Nouveau regard de la juge assesseur sur sa montre. Je crois qu'il y a encore une autre affaire, après celle-ci.

-Bien, dit Emilienne. Pour la partie civile, Maître Piépanard.

-Euh... Lors d'un examen minutieux des pièces du dossier...

Il y a un silence. Il hésite. Je lui adresse un sourire et un regard quelque peu moqueurs.

-Ne regardez pas Maître Clérioux, ironise la Présidente. Ce n'est certainement pas elle qui va vous aider : ce n'est pas son rôle.

Le proc me regarde aussi, un peu en dessous des épaules. Mais la robe d'avocate, et son rabat blanc, dissimulent mes avantages.

-Parmi les pièces du dossier, reprend Piépanard, j'ai relevé le certificat du médecin légiste qui a examiné mon client... Dans les...euh ... pièces du dossier... les pièces du dossier...Il y a une note. Une note *infravaginale*...

Le proc pouffe de rire. Moi aussi. Nous nous regardons.

-Infrapaginale, rectifie la Présidente, en riant, elle aussi. Vous voulez dire une note en bas de page ?

-Oui, c'est cela. Infrapaginale.

-Que nous dit cette note ?

-Interruption temporaire de travail de trente jours, sous réserve de complications éventuelles. Mon client a été sérieusement blessé au cours de l'altercation, et l'interruption aurait pu être encore prolongée.

-Bien, dit la Présidente. Votre plaidoirie.

-Je réclame, à l'encontre de l'agresseur, les sanctions prévues par la loi. Pour mon client, deux mille euros de dommages et intérêts, tant pour le pretium dolori que pour le préjudice moral.

-Monsieur le Procureur, vos réquisitions ?

-On ne peut pas tolérer de tels actes de violence, d'autant plus odieux qu'ils ont eu les enfants de la victime pour témoins. Il y a bien eu préméditation, et usage d'une arme par destination contre la malheureuse victime qui ne pouvait se défendre. Les rapports de police, et l'audition des témoins sont formels. On ne peut invoquer ni excuses, ni circonstances atténuantes. Conformément à la loi, je demande à la Cour de condamner l'auteur des faits à six mois de prison avec sursis, et deux mille euros d'amende pénale.

Ouf ! Réquisitoire modéré. Pas de prison ferme réclamée. La peur de remplir les prisons, déjà trop pleines ? Ou, peut-être, le désir de ne pas trop peiner la jolie avocate ? Je n'ai encore rien dit, mais mes boucles de jais et mes yeux couleur miel ont déjà fait merveille. Sans compter les mystères que recèle ma robe.

-Maître Clérioux, pour la défense.

-Madame la Présidente, je fais respectueusement remarquer à la Cour que Monsieur Leglandu n'avait pas respecté un jugement le condamnant à démolir le mur, ainsi qu'à verser une indemnisation. Jugement qui était devenu définitif, faute d'appel. Ce qui justifie la plainte de

Monsieur Carnageon à l'encontre de Monsieur Leglandu, plainte que le Tribunal a reconnue connexe à l'affaire jugée au cours de cette audience. Ce fait nous révèle que Monsieur Leglandu n'est pas le citoyen modèle que l'on nous présente. Au contraire, il est directement à l'origine de l'exaspération de mon client, qu'il narguait, jour après jour, tant par la présence de ce mur, qu'il s'obstinait à ne pas démolir, que par son attitude triomphante. Rappelons aussi que, lorsque Monsieur Carnageon est sorti de sa maison avec son manche de bêche, pour barrer la route à Monsieur Leglandu, ce dernier lui a dit, en ricanant : « t'as pas les couilles ! ». Mon client a vu rouge, il faut le comprendre. Je réclame donc, en faveur de mon client, l'excuse absolutoire de provocation. En conséquence, je demande à la Cour de relaxer mon client.

Emilienne m'adresse un regard admiratif. Elle ne me savait pas si *culottée*. Moi non plus, d'ailleurs.

-Merci, Maître.

Emilienne se penche vers la juge assesseur, échange avec elle quelques mots à voix basse. Puis elle recommence avec le jeune magistrat.

-Le jugement va être rendu « sur le siège », dit Emilienne. Dans cette affaire, les deux protagonistes ont eu, l'un comme l'autre, un comportement inadmissible. Que deux cadres, bien installés dans la vie, jouissant de bonnes situations, en arrivent à se colleter dans une rixe, voilà qui dépasse l'entendement. Quel exemple déplorable pour ceux qui ont eu moins de chance ! Le Tribunal décide de les renvoyer dos à dos, avec pour chacun, une amende pénale de deux mille euros. Ils sont, en outre, condamnés solidairement aux dépens.

Un jugement inespéré ! Parce que... tout de même, il y avait l'arme par destination. Il faut croire que Madame la Présidente a eu un retour de tendresse pour moi. Le proc va-t-il faire appel ? Peu probable. Je fais un petit signe à mon confrère, un signe purement amical, sans me donner des airs de triomphatrice...

Je quitte rapidement la salle.

Dans le hall, quelqu'un m'agrippe par le bras. Emilienne. Elle a toujours sa robe de juge, avec ses décorations pendantes. Elle est hors d'haleine.

Elle a couru pour me rattraper !

-L'affaire se termine bien pour toi, ma petite Laure...

-En effet. Je craignais la prison ferme pour mon client.

Elle me sourit.

-Tu dînes avec moi, ce soir ? Tu me dois bien ça. Surtout, pas de chichis, c'est à la bonne franquette : il n'y aura que nous deux.

Je ne m'étais pas trompée : c'est un retour de flamme. J'acquiesce :

-Naturellement, Madame la Présidente. Je viendrai.

Dans ce milieu, comme dans beaucoup d'autres, il est bon d'avoir des relations. *Ne jamais fermer la porte.*

-Pour toi, je suis toujours Emilienne. Mon mari est en déplacement, j'ai donné sa journée à la bonne, et les enfants seront couchés. Ce sera une vraie soirée entre filles.

Je comprends : Madame a fait son repérage. Après le dîner aux chandelles, le lit... Je vais passer à la casserole. Quelle alléchante proposition !

Décidément, c'est une journée comme je les aime : une journée sexe.

-Tu peux compter sur moi, Emilienne. J'y serai.

Certains matches nuls sont des vraies victoires. On peut les fêter comme telles : au champagne !

03

Danse

Je l'ai revu.

C'était un soir, en discothèque. J'adore danser. J'adore l'ambiance... Cette ambiance de chasse quelque peu surnoise, dans les volutes de la musique tonitruante, et dans la moiteur des corps en attente. Les vapeurs sucrées des cocktails et la subtilité de l'alcool qui tient les sens en éveil, guident et inspirent ceux qui dansent, comme ceux qui épient et qui guettent.

J'adore danser, et il faut bien le dire, j'adore allumer.

Nous y étions donc allées, mon amie Nathalie et moi, un samedi soir, bien décidées à draguer, car nous sommes deux dragueuses invétérées. Nous sommes d'avides collectionneuses.

Et pourquoi pas ? Faut-il être un homme pour être Dom Juan ? L'égalité des sexes nous a transformées : de proies que nous étions, nous sommes devenues des chasseresses, des prédatrices prêtes à tout pour satisfaire cette faim qui nous dévore quand finit la semaine et que les nécessités du travail relâchent leur pression.

Donc : nous avons de mauvaises intentions : mais ce sont les mauvaises intentions qui font le plus de bien.

Nos techniques de chasse diffèrent quelque peu. La douce Nathalie compte sur l'éclat de ses cheveux blonds et la suavité de ses grands yeux azurés pour faire craquer sa proie... Et sans doute aussi sur la plastique d'un corps que je suis la première à trouver parfaite. Elle fascine, elle enjôle, et elle attend le premier geste, le premier effleurement qui se mue en caresse... Elle n'a pas sa pareille pour forcer sa victime à s'enhardir : un sourire de la bouche et des yeux lui fait rapidement comprendre ce qu'elle attend. La même chose que moi, bien sûr, mais sans avoir l'air d'y toucher.

Moi, je suis beaucoup plus directe. Je n'hésite pas à faire le premier pas, à exprimer haut et clair mon besoin d'amour. Et si cela ne suffit pas, je fais aussi le premier geste, celui qui met le gibier que je convoite dans un état de stupeur, dans une position irréversible où il faut fuir ou céder. En général, il cède et consent à une douce défaite.

Une tigresse, voilà ce que je suis.

Dès notre arrivée, nous descendons aux toilettes, pour nous rafraîchir et nous composer un maquillage festif, différent de celui que nous arborons en ville, élégant et discret.

Dans nos sacs à main, nous nous sommes pourvues du matériel nécessaire : rouge à lèvres vermillon, gloss ultra brillant, rimmel, fards pour les paupières et pour les joues... Nous avons aussi nos fragrances, de quoi faire de nous des fleurs parfumées, envoûtantes.

Je remarque une porte entrebâillée, d'où s'échappe un faisceau de lumière. Etrange... Je la pousse. A l'intérieur, il y a une fille. Elle a les chevilles entravées par un nuage de dentelles

blanches, sa jupe est complètement relevée, si bien que je peux voir sa *lune*, une jolie lune rose aux fesses callipyges, qui resplendit comme un astre au fond du WC. Visiblement, elle est en train d'enlever sa culotte. Elle se retourne, un peu gênée quand même.

-La semaine dernière, on me l'a toute saccagée ! dit-elle, alors que je ne lui demande aucune explication. Un *shorty*, ça coûte ! Surtout que c'est de la marque.

Elle range posément son slip dans son sac.

Me voilà prévenue : l'ambiance est plutôt chaude.

La belle a rabattu sa jupe. La voilà en tenue commando, prête à affronter la jungle des pistes de danse. Il est vrai qu'elle est bien tentante, avec sa chevelure cuivrée, coiffée en carré court, et ses grands yeux émeraude... Son sourire timide lui donne un air d'agnelle sans défense... Mais pour moi, experte à percer à jour les autres femmes, je devine qu'il dissimule surtout une grande sensualité, une envie cachée de ces gestes inavouables que l'on réproouve par la parole, mais dont on conserve par devers soi le délicieux souvenir, un trésor, un viatique dans la grisaille du quotidien.

Toi, si je te retrouve la haut... En réalité, j'adore la tartufferie : c'est si humain !

Tandis qu'elle monte l'escalier d'un pas de gazelle, nous nous mettons à l'ouvrage, Nathalie et moi.

Pour la jolie blonde, un léger hâle, ton pêche, qui ravive son teint. Quant à moi, j'opte pour des joues ivoirines, rehaussées par une pointe de blush... Un contraste avec mes boucles de jais. Avec ma robe claire, généreusement décolletée, et mon tour de cou de métal qui scintille, je vais attirer tous les regards. Sans me vanter, j'ai quelques points d'avance sur ma copine, habillée plus classique, bien qu'elle ne manque pas de charme, elle non plus. Il faut encore se remettre du rouge, se faire une bouche parfaitement dessinée, d'un rouge parfait, profond et luisant. Et les cils, bien noirs, bien séparés... Une touche bleutée, presque métallique sur les paupières.

-Laure, dit-elle, tu es irrésistible !

-J'y compte bien !

On ne me résistera pas ! Cette nuit, elle viendra dormir chez moi : on comparera nos tableaux de chasse.

Nathalie et moi, on danse tout. Les rythmes modernes ou exotiques ne nous font pas peur. Il faut dire que notre solide formation en danse classique nous aide beaucoup : nous savons d'instinct accompagner du geste et du pas qu'il faut n'importe quel style de musique. Outre notre grâce innée, une longue habitude des lieux de divertissement, et l'observation attentive des autres danseurs ont fait le reste.

La longue piste de parquet ciré est bordée par une rangée continue de moelleux fauteuils club, groupés par deux devant des guéridons de métal. Elle est déjà occupée par plusieurs couples qui tournent dans la musique assourdissante mixée par le DJ.

Les spots, modulés au gré de la musique, projettent sur les couples des faisceaux de lumières colorées, éclairant les visages de reflets crus et changeants.

A intervalles réguliers, tous les huit ou dix fauteuils, des branches de fleurs artificielles contribuent à créer cette atmosphère d'éden permissif. J'ose espérer que toutes ces décorations de plastique sont ignifugées ! Malgré les écriteaux, qui rappellent l'interdiction de fumer dans les lieux recevant du public, l'air manque de transparence. Il me semble même discerner l'odeur particulière du cannabis... Passons.

Je me tiens un moment au bord de la piste, observant les couples qui dansent, enlacés, dans le claquement caractéristique des talons hauts.

Moi aussi, je suis juchée sur des talons de dix centimètres... Certes, ce n'est guère commode pour la danse mais, que voulez-vous, il faut concilier la danse et la drague.

Soudain, je le vois.

C'est lui, l'inconnu du train. Les deux patinoires à mouches, l'étroite bande de cheveux bien ordonnés, les lunettes cerclées d'acier... Pas d'erreur, c'est bien lui. Cependant, il s'est départi de son air sévère et renfrogné. Je comprends : jugulaire-jugulaire pendant la semaine, et détente le samedi soir. Il n'est pas jovial, non, mais il a l'air détendu.

Le voilà qui s'approche. M'a-t-il reconnue, lui aussi ? Ou cherche-t-il simplement une bonne fortune, une compagne pour la nuit, en langage clair ?

Piquée par la curiosité, je me laisse aborder. Sera-t-il en veine de confidences ?

Il s'incline :

-Bonjour, Mademoiselle. Bénie soit la SNCF, si propice aux rencontres !

Je souris à mon tour.

-Comme je vous comprends : on s'y fait de nombreux amis.

-Cette fois, dit-il, nous ne sommes plus dans l'univers spartiate d'un compartiment de chemin de fer. Puis-je vous offrir un verre ?

J'acquiesce. Cela me semble de bon augure : l'alcool lève les inhibitions.

Nous nous juchons sur les hauts tabourets, devant le comptoir de cuivre brillant comme un miroir. Ma jupe est assez ample pour que je puisse la laisser s'étaler comme une corolle autour du piétement du siège. Mes fesses nues sont au contact du cuir... Je le sens, chaud et granuleux, contre la peau de mes cuisses et, chaque fois que je me penche un peu en avant, il m'effleure la vulve... Je commence à m'exciter.

Face à nous, sur des étagères de bois exotique, les bouteilles sont alignées comme à la parade. Elles contiennent des liquides, incolores ou de diverses couleurs, parfois sirupeux. Les verres sont là, eux aussi, en bataillons serrés, ils étincellent sous la lumière des néons.

D'office, le serveur en spencer blanc et nœud papillon pose devant moi un verre à pied de forme haute rempli d'un liquide rosâtre. Une sorte d'ombrelle de papier, vivement colorée, surplombe le liquide.

-Le cocktail de bienvenue, offert par la maison, dit-il en guise d'explication.

Quelle chance d'être une femme ! Non seulement l'entrée est gratuite, mais en plus une consommation est offerte ! Que ne ferait-on pas pour donner à la population mâle une chance de draguer !

-Whisky pur malt pour moi, commande mon compagnon.

Je goûte au breuvage rose. Pouah ! C'est horriblement sucré, diaboliquement visqueux, avec un indéfinissable goût de framboise et de banane. Je repousse le verre. Mais pourquoi diantre pense-t-on qu'une femme peut apprécier cette horreur ?

-Vous ne m'offririez pas un pur malt, à moi aussi ? Je ne peux pas supporter cette lavasse.

-Naturellement.

Il rappelle le loufiat qui me sert aussitôt un verre de Black Label.

Une première gorgée d'alcool descend dans mon gosier et y cause un effet des plus délectables.

L'interrogatoire peut commencer. Je vais enfin connaître la profession du mystérieux voyageur.

-Vous êtes dans les affaires ?

Ma question déclenche un sourire quelque peu moqueur.

-Nous le sommes tous. Mais pas nécessairement dans les mêmes...

Réponse sibylline. Pourquoi tant de mystère ? Il n'est quand même pas agent secret ? Non, il fait plutôt gratte-papier... Ou trafiquant ? Gangster ? Ou mac ? Non plus : il est habillé avec bon goût et discrétion... Alors ???...

J'abats une dernière carte :

-Moi, lui dis-je, je suis avocate.

-Quel beau métier ! Défendre la veuve et l'orphelin.

Ironie !

Et souvent les auteurs d'abus de bien sociaux, de corruption active ou passive, de recels de délits politiques ! Peindre le mouton noir en blanc, comme d'autre peignent la girafe.

-Bien, lui dis-je, résignée à ne pas en apprendre davantage, au moins pour l'instant, on n'est pas venus ici pour parler boulot.

-Vous aimez la danse ?

-Beaucoup. J'ai fait beaucoup de danse classique. Mais j'aime aussi danser en discothèque...

Je me suis adroitement agitée sur mon siège, en faisant semblant de vouloir garder mon équilibre sur le haut tabouret de bar. L'ourlet de ma jupe est remonté, découvrant une jarretelle. Je m'assure que mon vis-à-vis l'a vue, puis je tire un peu sur ma jupe, *par pudeur*, pour cacher un peu mes cuisses.

Vive Tartuffe !

Autour de nous, on se trémousse au son de la techno. Les baffles écrasent les sons, nous obligeant presque à crier pour nous entendre.

-Vous aimez quoi, comme danse ?

-Tout. Mais surtout le reggae, et la house...

Je me penche un peu en avant. Le regard de mon compagnon plonge dans mon corsage. Je ne me suis pas trompée : c'est un amateur de chair féminine.

Nous vidons nos verres.

La musique s'arrête une seconde, puis repart.

-Et le zouk ? Vous aimez le zouk ?

-Beaucoup.

Je comprends qu'il m'invite. Je saute de mon tabouret, en prenant garde que ma jupe ne soit pas complètement retroussée lors de ce drop.

Nous nous serrons l'un contre l'autre. C'est parti !

Pour être franche, ce n'est pas la danse qui m'intéresse le plus. J'ai d'autres projets, pour occuper ces quelques minutes de musique assourdissante. Des projets un peu obscènes, un peu de mini sexe, quelques caresses bien coquines, prodiguées avec doigté et suffisamment d'insistance... Et plus, si affinité. Oser ce que l'on n'ose pas, d'habitude, entre personnes qui ne se connaissent pas.

-Vous connaissez cette musique ?

-Oui. « *Zouke dans mon île* ». Zynthia Zinnia.

-Vous aimez cette chanson ?

-Quand elle est sortie, je la repassais en boucle. On peut aimer Wolfgang Amadeus, et aussi... Zynthia Zinnia !

-Vous avez raison : pour la musique, il ne faut pas être sectaire.

D'abord, je me plaque contre lui, pour lui faire sentir la forme de mes seins. Voilà qui lui rappellera qu'il danse avec une femme, et que celle-ci est munie de tous les accessoires nécessaires... Musique et alcool aidant, je peux espérer produire l'effet escompté : celui que j'aime produire chez les individus de l'autre sexe.

Il faut le reconnaître, il danse très bien. Il me guide avec douceur, bien que je m'efforce de résister, de faire preuve de volonté... Je me débrouille bien, moi aussi, j'ondule contre lui, nos changements de pieds se font sans heurt, dans une totale harmonie avec le rythme de la musique.

Zouke dans mon île, mon paradis. (bis)

*Viens zouker avec moi
Avec moi !
Zouke dans mon île (bis)
Dans mon île,
Avec moi !*

Mon ventre est plaqué contre le sien. Je me déhanche en fléchissant...
Un ... deux... j'avance de deux pas. Je le questionne, j'attaque par la bande :
-Votre prénom, c'est quoi ?
Sourire moqueur.

Trois... Quatre... A son tour, il avance de deux pas, et je recule.
-On ne m'appelle pas, persifle-t-il. J'arrive bien avant qu'on m'ait appelé.

Bigre ! Décidément, il pique ma curiosité ! Quel est donc cet homme qui arrive toujours avant qu'on l'appelle ? Et si c'était... Pas possible ! Un de ces inspecteurs du fisc, qui débarquent sans crier gare, qui envahissent vos bureaux, pour finalement vous flanquer un redressement avant que vous ayez eu le temps de faire ouf ?

Horreur ! Je suis peut-être en train de zouker avec un employé du fisc !

Un... Deux... J'avance de deux pas. Le bas-ventre plaqué contre le sien, je me déhanche et je tortille de la croupe...

-Mais... Votre métier, c'est quoi ?

Il rit.

Trois... Quatre... Il avance à son tour

-Mon métier ? Je suis une sorte d'archange, toujours prêt à pourfendre le mal. Moyennant finances... Ou encore, un paladin des temps modernes, comme vous voudrez.

Il ne veut pas avouer. Miséricorde ! C'en est un !

Sur un grand écran plat, on diffuse le clip de l'artiste. On peut la voir, dans sa minirobe moulante, onduler tout en chantant... J'adore ! J'aime par-dessus tout son teint bis de métisse, ses grands yeux noirs et sa bouche vermillon... Ses dents éclatantes sont des perles sur l'écrin de satin rose de sa bouche. Elle les offre à tout venant. Elle est vraiment très belle. Mon cavalier la regarde, lui aussi.

-Ce clip est très réussi, dit-il. Je l'ai regardé des dizaines de fois, sur Internet.

-Elle a une voix merveilleuse. Envoûtante.

Mon corps contre le tien, et tes mains sur mes hanches

Les amants entraînés par la danse

Par la danse !

Se préparent au grand jeu de l'amour !

De l'amour !

Je profite de ce moment de distraction pour l'entraîner vers le bout de la piste. Derrière le buisson d'aubépine en plastique. Il continue de regarder, la magnifique Créole danser sur l'écran plat. Nous sommes tout proches l'un de l'autre : je suis littéralement plaquée contre lui, et mon corps épouse la forme du sien. La danse aidant, j'attaque, pubis en avant contre sa braguette...

Un... deux... Je fléchis les genoux... J'ondule des hanches...

Cette opération me révèle, sous l'étoffe du pantalon, un long tuyau bien raide. Voilà un *redressement* plutôt sympa, même pour un agent du fisc ! De quoi faire jouir la contribuable obstinée que je suis !

C'est gagné ! Ou presque. Reste à le persuader de donner du plaisir. Un dégrèvement, en quelque sorte.

Zouke dans mon île, sous les palmiers. (bis)

Viens zouker avec moi

Avec moi !

Zouke dans mon île(bis)

Dans mon île,

Avec moi !

A la suite de cette découverte, je suis sérieusement excitée... A chaque pas de danse, je sens mon sexe chaud et turgescence. Tel un petit roi, mon clitoris se gonfle d'importance dans son berceau de corail. Il attend qu'on lui fasse la cour.

Comment le faire comprendre à mon cavalier ?

C'est pourtant simple : lorsque je tourne le dos aux autres danseurs, ma jupe, ample et courte, permet de petites incursions... D'ailleurs, ils ne font pas attention à nous, trop occupés qu'ils sont. Entre mes lèvres roses, et déjà humides, le petit monarque joufflu serait ravi d'une visite, même brève et furtive.

Je pousse mon cavalier. Je le dirige vers le coin, derrière le buisson d'aubépine... Il est acculé, le dos au mur. Du bout des doigts, à travers l'étoffe, je frotte plusieurs fois l'extrémité du tuyau raide. Le message est on ne peut plus clair !

Il se contente de sourire.

Pourtant, à plusieurs reprises, il a lorgné dans mon corsage. Avec un certain plaisir, semble-t-il... Lorsque nous étions au bar, il a regardé mes cuisses... Je sens qu'il est en appétit. Alors ?

Je continue de zouker. Au rythme de la musique, je lui fais sentir mon pubis, dont la forme renflée cherche frénétiquement le bout de sa verge. En même temps, je me masturbe moi-même.

Catastrophe ! Ma fente bave ses sucs, tel un fruit trop mur. Me voilà toute mouillée... Je suis dans un état !

Il se moque :

-Vous êtes toute chaude, on dirait.

Mais qu'est-ce que tu attends ? Personne ne verrait rien.

A voix basse, je lui indique que je ne porte rien sous ma jupe, et qu'il peut facilement faire un geste en ma faveur. En réalité, je n'en suis plus là : ce qu'il me faudrait maintenant, c'est une bonne estocade, jupe complètement troussée.

Il hoche la tête, en signe d'acquiescement. Sa main se pose sur la face interne de ma cuisse et remonte doucement. Enfin !

La musique s'arrête. Il vient juste d'atteindre la jarretelle. Sa main se retire.

Les couples se défont, hagards. Certains, j'en suis sûre, sont interrompus en pleine action.

Frustrée ! Je suis frustrée !

Il s'incline devant moi.

-Excusez, je dois passer un coup de fil à un ami...

-Euh... Faites...

Je suis abasourdie. Surtout, j'ai du mal à digérer ma rancœur.

J'ai compris. Tu vas te finir tout seul, dans les toilettes. Egoïste !

Mouvement de foule. On me bouscule.

C'est elle : la belle sans-culotte aux yeux émeraude et à la chevelure de cuivre.

-Excusez-moi, dit-elle. J'ai perdu mon cavalier.

-Moi aussi. C'est à croire que ces messieurs ont peur des filles.

Elle hausse les épaules.

-Qui est-ce qui nous a fichu des hommes pareils ?

En effet : c'est la Bérézina.

La musique ne s'arrête jamais longtemps. On repart aussitôt sur la lambada, la vraie, l'authentique, jouée simplement à l'orchestre.

D'autorité, j'attrape la demoiselle par la taille. Je vais la faire tourner, en collant mon bassin contre le sien.

-Puisque les garçons nous font défaut, dis-je en matière d'explication, débrouillons-nous toutes seules !

Surprise ! Mais elle laisse faire. Nous voilà toutes les deux, seins contre seins, ventres collés. Je lui serre fermement la taille... J'avance une jambe, je recule l'autre, je virevolte en l'entraînant... Energique, presque violente. Mes yeux plantés dans les siens. Je peux voir qu'elle a un peu le tournis.

Je joue le rôle de l'homme : c'est moi qui mène la danse, qui guide ma cavalière et qui impose le mouvement. Nous allons droit derrière le buisson d'aubépine en plastique. Puisque je joue le rôle masculin, c'est à moi de passer à l'attaque. Et ce n'est pas pour me déplaire !

Ma chatte affamée n'a pas reçu sa pitance ! Si je manœuvre bien, je finirai peut-être avec cette fille...

Si j'étais un garçon, elle me flanquerait sûrement une gifle. Mais elle se contente de protester mollement...

Il faut faire vite. Pour la séduire, et l'amener à composition, je n'ai que le temps d'une danse : environ trois minutes.

Blitzkrieg : je dois être tout de suite dans la place ! Ma main remonte, se plaque au-dessus de la lisière des bas. Je profite, un bref instant de ce bout de cuisse, de la douceur et de la suavité de la peau, puis je monte droit à l'essentiel.

Surprise !

Elle essaie de se dégager.

Je dois la maintenir fermement avec mon bras gauche étroitement serré autour de sa taille, tandis que je la travaille activement de la main droite.

-Tu n'aimes pas le petting ?

Elle bredouille :

-Mais... Ce sont les garçons qui font cela !

Je vois qu'elle a besoin d'une bonne leçon de féminisme

-Nous faisons toujours mieux qu'eux. Ces pauvres hommes ne sont pas à notre niveau.

Elle me gratifie d'un regard étonné, pour ne pas dire dubitatif. La domination masculine a la peau dure, et ce sont les femmes qui en sont responsables.

Je poursuis, tant de la main que de la voix :

-Particulièrement pour donner du plaisir à une femme. Dans ce domaine, leur incompétence est totale. Ils ignorent tout des attentes de nos corps. Pire : ils ne savent même pas où nous avons rangé nos merveilleux petits accessoires !

Je le reconnais : c'est un reste de rancœur qui remonte. J'ai beau scruter dans la foule, je ne le vois même plus. Il a filé.

J'ajoute :

-Ils ne peuvent servir qu'à une seule chose. Tu vois quoi ?

-Je vois : à nous donner leur nom.

Ce n'est pas vraiment à cela que je pensais. Mais qu'importe !

Laissons-la à ses rêves de mariage, et poursuivons :

-Seule une femme peut donner du plaisir à une autre femme ! Le doigté, la sensibilité, la douceur sont les apanages de notre sexe autant que le charme et la beauté. Nous seules avons la parfaite connaissance du corps de la partenaire, et assez d'intuition pour aller au devant de ses désirs. Nos qualités de cœur nous portent naturellement à donner, et non à rafler la mise en égoïste, comme le font si souvent ces messieurs.

Menteuse ! Que réclamaient-ils, il y a seulement cinq minutes, auprès de l'un d'entre eux ?

Elle écoute en silence ma péroraison, et laisse ma main aller et venir entre ses cuisses sans chercher à se défendre.

-Moi, lui dis-je, je m'appelle Laure.

Il me semble, en effet, que le massage clitoridien que je suis en train de lui prodiguer, nécessite des présentations.

-Moi, c'est Maryvonne.

J'embrasse Maryvonne, en lui mettant la langue. Comme pour conclure une sorte de pacte contre la domination du sexe fort (?). Elle me laisse faire. J'attaque une branlette ferme et efficace.

Tout en suivant avec attention le pas complexe de la lambada et en tournant synchro avec les autres couples, j'explore du doigt la contrée de lait et de miel que m'offre ma cavalière. J'effleure doucement, et sur toute sa longueur, le délicat sillon de la chatte, qui me conduit jusqu'à la sombre vallée qui sépare les jolies fesses callipyges que j'ai aperçues tout à l'heure... Après un bref repos en ces lieux hospitaliers, je rebrousse chemin, palpant au passage les nymphes proéminentes, qui salivent comme des babines à l'approche d'un festin. Puis, je retourne à mon point d'attache, pour triturer à l'envi un clito dur comme un noyau de pêche, et qui se pavane comme un prince dans sa nacelle dorée.

Je dois rendre hommage au travail de mes prédécesseurs, qui ont su travailler cette moule avec tout le soin et toute la compétence nécessaires, en véritables experts. *In petto, j'en arrive à regretter tout ce que j'ai dit plus tôt, sous l'empire de la déception.* J'ai la redoutable responsabilité de prendre la succession et de mener à son terme cette œuvre prodigieuse.

Quant à moi, je suis à peu près dans le même état : toute chaude, avec la chatte prête aux effusions les plus torrides. Je vais la mener à son terme, puis je lui ferai comprendre que c'est un prêt pour un rendu. Au cours de la danse qui suivra, il faudra intervertir les rôles. Solidarité oblige.

-Tu verras, lui dis-je, jouir en dansant, c'est géant !

Je me déhanche, j'ondule avec grâce, virevoltant si fort que ma jupe me découvre jusqu'à mi-cuisses... Et même un peu plus haut : je sens un courant d'air sur ma moule en feu... Je l'entraîne dans ce maelstrom, elle est étourdie, hagarde... J'enveloppe ses lèvres intimes d'un effleurement subtil, délicat. J'enfonce le majeur entre ses nymphes, dans le puits d'amour.

Ses yeux s'agrandissent. Elle pousse un petit cri. Nous dansons quelques secondes ainsi, étroitement enlacées... Embrochée de deux phalanges, elle a du mal à bouger les cuisses pour suivre la cadence. Blottie contre son pubis, ma main la gêne. Elle perd le fil... Je me mets à

coulisser : mon doigt serré dans sa chair entame un mouvement de navette.

Moi aussi, je suis un peu étourdie, et je ne songe plus guère à danser correctement.

Soudain, je sens le spasme qui la secoue. Elle se laisse aller toute pantelante entre mes bras, telle une poupée de chiffon. Je dois la retenir pour l'empêcher de s'affaler sur le sol.

Je fais semblant de danser, tout en la cajolant dans mes bras.

La musique s'arrête. Elle revient doucement à elle.

-Tu as raison, dit-elle, c'est géant !

Puis elle ajoute, à mi voix :

-C'est la première fois.

Je la tiens toujours par la taille, comme si la danse n'était pas terminée. Il faut continuer de la soutenir, car elle est encore un peu groggy. J'en profite pour la diriger vers l'escalier qui descend aux toilettes. Bien sûr, ce n'est guère romantique, mais on pourra s'enfermer pour qu'elle me fasse mon affaire... Cela devient urgent.

Le morceau suivant vient de commencer, et elle n'a pas encore récupéré de son orgasme. D'ailleurs, mon état est si avancé que je ne peux pas me contenter d'un simple petting : il me faut du concret, du solide... Une étreinte bien développée, un cunni carabiné suivi d'une bonne embrocation avec mon sex toy. Mutuelle, si elle est d'humeur à remettre le couvert.

Elle se laisse mener. Nous passons devant le bar. Tout à coup, elle enfouit prestement son visage contre mon épaule.

-Continue... souffle-t-elle à voix basse. Allons vers la sortie... Vite.

Dans l'escalier, elle crache le morceau :

-C'est mon fiancé. Il est très jaloux.

Jaloux ? Quel vilain défaut ! Pourquoi donc s'offusquer si la promise vient se faire lutiner, *le samedi soir, après le turbin ?...* Ne faut-il pas, avant le mariage, acquérir de l'expérience en matière de gâteries ? Goûter à toutes les petites sucreries qui précèdent le coït ? Apprendre à choisir dans la vaste palette des plaisirs. Comparer les spécialités, les méthodes, les styles....

En somme, une question culturelle.

Je l'ai prise par le coude, pour l'entraîner vers les toilettes des femmes.

-Non. Il faut que je file. S'il me rencontre ici, mon mariage est foutu.

Elle a complètement retrouvé ses esprits, comme après une douche glacée. Elle s'enfuit en direction du parking, me gratifiant à peine d'un petit signe de la main.

Je reste là, ternaillée par le rut.

Pas possible ! Deux râteaux en une seule soirée !

Bon. Je vais essayer de retrouver Nathalie. On va rentrer, on va se faire un truc ensemble, et puis... dodo.

Sur la piste, noyée dans une techno assourdissante, il me semble apercevoir mon cher confrère : Maître Piépanard. Décidément, tout le monde s'encanaille, le samedi soir. J'espère que je vais arriver à récupérer Nathalie, et à la persuader de rentrer.

La voilà justement, qui sort des bras d'un beau ténébreux. Je remarque la jupe, un peu froissée... J'agrippe mon amie au passage.

-Tu veux déjà rentrer ?

Une question me brûle les lèvres :

- Ça a marché ?

Son regard brille.

-D'enfer ! Et toi ?

-Moi aussi. Ils sont tous super chauds, ce soir. Tu as remarqué ? Je remonte des toilettes.

-Ah !... Je vois.

-Je suis fourbue. Mais pas au point de te refuser un petit câlin, avant de dormir.

-OK. Cette nuit, je suis à toi. Mais je te préviens : demain soir, j'ai rencart.

Je ne vais tout de même pas lui avouer que je suis bredouille, et que je rentre à la maison avec un clitoris congestionné, dont personne n'a daigné s'occuper !

Enfin... Nathalie est quand même un joli lot de consolation.

04

Edwige

Le mur, haut de deux mètres et coiffé de tessons de bouteilles, est percé d'un portail. La grille en fer forgé est ouverte à deux battants.

Je m'y engage, roulant doucement sur l'allée couverte de gravillons qui serpente entre les bosquets. La maison apparaît soudain : une belle villa bourgeoise, vaste et cossue. Je la reconnais, puisqu'Edwige me l'a décrite.

C'est bien là.

J'extrais de mon sac à main la lettre qu'elle m'a écrite. Un court billet, plutôt, où elle exprime l'envie de me revoir, de faire de moi son amie, assidue et fidèle. Sans qu'elle l'exprime ouvertement, je devine la morsure de la chair, le désir d'étreintes ardentes et prolongées... La soif dévorante de caresses interdites, celles qui mènent les corps au bout de la volupté, et qui les laissent brisés, pantelants de plaisir. Comme moi, la brève effusion du train l'a laissée sur sa faim.

Voulant faire plus ample connaissance avec cette femme pleine de mystère, j'ai accepté sans hésiter son invitation.

Ma petite valise à la main, je monte les quelques marches du perron. Me voilà face à une double porte de bois exotique, luisante de vernis, et munie d'une poignée en cuivre, soigneusement astiquée. J'avise, sur le côté, le bouton de la sonnette.

Il est convenu que je passerai la soirée chez elle. Et même la nuit. Je ne repartirai que le lendemain.

La porte s'ouvre. Edwige est devant moi, vêtue d'un tailleur sobre et élégant. Un sautoir de perles égaye son chemisier de soie. Nous nous embrassons sur les deux joues.

Pour commencer.

-J'ai donné leur journée à nos domestiques, dit-elle. Nous serons plus tranquilles.

Nous traversons le vaste hall carré, d'où part l'élégant escalier de pierre orné d'une rampe de fer forgé. Elle me fait entrer dans une vaste pièce au parquet à points, en chêne luisant d'encaustique... Les murs sont tendus de reps vert uni, avec une retombée de plafond qu'arrête une frise stuquée courant sur tout le périmètre. Elle est meublée de deux paires de bergères Louis XVI, qui seraient dans leur jus si elles n'avaient été retapissées d'un frais tissu floral, imitant les étoffes d'époque. Cela se voit tout de suite....

Un piano demi-queue, noir et brillant, trône au centre. Sur le côté, une harpe de bois clair, scintille de toutes ses clés métalliques, et semble l'accompagner en silence.

-Notre salon de musique, précise mon hôtesse.

Je prends place sur l'une des bergères. J'ôte mes escarpins pour éprouver la douceur du tapis de Chiraz qui recouvre l'espace libre entre les fauteuils.

Edwige s'allonge sur une méridienne retapissée du même tissu que les bergères. Elle tire sur sa jupe pour dissimuler ses cuisses.

Ce n'est donc pas pour tout de suite...

-Ouf ! Je suis vannée, s'exclame-t-elle

-Ton travail est fatigant ?

Elle sursaute, comme piquée au vif.

-Je n'exerce aucune profession : je laisse ce plaisir à mon mari. La simple idée qu'on puisse travailler pour gagner sa croûte me soulève littéralement le cœur.

Sa grimace de dégoût en dit long.

-Mais, lui dis-je, pour une femme, le travail signifie l'indépendance. Ne plus avoir de compte à rendre à personne, et surtout pas à un mari.

-Pas pour moi. Il me suffit d'avoir apporté en dot cette villa, même si elle était alors quelque peu délabrée. Xavier n'a eu qu'à la faire restaurer de fond en comble, et à la remeubler à mon goût.

Il faut en convenir, la maison est au diapason de celle qui l'habite : élégante et raffinée.

-Xavier, c'est ton mari ?

-Oui. Je suis la fille d'un colonel, brillant officier issu de Saint Cyr. Ah, il n'était pas peu fier, Xavier, quand il est sorti de l'église à mon bras. La fille d'un colonel, ce n'est pas rien ! Lui, ses parents sont des minables petits profs de lycée... Maintenant, il est installé, il gagne beaucoup d'argent. C'est un peu grâce à mes relations...

-N'est-ce pas un peu ... monotone? Comment occupes-tu tes journées ?

-Si tu savais comme la vie d'une femme riche est fatigante ! Il faut avoir l'œil à tout : donner des ordres au personnel, surveiller la cuisinière, la femme de chambre et le jardinier, sinon ils n'en font qu'à leur tête... Rendre visite aux personnes qui comptent, les recevoir en retour, courir à tout les endroits où la bonne société s'attend à vous rencontrer : les expositions, le théâtre, les concerts, l'opéra... Voire même le tennis ou le golf ! Courir les magasins, faire d'interminables essayages chez la couturière ou le bottier... Je suis littéralement épuisée ! Il m'arrive souvent d'envier celles qui travaillent : les petites dactylos, voire même les femmes de ménage. Une vie simple, sans soucis, une occupation routinière qui leur laisse le cerveau libre, des longues nuits de sommeil paisible et réparateur... Et surtout, l'absence des tracas que donne l'argent ! Mais, je serai ferme : je ne sombrerai jamais dans le travail : il y a tout de même des limites !

Je ris de bon cœur, sans même me cacher.

-Parmi tes nombreuses occupations, tu as oublié tes rencontres dans les trains.

-Que veux-tu. Il me faut bien un peu de réconfort.

J'omets de lui dire que j'ai revu l'homme qui partageait le compartiment avec nous.

-Tu joues du piano ?

-Non. C'est Xavier. Enfin... Il me casse surtout les oreilles. Il veut absolument en jouer : le caprice d'un garçon qui n'avait pas de piano chez lui, quand il était petit. Moi, mon enfance pianistique me suffit. Je me contente de jouer de la musique avec la chaîne...

Elle me désigne de la main un cabinet Renaissance qui dissimule sans doute l'installation technique...

Après un bref silence, elle ajoute :

-Non, je n'ai rien d'une artiste. Avant tout, je suis une pragmatique... Cela ne m'empêche pas d'admirer les artistes maudits, ceux qui ne sont pas parvenu à vendre leurs œuvres... Pour moi, vivre de son art, c'est de la prostitution.

Voilà qui est péremptoire. Que répondre à cela ?

Rien, bien sûr. C'est donc elle qui reprend la parole :

-Tu m'excuseras de ne pas t'offrir de café. Mais, comme je te l'ai dit, la cuisinière a eu sa journée... D'ailleurs, mon mari ne va pas tarder, et nous allons passer à table. J'ai fait livrer par un traiteur tout un repas succulent. Pour l'instant, je vais te conduire à ta chambre pour que tu puisses te préparer.

La chambre qui m'a été réservée est à l'étage. Pas très grande, mais charmante. Sur le papier qui recouvre les murs, des bouquets de roses liés par des rubans de couleur tendre se répètent indéfiniment.

Elle est meublée d'un grand lit couvert d'une courtepointe de satin rose, et de deux oreillers.

Combien de jouvencelles ont succombé ici, dans les bras d'Edwige ?

Je ne le saurai jamais. Mais partout, aux poignées des portes, comme aux serrures de l'armoire d'acajou, pendent des cœurs incandescents.

Les doubles-rideaux de couleur rose sont déjà clos, mais la lampe de chevet diffuse une lumière filtrée et intime.

-Tu as une salle de bain à ta disposition, précise Edwige en ouvrant la porte dudit local.

Je jette un coup d'œil : tout y est de couleur fesse de fille : le carrelage, les sanitaires, les divers ustensiles, les pots et les flacons. Moi qui aime le rose, je suis servie !

-La tenue de soirée est de rigueur pour le dîner, indique mon hôtesse, tandis que je nage dans la couleur bonbon

Smart. Very smart... mais voilà :

-Dans ma petite valise, je n'ai pas de robe de soirée, ni même de robe de cocktail... Je croyais à un simple dîner entre amis.

Elle sourit.

-Tu as bien un soutien-gorge ouvert ?

-Un redresse-seins, sans bonnets.

-Parfait. Mon mari adore. Et moi aussi. Un porte-jarretelle et des bas résille complèteront ta tenue. N'oublie pas les talons-aiguille.

Je souris à mon tour.

-ah ! La tenue de soirée c'est...

-Oui, une tenue sobre et dépouillée. Et surtout, moule nue. Mon époux adore les moules : il est littéralement fasciné par cette partie du corps féminin.

-C'est le plus secret de nos charmes, et peut-être le plus beau. Il fait l'objet d'une ferveur universelle, et tout à fait justifiée.

-Tu as tout à fait raison : ce qui mène le monde, ce n'est ni la soif de pouvoir, ni celle de l'or... C'est la femme, avec sa chatte ! Je te laisse te préparer : quand tu seras *habillée* pour le dîner, tu descendras dans le salon. Je te mènerai dans notre grande salle gothique, où la table est dressée.

Après une douche rapide, il ne me faut que quelques minutes pour me préparer. Je redescends en redresse-seins push-up et porte-jarretelles assorti. Des bas noirs avec couture et lisières de dentelles forment un élégant contraste avec cette luxueuse lingerie blanche, de grande marque. Je renonce au string ouvert, car mon porte-jarretelle, tout en dentelles, fait déjà très habillé.

Pour achever ma parure, en guise de robe du soir, je me suis aspergée de mon parfum

préféré : « *Murmures de Carla* ». Un pendentif en argent, avec un large médaillon orné d'un œil de chat (ou de tigre ?), quelques bracelets bien clinquants, des boucles d'oreilles avec de longues chaînes qui pendouillent et oscillent au moindre mouvement...

-Tes talons ? remarque Edwige, dès mon entrée dans la pièce.

-Quoi, mes talons ?

-Ils ne sont pas assez hauts. Je vais t'en prêter une paire.

Blancs argent, avec des talons de treize centimètres ! Ils m'obligent à cambrer la croupe et à marcher en ondulant des fesses.

-Tu es super sexy ! me dit Edwige. Si tu savais comme j'ai envie de ton joli cul !

Moi aussi, j'ai envie d'elle. D'abord, de sa beauté. J'ai hâte qu'elle se dévoile : son tailleur strict me déçoit quelque peu.

Elle me conduit à un escalier, qui descend aux caves.

Nous pénétrons dans une salle au décor étrange : un long couloir, large au plus de trois mètres. De chaque côté, quatre colonnes supportent une voûte sur croisées d'ogives... Une sorte de décor de théâtre, en carton pâte, ou autre matériau peu cher et facile à travailler. Je suis tout de même très étonnée, car l'illusion est parfaite.

Sur le petit côté opposé à l'entrée, une crédence de chêne foncé, presque noir, sans doute chinée dans une brocante, parachève l'ambiance gothique.

Edwige se rengorge :

-Que penses-tu de notre salle médiévale ?

-Super !

Sous le lustre de fer, muni de lampes flammes électriques, une lourde table de bois sombre est déjà dressée. Trois couverts. Des cartons, qui portent la marque d'un traiteur réputé. Des bouteilles... Tout un festin en kit.

Plus loin, sur le sol surbaissé par rapport au terrain, et dallé de vieilles tomettes, trois tatamis sont disposés côte à côte.

Malgré l'apparente épaisseur des murs, un bruit de moteur se fait entendre.

-Voilà mon mari.

Le bruit de moteur cesse et, presque aussitôt, un homme entre. Un quadra, grand, athlétique, au front déjà quelque peu dégarni. Mais tout de même très « potable ».

Edwige fait les présentations :

-Mon mari : Xavier. Il est psychologue.

-J'ai garé la Jaguar dans la cour, dit-il à sa femme. Je n'ai pas eu le temps de la rentrer au garage

-Tu as eu raison : nous avons du monde.

Puis, se tournant vers moi :

-Il aime les belles voitures, dit-elle. C'est sa passion. Mon mari est comme moi : c'est un homme de goût : il aime les automobiles élégantes qui bondissent comme des cavales indomptables et chient du poivre aux autres. L'odeur pénétrante des sièges en cuir, le charme un peu rétro de la carrosserie, les chromes étincelants... Ce n'est pas lui qui achèterait une de ces petites bagnoles un peu vulgaires.

J'acquiesce :

-Très vulgaires.

Cela m'étonne un peu de la voir s'extasier sur les goûts de son gigneur, qu'elle a plutôt l'air, d'habitude, de dénigrer... Mais elle ne me laisse pas le temps de m'égarer en conjectures, et poursuit les présentations :

-J'ai rencontré Laure dans le train : elle passe la soirée avec nous

Il me salue cérémonieusement. Son regard s'arrête fugitivement sur mes seins. Puis, sans davantage avoir l'air de remarquer ma nudité, il me fait un baise main. On se croirait dans une soirée mondaine, entre gens *comme il faut*.

Et pourtant, c'est bien un plan à trois qui a germé dans le cerveau de la dame. Sur un signe de celle-ci, je prends place entre les deux époux.

-Tu as passé une bonne journée ?

-Ce matin, J'ai fait une journée d'une vingtaine d'enfants. De dix à douze ans.

-Tu les as testés ?

Il opine du chef.

-Bien sûr.

Puis, ne voulant pas me laisser en dehors du coup, il commente :

-Nous, les psys, nous sommes quotidiennement assaillis par une foule de parents pleins d'angoisse qui nous apportent leurs enfants, dont l'absence de réussite scolaire est jugée inquiétante.

Il s'interrompt un instant pour verser dans nos verres un Porto de douze ans d'âge. Curieuse de nature, je suis toute ouïe.

-Vous comprenez, reprend-il, ces parents, il faut bien les rassurer. Alors, les gamins sont réunis dans une salle de classe, et je leur fait passer une batterie de tests.

Je m'enquiers :

- Ça marche bien ?

-Pensez donc ! Je facture 124 euros par gamin. A ce prix là, ils ont tous un QI de 140 ! Ce sont des surdoués, ou plutôt, des « précoces », comme on dit maintenant.

Je suis très étonnée par cette pratique, dont je doute qu'elle soit conforme à la déontologie de la profession. Mais je ne dis mot : je suis invitée.

-Vous voulez dire qu'ils ont une intelligence supérieure ?

-Naturellement. C'est pour cela qu'ils ne comprennent rien.

Nous levons nos verres pour un toast. Edwige fait passer une coupe en cristal taillé, pleine de gâteaux sucrés... Xavier en bâfre rapidement un, puis poursuit :

-Voilà qui met du baume au cœur des malheureux parents : ils savent maintenant que l'incompétence de leur gosse en orthographe, ou son inappétence pour les beautés des mathématiques, est du à un excès d'intelligence. Cela change tout !

Ma fois, c'est vrai : c'est une question de perspective. Je ne voyais pas la question sous le bon angle.

-Notre métier, dit-il en bâfrant un second gâteau, c'est le pivot du système scolaire. Indispensable pour l'orientation des jeunes !

- Ça, interrompt Edwige, tu peux le dire. Tu leur rends bien service, à ces collégiens. Et à leurs enseignants aussi. Hélas ! Cette mission, si importante, est bien trop mal rémunérée !

Il pointe son doigt vers moi.

-Tenez. Vous. Avez-vous déjà testé votre intelligence ?

-Jamais. Je suis une pragmatique : il me suffit d'apporter une réponse correcte aux différentes questions qui se posent à moi. Je ne me soucie pas d'être intelligente ou stupide.

Un peu de provoc. Bien sûr que je suis très intelligente !

Il répond. Au quart de tour.

-Vous avez tort. Grand tort. Tenez : l'ancienne langue brésilienne ne possédait que trois mots : krakh, krikh, et krok.

-Qu'est-ce que c'est ?

-C'est un item.

-Un item ?

-Une des questions que l'on pose dans un test d'intelligence. Le mot « krakh » désigne le sexe, comme il se doit ³. Le mot « krokh » désigne, bien évidemment la nourriture⁴. Pouvez-vous me dire ce que signifie le mot « krikh » ?

Je le regarde, interloquée.

-Répondez.

Je hasarde.

-Euh... Je ne sais pas. Peut-être : la boisson.

-Pffft !

Il m'énerve.

-Mais alors ? Quelle est la réponse ?

-Il n'y en a pas. Mais eux, ils répondent ! Des génies, vous dis-je. Tous des génies. Il est bien normal qu'ils ne puissent pas s'adapter au monde scolaire, trop terre à terre pour eux.

-Xavier ! Ta journée de travail est terminée. Nous avons tous faim. Laisse donc les tests !

Edwige nous fait passer des assiettes :

-*Noix de saint jacques poêlées, et sa farandole de langoustines*, annonce-telle.

Très appétissant ! Il faut en convenir. Xavier nous sert une rasade de pinot gris.

J'objecte :

-Mais, sait-on vraiment ce qu'est l'intelligence ?

-Oui, répond-il sans hésiter. C'est ce que je mesure avec mes tests !

Il rit. Et je l'accompagne dans son hilarité : moi aussi, je connaissais cette citation célèbre.

Une gorgée du nectar m'aide à retrouver mon calme.

-Vous ne travaillez que dans le domaine scolaire ?

-Non. Edwige vous l'a dit : cela ne rapporte qu'une misère, pour ainsi dire rien. Et il faut bien faire tourner le cabinet. J'ai une clientèle privée, et je travaille aussi pour les entreprises, comme conseil en recrutement.

-Ce sont ses plus gros contrats, intervient Edwige.

Je porte à ma bouche un morceau de saint jacques, fort goûteux.

Mon voisin de table se livre à un étrange manège : il vient de rectifier l'alignement des langoustines et les passe en revue avec l'extrémité de sa fourchette. Puis, il place bien au centre les noix de saint jacques poêlées... Je l'observe attentivement.

-Oui, reprend-il, interrompant cette parade militaire, on croit toujours que les cadres sont recrutés par cooptation, à la suite de tractations feutrées entre vieillards bedonnants, dans un club-house de golf, un restaurant gastronomique ou une garden party avenue Foch... « *Tu embauches mon neveu, qui achève ses études, et je donnerai à ton gendre un poste à responsabilité...* ». On imagine d'obscurs réseaux, des compétitions entre relations plus ou moins bien placées, voire l'intervention de telle société secrète ou de telle coterie. Tout cela est faux. Le piston, cela n'existe pas ! Tout simplement !

Xavier déguste une langoustine, ce qui le conduit à modifier les rangs pour en assurer la parfaite harmonie.

Encore un doigt de provoc :

-Vous êtes sûr ?

-Tout à fait ! Le piston, c'est un mythe. C'est l'argument des losers... Il existe d'excellents moyens pour évaluer les candidats à des emplois.

-Vous voulez dire : les diplômes ?

-Pfft ! N'importe quel crétin peut obtenir un diplôme. Je veux parler de moyens infallible, de moyens scientifiques...

Je vois bien où il veut en venir, *mais je fais l'âne, pour avoir du son* :

-Je ne vois pas.

-C'est là que nous intervenons ! Le directeur des ressources humaines convoque le candidat, et c'est à nous de déterminer s'il a bien le profil du poste.

-Comment ? Au cours d'un simple entretien de quelques minutes ?

-C'est amplement suffisant. Moi, je me contente de leur faire déguster un café liégeois.

Moi, j'en suis plutôt comme deux ronds de flan !

-Un café liégeois ? Pour recruter un cadre ?

-Parfaitement ! Un simple café liégeois. Et sans aucun commentaire. Je le laisse manger, et je l'observe attentivement. Je le scrute.

-Mais, en quoi cela vous renseigne-t-il sur les aptitudes du candidat ?

Son visage affiche la plénitude satisfaite de celui *qui sait*.

-Vous ne pouvez pas imaginer ce qu'on peut apprendre sur autrui quand on le regarde manger. Tenez : il y a celui qui attrape la cuiller et qui mélange tout de suite la couche de chantilly avec la couche de café située en dessous. Dans ce cas, c'est foutu.

-Foutu ? Mais s'il aime ça ?

-Foutu, je vous dis. Irrémédiablement. Un cadre doit être ordonné, précis. Il faut manger une couche après l'autre, sinon c'est le bordel.

Stupéfaite, je le regarde d'un œil *protubérant*, tant et si bien qu'il répète :

-Parfaitement : le bordel. L'horreur. Le café liégeois est à l'image de la société : il ne faut pas mélanger les couches. On ne va quand même pas embaucher un cadre pour semer l'anarchie !

-Si je comprends bien, il faut d'abord manger toute la chantilly ? Moi, je n'aimerais pas.

-Certes, cela dénote un candidat respectueux de la hiérarchie sociale. Mais aussi quelque peu timoré, et qui manque de créativité. Il ne faut pas compter sur lui pour faire des étincelles.

-Mais alors ?

-Alors ? Il y a une solution. Commencer par le fond. On voit un candidat déterminé, qui en veut, mais de caractère brutal, cassant, qui risque d'avoir des heurts avec les personnes placées sous son autorité. Un type, enfin, qui a les dents longues, et dont il convient de se méfier.

-Et celui qui picore tantôt dans la chantilly, tantôt dans la couche de café ?

-C'est le pire ! Un gars qui ne sait pas ce qu'il veut. Une girouette !

Bon... Voilà qui donne quelques clartés sur le taux de chômage de notre malheureux pays !

Silencieuse pendant notre conversation, Edwige intervient brusquement :

-Il y a une surprise, ce soir, grince-t-elle à l'adresse de son époux. Ne l'as-tu pas remarquée ?

Je ne devine que trop son agacement devant cette conversation professionnelle, qui menace de se prolonger.

Je me tourne vers elle. Bien que fermement maintenus, mes seins se balancent un peu, ondulent avec grâce devant mes hôtes qui les suivent des yeux.

-N'a-t-elle pas une jolie poitrine ? dit-elle, d'un ton radouci.

-Merveilleusement belle, concède le mari, prouvant par ce jugement qu'il n'est pas complètement déconnecté des réalités tangibles et, qu'en matière esthétique, ses goûts sont sûrs.

-Elle est nue, et tu lui parles de ton métier ! s'indigne-t-elle encore. Quel manque de savoir-vivre ! Mon pauvre ami, tu ne seras jamais qu'un rustre ! Pourtant, nous comptons bien sur

toi pour bander.

-Mais, Chérie, je bande, se défend-il.

De ses blanches mains, Edwige ramasse les assiettes, maintenant vides, et les place dans l'un des cartons. Il ne reste, devant nous que les larges assiettes de présentation, en porcelaine blanche.

-Aiguillettes de poularde de Bresse au ris de veau, et leur garniture de pommes rissolées et de petits légumes, chante Edwige, comme s'il s'agissait d'un poème. Je les passe au micro ondes...

Elle s'éloigne un instant vers la crédence où se trouve cet ustensile si peu médiéval.

-Mais oui, minaude-t-elle, cet engin plébéen est parfois fort utile. En attendant, tu peux faire un brin de cour à notre invitée : tu sais bien que je compte sur toi pour animer la soirée.

-Ne t'inquiète pas, Chérie, je bande.

Avec une attention soutenue, Xavier confectionne à droite de son assiette une pile avec son paquet de cigarette et son briquet en or. Le militaire, parfois, se fait bâtisseur... Puis, mécontent de l'effet obtenu, il déplace l'édifice vers sa gauche. Je me tourne vers lui, pour me pencher sur cette construction.

La pointe de mon sein touche son assiette. Elle est déjà érigée, complètement dure. Moi, au moins, je suis opérationnelle ! Surtout si j'en juge à la consistance de mon clito, qui semble me dire « *toujours prêt* », le doigt levé, comme un brave boy scout !

Edwige, en parfaite hôtesse, nous apporte les assiettes... Hum !! Quel arôme !

-Mangeons ! dit-elle. Il faut prendre des forces : nous avons du pain sur la planche !

Laissant là ses constructions, Xavier déclare doctement :

-Les Anciens, dans leur grande sagesse, préconisaient de toujours associer les plaisirs de l'amour à ceux de la bonne chère... Eux, au moins, ils savaient prendre la vie comme il convient. *Carpe diem*, disaient-ils...

-Superbe Décadence ! Divines orgies ! déclame-t-elle à son tour. On dînait à-demi couché. Déjà, les corps se frôlaient, prêts à s'étreindre...

-Le nectar et l'ambrosie, mets chéris des Dieux ! reprend-il. On vidait force cratères, les amphores de vin de Smyrne se succédaient... On se bourrait la panse de langues de rossignol confites dans du miel... Puis, retiré à l'écart, on s'enfonçait deux doigts dans la gorge pour se faire vomir, pour faire le vide, et pouvoir ainsi participer à de nouvelles agapes.

On croirait qu'ils y étaient.

Pétrone, et son Satyricon vont y passer en entier.

Edwige se lamente :

-Hélas ! Toutes ces recettes sont perdues. Il est loin le temps où Lucullus dînait chez Lucullus. Nous sommes devenus incultes culinairement. Enfin... Ouvre donc une amphore de Vosne Romanée... Pour noyer nos regrets.

L'époux s'exécute, et verse dans nos verres un vin drapé dans une magnifique robe rouge.

J'interviens... Pour couper court à la nostalgie :

-Faute de langues de rossignol confites, consolons-nous avec la poularde de Bresse, et ce délicieux breuvage !

-Laure chérie, tu ne peux pas savoir combien de trésors gastronomiques ont sombré dans l'oubli ! Tiens... Les ortolans... As-tu déjà mangé des ortolans ?

Je confesse :

-Jamais.

-C'est un mets pratiquement introuvable aujourd'hui, intervient Xavier. Il paraît même qu'il

est interdit de les chasser.

-Si tu savais ! Ils sont noyés dans l'armagnac...Ça te fond littéralement dans la bouche ! Tu ne sais plus si tu es encore sur terre, ou déjà au ciel.

Je remarque quand même qu'elle a torché son assiette. De la main droite, elle lève son verre, et verse une rasade sur la nourriture ingurgitée.

Sa main gauche s'est immiscée entre mes cuisses... Normal : il ne faut pas rester trop longtemps inactive... Je la reconnais à cette grosse bague qu'elle porte au doigt. D'ailleurs, le mari ne se montrerait pas aussi effronté : c'est plutôt un compliqué.

Tout en savourant le contenu de mon assiette, j'accueille la visiteuse en gourmande, prête à dévorer la vie par les deux bouches que la nature m'a données. Les doigts fins de mon hôtesse commencent par une brève exploration des lieux, depuis la foufoune jusqu'à la raie fessière... Une première approche, pour lier connaissance. Puis, ils s'introduisent dans la fente, entre les nymphes, sans doute pour s'enquérir de ma lubrification intime. Enfin, ils remontent jusqu'au clitoris, découvrent sa consistance de petit *noyau dur*... Espiègles et primesautiers, ils s'amusent à le faire osciller de haut en bas, et de gauche à droite. Sous la branlette, tout en continuant à mastiquer, je laisse échapper une brève exclamation de surprise et de ravissement, bouche fermée... Je sens que mon visage s'illumine.

A mon tour, je déguste longuement une gorgée de Vosne Romanée... Ne serait-ce que pour additionner les plaisirs. *Carpe Diem* !

A l'époux, qui ne comprend rien à ma joie subite, je confie :

-Ce vin est vraiment délicieux !

Mon petit con s'est brusquement rempli d'un autre nectar. Edwige sort triomphalement sa main de dessous la table. Au bout de son index, une perle de rosée luit sous la lumière des ampoules électriques. Elle la déguste longuement, les yeux fermés.

-Notre invitée s'impatiente, déclare-t-elle. Finissons notre repas, puis passons sans plus tarder aux activités inscrites à l'ordre du jour.

Elle nous apporte un grand plateau d'argent chargé de mignardises... Puis, elle sert les cafés, dans des tasses de porcelaine.

Je me gave de sucreries : mini éclairs, micro millefeuilles, tartelettes lilliputiennes... défilent dans mon gosier. Peu importe, puisque je vais me livrer à toutes sortes de galipettes. D'ailleurs, je ne suis pas la seule. Mes compagnons de table se montrent soucieux, eux aussi, de prendre des forces.

-Pousse café ? interroge Xavier en avalant une lampée de café.

Je fais « oui » de la tête, tout en immolant un modèle réduit de Paris-Brest.

-Une liqueur pour dame, bien sucrée ? Une anisette, peut-être ?

-Plutôt un cognac.

L'alcool brûlant coule dans ma gorge, envahit mon nez de son arôme puissant. Je m'offre un moment de délectation. Les orgies romaines ont disparu... mais nous faisons notre possible !

Edwige secoue son mari, qui rêve, lui aussi :

-Va donc te mettre en tenue, paresseux !

Nous allons donc passer aux choses sérieuses, au projet qui motive ma présence en ces lieux. Edwige se lève, et me désigne l'un des tatamis.

-Nous allons célébrer notre union, dit-elle sentencieusement. Nous serons comme deux épouses, et mieux encore : comme deux sœurs ! Mon mari va officier. Il ne faut pas compter sur lui pour faire des étincelles, mais c'est quand même lui qui possède l'instrument du sacrifice.

Xavier, qui s'était retiré un instant à l'autre bout de la salle, revient. Il est nu, et en érection.

L' « instrument du sacrifice » me paraît des plus honorables

Je m'agenouille sur le tapis.

Edwige m'exhorte :

-Présente-lui le sublime portail de l'Amour !

C'est comme un cérémonial, connu d'elle seule, et dans lequel elle me guiderait pas à pas. J'obéis. Ployée en avant, la tête entre mes bras croisés, je hausse mon cul, prête à encaisser les plus rudes coups de boutoir. J'ai compris : Monsieur va me prendre en levrette, et Madame va jouir du spectacle. Voilà qui est bien ordinaire.

Enfin... Il y a quand même un petit piquant d'obscénité. On ne peut pas toujours se montrer créatif !

-Regarde, Xavier ! Guidées par la lyre d'Apollon, nymphes et dryades gambadent nues à travers les champs et les bois ! Entre ses cuisses d'albâtre, gentiment écartées, la plus belle te montre son joli con. C'est sur cet autel, ô combien charmant, que tu lui rendras hommage, avant de sacrifier à la Déesse suprême !

Je jette un œil. Xavier est derrière moi, la tige dressée.

-Tu m'as comprise, Laure. D'abord, il devra te pénétrer, emplir ta petite grotte, aller et venir dans ce doux corridor, sans ménager sa peine et ses efforts, y éveiller tous les échos du discours amoureux le plus enflammé... Te faire jouir, s'il le peut. Mais sans jouir lui-même. Car il doit réserver à sa sublime Maîtresse, la quintessence de sa virilité ! A l'instar des abeilles de l'Hymette, il transportera sur son dard les capiteux nectars de ta fleur, dont il me fera offrande, et je me griserai de tes fragrances...

Quel style ! Voilà qui vaut son pesant de langues de rossignol confites dans du miel. Enfin, j'ai compris : Xavier doit voleter de fleur en fleur, comme un papillon.

-Plus belle encore que la plus rare des orchidées, reprend mon hôtesse. Regarde-la déployer ses pétales !

De deux doigts, elle vient d'écarter mes lèvres intimes...

-Vois cette splendeur ! Ce dôme de chair nacrée sous lequel s'épanouit la plus pure des perles, la plus précieuse des gemmes, à l'éclat sans pareil...

Elle me branlotte un peu. Puis, changeant de chapelle :

-Et ces somptueux pétales de brocart incarnat, entre lesquels s'ouvre la mystérieuse fontaine des amours...

Elle vient d'y plonger un doigt. Ma petite fontaine intérieure lui sert aussitôt une rasade.

Xavier écoute patiemment ce discours. Il attend, l'arme au pied. *Si j'ose dire.*

-Que Vénus guide tes pas ! Qu'Elle inspire chacun de tes actes afin que tu soies Son esclave le plus parfait.

Xavier, qui a peut-être répété la scène avec sa douce moitié (allez savoir !) se place derrière moi. A quatre pattes, lui aussi, il place sa figure contre mon fessier, le nez plongé dans ma raie, tout contre mon petit pertuis. Va-t-il commettre l'imprudence de me sodomiser avec son appendice nasal ? La Déesse Aphrodite l'a-t-elle prévu ? Non. Sa langue m'enveloppe longuement le sexe, prélude à un cunnilingus tout à fait traditionnel et, ma foi, bienvenu.

-Tu ris ? demande-t-il, abandonnant le vouvoiement.

-Je pense au liégeois. La coupe que je te présente est pleine de friandises, toutes aussi succulentes les unes que les autres.... Par quelle partie vas-tu commencer ta dégustation ?

Il partage un moment mon hilarité. Puis, ayant maîtrisé son rire, il me répond :

-Je vais picorer un peu partout ! Mais, pour finir, j'irai au fond, et je savourerai cette coupe jusqu'au bout.

Il commence par la chantilly. La tradition l'emporte.

Edwige vient de se poser sur le tatami d'à-côté, dans une position identique à la mienne. Nous sommes quasiment flanc contre flanc. Elle est vêtue, si on peut dire, d'un invraisemblable body de cuir noir, laissant à l'air libre les seins, les fesses, et la vulve... Nos culs sont côte à côte : un bouquet, un champ floral offert à la diligente abeille.

Sans lui prêter la moindre attention, Xavier continue à me travailler. D'un coup de langue diligent, il me frotte consciencieusement le haut de la fente, comme pour l'astiquer. Cette cour assidue, voire même forcenée, n'est pas pour déplaire à mon clito, qui se balance frénétiquement, et se rengorge. On dirait une coquette, couverte de soie et de flatteries, juchée sur son escarpolette, laissant voir ses dessous...

Je commence à devenir très chaude, tenaillée par l'envie d'une puissante saillie. Entrouverte et baveuse, ma moule offre ses chairs gonflées de désir. Heureusement, la langue de Xavier se déplace, lèche mes nymphes, explore jusqu'au bout ma petite vallée... Puis revient dans le puits sombre, dans la cella du dieu Eros... Cette longue escapade apaise quelque peu ma tension.

Edwige rouspète :

-Qu'est-ce tu fabriques ? Nous attendons !

« *J'ai failli attendre* », devrait-elle dire.

Xavier presse le mouvement. Plonge directement au fond du pot, dévore le café gélifié... Enfin, je veux dire qu'il déguste rapidement le doux élixir que j'ai concocté pour lui, au cœur de mon intimité. En échange, il y dépose un peu de salive.

Par civilité, pour être agréable à ma nouvelle amie, je lui prodigue une caresse appuyée... Je la découvre dans un état fort avancé, qui justifie tout à fait son impatience, avec un clito congestionné, dur comme un noyau de pêche...

Sèchement, elle exhorte son époux :

-Arrête de lui sucer le roudoudou. Tringle-la une bonne fois ! Et qu'on en finisse.

Pour apaiser son ire, je lui offre quelques amuses-bouche digitaux.

Tout galant homme se doit d'obtempérer aux ordres de son épouse. Xavier n'y manque pas : il m'enfonce sa pine d'un seul coup. Elle entre comme dans du beurre dans mon gentil fourreau préparé à l'accueillir. Elle est suave, et me remplit confortablement, si bien que ma chatte ronronne de plaisir.

Moi, je suis partie à la découverte du con d'Edwige. Pleine de bonne volonté, je fais le nécessaire pour la faire patienter aussi agréablement que possible. Ensuite, nous échangerons les rôles, comme convenu. En virtuose, je lui joue un petit air de flûte à trois doigts...

Xavier va et vient en moi. Avec une telle fougue que sa bite sort parfois complètement, pour aussitôt me fourrer derechef jusqu'au fond. A chaque coup de boutoir, mes cuisses ploient sous la poussée et mes seins se balancent... Et je sens les deux couilles buter gentiment contre ma motte, ce que je trouve d'une obscénité des plus charmantes. A chaque fois aussi, ma main glisse entre les cuisses d'Edwige, et je suis obligée de recommencer un repérage des plus difficiles.

Enfin, je tiens bon : mon pouce cajole le petit bonhomme joufflu, mon majeur s'est tapi entre ses nymphes, et quand à mon auriculaire, il est solidement ancré dans un endroit plus redoutable encore... Je la pistonne avec deux doigts, pour lui donner un avant-goût des délices qui l'attendent.

Elle hoquète :

-Continue, Laure, ça me fait tant de bien !

Comme d'habitude, je fais merveille ! La preuve...

Mon cavalier lime de plus en plus vite. Il est passé au triple galop, comme pour se préparer à sauter l'obstacle. Je sens la mayonnaise monter au cœur de mon intimité... Mon sexe torride semble chargé d'électricité, comme une nuée d'orage prête à éclater. J'ai de plus en plus de mal à contrôler mes gestes, je suis prête à partir, à enfourcher avec Xavier les chevaux ailés de l'orgasme.

Edwige proteste :

-Attention, Laure ! Ta main a glissé.

Je me recentre à l'aveuglette.

Soudain, Xavier se plante en moi. Il m'étreint la taille fermement, presque violemment, et je suis sur le point de ployer sous cette poussée. Son ventre est plaqué tout contre mes fesses, et sa tige me fourre de toute sa longueur. Je le sens gicler, en exhalant un soupir de jouissance. Et me voilà partie, moi aussi, je l'accompagne de toute la vigueur de mon corps en rut !

Edwige râle, ce qui me ramène sur terre.

-Mais qu'est-ce que vous faites ?

Point n'est besoin d'un dessin. Xavier vient de sortir, tout penaud. La fière hampe s'est transformée en chipolata.

En moins d'une seconde, la frustration se peint sur le visage d'Edwige. Et ce n'est pas mes *mignardises* digitales qui pourront la consoler ! Je sens venir la cata. La grosse cata.

Edwige contemple le membre avachi de son époux. Elle éructe :

-Tu ne pouvais pas te retenir ? Comment vas-tu faire pour bander maintenant ?

Il bredouille :

-Excuse-moi, Chérie. J'étais en pleine action...

-Tu sais pourtant bien que tu n'as jamais été un cador ! Ce n'est sûrement pas toi qui feras coup double !

Xavier baisse la tête. Il a croisé ses mains devant son sexe ratatiné, sans doute pour nous épargner les horreurs du désastre.

-Enlève tes mains, malheureux ! Tu vas essuyer la précieuse liqueur de Laure.

Il s'exécute, livrant à nos yeux le spectacle piteux d'une bite en pleine débandade. Il bredouille de nouvelles excuses, tandis qu'elle continue de le tancer :

-Ne reste pas planté là ! Tu sais bien ce que tu mérites.

-Aie pitié, ma Douce ! Je ne recommencerai plus.

Mais la fureur de la dame ne s'apaise pas. Elle n'est pas de celles qui ont eu à pâtir de l'égoïsme voire de la brutalité des hommes : ce n'est certes pas son genre ! Mais pourtant, toute la rancœur féminine envers la gent masculine, amassée depuis des siècles et soigneusement transmise de mère en fille, s'exhale par sa bouche. Une libération. Elle a lâché la bonde, laissant libre cours à un torrent de boue.

-Pitié ? Et puis quoi encore ? Une fois de plus, tu n'as pas été à la hauteur. Votre lubricité s'étale sans pudeur, mais pour satisfaire nos *humbles* désirs, il n'y a plus personne !

Puis, me prenant à témoin :

-Regarde-moi ça, Laure. Ça veut faire le malin, et ça vous présente une pine format merguez !

Format merguez ? Moi, je ne trouve pas. Je crois encore la sentir dans mon ventre, où elle faisait merveille. Enfin, je me tais : je suis invitée. Je ne vais tout de même pas le défendre.

D'un doigt impérieux, elle lui désigne, dans le fond de la salle, la crédence de chêne foncé.

-Vas le chercher. Tu n'y échapperas pas !

Tête baissée, il obéit. Avec je ne sais quelle obscure jubilation dans le regard.

Le chat à neuf queues. Au moins, ses queues sont toujours fonctionnelles... Neuf lanières de cuir avec, au bout de chaque, un petit clou. Edwige s'empare d'une main ferme du manche de bois rouge.

-A genoux ! Le derrière pointé vers moi.

Les lanières sifflent dans l'air : les serpents de la Gorgone... Le postérieur pâle frémit sous l'impact. Un second coup. Des marques rouges apparaissent : des stries. Edwige frappe de toutes ses forces, de toute sa rage. Les stries se multiplient, se croisent sur les fesses, forment un réseau... Une carte routière. La peau éclate, se fend aux intersections, aux nœuds du réseau, où les lanières ont frappé plusieurs fois... Une sorte de jus rosâtre coule de ces ornières. Des gouttes vermeilles naissent aux endroits atteints par les clous, dégoulinent sur le fessier martyr, conformément aux lois inflexibles de la pesanteur.

-En as-tu assez ? hurle la tortionnaire.

-Oui, ma Douce, gémit le supplicié. J'ai retrouvé ma forme.

-Laure ! dit-elle, impérieuse. Contrôle !

Je passe ma main à l'endroit voulu. Indiscutablement, par la grâce de ce surprenant remède, il y a eu un *redressement productif*. D'un signe de tête, je fais savoir à Edwige que son homme est redevenu consommable.

-Allonge-toi sur le sol, ordonne-t-elle. Pas sur le tapis, tu pourrais le tacher.

Pour parachever le redressement, je me mets à genoux au dessus de sa tête. Les mains sur les hanches, j'écarte un peu mes fesses, pour révéler le puits rose qu'elles enferment, tout en sachant que son agenda chargé ne lui permet pas une visite à cet endroit. Avec ma moule, de nouveau entrouverte, ma vallée fessière forme un chapelet d'oasis paradisiaques propre à ragailhardir tout voyageur quelque peu fatigué. Le souvenir, encore tout chaud, des délices savourées en ces lieux, ne manquera pas d'opérer autant et mieux que quelques coups de fouets supplémentaires.

Miracle ! Cette fois, la pine devint raide comme une barre de fer, et propre à satisfaire les envies de la femme la plus exigeante.

Il faut battre le fer quand il est chaud ! Edwige pousse un cri rauque et se précipite sur le sexe dressé. Elle s'enfile elle-même rageusement et joue du cul comme une furie. Son con ruisselait déjà : la séance de fouet l'avait excitée, elle aussi.

-Laure, rugit-elle. Laure ! Dans mon sac. Mon sex-toy. Vite !

Pas besoin d'un long discours. Madame veut brûler la chandelle par les deux bouts. Je m'empresse d'obéir. Le chat à neuf queues, très peu pour moi ! Je lui mets l'engin au cul, tandis qu'elle saute sur sa monture, comme un jockey en plein steeple-chase.

Je ne sais comment participer, comment m'intégrer au groupe.... Pourtant, il le faut ! Former une statue, taillée dans un bloc de marbre de Carrare, où dieux et héros entremêlent leurs chairs pour mieux jouir... Faute de mieux, je reprends ma position au-dessus du visage de Xavier. Accroupie, cette fois, les pieds de part et d'autre de sa tête... Edwige chevauche en croupe derrière-moi, se pistonnant elle-même à grands coups de cul. Elle ahane dans l'effort, couvrant jusqu'au zonzon du gode motorisé qui lui tараude l'anus.

Xavier a fermé les yeux. Il se laisse faire, alanguie... Ses chairs frémissent longuement à chaque coup de boutoir que lui inflige sa femme... Ils sont de plus en plus violents, de plus en plus rapides... Recherche de la jouissance... Recherche désespérée de l'éclatement suprême, qui déchire.

Il darde sa langue... Il se met à lécher, doucement, tendrement. De nouveau congestionné, mon sexe lui offre sa béance. Torride, il s'est chargé d'électricité comme une nuée d'orage, et

chaque coup de langue lui inflige un délice proche de la souffrance. La langue darde au hasard dans ma moule turgide, faisant naître des frissons qui me traversent l'échine et me comblent de ravissement. Quand elle ressort, une perle de rosée luit au bout, irisée par la lumière des lampes. Xavier la déguste longuement.

J'ai fermé les yeux, moi aussi. Je me laisse déguster. Lentement. Avec plus de douceur et de suavité que la première fois. Mon cœur s'enfle d'une frustration, d'une jalousie que sais déplacée, mais qui existe quand même. Comment remplir le vide qui s'est ouvert entre mes cuisses ? Comment accomplir jusqu'au bout le désir qui me tenaille, celui d'un second coït ?

Je sais bien que j'ai eu ma part. De quel droit réclamer ?

-Laure, s'écrie Edwige. Ta rosée, tes sucs sont en moi. Comme si tu m'avais prise toi-même. Imitant l'abeille, qui ramène à la ruche le nectar récolté sur les fleurs, la verge de mon époux vient de les déposer dans ma conque. Maintenant, nous sommes unies, comme jamais deux femmes ne l'ont été. Mieux encore que si nous avions mêlé nos sangs.

Ses mouvements de cul deviennent plus âpres, plus saccadés... La tête de Xavier dodeline doucement. Ses lèvres s'approchent de mon sexe pour un baiser. Je me penche en avant pour que sa bouche épouse ma vulve.

Edwige hurle :

-Ton cul ! Ton cul ! Ton cul !

Un cri terrible, un désir bestial qui explose. La marmite surchauffée vient de faire sauter son couvercle, et laisse échapper des jets de vapeur brûlante.

-Ton cul resplendit comme un astre. Je le veux ! Je le veux !

Sa main me palpe la fesse, une rangée de doigts aux ongles effilés m'explore la raie... Soudain, un doigt me pénètre brusquement par l'anus. De surprise, je ne peux pas retenir un petit jet de pisse... Le liquide doré ruisselle sur le visage de Xavier, brille aux commissures de ses lèvres, perle à ses paupières.

-Excuse-moi...

-Encore, dit-il. Continue... Edwige le fait, parfois... quand elle est de bonne humeur.

Alors je laisse aller... Je lâche tout. Le visage de Xavier rayonne d'une expression séraphique... Un sourire de béatitude, édénique...

Je sais que je suis gracieuse, quand je fais pipi. On me l'a souvent dit. Mais quand même !

Tout à coup, l'orgasme me déchire. Le groupe entier est traversé par une onde de choc, une secousse infinie. Un séisme. La statue se fissure, tombe tout entière dans un puits d'inconscience... Le tutti d'un orchestre dont l'âme s'exhale en une note sublime, un accord parfait, final et total.

Je sens ma monture sa cabrer sous moi, des soubresauts l'agitent... Un geyser arrose le con d'Edwige, en saccades puissantes et renouvelées. Je le sens dans mes propres tripes, au travers même de ma jouissance, avec une pincée de regret, un zeste de frustration.

Poulet au miel.

Chère consœur,

Vous vous souvenez sans doute de l'affaire qui nous a opposés, Carnageon contre Leglandu. Je me suis présenté à l'audience avec la certitude de gagner et de permettre à mon client d'empocher une forte indemnité.

Hélas ! Je me suis montré bien outrecuidant. J'avais compté sans votre compétence, ni votre vivacité d'esprit. Vous avez su retourner la situation en votre faveur, et éviter à votre client les rigueurs de la loi. Dos à dos, match nul en quelque sorte. En ces circonstances, cela vaut une victoire. Souffrez que je vous rende un nouvel hommage, épistolaire cette fois.

Mais surtout, j'avais compté sans votre charme. Le plus décisif de vos arguments, qui nous a subjugué tous, et moi le premier. Cette beauté rayonnante, qui traîne après elle tous les cœurs et qui enchaîne tout mortel dans un esclavage bienheureux.

Depuis ce jour fatal, votre doux visage et l'éclat sublime de vos yeux me poursuivent sans cesse, et s'imposent à moi de nuit comme de jour. Je crois encore sentir contre mes lèvres le contact frais et charnu de votre petite bouche, si délicate. Et cela me rend fou !

Excusez ma maladresse. Je me sais malhabile à exprimer ma pensée autrement qu'en matière juridique, et ailleurs que dans un prétoire... Seul le plus grand des poètes serait apte à célébrer votre beauté à la hauteur de son mérite, et je ne suis qu'un pauvre avocat, atteint en plein cœur par les flèches de l'Amour.

Ne soyez pas cruelle, Ayez pitié de la souffrance d'un pauvre homme qui meurt d'amour pour vous, et qui chaque jour se languit d'être privé de votre présence. Prenez conscience que vous lui êtes plus nécessaire que le pain qu'il mange, ou même que l'air qu'il respire... Car sans vous, il n'est qu'une âme en peine dans un purgatoire gluant et sinistre.

Pardonnez mon audace, mais je sollicite humblement un rendez-vous. Ne serait-ce qu'un seul. C'est le baume dont ma blessure a besoin, la sérénité rendue à un cœur dévasté, brûlant de fièvre.

Avec l'espoir que ma plainte éveillera votre cœur à la compassion, recevez, chère consœur, l'expression de ma plus fervente adoration.

Charles-Henri Piépanard

Diable !

Me voilà confrontée aux conséquences de mes actes. Certes, l'audience s'est soldée par une demi-victoire, mais la méthode utilisée a provoqué des *dégâts collatéraux*.

La lettre ? J'adore. Elle est plutôt *vintage*, et même délicieusement surannée... Elle sent furieusement son XVIII^{ème} siècle, ses galants à perruque poudrée, portant chemise à jabot, culotte et habit de soie, qui font moult révérences devant leurs belles. On croirait entendre du

Vivaldi, ou je ne sais quelle sérénade, susurrée dans l'air parfumé du soir. Versailles !

Passons sur les poncifs. Même les poncifs ont du charme, parfois. Au moins, avec eux, pas d'inattendu, pas de prise de tête. On navigue dans des eaux connues...

Bien qu'on nous en rebatte les oreilles, quelle femme ne serait pas flattée lorsqu'on lui parle de *l'éclat sublime de ses yeux* ? Ou encore de sa *beauté rayonnante* ? Bien que sous ces expressions, nous le savons toutes, se cachent des considérations nettement plus terre à terre. Ma petite bouche, par exemple... Cette coupe si délicate où il a trempé ses lèvres, et qu'il ambitionne de goûter par d'autres moyens. Tous les charmants accessoires de nos jolis culs, qui excitent la convoitise autant que les pommes du jardin d'Eden.

Un compliment... Une bite entourée de papier de soie, un paquet cadeau avec un joli ruban. On meurt d'amour pour nous. Comme c'est charmant !

Faut-il donner suite ?

Le garçon a l'air godiche. Mais il n'est pas mal de sa personne.

Par ailleurs je me suis assurée qu'il possède l'équipement requis pour m'envoyer au septième ciel avec toute l'efficacité d'une fusée Ariane. De quoi constituer un intérim plus que passable les jours où mes autres amours font relâche. Surtout que, lui aussi, semble prêt à zapper pour quelques temps une dulcinée pourtant si jalouse.

Bon. Va pour un rendez-vous. On verra bien.

Je lui rédige tout de suite un petit mot tendre, un *poulet* comme on disait jadis...

06

Déprimés

J'ai rendez-vous avec Xavier. A son cabinet.

« *J'ai des ouvrages passionnants sur la psychologie des criminels. Tout ce qui se passe dans leur tête, leurs fantasmes, et ce qui les pousse à passer à l'acte. En tant qu'avocate, vous pouvez être amenée plaider au pénal. Cela pourrait vous aider à comprendre les déviants sexuels...* »

Voilà ce qu'il m'a proposé, lorsque je l'ai appelé au téléphone.

Hum !

J'ai des doutes. Cela sent le prétexte à mille lieues. Je crois tout simplement qu'il a envie de me revoir. Sans doute garde-t-il un souvenir ému de gentil coup que nous avons tiré ensemble. Il a envie de remettre ça. Et cette fois, en l'absence de sa femme, pour être plus tranquille.

Il veut me beurrer copieusement le millefeuille, me graisser la tourtière, si je peux me permettre cette image. A plusieurs reprises. Et dans toutes les positions possibles. Il veut me faire des choses qu'il n'ose pas demander à sa femme. C'est pourquoi il préfère qu'elle ne soit pas là.

Il faut reconnaître qu'elle est parfois un peu trop exigeante.

Moi, je trouve qu'il baise plutôt bien. Chez Edwige, l'autre jour, j'aurais bien eu envie d'un deuxième coup... Hélas, il m'a fallu ravalier ma frustration. Au téléphone, j'ai accepté avec enthousiasme une proposition qui allait au devant de mes propres désirs.

Tout en sachant qu'on n'ouvrirait aucun des grimoires proposés.

Des fantasmes ? Nous en avons toutes !

Cavalcade effrénée dans les grandes pièces du cabinet de psychologie, désertes à cette heure là... Je suis une nymphe, courant par les bois et les champs... Je suis toute nue. Priape me poursuit, la verge tendue vers ma croupe rose. Il me rattrape...

Et pourquoi pas ?

*Docteur Xavier M...
Diplômé de l'Université Paris V
Psychologie clinique
Psychanalyse
Sur rendez-vous*

C'est ici. J'entre.

Je ne me suis pas trompée : le cabinet est désert. Pas même une femme de ménage occupée à briquer les lieux. Pas un bruit. Est-il seulement là, Xavier ?

Je dédaigne la salle d'attente vide en je pénètre directement dans le saint des saints, une pièce meublée d'un divan et d'un bureau.

Derrière le bureau se tient une petite fille.

Bizarre ! Ce n'était pas prévu.

Qu'est-ce qu'elle fait là, cette gamine ? A cette heure, où elle devrait être chez Papa et Maman, à peaufiner ses devoirs ?

Elle est très grande. Un mètre quatre-vingt, environ. Elle porte un chemisier blanc, très sage, avec des jours à l'anglaise, des fleurs brodées sur le col. Elle n'a pas encore de poitrine.

Blonde, avec deux longues nattes qui pendent sur ses épaules. Pas très bien coiffée : ses tresses ne sont pas d'aujourd'hui, cela se voit, et quelques cheveux rétifs à la discipline ont échappé au peigne civilisateur. D'ailleurs, c'est toute sa chevelure qui semble un peu de traviole, ce qui lui donne un air étrange.

La demoiselle est maquillée : lèvres rouge cerise et cils passés au rimmel. Une tonne de fond de teint forme une sorte de crépi sur ses joues.

Visiblement, elle m'attend.

Elle ressemble beaucoup au psy avec qui j'ai rendez-vous. Est-ce sa fille, montée en graine ?

Je remarque deux mains poilues qui dépassent des manches du chemisier. Les ongles sont tartinés de vernis rouge.

-Je m'appelle Lisette, dit-elle, d'une voix haut perchée de fausset.

Je lui souris. J'aime bien l'imprévu.

-Enchantée. Moi, c'est Laure.

-J'ai fait une grosse bêtise. Maman ne veut pas que je me maquille. Ni même que je mette du vernis à ongles !

-Ta maman a raison. A ton âge, une petite fille ne doit pas se maquiller.

-Je lui ai piqué son rouge à lèvres... Et sa palette de fards !

Elle passe des aveux complets !

-C'est très vilain, lui dis-je. Surtout, il ne faut pas faire d'autres bêtises.

-Tu vas me punir ?

-Si tu n'es pas sage, tu seras punie.

Je passe de l'autre côté du bureau. Elle porte une jupe écossaise, plissée, qui s'arrête à mi cuisses. Des socquettes blanches et des ballerines noires. Pointure 43 ! Où diable a-t-elle pu les trouver ?

Ses jambes sont hérissées de poils.

Elle demande :

-Tu me trouve jolie ?

-Tu es mignonne. Mais tu es quand même une vilaine fille, puisque tu n'obéis pas à ta maman.

La grande asperge à nattes n'est pas contente. Son visage se tord sous l'effet d'une violente colère.

-Vielle vache ! crie-t-elle soudain d'une voix suraigüe. Vielle peau ! T'es moche ! T'es la plus moche !

Je m'attendais à quelque chose. Mais pas à cela.

Sur le bureau se trouve un *penholder*, fait d'un bloc de cristal dans lequel est incrustée une petite pendulette. Un article de luxe, visiblement coûteux. Elle s'en saisit brusquement et le lance violemment par terre, où il se brise en mille morceaux.

Je la houspille d'importance :

-Petite peste ! Cette fois, tu seras punie. Tu mérites le cabinet noir.

La voilà qui renifle.

-Non, supplie-t-elle. J'ai peur dans le noir. Je préfère une fessée.

Elle me tend le martinet, dissimulé dans un tiroir du bureau. Un chat à neuf queues en tout point semblable à celui qui se trouve à son domicile, avec des petits crochets de fer au bout de chaque lanière.

C'était donc ça !

Je l'avais quelque peu subodoré, dès mon arrivée. Le brillant psychologue m'a fait venir pour que je le fesse ! Allons-y.

Je soulève la jupe. *Elle* porte une petite culotte de coton blanc, bordée autour des cuisses d'une fine dentelle. Sans ménagement, je baisse l'élastique. *Elle* pousse un petit cri.

Elle est ravie.

Les fesses portent encore des petites croûtes brunes, souvenir de la séance précédente. Je ne vais tout de même pas utiliser cet instrument barbare. Mon *bon cœur* s'y refuse. Ma main me procurera un contact plus charnel, plus voluptueux avec le tendre derrière *de la belle enfant*.

Fait main ! Rien de tel, paraît-il.

Nue, la « lune » resplendit comme un astre, malgré les petits cratères déjà décrits, qui ne doivent rien aux météorites. Bien sûr, je n'oublie pas de regarder de l'autre côté. La bite est en bonne forme : pine raide et décalottée, avec une petite goutte gluante au bout. On en mangerait.

Je continue de tancer la *sale gamine* :

-Tu mériterais bien le fouet. Mais j'ai peur de te faire trop mal.

Mettre la main aux fesses d'un homme ! Un juste retour de bâton. Chacune d'entre nous devrait essayer.

Mes claques sont tout de même appliquées avec vigueur. Le postérieur prend une teinte rouge du plus bel effet. Je suppose que l'intéressé prend son pied. A chaque coup, les fesses frémissent, les couilles sont secouées, et la hampe oscille de droite et de gauche tout en se cabrant. Ce spectacle m'excite. Mon clito s'est durci, une douce chaleur envahit mon sexe.

Je m'arrête. Il me faut un petit plaisir. Ma main s'introduit sous ma jupe. Ma petite fente est déjà toute humide.

Branlette !

L'horrible fillette ironise :

-Qu'est-ce que tu fais ? Tu te ramones la cheminée ?

Sans répondre, je continue de m'astiquer le clito. « Ça » commence vraiment à monter.

Comme une mayonnaise fouettée avec vigueur. Une brève incursion de l'index entre mes petites lèvres découvre une petite grotte bien baveuse.

La *sale gamine* soulève sa jupe et montre son postérieur rutilant. Elle persifle :

-Tu ne m'as même pas fait mal !

D'une bourrade, je l'envoie à terre, les quatre fers en l'air, dans un froissement de jupe. Les genoux entravés par sa culotte, elle ne peut se défendre.

En aurait-elle eu envie ?

Je hurle :

-Je vais te foutre une bonne dégelée !

Xavier s'offre à mes maltraitances. Il escompte un bon rabiote de horions et de coups de pieds au ventre, une resucée de douleurs au goût de miel, un surcroît d'exquises souffrances, qui seraient pour lui l'avant goût du paradis, de ses nectars et de ses chants divins. Ses couilles sont bien appétissantes, sa pine congestionnée forme un mât de dix-huit centimètres.

Un siège des plus confortables !

Un siège bien tentant ! Et je n'ai guère l'intention de résister à cette tentation.

Je soulève ma jupe et je m'assois. Le contact du gland avec ma vulve m'électrise littéralement. Me voilà en rut ! Un rut sauvage, brutal, qui me traverse tout entière comme la foudre. Une envie bestiale de pénétration.

Je hurle, d'une voix rauque

-Petite salope ! Je vais te violer !

Je m'explore un peu la moule avec le bout chaud et humide, puis je m'enfile. C'est bon ! Jusqu'au bout. Jusqu'à ce que les couilles heurtent mes fesses. Je tiens la pine par la base, et je me pistonne comme une furie. La verge coulisse comme dans du beurre. De temps à autre, je la sors complètement du con, avant de me la refourrer goulûment en poussant un grand soupir d'aise.

Coït bestial. Délicieux.

Lui aussi, il pousse des petits gémissements de plaisir. Je lui triture la bite sans souci de lui faire mal. Il est ma chose.

Apothéose ! L'orgasme me secoue les tripes. Lui, il s'est transformé en geyser, qui arrose copieusement mon vagin en feu.

Nous nous relevons péniblement. Son vit est redevenu flasque, il est plein de sperme et de sécrétions... pas racontable ! Mes ongles en amande se sont incrustés dans la peau et, à la base de la verge, je peux même voir quelques ecchymoses. Je n'y suis pas allée de main morte !

-Ça fait du bien ! dit-il.

Son service trois pièces doit lui faire un peu mal.

M'inspirant d'une chanson bien connue, je réponds avec humour :

-Oui. Ça réchauffe là où c'que ça passe !

Il rit.

Carpe diem !

Il ouvre une armoire métallique, que je croyais réservée aux dossiers professionnels.

-Regardez ! Ce sont toutes les affaires de Lisette.

Il y a des jupes, des chemisiers de petite fille (de taille XXL), des petites culottes de toutes les couleurs, ornées de dentelles, de plumetis, de petits cœurs... et toute une réserve de socquettes !

Plus loin, des dessous affriolants de femme adulte : petites culottes diaphanes, porte-jarretelles surchargés de dentelles... des escarpins avec talons aiguille, d'une hauteur démesurée. Je distingue même une gaine, en skaï noir brillant, un fouet, et des bottes cuissardes, aux talons pointus comme des épées.

Je sors l'un des soutifs.

-Lisette porte des bonnets D ?

-Non, explique-t-il. La grande sœur de Lisette s'appelle Odette. Tantôt je suis Lisette, tantôt je suis Odette. C'est selon.

Puis il ajoute, à voix basse, comme s'il se confessait :

-Que voulez-vous. J'aime les gros lolos.

Je diagnostique un attachement excessif à la mère.

Cependant, je suis ouverte à toutes les faiblesses humaines. Je lui réponds, en souriant :

-Je ne fais que 90C, mais ils sont à votre disposition.

-Vous me jugerez peut-être mal, gémit-il, mais j'ai besoin de détente après mes dures journées de travail.

-Je vois. Vous êtes bien équipé pour la détente.

-Ne riez pas ! Toute une journée à recevoir des névrosés, vous ne pouvez pas savoir ! Tenez : il y a ce désaxé, qui passe son temps à tout vérifier... Vous ne pouvez pas imaginer : il ferme sa porte, puis vérifie qu'il l'a bien fermée, puis il vérifie la vérification... et ainsi de suite. Il en arrive à ne plus pouvoir sortir de chez lui ! Alors il consulte le psy. Chaque décharge d'angoisse lui coûte un max. A la fin de l'entretien, il ressort dix fois de suite son portefeuille de sa poche, pour vérifier qu'il a bien rangé ses cartes. Je dois le pousser dehors, car les autres attendent. Une fois, après sa sortie, je l'ai surpris debout sur le trottoir : il vérifiait son portefeuille, pour la douzième fois !

Il soupire. Pour le consoler, je lui fais remarquer :

-Les affaires marchent. C'est l'essentiel.

-Certes ! Mais parfois, j'en ai tout de même assez de tous ces toqués !

Cette fois, je ris franchement.

-Toqués ? Vous, un professionnel, vous vous moquez de l'humanité souffrante ?

-Toqués. Ils ont des T.O.C. Des troubles obsessionnels compulsifs. Ils sont toqués, au sens littéral du terme.

Je suis bien obligée d'admettre cette rigueur étymologique. Il sent la femme à plein nez. Pas seulement mon parfum, mais l'odeur même de mon corps, la fragrance de mes organes en rut.

Après un silence, il poursuit :

-Les pires, ce sont les désaxés sexuels. En particulier ceux qui ont des problèmes de genre. Vous imaginez ça ? Il y en a qui ne savent même plus s'ils sont homme ou femme ! Ils prétendent que la nature s'est trompée ! Trompée ! Comme si la nature pouvait se tromper. La nature est bien faite.

Bien faite. Parfois... Je reconnais qu'elle m'a bien réussie. Mais lui ?

-Vous comprenez, dit-il en tirant sur sa jupe, pour un homme normal, il est presque impossible de les comprendre.

Ses socquettes tire-bouchonnent sur ses chevilles poilues. Sa moumoute est toute de travers, au point de lui cacher un œil. De guerre lasse, il la pose sur le bureau. Les couettes

pendouillent au-dessus des débris du penholder...

Il gémit :

-Ah ! J'en ai vu ! J'en ai vu ! Des chefs de service, des directeurs qui font trembler leur personnel, des terreurs de bureau ou de caserne, qui se font tout petits devant leur femme. Elles les feraient passer par un trou de souris... Il y en a qui n'osent pas souffler mot, à leur domicile, et qui traversent leur propre salon en glissant sur des patins.

-Des patins ?...

-Ce sont des semelles de feutre, de forme oblongue, sur lesquelles on pose le pied, pour ne pas salir. Vous ne connaissez pas ? Il faut dire que, de nos jours, on en trouve difficilement. Bobonne les rappelle à l'ordre : « *Les patins ! Les patins !* ». Vous imaginez un chef de cabinet, ou un général, sur des patins ?

Un homme qui tremble devant son épouse ! Caricature mainte fois usitée, ressassée, mais toujours efficace.

Je pouffe, sans même prendre la peine de dissimuler mon hilarité.

-Vous aussi, vous les trouvez ridicules, ces hommes qui se laissent mener à la baguette ?

J'éclate d'un rire *franc et massif*, qui me laisse tout juste le loisir d'articuler :

-A la baguette, et parfois... à la braguette ! Ils sont tout à fait ridicules.

Il complète sa pensée :

-Ceux-là, ils viennent consulter parce qu'ils finissent archicocus. Et en plus, ils se demandent pourquoi.

-Au moins, lui dis-je en gloussant de plus belle, vous ne manquez pas de divertissement.

Il pose la moumoute de Lisette sur son genou, et en caresse longuement les tresses.

-Ne croyez pas que je m'amuse tous les jours. Il y a aussi des cas dramatiques. En ce moment, j'ai une patiente en analyse qui me cause un réel souci. Je crains qu'elle ne fasse une bêtise.

-Une bêtise ?

-Qu'elle mette fin à ses jours. Elle est désespérée parce que personne n'est amoureux d'elle.

-Est-ce possible ?

-Oui. Elle veut être désirée. Être la femme fatale. Traîner tous les hommes à ses pieds. C'est son fantasme. Un fantasme bien difficile à réaliser.

Ce n'est pas donné à tout le monde ! Il faut, certes, être jolie, mais surtout avoir du talent. Et peut-être même un certain génie.

-Pour vous, ma petite Laure, ce ne serait pas difficile, ajoute Xavier, comme s'il lisait dans mes pensées. Mais la pauvre fille est si laide !

Allons, Docteur, ne savez-vous pas qu'une femme n'est jamais laide ? Que nous possédons toutes cette fleur mystérieuse qui subjugué la gent masculine ?

-Que voulez-vous, poursuit-il, elle a bien du malheur. Elle est seule dans la vie. Orpheline : ses parents sont morts quand elle était toute petite. Son père, qui buvait pour oublier un chômage perpétuel, est mort d'une cirrhose... Sa mère, réduite à faire commerce de ses charmes, a été poignardée par un client, au coin d'une rue sordide. La voilà sans famille, confiée à la DDAS. Sans parents, sans amis, sans véritable chaleur humaine ...

Mon Dieu ! Quelle passionnante collection de calamités !

Je me mords les lèvres pour réprimer un sourire. Je m'exclame, compatissante malgré tout :

-La pauvre enfant !

-Plus tard, elle est devenue une pauvre petite employée, peu qualifiée, toujours au bas de l

échelle, payée avec un lance-pierres. Les formations gratifiantes, l'université, les écoles, ce n'était pas pour elle, vous vous en doutez bien. Une *défavorisée*, une oubliée du bonheur. Humiliée au bureau, car ses collègues se moquent d'elle à cause de sa laideur, ils utilisent un terme... un terme... dévalorisant

-Boudin ?

-C'est ça. Boudin. Vous ne pouvez pas savoir à quel point on peut être méchant envers ceux qui ont eu moins de chance.

J'approuve :

-L'homme est un véritable fauve.

-Surtout ne dites pas cela : c'est diffamer ces malheureux fauves. Le tigre n'est pas méchant, il est tigre, tout simplement, et il tue pour se nourrir. Seul, l'être humain est cruel par plaisir. Bien plus cruel que le fauve plus dangereux. Lorsqu'elle rentre de son dur travail, la pauvre fille se retrouve face à sa solitude et à sa pauvreté.

Quelle apothéose dans le malheur ! J'ai furieusement envie de la connaître.

Le psy a replacé sur sa tête la perruque de Lisette. Bien droite, cette fois, avec les nattes bien symétriques.

-Je l'imagine, le soir, cuisinant sa maigre pitance, en ruminant les vexations de la journée. C'est trop injuste !

Au moins, il ne s'intéresse pas qu'à l'argent, il voit aussi le côté humain. Il a bon cœur, si je puis me permettre cette expression surannée... Il commence à m'émouvoir, moi aussi, pour de bon.

-Elle se nourrit en dépit du bon sens ! Elle est si pauvre qu'elle ne peut pas s'offrir une alimentation correcte.

-Je suppose qu'elle est maigre comme un clou. Sans aucune des rondeurs qui font l'agrément de notre sexe. C'est pourquoi les hommes ne s'intéressent pas à elle.

-Au contraire ! Elle dépasse les cent kilos ! Je n'ose même pas la faire allonger sur mon divan, de crainte qu'il ne s'effondre ! J'ai dû faire renforcer une chaise pour elle.

Quelle délicate attention !

Et il précise, sur un ton didactique :

-Contrairement à ce qu'on pourrait penser, l'obésité est une maladie de pauvre.

Je concède :

-C'est vrai. La malbouffe est le problème majeur des personnes défavorisées...

-Elle a toujours été courageuse, face à l'adversité. Si courageuse ! Mais cette fois, elle est sur le point de craquer.

Il me prend le bras. Je sens une véritable angoisse.

-Il faut que vous m'aidiez, dit-il. Sinon, il y aura un malheur.

-Comment ?

-En devenant son amie. Je vous donne son adresse.

Il griffonne sur un papier

-Ne dites surtout pas que vous venez de ma part.

J'ai le papier entre les mains. Une fois de plus, je suis la fille secourable et dévouée ! J'ai un cœur d'or, même si c'est un cœur d'artichaut. Cela mérite une compensation.

-Dites-moi, Docteur... le divan, c'est pas seulement pour la psychanalyse ?

-Il m'est arrivé d'y dormir.

Je lui mets la main sous la jupe. L'engin a repris quelque vigueur.

-Je vais me mettre toute nue, et vous allez m'embrasser partout. Vous me sucerez le bout

des seins : j'adore ça. Puis, vous me dégusterez la moule... Vous aimez ce qui est fort ?

-Oui.

-Vous ne serez pas déçu. Elle vous offrira toutes ses fragrances, la liqueur âpre et capiteuse de l'amour. Vous serez ivre, prêt à toutes les estocades. Je veux une nuit complète avec un faune en rut.

07

Véronique

Un couloir triste dans un immeuble triste

Je sonne.

Un pas traînant se fait entendre de l'autre côté de la porte. On m'ouvre.

Véronique est devant moi. Miséricorde ! Un amas de graisse. Un quintal, au moins. Habillée en 60 (si ce n'est plus), ce qui n'empêche pas ses bourrelets de faire saillie sous l'étoffe. Ses vêtements, d'une couleur triste, indéfinissable, une sorte de sabir de gris et de brun sale, ont toute l'élégance d'une housse jetée sur un sac de patates.

Son visage est bouffi, noyé de graisse, avec des yeux proéminent, globuleux, une bouche presque invisible, un menton prognathe, un nez trop fort...Des cheveux filasse, d'un jaune paille, quelque peu grasseyés, qui dégoulinent du crâne.

Est-ce possible ?

Mon premier mouvement est de prendre la fuite. Mais j'ai promis.

Deux yeux de vache, d'un bleu pâle, sont dardés sur moi et m'interrogent.

-Bonjour !

J'ai sorti mon plus beau sourire. Un effort méritoire. Et le mot est sorti tout seul. Elle ne répond pas.

Je m'habitue à ce regard atone, comme on s'habitue à l'obscurité, et j'y distingue l'expression de la stupeur la plus totale. Il me faut expliquer cette visite inattendue.

Je fais semblant d'être gênée. De devoir faire un aveu difficile mais d'une importance capitale pour moi.

-Voilà... dis-je simplement, je vous ai aperçue par hasard, et je vous ai suivie. Voilà comment j'ai obtenu votre adresse...

L'œil bovin s'arrondit encore davantage. Je la sens sur le point de me flanquer dehors.

Ma pauvre Laure ! Tu es bien mal embarquée ! Voilà où te conduit ta lubricité.

Tout ça parce que tu voulais te faire chevaucher par un faune !

Impossible de reculer.

Je me lance.

-Je me suis installée dans l'immeuble d'en face. Tous les soirs, je vous regarde avec des puissantes jumelles, lorsque vous vous déshabillez. Vous ne fermez jamais les rideaux.

Un détail qu'elle avait avoué sur le divan, ou plutôt sur la chaise renforcée qui en tient lieu. Elle se

dénudait devant la fenêtre ouverte, dans l'espoir de se faire mater par un voyeur.

Hélas ! Le voyeur est une voyeuse... Cela peut-il lui convenir ?

La voila bouche bée ! On dirait que la foudre est tombée sur le seuil. Elle en reste sans voix.

-Véronique ! lui dis-je en joignant les mains. Je vous aime. Je veux devenir votre amie.

J'accompagne cette prière d'un sourire enjôleur et d'un battement de cils. Il faut la faire fondre.

-Euh... dit-elle enfin. Euh... Vous ? Si jeune... et si jolie !

Oui. Moi. La belle Laure ! La sublime, la divine, l'adorable Laure... Je suis l'ange qui t'es envoyée pour t'empêcher de te tuer. Tu vois que la Providence ne lésine pas, et qu'elle t'envoie ce qu'elle a de meilleur !

Une plaidoirie peut emporter l'affaire. Je verse dans le lyrisme le plus éhonté :

-Ne soyez pas cruelle ! Je suis si seule, malgré ma beauté. Acceptez ce cœur que je vous offre, car j'ai soif de votre amour.

-Entrez, dit-elle enfin.

L'appartement est en désordre. Entassé sur l'un des fauteuils, du linge attend d'être repassé et rangé. Il traîne un remugle de cuisine. Je devine que l'évier est plein de vaisselle sale... Sur la table couverte d'une toile cirée jaunâtre, je remarque plusieurs boîtes de médicaments : antidépresseurs et anxiolytiques.

Après avoir refermé la porte, mon hôtesse me rejoint lentement. Elle est nu-pieds dans d'ignobles mules qui ont tourné savates

Elle me fait asseoir sur le fauteuil resté vacant.

-Vous vous moquez de moi, pleurniche-t-elle. Ce n'est pas bien. Personne ne peut m'aimer : je suis trop laide.

Je me lève, comme pour plaider devant la Cour. Effet de manche compris.

-Non ! Vous n'êtes pas laide ! Je dirais plutôt que votre physique *requiert une attention particulière*. D'ailleurs, une femme laide, cela n'existe pas. Une femme possède toujours du charme, des beautés subtiles qu'il faut rechercher et découvrir.

Elle écrase une larme.

-L'amour, ce n'est pas pour moi...

Sans la laisser finir, je m'écrie :

-Tout le monde a droit à l'amour !

Cette fois, je suis pleinement sincère. Indignée.

-Les garçons me traitent de « boudin ». Tu ne sais pas ce que c'est, toi, quand on chuchote derrière ton dos, et qu'on se pousse du coude, en rigolant.

Je remarque le tutoiement, qui fait de nous des amies.

-Laisse les dire ! Ce ne sont que des hommes. Ils ont un pois chiche à la place du cerveau. Il leur manquera toujours la subtilité propre à notre sexe.

Elle sourit tristement.

-Ils ont quand même raison : je suis une grosse dondon.

-Disons que tu es un peu ronde. Mais c'est joli, une femme ronde. Moi, j'adore les rondes.

-Oh !... Tu dis cela pour me consoler.

-Tu as surtout besoin d'un relooking. Te faire plus gaie, plus pimpante ! Tu peux être aussi sexy qu'une autre.

-Non, je ne peux pas être sexy, dit-elle tristement, mais je crois quand même que tu as raison : ils sont bien bêtes. Je suis capable d'aimer autant qu'une autre, je peux donner autant de tendresse, et peut-être même davantage qu'une belle femme. Pourquoi ne pas me vouloir pour mes qualités de

cœur ?

Pourquoi, en effet ?

Cette fois, je suis vraiment émue.

-Et même au lit, poursuit-elle, je peux donner du plaisir. Je suis pleine de désir, et de vivacité. Une femme, ce n'est pas pour la décoration.

Mais c'est vrai ! Cela s'appelle du bon sens. A quoi sert une divine beauté qui serait froide comme du marbre, et inerte comme une morte ? Avez-vous envie de faire l'amour avec la Vénus de Milo ? Ou avec les gisants de Saint-Denis, aussi beaux soient-ils ? Une mocheté bien ardente, et même un peu lubrique, vaut cent fois mieux.

Moi, bien sûr, je peux offrir les deux : je suis belle comme le jour et chaude comme le Vésuve ! Je suis l'amante idéale.

Décidément, elle me plaît de plus en plus, Véronique.

-Laisse les dire. Ils ne savent pas ce qui est bon. Je suis sûre qu'avec toi on prend son pied.

De nouveau, elle écrase une larme :

-Mais personne ne me veut !

-Ce sont de gros lourdauds ! Il leur manque la sensibilité, et la tendresse, qui est la principale jouissance de l'amour. On s'attache par le cœur autant que par le corps.

Je parle. Je parle pour la convaincre que la Providence lui envoie une amie. Mais les mots n'ont que peu de valeur, seuls les actes en ont une. Avec des mots, on peut tout : le plus chétif gringalet fait mordre la poussière à un colosse, le mendiant le plus fauché vous invite à un festin gastronomique, la femme la plus frigide vous fait vivre une nuit torride... Les mots sont trompeurs : ce sont des faux culs. Ils se parent d'habits de soie, de bijoux d'or... mais ils ne sont que des chimères.

En tant qu'avocate, je suis bien placée pour le savoir. Mon métier, c'est de déguiser le ruffian le plus corrompu en agneau venant de naître. Je le déguise avec des mots.

Mais les actes ? Ils sont vrais. Ils sont sincères. Eux seuls ne mentent pas.

Je joins donc le geste à la parole. Je l'embrasse. Sur la joue.

Allons, Laure ! Tu peux faire mieux. Beaucoup mieux. Si tu veux réussir ta mission, il te faut payer de ta personne.

Ne sous-estime pas ton génie, qui est immense.

On dit parfois que l'homme descend du singe. Moi, je descends sûrement du bonobo. A l'instar de ces charmantes bêtes, j'ai toujours été persuadée qu'une bonne baise est la solution idéale à tous les problèmes relationnels

Mes bras passés autour de ses épaules, je l'embrasse à pleine bouche, en mettant la langue. Une gamelle en bonne et due forme !

Voilà. C'est fait !

-Je ne suis pas gouine, dit-elle dès que nous sommes déprises.

-C'est parce que tu n'as jamais essayé. Nous avons toutes ce talent, qui nous permet de nous passer des hommes.

Une lueur passe dans l'œil bovin.

-Après tout, dit-elle. Au point où j'en suis. Pourquoi pas ?

Même si ce n'est pas le grand amour, c'est tout de même un échange de plaisirs et de tendresse avec une partenaire. Un échange sexuel, en somme, bien plus riche que le triste recours aux pratiques solitaires.

Quant à moi, je suis ravie. Je vais me livrer corps et âme au stupre et à la fornication, arts où je suis passée maîtresse. Je me pourlèche par avance en pensant aux gestes salaces que je vais

enseigner à ma nouvelle conquête.

Pour commencer, je prends l'initiative de me déshabiller. Lentement. Il faut qu'elle en profite, que chaque détail, chaque repli de mon corps s'imprègne en elle. Mon blazer d'abord, puis mon petit haut de maille... En bonne danseuse, j'arrondis mes gestes, j'allonge mes doigts... Je souris...

Effeuillage. Elle me regarde, mi excitée, mi charmée par ma beauté.

Me voilà en soutif. Les bonnets de tulle diaphane laissent voir mes aréoles. Je les caresse du bout des doigts, à travers la fine étoffe, pour en faire dresser les pointes. Le désir monte en moi et, en même temps, l'impatience, la hâte de passer aux étreintes, aux gestes qui mettent le feu, qui provoquent l'éruption libératrice, l'orgasme qui délivre la chair de sa prison d'argile.

Je dégrafe. Il tombe à terre.

Me voilà seins nus. Véronique est émerveillée. Je dois à la vérité de dire qu'ils sont magnifiques. En forme de coupe, généreux, mais sans être gros, avec leur large aréole armée au centre d'une flèche rose bien dure, ils sont blottis l'un contre l'autre comme deux amants éperdus d'amour. Seul un enivrant sillon, bien dessiné, les sépare.

Deux merveilles de la nature. Deux fiers guerriers aussi, qui ont mené bien des combats.

J'invite :

-Touche- les. Embrasse- les. Suce-les !

Elle pose timidement ses lèvres sur mes tétons durcis.

-Ta jupe, maintenant. Enlève ta jupe.

C'est comme une prière qu'elle formule à voix basse. A peine articulée. L'envie de me voir nue, de boire ma beauté jusqu'à l'ivresse. Je fais jouer la fermeture, ma jupe tombe à mes pieds. Cette fois, comme je n'ai pas mis de culotte, je suis nue. Il ne me reste que mon porte- jarretelles et mes bas.

Véronique pousse un cri d'admiration :

-Oh ! Comme tu es belle !

J'ai la taille fine, le ventre légèrement bombé, avec en son milieu la mignonne fossette du nombril... Mes cuisses sont fuselées comme celles d'une statue de marbre, et d'une carnation délicate et tendre. Mon pubis, renflé comme un abricot, est couvet d'un duvet aussi noir que mes cheveux, et soigneusement entretenu par l'esthéticienne.

On peut apercevoir la naissance de ma petite fente intime.

Mon corps n'a pas le moindre défaut. Je suis vraiment magnifique, il faut bien le reconnaître.

D'ailleurs, mon interlocutrice reste sans voix. Je la devine à la fois choquée et charmée. C'est peut-être la première fois qu'elle regarde une autre fille nue.

Elle soupire :

-Quelle chance tu as, d'être si belle !

Ce sont ses paroles exactes. Vous me connaissez : je suis plutôt modeste, et peu encline à exagérer les compliments reçus.

Je fais la moue. Un peu exprès.

-Ce n'est pas vraiment une chance. Je suis souvent tenaillée par une envie furieuse d'être obscène, salope. Un désir ardent de provoquer les hommes et de choquer le bourgeois.

-Tu n'y arrives pas ?

-Non. Quand on est belle, on n'est jamais vraiment nue. Même si on montre sa chatte et tous ses accessoires ! Je suis drapée dans ma beauté comme dans un manteau de reine. La beauté ennoblit tout.

Elle m'écoute... Se rêve-t-elle en jolie naïade, au corps pétri d'harmonie ?

-Toi, lui dis-je, tu as cette chance. Ton corps peut déchaîner le rut, la montée irréprensible de toutes les pulsions.

En dépit de mon talent oratoire, elle a encore l'air de douter.

-Tu as beau dire, répond-elle, je t'envie. Avec toi, les garçons... ne peuvent pas résister.

Pour lui donner confiance, les mots ne suffiront pas. Pour lui faire oublier sa disgrâce, le plus efficace est de la brancher sexe.

-Attends ! Tu n'as pas vu la belle des belles !

En prononçant ces mots, je me suis couchée sur le dos, en face d'elle, dans une pose volontairement lascive. Les yeux fermés. J'ai remonté mes genoux, j'ai écarté mes cuisses...

-Voici la sublime fleur du jardin d'Eden, lui dis-je en toute simplicité. Sa beauté surpasse tout ce qu'il y a au monde.

Je ne mens pas. Je suis déjà un peu chaude, et mes lèvres entrouvertes laissent voir le capuchon du clito. Mes nymphes ont pris une jolie teinte d'orchidée. La jolie fleur s'est faite belle, parée des teintes de l'amour.

Je suis splendide. J'adore être ainsi, entièrement dévoilée.

J'adore qu'on la regarde !

Peut-être suis-je un peu égocentrique ?

Véronique est fascinée. De bovin qu'il était, son regard s'est fait extatique, tel celui d'une moniale devant une icône. Pourtant, elle détourne le regard.

Un reste d'éducation judéo-chrétienne !

-Il ne faut pas... murmure-t-elle.

Et pourtant, comme elle a envie de la contempler !

Je lui dis doucement :

-Tu peux la regarder. La pudeur n'est pas de mise devant une telle merveille !

Elle se décide enfin à mater. Mais je devine encore un peu de gêne.

Je me caresse doucement la vulve. Du bout des doigts, je sens mon clitoris durci rouler comme un petit pois chiche. J'ai très envie de passer aux actes.

-D'ailleurs, Dieu a créé cette fleur pour toi. Il l'offre à ton adoration.

Je continue à me masturber avec douceur, avec ferveur, comme si je chantais un hymne à la nature qui nous a fait présent de la volupté. Je suis devenue brûlante et mon joli puits d'amour commence à s'humecter. L'impatience de la chair me tenaille.

-Viens ! Il t'appartient de la cueillir par un baiser.

Elle s'approche à quatre pattes. On dirait un veau. Son muflle s'arrête à quelques centimètres de la jointure de mes cuisses.

N'est-ce pas un peu dégoûtant ? semble-t-elle se demander.

Allons ! Au contraire ! Il n'y a rien de plus tendre.

Il faut l'encourager.

Ma bouche s'arrondit, et j'y pose le bout de mes doigts. On entend un délicat bruit de baiser.

Elle se décide enfin, pose ses lèvres... Je les sens, toutes humides contre mes nymphes... Un contact bien trop timide.

-Il faut mettre la langue ! Me rouler une vraie pelle.

Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. Et la petite bouche du bas est autant avide de baisers que celle du haut.

Ça y est ! Elle me l'a mise ! La langue s'est doucement glissée dans la fente. Ô merveille, que c'est bon !

Je continue à l'exhorter :

-Bouge-la ! Cherche mon petit bouton de rose et fais-le rouler du bout de ta langue !

Succion. Une flèche de plaisir me traverse. Je pousse un petit cri.

-Je t'aime, Véronique. Continue ! C'est bon ! C'est *trop* bon !

Mon clito est sur le point d'exploser. Ma moule en feu exhale ses senteurs et ses arômes. Véronique me déguste littéralement, ses papilles se régalent de mes sucres intimes. Elle en oublie de respirer. Enfin, elle se lance hardiment, enfonce sa langue dans mon fourreau de soie.

Cette brusque attaque dans ma chatte excitée a mis le feu aux poudres ! Un orgasme profond et majestueux me déchire les tripes. Je hurle de jouissance.

Dès que je retrouve mon souffle, je me jette sur ma partenaire pour l'enlacer. Je couvre de baisers son visage ingrat. Cette éruption de tendresse n'est nullement feinte ! J'ai le sentiment de n'avoir jamais eu de meilleure amie.

Véronique a retrouvé son souffle, elle aussi. Elle m'enveloppe d'un regard plein de tendresse.

-Tu es encore plus belle quand tu prends ton plaisir, dit-elle à mi voix. On te voit rayonner !

-Toutes les femmes sont belles pendant l'orgasme !

-Moi... dit-elle tristement. Qui voudra me caresser ?

Allons Véronique ! Tout le monde a droit à des caresses ! Toi aussi, tu vas rayonner.

Je la tiens toujours dans mes bras. *Surprise !* J'ai mis ma main sous sa jupe. *Mais oui, il faut oser !* J'appuie un peu pour lui faire sentir, au travers de l'épaisse couche de cellulite qui caparaçonne ses cuisses, la douceur de cette incursion.

Un regard bleu pâle plein de stupéfaction. Et de ravissement.

Elle balbutie :

-Tu es gentille... Mais il ne faut pas.

Mais son souffle, de plus en plus profond, me suggère au contraire de poursuivre l'action. Je lui dis simplement :

-Ne te refuse pas. Je suis amoureuse !

Ce n'est pas vraiment un mensonge. Je le suis toujours un peu.

Ma main remonte doucement en direction de la culotte. J'espère ne pas me perdre dans cette vaste contrée inexplorée, et pouvoir investir efficacement ce cul en forme d'apothéose

Ça y est ! Me voilà dans la place ! Ma main va et vient entre ses cuisses. Je sens une large tache humide... Véronique semble avoir apprécié le petit jeu auquel nous venons de nous livrer. Du bout des doigts, je masse doucement.

Elle a fermé les yeux, et gémit doucement. J'embrasse ses paupières closes : une pluie de petits baisers, des petits papillons d'amour qui volètent autour d'une fleur.

Mes doigts se font plus insistants. Une petite noisette durcie roule sous mon index, et je laboure le doux sillon d'un large mouvement de navette, qui prend possession du nid tout entier. La fine cotonnade a épousé la forme de la vulve et la pénètre même un peu, ce qui m'empêche d'entrer plus profond. Pourtant, je sens le désir monter dans le cœur et dans le ventre de mon amie, telle une irrésistible marée. Elle s'humecte encore un peu plus.

Je susurre, d'une voix torride de femme en plein rut :

-Véronique ! Mets- toi nue ! Je veux te voir toute nue !

-Non, répond-elle dans un souffle. Je suis trop laide.

-Cela n'existe pas une femme laide ! Une femme a toujours des appas qui émeuvent, des charmes qui font défaillir ! Montre- moi la jolie fleur qui pousse dans ton petit jardin.

Elle hésite encore. Je crie à tue tête, sans craindre d'être entendue des voisins :

-Je veux tes nichons et ta cramouille ! J'ai envie de les sucer, de les bouffer ! De m'en repaître comme une cannibale ! Je vais te bourrer, te remplir la conque, en faire une corne d'abondance !

Je vais te faire sauter le cul à la dynamite ! Tu chevaucheras l'azur.

Les mots crus roulent dans ma bouche comme des rayons de miel.

Pour vaincre son hésitation, je l'ai prise par les épaules et un peu secouée. Autoritaire, sans être toutefois trop brutale. Je l'ai vue suivre des yeux le gracieux mouvement de mes seins... Oscillations de droite et de gauche, avec leurs aréoles épanouies. Deux jolies ballerines qui exécutent un pas de deux. *Je suis particulièrement belle, et pleine de vie... Désirable !* Elle a tendu la langue vers mes tétons durcis, dardés comme des flèches roses... *Elle a très envie.*

Je me suis accroupie devant elle, les cuisses bien ouvertes.

Nul ne peut résister à cette vision enchanteresse. Elle craque. Elle commence à se dévêtir.

C'est gagné ! Ma mission est quasiment remplie. Nous allons être de bonnes copines, qui se gouinent un peu... Elle sera réconfortée.

Son ample jupe va rejoindre le tas de vêtements sur le fauteuil, bientôt rejoint par l'horrible caraco sans forme et de teinte vaguement brunâtre.

Mon Dieu ! Quel choc ! La voilà en petite tenue. Une lingerie de coton blanc, sans la moindre fioriture, sans même un petit bout de dentelle !

Sa bedaine proéminente forme des plis graisseux, qui font saillie au-dessus de l'élastique de la culotte. Elle a des nichons comme des melons... Ils pendouillent même un peu dans les bonnets du soutif, dont il m'est impossible de déterminer le calibre. Y a-t-il assez de lettres, dans l'alphabet, pour décrire un tel appareil ?

Dire qu'il faudra jouer avec ça ! Remuer toute cette graisse, donner à ce corps l'impulsion nécessaire pour lui faire quitter la terre et ses tristes contingences. Lui faire amorcer une trajectoire vers les étoiles, vers les fulgurances de la chair ! Le principe fondamental de la dynamique me semble, en cet instant, bien cruel !

Enfin ! Il le faut. Tu l'as promis, Laure. Ton gentil petit psy te récompensera, après une de ces séances loufoques dont il a le secret.

Elle est plantée là. Elle ne continue pas son strip, pourtant si grandiose.

Il faut mettre la main à la pâte.

J'ai bondi derrière elle. Je dégrafe le soutif. Je lui attrape les seins, façon salace. Mes petites mimines ont du mal à couvrir le bout de ces imposants globes de chair. Qu'importe ! Je les tâte, je les remue, je titille les aréoles pour faire ériger les tétons. J'aime les filles bien pourvues. Cette fois, je suis servie ! Je devine que c'est la première fois qu'on les lui touche. Je leur fais faire des pointes, des entrechats, des cabrioles...

Je susurre à son oreille :

-Enlève ta culotte. On va faire des trucs bien cochons.

Pour couper court à toute nouvelle hésitation, j'ai baissé l'élastique jusqu'en dessous des genoux. Ma conquête n'a plus qu'à enjamber ce dernier rempart de sa vertu. Le voilà qui gît à terre comme un drapeau pris à l'ennemi ! De ses vastitudes, il recouvre toute une surface du plancher.

Un vrai monument !

O Stéphanie et Nathalie, mes tendres amies ! On y tiendrait facilement à trois ! Chacune d'entre vous dans une jambe, et moi au milieu. Une telle *petite* culotte devrait être classée au patrimoine mondial de l'humanité.

Enfin, elle est nue.

Je la conduis au lit, au cœur de sa chambre. Un refuge, un antre où il règne un bordel inimaginable. Visiblement, les visiteurs sont rares.

Couchée, je peux l'escalader. Aucun danger : je me tiens à ses poignées d'amour. Commençons par un cunni. Histoire de se mettre en appétit. Me voilà en train d'explorer ses bourrelets, partie à

la recherche du Graal où poser mes lèvres...

Foufoune broussailleuse. Une vraie forêt vierge où il faut se tailler un chemin à la machette... Il faudra la conduire chez l'esthéticienne, pour discipliner tout ça, y mettre de l'ordre, et réaliser le traditionnel ticket de métro. Odeur de savon... Mademoiselle, il faut se la parfumer, l'imprégner de fragrances aromatiques et aphrodisiaques...

Enfin je la découvre. La jolie vulvette, perdue au cœur de la selve, tels les temples d'Angkor-Vat. Ma foi, aussi jolie que celle de toute autre fille. Et même, presque aussi belle que la mienne, cette orchidée de soie à la carnation sans pareille, qui fait l'admiration de tous ceux qui ont eu le privilège de la contempler.

Pleine d'admiration, je m'écrie :

-Elle est mignonne, ta moule !

Je porte mes lèvres à ce superbe hanap. J'embrasse. Je hume. Je goûte. Je lape. Je tête goulûment. Je découvre un clito en pleine forme, que je titille du bout de la langue... Véronique pousse un petit cri.

J'ai l'impression qu'elle attendait ça depuis longtemps !

Une longue frustration vient de faire surface, la longue attente de caresses prodiguées par autrui. Bien sûr, on peut se branler toute seule. Mais ce n'est pas la même chose que de recevoir ce plaisir de la personne qui vous aime. Le plaisir solitaire est terne comme un achat utilitaire, le plaisir offert est un cadeau inestimable, entouré de papier doré, de rubans, de faveurs, de petits nœuds de toutes les couleurs.

Sympa, ce clitoris ! Faisons un peu connaissance ! Il se dérobe, le coquin ! Il se planque sous son capuchon rose. Je le poursuis, je le débuse enfin. Il roule sous ma langue comme un petit noyau tout dur. Je l'astique à petits coups de langue.

Véronique gémit doucement. Elle monte sur la colline enchantée de Cythère.

Je glisse ma langue entre les nymphes. Deux pétales roses d'émotion qui débordent de sa bouche intime. Je les saisis entre mes lèvres pour les baiser. C'est tout doux ! Je la sens frémir... Le con est chaud, ruisselant déjà de sucs odoriférants.

Je m'introduis dans le puits d'amour. Le souffle de mon amante devient rapide, saccadé. Je la sens, tenaillée par l'impatience, la soif désespérée d'un orgasme qui se fait trop attendre, le besoin d'être rassasiée d'amour.

Soudain, une montée de sève envahit le con, c'est un verjus à la saveur aigrette, qui perle sur ma langue.

Délectation.

-Viens ! supplie-t-elle. Achève-moi.

Elle a écarté les cuisses pour s'offrir. Je plaque ma petite bouche d'amour contre la sienne. Il était temps, car je suis toute chaude, moi aussi ! Mon sexe congestionné s'est ouvert comme un fruit trop mur et laisse épancher son jus. Enfin, nos chattes brûlantes se roulent une pelle ! Une pelle mirifique, somptueuse, monumentale ! Je me frotte sur elle de toutes mes forces, comme une damnée. Pour achever de mettre le feu.

Elle gémit. A chaque bourrade que j'imprime, je vois ses gros nichons qui s'agitent et qui oscillent, comme des masses gélatineuses, ses bourrelets qui tremblotent, toute sa chair grassouillette qui se met en branle. Vas-y, Laure ! De l'énergie ! Il faut que ça bouge ! Que ça saute, N... de D... !

Son clito est sur le point d'éclater. Je le sens tout tuméfié contre mes nymphes, qui me labourent le sillon à chaque poussée que je fais pour me frotter sur elle. Ma rage génésique s'en trouve décuplée.

Soudain, elle hurle :

-Fous-moi ! Fous-moi ! Vite !

Je comprends qu'elle veut une pénétration. J'ai oublié de sortir mon gode de mon sac à main. Il y a urgence ! Je lui plante deux doigts à fond et je pistonne.

Elle pousse un grand cri. Un immense séisme lui bouleverse les chairs, et manque de me désarçonner. Mais je parviens à me tenir en selle.

-Toi aussi, fous-moi !

A peine a-t-elle mis ses doigts que je pars dans l'azur. Mon ventre est déchiré par l'orgasme, un énorme spasme qui me parcourt toute entière et m'imprime une puissante vibration. Quand je reviens à moi, je suis étendue, les quatre fers en l'air, au pied du lit.

Certains lecteurs trouveront obscènes ces descriptions détaillées des joutes entre les sexes, certains même auront envie de couper, à grands coups de ciseaux dans mon texte. *Anastasia n'est pas morte !* Alors qu'on trouve normal qu'un auteur de polar décrive par le menu les crimes les plus affreux, avec toute la précision requise pour qu'on puisse les refaire chez soi. *On dirait des recettes de cuisines ! Moyen... Facile... A la portée des débutants... pas cher... préparation 20 minutes, cuisson : 90 minutes, thermostat 8...* Il insiste sur les orifices laissés par les balles, la profondeur et la forme des coups de couteau, les plaies causées par les *objets contondants*, le sang répandu, la cervelle qui souille murs et tapis, l'odeur des cadavres qu'on brûle... La putréfaction... Les petits insectes thanatophages... Tout y passe. Moi, je préfère décrire l'éclosion des corolles sous la caresse d'un soleil printanier, leurs chairs diaprées de mille couleurs, leurs calices emplies d'enivrants nectars. Et l'abeille qui butine, ouvrière parée d'or, prête à distiller son miel. Le poète y trouvera son compte.

-Véronique ! Comme tu es belle quand tu jouis !

Je ne suis pas une menteuse. Ses yeux ont brillé comme des escarboucles, son regard est devenu pétillant de gaîté et d'amour. Sa bouche s'est faite sensuelle et s'est illuminée comme une bougie, le soir de Noël. Un voile de bonheur est descendu sur son visage et l'a transfigurée : elle est devenue une jolie femme.

La grenouille s'est muée en une fée rayonnante !

Et c'est moi, l'auteure de ce miracle ! Je me savais géniale, mais quand même, je réussis encore à m'étonner !

« *Quand il me tient dans ses bras... je vois la vie en rose...* »

La chanson sirupeuse coule dans mon oreille : c'est du miel pour mon cœur. Incroyable ! Véronique chante bien. Elle a même une jolie voix.

-Tu chantes, Véronique ?

Pour toute réponse, elle me sourit. J'insiste :

-Alors ? Tout va bien maintenant ?

Elle rosit un peu

-Avec toi, c'était bon. Mais je voudrais...

Je complète :

-Un garçon ?

Nous y voilà ! Elle est comme toutes les filles, Véronique. Elle a envie du petit ornement à géométrie variable, qui est l'apanage de l'autre sexe. Ce n'est pas moi qui lui jetterai la pierre !

Car, moi aussi, je suis fascinée par cet accessoire, si essentiel pour beaucoup de filles d'Eve. Cette petite aumônière, taillée à la dimension de nos petites mains, qui porte bonheur quand on la touche ! Cette queue toute tendre, qui se dresse à notre appel et qui se mue en une puissante tige. Ce bout humide et chaud comme le museau d'un chien fidèle, prêt à faire la fête, à frétiller

pour nous ! Quelle merveille pourrait nous ravir davantage ?

Elle y pense aussi, Véronique. Elle est rouge comme une pivoine.

-Ne t'en fais pas, lui dis-je, tu auras un garçon. Tu y a droit.

Sapristi ! Quelle promesse ! Bien difficile à tenir. Je m'en rends compte après coup

J'ai été entraînée par mon élan. Altruiste. Solidaire avec mes sœurs en féminité. Voilà où ça me mène.

Je suis la reine des prometteuses.

*On dirait un politicien qui promet la fin du chômage et du déficit ! Le bout du tunnel !
« Ce sera la fin de la crise, il me suffit d'augmenter impôts et taxes, et de diminuer les remboursements de la Sécu, de geler pensions et retraites... »*

Mais moi, Comment tenir ma promesse ? J'aviserais. Je fais confiance à mon génie.

-Véronique !

Elle se lève. Elle est toute nue. Quel morceau ! Son imposante personne occulte une bonne partie de la lumière diffusée par la fenêtre de la chambre.

-Il faut perdre du poids, lui dis-je doucement.

-Mais je ne mange presque rien !

Hum ! Entretenir une telle masse sans apport de matière ? Est-ce possible ?

-Sans indiscretion, tu pèse combien ?

-Cent quatorze...

Pour une femme, il y a toujours un plaisir secret quand une consœur annonce un poids supérieur au sien pour une taille équivalente. Mais là, je suis vraiment hors concours. Avec mon mètre soixante-neuf et mes cinquante-neuf kilos, mes rondeurs bien placées, il n'y a pas photo.

-Il faudrait perdre trente kilos, tu pourrais être une *jolie ronde*. C'est joli, une femme un peu ronde.

Mais il est préférable, quand même, d'être comme moi.

-On n'a rien sans effort. Si tu veux des garçons, il faut te faire belle et gaie ! Je vais te coacher.

-J'en ai fait plein, des régimes. A vingt ans, je pesais soixante-quatre kilos.

-Pas possible !

-J'ai voulu perdre cinq kilos. J'ai fait le régime du Dr..... euh... je ne sais plus son nom

-C'est quoi ce régime ?

-Des saucisses. Des saucisses et du lard. Bien gras. Et rien d'autre. Ni fruit, ni légume, et surtout pas une miette de pain.

Devant mon air dubitatif, elle se récrie :

-Si. Je t'assure : c'est un vrai régime, inventé par un médecin. Seulement des *protéines* et des *lipides*. Les *hydrates de carbone* sont interdits. On a aussi droit aux fromages pour le *calcium* : il nous conseille 500g de gruyère par semaine...

-Les « hydrates de carbone » ?

J'ai beau fouiller dans mes souvenirs de lycée, impossible de retrouver la signification de ce terme mystérieux. Pourtant, je n'étais pas mauvaise en chimie.

-Ce sont les sucres et les féculents, précise-t-elle. Absolument interdits. Je connais encore la liste des aliments qui en contiennent. J'avais appris le livre par cœur.

Ça y est ! Je percute enfin :

-Je vois de quoi tu parles : c'est un régime dissocié !

-Exactement. C'est marqué dans le bouquin.

-Et ça marche ?

-La première semaine, j'ai perdu 2 kg.

-Et après ?

-Après, j'ai persévéré. Consciencieusement. Je bouffais mes saucisses jusqu'à m'en faire péter, jusqu'à en être complètement écœurée ! Mais je ne maigrissais plus ! J'ai même repris du poids.

-Alors, Qu'est-ce que tu as fait ?

-Je me suis rendue compte que je ne mangeais pas la quantité de gruyère prescrite. J'ai supposé que c'était la cause de mon échec. Un tel régime doit être respecté à la lettre. Alors, j'ai corrigé : je me suis imposé chaque jour une quantité pesée de lard, de saucisses et de gruyère...

-Hi hi hi hi !

-Tu ris ?

-Excuse-moi. Tu as continué longtemps ?

-Quand j'ai atteint 85 kg, j'ai arrêté.

Un bref silence. 85 kg ? Elle n'a pas tout dit. Il en manque !

Allez ! Avoue ! Mets-toi à table, si j'ose dire.

Comme pour répondre à mon interrogation, elle poursuit :

-Après, une copine m'a parlé du régime.... Du navet. Que du navet. Toujours du navet. Navet en entrée. Navet en plat principal. Navet en dessert. Tous les jours. Pour varier les menus, on peut les couper comme on veut, on peut les cuire à l'eau, et même au four...

-Des navets ? ... Seulement des navets ?

-Tu ne me crois pas ?

-C'est difficilement croyable.

-Tiens. Regarde.

Elle me tend une feuille dactylographiée.

-Qu'est-ce que c'est ?

-Mon menu, pour un soir...

Je lis :

Entrée : chiffonnade de navets, au jus de citron (salez modérément)

Plat principal : tranches de navet grillé, assaisonnées à l'huile de paraffine parfumée à la noisette (arôme de synthèse)... et sa julienne de navets cuite à l'étouffée... (l'huile de paraffine doit être utilisée à froid, ne jamais la chauffer)

Dessert : sorbet de navet à l'aspartame... (recette jointe)...

-Et alors ? Ça marche ?

-Pendant une semaine, j'ai bien perdu. Il faut dire qu'on n'a pas trop tendance à se resservir.

-Et après ?

-Les navets me sortaient littéralement par les yeux ! J'avais une telle faim que j'aurais bouffé des briques. Comme j'avais vidé ma cuisine de tout ce qui n'était pas navet, je me suis précipitée dans un restau pour bâfrer une choucroute. J'ai renoué avec les saucisses !

Je compatis... tout en me mordant les lèvres pour ne pas rire !

-Ma pauvre Véronique ! Il ne faut jamais mélanger deux régimes !

-Et toi, demande-t-elle, c'est quoi ton régime ?

-Mon régime, c'est de manger normalement. De tout.

-De tout ? Vraiment ?

-Oui, mais équilibré. Et sans excès. Tu peux constater toi-même que c'est assez réussi.

Je me tourne lentement devant elle, pour mettre mon corps en valeur. Je culpabilise un peu d'être aussi belle devant cette pauvre fille disgraciée par la nature. Mais il le faut : je dois la persuader de l'efficacité d'une alimentation équilibrée.

-Regarde-moi. 1m69 et 59 kg. Peut-on rêver mieux ? Regarde ma taille bien prise : une vraie taille de guêpe ! Avec des rondeurs bien placées : 90 68 93 Qui dit mieux ?

Véronique me détaille. Il y a un peu d'envie dans son regard.

-Et mes seins ! Regarde mes seins. Ronds et fermes, avec les pointes toujours dressées. Ils attirent les mains comme un aimant attire le fer.

-C'est vrai que les garçons...

Je l'interromps :

-Pas seulement les garçons. Ils sont si mignons que tout le monde a envie de les caresser. Et mes fesses. Regarde mes fesses : leur forme est parfaite. Je suis callipyge !

J'exécute une sorte de pirouette. Gracieuse. Les doigts bien allongés au-dessus de ma tête. Mes cheveux sont des vagues mouvantes, couleur de jais. Mes seins se balancent.

Elle m'admire !

Je continue :

-Mes cuisses ! Pas de culotte de cheval. Pas même la moindre trace de cellulite. Elles sont galbées comme un marbre de Donatello. Mon ventre : pas un atome de graisse superflue. Ma peau est souple et satinée, élastique, avec une merveilleuse carnation. Tout cela dénote une vie parfaitement saine, avec une alimentation équilibrée, un peu de sport et beaucoup de sexe. Tu n'es pas d'accord ?

-Si... Bien sûr.

Puis elle ajoute, mélancolique :

-Beaucoup de sexe ? Pour moi, ça va être dur...

-Mais si ! Mais si ! Courage !

Je l'embrasse, pour la mettre en confiance et pour la stimuler. Une longue route l'attend. Mais je dois d'abord achever ma démonstration :

-Maintenant je vais te montrer le plus beau...le clou du spectacle ! Mon pubis, renflé, appétissant comme un abricot, avec sa petite touffe rase, couleur anthracite. Et ma petite fente intime, élégante et racée... Une orchidée aux chairs épanouies, aux teintes nacrées, une fleur de soie où se posent les baisers, un calice, un Graal où peuvent s'étancher toutes les soifs de beauté et d'amour... Conviens-en : je suis une fille superbe. Mon corps est une harmonie où résonne une musique céleste.

-C'est vrai. Tu as la moule fraîche et jolie. Appétissante comme un puits d'amour.

Toujours la bouffe !

Elle soupire.

-Comme tu as de la chance d'être belle !

J'attrape la balle au bond, d'un revers efficace :

-Bien sûr, tu ne seras jamais aussi jolie que moi. Mais tu peux faire des progrès. Il faut avoir de l'ambition !

Elle s'avachit sur le fauteuil. Toujours en tenue d'Eve. Un énorme tas de chair.

-Oh non ! gémit-elle. C'est foutu.

-Fais-moi confiance. Toi aussi, tu peux inspirer le désir : il suffit de montrer clairement tes intentions.

-Mais comment ?

-Quand tu as envie d'un garçon, n'hésite pas à lui sauter dessus.

-Il me repoussera. Je serai ridicule.

-Montre-toi un peu salace. Il n'y en a aucun qui résiste. Crois-moi. L'homme est une proie facile.

-Pour toi, peut-être.

-Pour toutes ! Voici mon programme : petit un, perdre trente kilos. Je vais te faire tes menus pour chaque jour de la semaine, et tu devras les appliquer à la lettre : légumes et viande grillée, et le plein de vitamines. Un peu de sport aussi, sans trop forcer...

Elle m'écoute, l'air un peu dubitatif

-Petit deux : changer ta garde robe. Fini les vêtements sans formes et les couleurs tristes. Il te faut des petites jupes courtes, de teintes flaschy , qui montrent haut tes cuisses, des petits hauts bien échancrés, qui laissent voir tes appas ! Des talons vertigineux qui font cambrer le cul...

Mais quand même assez solides.

Elle m'écoute toujours. Un peu rêveuse. Elle se voit déjà en femme fatale, adulée par la gent masculine.

-Petit trois : les dessous. Quand tu auras ferré un garçon et que tu l'auras conduit chez toi, il faut que tu lui fasses perdre la raison. Le lit d'une femme, c'est comme le Léthé : il doit tout oublier, jusqu'à son propre nom !

Très important, la lingerie ! On croit toujours (ou on fait semblant de croire) que nous portons des sous-vêtements pour cacher nos intimités, pour dissimuler ce que la pudeur impose aux femmes de ne pas montrer... Quelle ineptie ! Nos dessous ne sont là que pour mettre en valeur les charmes dont la nature nous a dotées. Les gracieuses dentelles, les petits nœuds coquins, les subtiles transparences, judicieusement placées, sont les armes dont une femme dispose pour subjuguier l'autre sexe.

-Des dessous sexy ? Ça existe en taille 66 ? Moi, dans les magasins, je ne trouve que des culottes en coton épais, d'une horrible couleur rose !

Très juste. *Où vais-je trouver des dessous affriolants de ce calibre ? Pourquoi est-il admis, une fois pour toutes, qu'une femme sexy doit être mince ?*

Elle pleurniche de nouveau :

-Nous, les grosses, on n'a pas le droit de séduire.

-D'abord, je te rappelle que tu dois maigrir... Que tu VAS maigrir... ensuite, je m'arrangerai. Il y a des boutiques spécialisées et, s'il le faut, on en fera faire par une lingère. Mais pour commencer, il faut faire de cet appartement un endroit convivial, et accueillant.

Elle me regarde, bouche bée. Décidément, je prends les choses en main

-Plus de montagne de fringues sur les fauteuils ! Plus de désordre ! Plus de vaisselle sale dans l'évier ! Plus d'odeur de cuisine ! Voilà ce qu'il faut, si tu veux faire tomber les mâles dans ton lit. On n'attire pas les mouches avec du vinaigre.

Je me lève, bien décidée à joindre le geste à la parole.

Je commence à ranger les fringues dans l'armoire.

Dynamisée par mon exemple, et pour ne pas être en reste, elle se saisit de l'aspirateur et commence à traquer la poussière dans tous les coins. Elle se remet à chanter, mais l'engin couvre sa voix.

Je me bidonne.

-Pourquoi ris-tu ?

-Regarde dans quelle tenue on est !

Elle est toute nue. Quant à moi, je n'ai en tout et pour tout que mon porte-jarretelles et mes bas ! Chaque fois que je me mets à quatre pattes pour ramasser une chaussette sous ce damné

fauteuil, elle a une vue imprenable sur ma chatte. Et par derrière ! Dans la position idéale pour une saillie. J'ai l'impression qu'elle ne se prive pas de mater.

Nous réalisons le fantasme de la ménagère en petite tenue, qui passe l'aspirateur cul nu, et qui fait bien bander les hommes ! Je me souviens que, jadis, une revue coquine avait exploité ce fantasme avec un succès retentissant. Elle avait publié, en vedette dans ses pages centrales, les photos d'une ménagère dénudée, qui n'était autre que l'épouse d'un politicien connu. Le public s'était littéralement arraché ce numéro. Mon père, amateur de chair féminine autant que d'ironie, s'était précipité à la Maison de la Presse, et avait réussi à en rafler le dernier exemplaire. Mais moi, petite fille, je le lui avais piqué, par simple goût de l'insolence.

Dans la cuisine, nous avons rapidement raison de la pile d'assiettes sales, et de la série de casseroles et de poêles, qui étaient toutes à récurer. Nous n'hésitons même pas à nous approcher de la fenêtre, pourtant dépourvue de rideaux.

L'appart est nickel !

Je continue à prodiguer mes conseils :

-Si tu veux que les garçons viennent, il faut que ton logis soit agréable, et qu'il sente bon. Tu les verras défiler, avec la bite au garde-à-vous !

C'est son tour de rire.

-Que veux-tu dire par là ? demande-t-elle, comme si une explication était nécessaire.

Je tends mon avant bras avec le poing fermé, dans une position presque verticale, pour figurer l'engin dont nous rêvons toutes.

-Je veux dire avec l'arme réglementaire, et bien pointée, et non une chipolata mollassonne.

Cette fois, nous rions toutes les deux, comme des petites folles.

Je suis devant la fenêtre. Depuis la rue, on peut me voir jusqu'à la taille. Véronique est un peu en retrait derrière moi. Je sens sa main s'immiscer entre mes cuisses... Elle me caresse doucement.

Elle veut remettre ça !

08

Le marché aux fleurs

C'est là que nous nous sommes donné rendez-vous.

Devant moi, la palette de toutes les somptueuses couleurs que la nature peut offrir... Les gerbes de glaïeuls jaillissent de leurs seaux de zinc, et dominent de leurs teintes vives le bleu des campanules, et les tons plus tendres des œillets. Les hortensias, montrent avec ostentation leurs énormes fleurs roses, des boules géantes... *Les seins de Véronique ?...* Les dahlias, dans leur vase, éjaculent de la lumière par tous les dards dont ils sont hérissés. Dans leurs pots, au ras du sol, les bégonias bulbeux à grosses fleurs composent une symphonie multicolore : leurs délicats replis font penser à des bouches d'amantes avides de baisers, ou de succions torrides... Raison de plus

pour les aimer ! Plus loin, des arums immaculés, ont l'air de vierges insensibles, à moins qu'ils ne dissimulent, sous leurs grands airs, des désirs inavouables. Puis se déploie l'immense tapis des roses, les fleurs les plus vendues, dont les teintes innombrables vont de l'incarnat le plus ardent au blanc le plus pur, de la teinte chair la plus tendre au coucher de soleil le plus rougeoyant. Blancs ou roses, les lys sont des vagins offerts à toutes les concupiscences...

Les fleurs sont des sexes qui s'exhibent sans pudeur et sans honte. C'est ce qui fait leur beauté. *Mais oui, les fleurs sont des cochonnes...* je les adore !

J'avance doucement dans l'allée centrale, au milieu de cette pornographie végétale. M'étant faite toute printanière, je ne dépare nullement parmi ces splendeurs florales. Je suis aussi fraîche et aussi belle.

Puisque je suis au Marché aux fleurs, pourquoi hésiter à m'en envoyer quelques unes ?

Il faut inspirer à Charles-Henri, si vous préférez maître Piépanard, suffisamment de désir pour le manipuler à mon gré, car il est destiné à satisfaire à la fois ma libido et mon goût de la provoc.

Suite à son charmant *billet doux*, j'ai repris contact avec lui. Sans trop me faire prier, j'ai accepté une invitation.

Il a sans doute une idée *derrière la tête* (?). Tout fiancé qu'il soit, et malgré la jalousie de sa promise, il n'est pas ennemi d'une escapade amoureuse.

Il n'a pas gagné ce procès où il était partie civile et moi à la défense. Leglandu contre Carnageon. Une affaire, qui aurait dû être facile pour lui... Et qui foire ! Cela mérite une compensation. Il est bien résolu à l'obtenir.

Je crois aussi qu'il se souvient de mes charmes, « inopinément » dévoilés dans le vestiaire avant l'audience, et qui l'ont si fortement impressionné. Il compte bien faire plus ample connaissance avec eux, et conclure une affaire si bien commencée.

Ne t'en fais pas, mon gars ! Aujourd'hui, tu perdras la seconde manche. Tu n'es pas de taille à te mesurer à moi ! Tu seras bien obligé de reconnaître la supériorité de la gent féminine.

Il est là. Il m'attend à l'entrée de la crêperie.

Je ne suis en retard que d'une dizaine de minutes. Juste le temps nécessaire pour un rappel de la hiérarchie qui existe entre une jolie dame et son adorateur. Je parie que lui, il était en avance. D'au moins une dizaine de minutes, je présume. *La hâte de me revoir...* Bon, je n'ai pas été trop méchante : cela ne lui fait que vingt de minutes d'attente. Pour me faire pardonner, je lui laisserai payer la note.

Nous nous installons à la terrasse. Face à face, à une petite table recouverte d'une nappe en vichy rouge et blanc. Devant nous, une pile d'assiette et des verres à pied. Nos visages sont à quelques centimètres seulement l'un de l'autre, séparés par un soliflor garni d'un œillet et d'un gerbera.

Il me sourit niaisement.

On nous apporte des *cocktails maison* (gracieusement offerts) et des menus. Nous trinquons.

Il demande, à voix basse :

-Est-ce que je pourrais *la* regarder ?

Pourquoi le priver de cet innocent plaisir ?

En réponse, je chuchote :

-Mais bien sûr. Laissez tomber votre briquet. Cela vous donnera un prétexte pour le rechercher sous la table. Moi, je retrousserai un peu ma jupe...

Je précise :

-Regarder seulement.

Je ne tiens pas à un orgasme prématuré. Pour cela, il vaut mieux attendre le dessert.

Il disparaît.

Assise à l'extrémité de ma chaise, les cuisses écartées, la jupe relevée très haut, je le laisse contempler mon petit icône. Je sens un peu de chaleur au niveau de mes genoux. Il a allumé son briquet pour avoir de la lumière !

Je le comprends. Le spectacle que je lui offre surpasse les plus beaux Raphaël, les plus flamboyants Botticelli... Entre les cuisses d'une femme, il y a l'opéra, avec ses décors et ses costumes, ses chants et ses danses... Il y a la cathédrale et son évêque, les grandes orgues, la lumière des vitraux, et le peuple qui chante alléluia... Il y a Versailles et ses jardins, ses somptueux parterres, ses rocailles et ses cascades, le bassin de Neptune... Il y a l'Italie, Rome et Florence, Pise et sa tour, Venise et ses palais, la villa d'Este et ses jeux d'eau... Il y a l'Andalousie, son soleil de feu, son flamenco, ses toréros... Il y a... Il y a... Tout. Le monde entier. Tous les trésors du monde.

Tout, dans une petite fente de quelques centimètres !

Il contemple, fasciné, émerveillé, ébloui.

C'est bien long ! On va finir par se faire remarquer.

Dans son palais de corail, Monseigneur Clitoris commence à s'émouvoir. Paré de soie rose, fier de son lignage, il se rengorge. Il laisse admirer sa munificence. Il adore ça ! C'est un vrai cabotin. Il ne dédaigne même pas les touristes de passage. Il va exiger des égards, des ronds de jambe, des révérences...

Si mon visiteur le touche, même s'il ne fait que l'effleurer, je pousserai un trille, comme un vrai rossignol. Tout le restau pourra en profiter.

-Vous cherchez quelque chose ? demande le garçon qui vient prendre les commandes.

-Mon briquet est tombé sous la table, répond Charles-Henri, en émergeant.

Il est rouge comme une pivoine. Je pense que le serveur n'est pas dupe.

-Santé !

Nous venons de choquer nos verres. Il attaque, bille en tête. On n'est pas là pour s'amuser.

Il a invité la demoiselle : il faut un *retour sur investissement*.

-Cela me fait plaisir de vous revoir, dit-il, vous êtes si jolie.

C'est vrai. La fleur est belle, mais la tige ne l'est pas moins.

Je lui demande :

-Vous ne m'en voulez pas ? Je n'ai pas été très loyale, à l'audience. Mais mon client était en mauvaise posture. J'ai tenté le tout pour le tout.

-Je me suis laissé avoir, admet-il. C'est ma faute. Dommage que je ne puisse pas employer les mêmes arguments.

Je lui souris.

-Non. Vous ne pouvez pas. Nous, les femmes, on ne se laisserait pas avoir. Mais admettez qu'il y a des cas où la défaite comporte des agréments.

-C'est pour cela que j'ai cherché à vous revoir. En toute amitié.

Hum ! Et plus si affinités !

-Vous savez, poursuit-il, que je suis fiancé ?

-Vous me l'avez dit.

Je me suis même renseignée sur lui et sa dulcinée. Un « privé » spécialiste des divorces, un copain qui ne peut rien me refuser, l'a filé en douce. Moi aussi, j'ai parfois mes petites idées *derrière la tête*.

Maître Piépanard est un peu niais. Mais il n'est pas mal, et il est bien membré. J'ai vérifié. Autant le mettre de côté, en cas de besoin.

Je crois, d'ailleurs, qu'il est déjà ferré.

-Vous croyez en l'amour ?

-Oui, répond-il. Il n'y a rien de plus merveilleux que l'amour !

On nous apporte des crêpes de sarrasin, qui contiennent du jambon rissolé, et aussi des œufs, car un liquide jaune sirupeux s'en écoule.

J'ai passé commande pendant la phase contemplative de mon vis-à-vis.

Ça fait un peu grosse bouffe, mais nous avons droit à une bolée de cidre.

-Je me souviendrai toujours de l'instant où je l'ai rencontrée...

Je sens que je vais avoir droit à l'un de ces récits détaillés qui n'ont d'intérêt que pour leurs protagonistes. C'est curieux, cette manie de vouloir raconter ses aventures. Et c'est aussi un peu ridicule. Un brin de comédie : de quoi se gausser, in petto. J'adore.

Je vais lui faire tout déballer.

J'ironise un peu, juste un doigt.

-Un coup de foudre, alors ?...

J'attaque résolument ma crêpe. Ma foi, ce n'est pas mauvais. Lui, il expose son grand roman d'amour. Il en perd le boire et le manger.

-C'était à une garden-party, dans la villa du bâtonnier...

-Continuez. Je suis toute ouïe

J'avale une gorgée de cidre.

-Je veux dire, la villa qu'il possède à la campagne, et non l'immeuble du Boulevard Gambetta. Une sorte de petit manoir, posé comme une perle sur un tapis de verdure et de fleurs...

Bien sûr. Je n'imaginais pas cette idylle chez Tatave, au fond d'un bistro crasseux. Quand on se veut romantique, il faut y mettre le prix.

-J'ai tout de suite remarqué Maryvonne. Un vrai bouquet de printemps, tout inondé de soleil... Jolie ! Si jolie ! Je reconnais avoir été saisi par une bouffée de désir.

-Vous devriez manger, pendant que c'est chaud.

Je m'inquiète soudain. Amoureux transi, c'est très bien, à condition de ne pas périr d inanition avant la fin du récit.

Il consent à attaquer sa crêpe.

-Le bâtonnier, Maître Coussaud, me l'a présentée. C'est sa nièce, précise-t-il tout en mâchant. D'une excellente famille, notaires de père en fils depuis trois générations.

-Ah.

Avez-vous remarqué que, dans ce pays, passionnément républicain, il y a des familles meilleures que les autres ?

-En famille, Maître Coussaud se montre particulièrement chaleureux. Il m'a lui-même avancé une chaise auprès de sa nièce...

Je vois. Même en famille, les affaires continuent. Il faut penser alliance et patrimoine.

-Nous avons papoté une bonne heure, sous le parasol, tout en faisant honneur aux mets et aux boissons apportés par les domestiques. Puis, je l'ai emmenée faire le tour du parc... Nous nous sommes découvert des passions communes : la poésie, la musique...pas le rap, la vraie musique. La musique classique.

-J'entends bien.

-Elle adore le piano. En particulier les sonates de Beethoven... Son goût musical est particulièrement raffiné, ce qui montre l'excellence de son éducation.

Que peut-on espérer de mieux ? Il est le gendre idéal, elle est la bru rêvée. Quelle chance qu'ils se soient rencontrés !

-Nos goûts en matière de sport se rejoignent aussi : tennis et golf ! Une bonne pratique en plein air. Pas de foot devant le petit écran : on n'est pas des avachis.

Il a terminé son assiette et avale une lampée de cidre.

On nous apporte des salades dans des bols. Il y a même des croûtons et des dés de fromage.

-Le mariage, poursuit-il après avoir repris haleine, est prévu pour septembre. Dans trois mois.

-Vous êtes en plein préparatifs ?

-Ce sera un grand mariage, dans la cathédrale. Mgr Spallanzani, le vicaire général, officiera lui-même. C'est l'oncle de la mariée, du côté maternel.

La famille ! Il n'y a que ça de vrai.

--Tout est prêt, pour ainsi dire. Nous avons commandé le traiteur, et loué un petit château dans les environs. Il y aura des chambres pour les invités.

Je comprends qu'il aime étaler. Je le laisse poursuivre :

-Maryvonne est en plein dans les essayages. Sa robe de mariée est sur mesures. Je ne sais pas combien elle coûte. Il paraît que je n'ai pas le droit de la voir... Ce sera une surprise.

-Vous avez fait un emprunt ?

-Du tout ! Ce sont nos familles qui régleront le tout.

La famille ! La famille, vous dis-je !

-C'est merveilleux ! Votre seule préoccupation, c'est votre amour.

-Oui. Mais nous ne passons pas notre temps à roucouler. Le mariage est une affaire sérieuse. Deux fois par semaine, nous rencontrons Monseigneur, pour la préparation au mariage chrétien.

Il avale prestement quelques feuilles de salade, et boit une gorgée de cidre.

-Un couple ne peut durer, dit-il sentencieusement, que si chacun respecte l'autre. Très important le respect.

Il déglutit.

J'abonde :

-Certes. Il vaut mieux bannir les coups de canif dans le contrat.

-Très important, la fidélité. Surtout pour une femme.

Un peu de machisme sied bien à l'homme. C'est un peu comme nos rouges à lèvres, nos bijoux, nos décolletés plongeants : ça ajoute à leur charme. C'est un plus.

Je lui demande néanmoins :

-Et pour un homme, ce n'est pas important ?

-C'est beaucoup moins grave. Ce n'est pas lui qui risque de ramener un bâtard à la maison.

Je fais la grimace. Volontairement exagérée.

-Moi, je suis pour une égalité absolue entre l'homme et la femme. Pas vous ?

-Si, bien sûr.

-En aucun cas, je ne voudrais d'un macho pour amant !

Voilà le hic ! Mon vis-à-vis ne va pas toujours se contenter de ses contemplations de vitrail. Il entend bien me mettre dans son lit.

-Vous avez tout à fait raison, dit-il de façon tout à fait spontanée. L'amour ne se conçoit que dans l'égalité.

Encore un peu de provoc :

-De quelle égalité parlez-vous ? Doit-on avoir le même devoir de fidélité, ou au contraire le même droit à l'infidélité ?

Il se récrie ;

-Le même devoir de fidélité, bien sûr. Nos familles doivent donner l'exemple de la droiture et de la rigueur morale. Laissons la veulerie aux classes laborieuses, aux ouvriers qui ne savent pas se tenir.

Après un mariage en grande pompe et une bénédiction nuptiales des mains de Monseigneur, il convient de se cocufier avec discrétion. On a son cinq à sept, on met sa poule dans ses meubles... mais chut ! Chacun fera semblant de ne pas le savoir.

Ce serait mauvais pour les affaires.

Je le taquine encore un peu :

-Dans ce cas, tant pis, lui dis-je en souriant. Je voulais vous proposer quelque chose, mais n'en parlons plus !

-Oh !

Une jeune femme vient d'entrer dans la crêperie. Mon vis-à-vis a piqué un fard. Il disparaît derechef sous la table. Mais cette fois, il disparaît complètement, prenant soin de faire retomber derrière lui la longue nappe de vichy rouge et blanc.

Il me semble reparti dans une nouvelle phase contemplative.

Dieu du Ciel !

C'est elle. La demoiselle de la discothèque, celle qui économise ses shortys. Miss « Vulve de Velours », en un mot, prête à partir en orgasme au milieu de la piste de danse.

Elle me reconnaît, elle aussi. Sourire.

-Ah ! Bonjour...

Pour mettre le joli cœur dans l'embarras, j'avais envoyé un petit mot à la dulcinée, lui précisant l'heure et le lieu du rendez-vous. Sans savoir que c'était ma conquête du dancing.

-Vous êtes là ? demande-t-elle stupidement.

-Repas d'affaire. Mon collègue est parti : il plaide au TGI dans un quart d'heure.

-Vous ne perdez pas grand-chose, répond-elle avec amertume, les hommes, c'est vite parti ! Vous ouvrez la fenêtre, pfft, plus rien ... Et vous apprenez par une lettre anonyme qu'il a rendez-vous avec une autre.

C'est bien elle.

-Il y a des circonstances où on peut se passer d'eux.

-Heureusement. Nous nous entendons bien entre femmes, c'est notre consolation.

Les consolations entre femmes sont parfois des plus douces !

-L'amitié, il n'y a que ça de vrai !

-Oui. Une amie fidèle vaut bien plus qu'un amoureux.

Un silence.

Elle poursuit, non sans quelque réticence audible :

-Vous savez... Charles-Henri, je l'épouse à cause de la famille. Arrivée à un certain âge, il faut bien se caser, faire des enfants... Pour cela, il convient aussi bien qu'un autre. Il est de bonne famille, avec des *espérances* et de bons revenus... Il est même présentable. Que demander de plus ?

Oui. Et ce serait dommage de rater le mariage en grande pompe, célébré par Monseigneur ! La robe somptueuse qui épate les badauds, le repas collet monté auquel on a invité toutes les huiles locales...

-Allons. Ne soyez pas amère. Il n'y a peut-être rien de vrai dans cette lettre.

-Un tel scandale ! A trois mois de notre mariage ! Toute la ville va en clabauder. Enfin, tout ce qui compte en ville, les autres je m'en fous. On va rire derrière mon dos.

Elle est furieuse. Elle n'a pas tort : il est d'usage, dans les salons huppés, que les langues de vipère s'en donnent à cœur joie, chaque fois que l'infortune d'une absente est connue. Et pas seulement dans les salons huppés : c'est valable partout.

-Quand je pense, dit-elle, que Monsieur se permet d'être jaloux !

-Vraiment ?

-Que ne dirait-il pas pour notre petit petting, l'autre soir à la discothèque ?... Aïe !

Je viens de lui balancer un coup de pied dans le tibia, en prenant soin d'éviter Maître Charles-Henri, toujours pelotonné entre mes jambes et perdu dans son adoration.

Elle insiste :

-Une toute petite caresse entre deux femmes. Un peu de tendresse entre deux sœurs, autant dire, rien du tout ! Aïe !

-Faites attention, lui dis-je à voix basse, à la table d'à côté, les gens nous écoutent.

Elle sourit. Elle s'est quelque peu radoucie

-Vous êtes si sympathique ! Une véritable amie. J'ai envie de vous revoir... Un soir chez moi ?

J'acquiesce. Elle griffonne une adresse sur un calepin, déchire la feuille et me la tend. Je propose :

-Pourquoi pas ce soir ?

Il faut battre le fer quand il est chaud.

-D'accord. Venez ce soir.

Une soirée torride en perspective, car cette fois, nous serons seules.

Elle tourne les talons. Mais, avant de partir, elle laisse une dernière fois, éclater son ire :

-Si je tenais la salope qui risque de faire capoter mon mariage, je lui arracherais les yeux !

Dès qu'elle a quitté la crêperie, je toque trois coups sur la table pour signaler à mon commensal qu'il peut refaire surface sans risque.

-Vous la connaissez ?

Je réponds évasivement :

-Je l'ai rencontrée au cours d'une soirée culturelle... On a discuté.

J'espère qu'il n'a pas trop entendu le dialogue. *Il est vrai que son esprit était obnubilé par la contemplation du saint Graal !*

-Vous avez fraternisé ?

-Bien sûr. Entre deux jeunes femmes du même âge, il y a toujours des points communs.

Il sourit

-Le monde est petit.

-Très.

Il suffit d'être trois pour se faire porter des cornes.

Un bref silence.

Après trois descentes dans mon petit jardin, on se connaît assez pour se dire tu. Je décide donc de bannir le vouvoiement :

-Tu sais ?...

-Oui ? répond-il.

-Je la trouve adorable. Tu aurais tort de la tromper.

Il hésite.

-Oui, mais tu es tellement... Tellement jolie, tellement spirituelle... Et si sympathique !

Il n'ose pas dire que le coup paraît facile, et que c'est toujours ça de pris.

Une fille qui ne met pas de culotte, ça suscite toujours de l'intérêt : on juge qu'elle est drôlement *culottée*, et on flaire la coquine portée sur la bagatelle. « Elle doit être super bonne, au lit ». On ne se trompe pas : je me flatte d'une créativité certaine, et d'une vaillance qui ne se dément jamais au cours des transports amoureux.

Je porte bien haut la bannière des femmes !

-Et puis, dit-il encore, il vaut mieux que ce soit avant qu'après le mariage.

-C'est une façon de voir les choses !

Alors, c'est décidé.

Elle est dans mon sac à main : je l'avais préparée d'avance, avec mon ordinateur.

Je la sors et je la lui tends.

-Qu'est-ce que c'est ?

-C'est ta carte d'*infidélité*.

Le voilà tout ébahi.

-Une carte d'*infidélité* ?

-Oui. Comme dans les magasins. Tu vas gagner des points.

Il regarde, l'œil arrondi de stupéfaction, toutes les petites cases que j'ai préparées, et le catalogue des prestations que j'attends de lui.

-Qu'est-ce que ça veut dire ?

-A partir de maintenant, tu es mon chevalier servant. L'esclave de mes plaisirs.

-J'imagine qu'il y a quelque chose à gagner ?

-Avec 100 points, tu gagnes une nuit d'amour avec moi. Une nuit très chaude, une de celles qu'on n'oublie jamais.

-Une nuit d'amour ? Il faut cent points pour une seule nuit ?

-Oui. Jusqu'à maintenant tu as fait tes dévotions devant le porche de l'église. Avec cent points, tu pourras entrer. Si tu es muni d'un cierge énorme, tu seras accueilli comme un prince et fêté, comme un preux de l'amour, par la nef toute entière qui chantera *alléluia* !

On nous apporte des profiteroles.

Le futur preux examine les tarifs :

-Cunnilingus... trois points ? Trois points seulement ?

-C'est déjà pas mal, trois points. Surtout qu'en général les hommes ne savent pas bien le faire.

Il prend un petit air malheureux, et répond, l'air penaud :

-C'est faute d'entraînement. Vous ne donnez pas souvent vos vulves à baiser.

Il faudra y penser. Cela remplacerait avantageusement le baisemain.

Je vois d'ici, dans les salons élégants, comme celui du bâtonnier Croussaud : « mes hommages, chère Madame ». Et l'on se présentera jupe relevée jusqu'au nombril...

Mais j'ai trop d'imagination.

Il reprend la lecture des tarifs :

-Quoi ? Petting ? Un point ? Une misère.

-Mais, le petting est un exercice des plus simples ! Il peut se faire n'importe où : au cinéma, dans un magasin, ou même dans la rue ! Il suffit de se trouver un petit coin discret, un renforcement de porte, une haie, ou un obstacle quelconque pour dissimuler la manœuvre. La main s'introduit subrepticement sous la jupe, effleure la vulve, titille le clito, puis pousse son exploration un peu plus loin, entre les fesses... Rien de plus élémentaire : ça ne mérite pas plus d'un point.

Mon admirateur attaque ses profiteroles, tout en poursuivant la lecture de sa carte d *infidélité*. C'est un gourmand, il se délecte. Il a tout du jouisseur.

Je susurre :

-Ces boules sont délicieuses !

Il rétorque avec finesse :

-Les miennes le sont encore plus !

-J'ai hâte que tu aies tes 100 points pour que je puisse en apprécier le contenu.

Elles doivent être bien pleines en effets, après les multiples contemplations de mon petit icône ! Pour m'assurer de l'état de la chose, je me déchausse et je lève doucement ma jambe droite pour placer mon pied nu sur sa braguette.

C'est exactement ma pointure ! Queen size... J'aime avoir le con bien rempli quand je me fais bourrer. Charles-Henri n'est pas super malin, mais de ce côté-là, il est bien équipé.

Je frotte un peu du bout de l'orteil. Il semble apprécier la gâterie autant que son dessert chocolaté.

Et là, dit-il soudain, pointant du doigt une des cases :

-« Service éminent rendu à la cause féminine » : cinquante points. Cinquante points d'un seul coup ?

-Oui. 50 points d'un seul coup.

-Qu'est-ce que c'est : « service éminent rendu à la cause féminine » ?

-Je peux te donner une mission. Si tu l'accomplis à la perfection tu gagnes 50 points.

Bien sûr, j'ai encore une idée *derrière la tête*.

Il a fermé les yeux. Il savoure ses profiteroles, et aussi le va et vient ferme et obstiné de mon orteil sur sa verge.

Il réfléchit.

-C'est d'accord, fait-il en ouvrant les yeux.

-Si tu veux, tu peux gagner trois points tout de suite.

De nouveau, il disparaît sous la nappe.

Le bout de la langue darde sur mon clito, le fait rouler de droite de gauche, cherche à le débusquer sous son capuchon rose, en attaquant entre les nymphes... j'adore ! Ma petite fraise est toute gonflée.

A mon tour, je déguste les délectables boules de pâte à chou remplies de glace au chocolat. Autour de moi, dans le restau animé, on mange, on boit, on parle fort. Les serveurs vont et viennent entre les tables, porteurs d'assiettes et de plateaux.

Souvent, on me regarde. Il est vrai que je suis particulièrement jolie, et que je suscite bien des convoitises... Je suis sûre que toutes les bites se sont levées pour me rendre un hommage secret.

Qui devinerait que je me fais reluire sous la table, tout en savourant mon dessert ? Le régal, en haut et en bas. Simultanément. Je savoure le plaisir hypocrite d'une gâterie prodiguée en secret au milieu de cette salle de restaurant pleine de monde. J'affecte l'air sage, presque austère, d'une gastronome absorbée par sa dégustation.

La dissimulation est un art majeur que je pratique à la perfection.

-Ouh !!

Je n'ai pas pu retenir un cri étouffé.

Après m'avoir longuement sucé les nymphes, la langue s'introduit entre mes lèvres carminées, explore mon puits d'amour... insiste... C'est bon ! Il a tout fourré dans la fente, et commence doucement à ramoner.

Continue ! Tu te débrouille bien. Je retire ce que j'ai dit sur la maladresse des hommes. Oui ! Continue ! C'est bon !

Je ne peux l'encourager de vive voix. Mais une subite sécrétion de cyprine a envahi mon con, ce qui vaut approbation et encouragement à persister. Le voilà qui goûte mon nectar, qui pistonne, qui babille de la langue dans ma petite grotte...

Son discours est des plus éloquents !

Il m'a sentie tressaillir.

Il touille dans mes chairs tuméfiées. Je sens une douce chaleur qui monte, une tension un peu âpre qui me saisit. Des vagues de plaisir me traverse toute entière.

Ça y est ! Un spasme délicieux me tord les tripes, mes cuisses tremblent... Je me suis complètement relâchée. J'ai fermé les yeux. J'ai joui. Je suis bien.

Son œuvre accomplie, Maître Piépanard fait surface une fois de plus.

On nous apporte des cafés

-La prochaine fois, persifle le garçon, je servirai Monsieur sous la table.

Nous rions franchement, tous les deux, de cette saillie. Nous voilà complices.

Je sens que ma moule est toute poisseuse, la langue de mon visiteur a laissé des traînées sucrées.

-Dis moi ?...

-Oui ?

-Je n'ai pas de traces de chocolat sur la bouche ?

-Sur la bouche ? Non.

Mais dans la chatte ? Mes attributs sont vraiment très collants !

Un silence. Nous sirotons nos cafés.

-Tu as aimé les profiteroles ?

-Beaucoup, répond-il. L'arôme puissant du chocolat se marie parfaitement au parfum subtil de ta petite fraise d'amour, nappée dans cette liqueur enivrante qui monte de ton corps en rut. Tu as composé le plus délectable des desserts, un accord parfait des saveurs, une symphonie pour les papilles... Je suis un bec sucré, et j'ai adoré : je n'ai jamais rien goûté d'aussi délicieux. Mais surtout, tu me l'as servi dans la plus belle des coupes : ta chatte à nulle autre pareille, un bijou de nacre et de corail, plus merveilleux encore que les gemmes de Golconde !

J'éclate de rire. Quel enthousiasme !

-Tu es un gourmet, en même temps qu'un esthète.

-Ce qui est bon doit être servi dans ce qui est beau : je suis très attaché aux arts de la table.

-C'est ce que je comprends. Mais tu ne demandes pas si ma petite fraise a eu son content ?

-Ne l'a-t-elle pas eu ?

-Elle t'accorde un accessit. Mais elle est toute poisseuse : il faudra te rincer la bouche et recommencer. Sans points supplémentaires.

09

Odette

Le cabinet est désert...

Pourtant, au téléphone, nous nous étions mis d'accord pour cette heure tardive, après le départ de tous les patients. Je dois rendre compte de ma mission auprès de Véronique.

La porte n'est pas fermée. J'entre.

Une voix féminine, suraiguë lance des invectives.

Cette voix ?... Etrange. J'ai parfois l'impression de la reconnaître, et aussitôt après elle me semble complètement inconnue. Au plus fort des injures et des menaces, elle se fait rauque et saccadée, puis, au cours de longues plaintes, elle se fait douce et flûtée comme une voix de petite fille.

Soudain, j'entends une autre voix. Cette voix je la reconnais bien : c'est celle d'Edwige. Pourquoi a-t-il fait venir sa femme ? Il était convenu que nous serions seuls.

J'escomptais me faire butiner la fleur par le gros dard ! En toute simplicité. Si Edwige est là, les choses vont se compliquer. On va partir dans un plan à trois : tout est possible avec elle. Elle est tout de même un peu salope.

Rien de tel qu'une bonne salope ! Certes. Mais pour aujourd'hui je voudrais bien avoir l'usage exclusif de son mari.

Pour le moment, elle plaide sa cause devant l'autre femme.

Bizarre ! Bizarre ! Elle n'est pas du genre à pleurnicher. Elle est plutôt du genre à gueuler, et à manier tout le monde, façon adjudant.

Je glisse un œil par la porte entrebâillée du bureau.

Miséricorde !

Elle est là. Edwige. Et dans quelle position humiliante !

Aucun doute, c'est bien elle. Je ne vois pas son visage, mais je reconnais sa coiffure, sa chevelure auburn, coupée court, traversée de reflets cuivrés, et son allure élégante, presque altière.

On l'a obligée à baisser la tête, à s'appuyer des deux avant-bras sur le dossier d'une chaise. Sa jupe est complètement relevée, et sa petite culotte est baissée au niveau des genoux, de telle sorte qu'elle présente son postérieur dénudé.

On lui administre une sévère correction.

La tortionnaire est une grande femme aux cheveux noirs et lisses, très courts. Elle est vêtue d'une jupette plissée, noire, particulièrement courte et évasée, et d'un chemisier de soie rouge, très luisant. Elle est juchée sur des escarpins, également rouges, aux talons aiguille démesurés.

Elle a l'air d'une géante ! Elle fait presque deux mètres.

Je ne peux pas voir son visage, à elle non plus, car elle est tournée vers le postérieur d'Edwige. Elle le martyrise consciencieusement au moyen d'un martinet muni de plusieurs lanières de cuir. Un chat à neuf queues ! A chaque fois que les lanières s'abattent, un bruit bref se fait entendre : flic ! flic ! flic !

Pourtant, les fesses d'Edwige ne sont pas marbrées, ni couvertes d'ecchymoses ou de stries rougeâtres. Il en a vu d'autres, le cul d'Edwige ! C'est du solide.

-Salope ! Poufiasse ! Raclure !

La voix suraiguë de la tortionnaire accompagne l'énergique danse des lanières.

-Ton pauvre mari ! Ton malheureux époux ! Cet homme si doux et si tendre qui t'a fait présent de tout son amour...

Je sens venir la justification de cette colère. J'entrebâille un peu plus la porte, pour mieux entendre, et je me dissimule derrière le battant.

Curieuse de nature, je veux savoir.

-...tu veux le transformer en machine à bander, continue la voix. Ta libido n'a plus de limite, ton avidité pour le sexe est démesurée : ta moule est une véritable ogresse, dévoreuse de pines et de braquemarts. Un gouffre ! Il lui faut des bites bien grosses, bien longues, dures comme du béton. Et qui tiennent la forme pendant des heures, pour poinçonner éternellement ton con brûlant comme le Vésuve !

Voilà donc la clé du problème. *Le nœud gordien... Puisque nœud il y a.*

Madame est exigeante, et Monsieur ne peut pas toujours suivre.

-... Et pour l'exciter, tu lui donne fessées sur fessées. Tu prétends qu'il aime ça. Le pauvre homme a les fesses en sang, il ne peut même plus s'asseoir...

La voix d'Edwige sa fait entendre. Une voix étrange, désincarnée, qui présente sa défense sans grande conviction :

-C'est vrai qu'il adore ça. Il en redemande. Son plaisir suprême, c'est la fessée cul nu, avec le martinet, pantalon et slip baissés. Puis la mise au coin, les fesses à l'air. Il pleurniche, mais sa bite se dresse en quelques minutes... prête pour la consommation. Il aime être humilié.

Je me remémore la précédente séance dans le bureau. Il y a du vrai dans les propos d'Edwige.

-Tu n'as jamais pensé à la douceur ? Aux caresses ?

-Bien sûr que si ! J'ai organisé des parties fines, où j'ai invité d'autres filles, parmi les plus sexy, pour le ragaillardir. Je n'ai pas toujours été bénéficiaire dans ces opérations. Monsieur éjacule dans les invitées, et ensuite... pfft... plus rien !

La voix, encore une fois, paraît étrange. L'intervalle entre les mots est même parfois tout à fait bizarre. Pourtant, c'est bien la voix d'Edwige.

Est-elle troublée par la position humiliante où elle se trouve ? Déculottée au milieu du bureau de son époux, et fessée par une virago inconnue ?

Le fouet, qui s'était arrêté pendant la plaidoirie de la défenderesse, repart de plus belle.

-Mais les douceurs, les vrais douceurs... Les caresses sur tout le corps, les baisers sur les seins... Tu lui en as donné ?

-Quelle horreur ! C'est tout de même pas une gonzesse !

Les lanières claquent. La voix de la fesseuse grince.

-Méchante ! Tu es une méchante ! Pourquoi ne pas satisfaire ses fantasmes les plus secrets ?

-Je ne les connais que trop, ses fantasmes ! Il veut me harnacher de porte-jarretelles et de bas résille, et s'affubler lui-même d'une nuisette en dentelles. C'est du propre. Il voudrait qu'on baise comme deux gouines !

-Depuis sa plus tendre enfance, il rêve d'une robe de princesse. Une robe ample, en soie, avec une traîne, de couleur rose ... Sa sœur en a eu une, et pas lui. Il est frustré. Frustré ! Cette frustration a gâché sa vie entière.

Les coups se sont arrêtés. Edwige ricane.

-Quel homme ! Dire que je l'ai épousé !

-Parce que pour toi, un homme doit être un roc ? Sans cœur et sans émotion ? Xavier est un ange de délicatesse, élégant, raffiné, amoureux des fleurs et de la poésie. Un artiste accompli, vibrant sous la caresse du zéphyr, le moindre soupir d'amour lui met les larmes aux yeux. C'est un être fragile.

-Les larmes aux yeux, c'est bon pour les pédés ! Pour satisfaire une femme, un homme doit surtout être viril !

-Viril ? Il te faut une montagne de muscles, toute tatouée, et qui sent le bouc ? Avec des grosses couilles bien pleines et une queue comme un manche de pioche ? Yen a marre de la virilité !

Cette dernière phrase est prononcée par une voix de baryton bien grave qui laisse deviner une exaspération longtemps contenue. Une salve de coups de martinet l'accompagne, comme pour en renforcer le caractère péremptoire.

Cette fois, j'ouvre franchement la porte et je m'approche.

-Laure, dit la voix. C'est toi ?

Je reconnais Xavier, malgré son accoutrement.

C'est qu'il est chouette, Xavier, avec son rimmel, sa bouche écarlate, et ses ongles laqués de rouge ! Avec sa jupe noire et ses bas résille, il semble voué aux deux couleurs de l'enfer.

Son corsage de soie rouge bâille sur une paire de gros nichons. Je reconnais les bonnets « D » d'Odette.

-Comment, Xavier, tu bats ta femme ? Tu n'as pas honte ?

Mon ton est désapprobateur. Il se marre.

-Que dis-tu de mon mannequin ? Ressemblante, hein ?

Un mannequin ?...

-Elle est en plastique, précise le psy. Du beau travail.

Effectivement. Elle ne bouge pas. Mais on dirait tout à fait Edwige. Ses traits sont parfaitement imités, ses cheveux : on dirait les siens. Même le maquillage est identique.

-Mais... Comment est-ce possible ?

-Elle est même articulée, à l'intérieur. Je peux lui faire prendre toutes les positions que je veux. Je la mets souvent à quatre pattes.

Hum !... Quelle revanche !

Stupéfaite, je m'approche de cette étrange poupée. Je lui palpe la joue : sa peau est souple, sa carnation est tout à fait naturelle. Elle a même du fond de teint ! Sous la peau, on perçoit un rembourrage et même une sorte de squelette qui tient l'ensemble.

Quelle merveille ! Encore mieux qu'Olympia, la poupée mécanique qui séduit Hoffmann.

Le bras... La cuisse. Même sensation de souplesse et de fermeté. A part la température, on a l'impression de palper des membres humains.

-Elle a coûté cher, mais j'en suis pleinement satisfait. En particulier des fesses...

C'est vrai. Imperturbable, la belle effigie nous présente toujours son postérieur dénudé, offert pour la plus grandiose des fessées.

En zélateur de la technique, le psychologue clinicien affine encore la description de son fantasme matérialisé :

-Le bruit de la lanière sur la fesse a été particulièrement étudié, précise-t-il. Ecoute plutôt :

Il manie le martinet. Plusieurs coups secs :

Flic ! flic ! flic !

J'en conviens : le bruit a été particulièrement bien étudié.

-J'ai même demandé que la peau des fesses soit striée de rouge après chaque coup ! Malheureusement, ce n'était pas possible.

-Mais... Pour la voix ? C'était bien la voix d'Edwige ?

-C'était bien elle, en effet. Edwige a enregistré plusieurs romans pour les non-voyants. J'ai repiqué les mots, et je les ai bidouillés sur ordinateur, avec un logiciel de traitement des sons. J'ai réussi à composer toutes les phrases que tu as entendues, et bien d'autres encore. Seuls quelques mots manquent, comme « gouine » par exemple. Je les ai prononcés moi-même, en imitant sa

voix.

Tout un travail ! J'en suis toute admirative !

-Que de minutie ! Tu as dû passer du temps.

-Trois heures chaque soir, depuis plus de deux ans. Dès que les patients sont partis, je m'attelle à ma tâche. Ça me change de tous ces fêlés, qui défilent à mon cabinet, avec leurs névroses, leur psychoses, leurs obsessions, leurs fantasmes, leur tics et leurs tocs !

J'en suis estomaquée !

-Quand je suis entrée, j'ai cru que c'était Edwige en chair et en os !

-Elle est bien, n'est-ce pas ?

Je ris.

-Elle est si jolie que j'ai envie de gouiner avec elle.

Il soulève complètement la jupe de la poupée et descend encore un peu plus la culotte.

-Ne te gêne surtout pas, dit-il. Il y a ce qu'il faut.

Je me mets en position pour prendre un jeton entre les cuisses de la poupée. Pas possible ! On a poussé très loin le souci du détail : elle possède une vulve avec tous les accessoires voulus : un clito et son joli capuchon rose, des nymphes d'une teinte plus soutenue, séparées par un sillon noir ... Elle a même une foufoune, douce au toucher, et soyeuse comme celle de son modèle vivant. Je la caresse... Je la baise... On dirait le pelage d'Edwige, que je connais maintenant si bien. C'est un petit jardin, bien entretenu, sans aucun brin qui dépasse. Une pelouse rase, taillée en rectangle...

-Oh ! m'exclamé-je, pleine d'admiration et d'enchantement.

Par jeu, je la pénètre de deux doigts joints entre les nymphes... Comme je le fais volontiers à Edwige. Je trouve une charmante grotte d'amour, élastique et musculeuse, chaude, humide...

Xavier éclate de rire.

-Tu vas la faire jouir !

La voix nasillarde se fait entendre :

-Encore ! Encore ! Fous-moi ! Fous-moi ! A fond la moule avec ta grosse bite !

Magnifique ! Je suppose que le psy a cliqué une souris pour obtenir cette manifestation d'enthousiasme.

-Tu sais, continue-t-il, fier de sa créature, elle a même un clito qui gonfle quand on la branle. C'est comme une vraie !

Comme une vraie ?

Je m'en assure aussitôt. Il a raison : son petit bouton est turgescent, dur comme un noyau de pêche. Je le sens rouler sous mes doigts.

Je m'en amuse, en riant comme une petite folle. Je branle et je rebranle.

-Super ! J'aurais bien aimé une poupée comme celle-là, quand j'étais petite fille ! Avec tous ses accessoires, et même sa garde-robe !

-Elle bourrée de capteurs et de microprocesseurs. C'est un vrai bijou de technique. Elle peut même faire pipi.

Re clic de souris. Sans crier gare. La dame de plastique laisse échapper un jet de pisse. Un jet doré qui gicle entre ses lèvres avant de décrire une élégante courbe, avec un joli bruit de fontaine. Je n'ai que le temps de me rejeter en arrière pour éviter de le prendre en pleine figure.

-Hi ! Hi ! Hi !

Nous rions tous les deux de la bonne blague.

-Qu'est-ce que c'est ?

-C'est du thé, tout simplement. On remplit une petite poire, à l'intérieur. Il m'arrive de

boire à la régalaade à la sortie de la chatte.

Ma stupéfaction est à son comble.

-En somme, c'est un robot entièrement dévoué à la satisfaction de tes fantasmes. Docile à souhait, qui ne renâcle jamais. Le rêve de tous les hommes.

-La démarche et le mouvement des bras sont saccadés, et imprécis. Pas encore au point. Et puis, Elle ne tient pas bien en équilibre sur ses escarpins : elle se casse la gueule à chaque fois que je la mets debout. Il faut la caler. Par contre, le mouvement de la langue a été très bien étudié : elle fait des pipes du feu de Dieu.

-Tu dois l'aimer ton joujou !

-Bien sûr ! Je peux lui faire prendre toutes les positions que je veux. Souvent, je la mets à quatre pattes, pour l'enculer.

Parce qu'on peut l'enculer, cette jolie poupée ?

-Regarde, dit-il, comme pour dissiper mes doutes, son joli trou du cul. Il n'y en a pas de plus mignon !

J'écarte les fesses, qui s'avèrent souples et agréables au toucher. Effectivement, je découvre un anus des plus charmants, bien découpé, bien rose : on dirait une fleur en train d'éclore. J'y introduis un doigt. Le latex est souple, élastique, il serre très gentiment mon doigt, sans m'empêcher de pénétrer plus avant... Un trou du cul tout confort !

-C'est exactement le cul d'Edwige.

Je le regarde avec des yeux ronds. Certes, la ressemblance est frappante, comme celle d'un cul avec un autre. Mais comment affirmer une similitude totale ?

-Exactement, insiste-t-il. Au micron près. C'est son cul.

-Tu veux rire ? Comment serait-ce possible ?

-Edwige a fait faire un moulage en élastomère de son cul et de tous ses accessoires, et en particulier de sa chatte. Elle le conserve dans un coffre fort, pour la postérité.

Il se met à ricaner.

-Pour la postérité ! Quelle prétention !

Mouler son postérieur pour la postérité ? Certes, on peut considérer que c'est le comble de l'orgueil.

Toutefois, certains postérieurs sont dignes de figurer au patrimoine mondial de l'humanité. Comme le mien, par exemple.

Classé monument historique.

Il faudra que je pense à faire faire le moulage.

-J'ai réussi à lui piquer la combinaison du coffre. Elle l'avait planquée dans sa table de nuit, sans remarquer que je l'observais du coin de l'œil. Quand on fait faire un moulage de son cul, il faut prendre ses précautions... Qu'il n'y ait pas de fuites.

Une remarque pleine de bon sens.

-Et pour les poils ? Comment as-tu fait ? On dirait vraiment les siens : soyeux et doux au toucher.

-J'ai soudoyé l'esthéticienne. Chaque fois qu'elle lui a fait le maillot, elle a récupéré les poils, et elle me les a apportés.

Toute une organisation. Mais il faut reconnaître que le résultat est à la hauteur des efforts consentis, et que le génial concepteur y trouve sa juste récompense.

-Dis donc, Xavier. J'ai l'impression que tu t'amuses bien quand les patients sont partis. C'est la fête, non ?

-Plutôt ! Elle m'a coûté chaud, mais je ne regrette pas mon investissement. Encore plus

salope que la vraie ! Si ça te dis, tu peux la gouiner pendant que je l'encule.

Je décline l'aimable invitation.

- Tu peux faire un meilleur usage de ta bite, puisque je suis là. Je suis venue pour toi, pas pour une poupée !

C'est son tour d'être surpris. Comment ? Elle dédaigne ma petite merveille bourrée d'électronique ? Elle ose faire fi du progrès technologique ?

-Que veux-tu. Il me faut de la chair vivante et palpitante ! Je veux gouiner avec « Odette », sentir toute sa chaleur humaine, et non faire l'amour avec une femme de plastique, aussi perfectionnée qu'elle soit.

Nous sommes ainsi, nous autres femmes... Nous ne pouvons pas nous satisfaire d'un simulacre, d'une simple excitation de nos sens. Il nous faut des bras câlins, des caresses et des bisous, la chaleur d'une bouche en feu, des mots d'amour chuchotés à l'oreille. Tout un vocabulaire de la tendresse.

Lorsque je suis entrée dans le cabinet, j'étais dévorée de désir. Tout mon corps réclamait des caresses, chaque muscle, chaque poil, chaque pore, chaque fibre de ma peau se tordait sous cette divine morsure. Ma bouche, assoiffée de baisers, s'ouvrait pour s'offrir et pour hurler la souffrance de l'attente. Sous ma jupe, ma petite chatte toute émue s'appêtait à recevoir les hommages qui lui sont dus... Je la sentais vibrer, et trembler d'impatience à l'annonce de ce festin charnel.

C'est alors que j'ai assisté à cette scène étrange. Une fessée, administrée à une poupée de plastique, par une dominatrice d'un nouveau genre ! A mes yeux ébahis, on a montré la prodigieuse mécanique, hybride de l'art et de l'informatique, Galatée revisitée par Frankenstein... Demain, l'ordinateur mettra fin à la misère sexuelle ! N'oubliez pas le guide SVP !

L'étonnement, ainsi qu'une sorte de curiosité scientifique, m'ont fait oublier, pour un temps, la raison de ma venue.

Une fois passé l'effet de surprise, le phénomène présent devant mes yeux hagards ayant été observé, disséqué, et finement analysé, la passion qui m'obsède reprend ses droits.

Je me suis approchée de Xavier-Odette, que j'ai saisi rudement par la taille et, avant même qu'il puisse esquisser le moindre geste pour se défendre, j'ai dégrafé sa jupe.

Pas possible !

En dessous, il porte cette horrible gaine de skaï luisant, l'uniforme classique de la dominatrice.

Dominatrice ! Mon pauvre Xavier ! Toi qui avales toutes les couleuvres que ta femme te sert !

Entre la gaine et la lisière des bas résilles, deux portions de cuisses musculeuses exhibent leurs poils noirs et drus. Je retrouve le mâle. Non sans plaisir.

J'ironise :

-Elle est mignonne Odette ! Elle me plaît.

-Toi aussi, tu me plais...

Voilà une réponse qui vaut bien toutes les fessées du monde !

Ma main remonte le long des cuisses, dont elle apprécie au passage la fermeté, arrive enfin au petit sac qui pend entre elles... Je palpe les deux petites boules bien pleines. Ça porte bonheur, comme de toucher le pompon d'un marin.

-Ne te fais plus de souci pour Véronique. Je lui ai trouvé un amoureux.

Il n'en revient pas. L'effet de surprise a changé de camp !

Du coup, il me laisse peloter ses couilles sans protester.

-Vraiment ? demande-t-il enfin.

-Vraiment. Ce soir, il l'a invitée au « Pichet d'Etain »

Je lui ai dit de ne pas lésiner, de l'inviter à bouffer dans le restau le plus cher de la ville. Ça va la changer des boui-bouis où elle a l'habitude d'aller. Je lui ai rappelé : *je contrôle tout !*

-Mais comment as-tu fait ? Véronique est un vrai « *boudin* ».

-Peut-être. Mais Laure est un vrai génie.

-Je dois convenir, admet-il, que tu as de la ressource.

J'en profite pour pousser mes pions :

-Astucieuse et dévouée : elle mérite une petite récompense.

Bien décidée à me servir moi-même, j'introduis ma main sous la gaine d'*Odette*. J'attrape l'outil qui s'y trouve. Il est dur comme de l'acier, coincé dans la gaine, très serré entre le skaï et le ventre de la pseudo-dominatrice, au point de dessiner une forme cylindrique longue de vingt bons centimètres, dressée à la verticale.

Il faut le sortir de là, si je veux en faire usage !

Au diable la douceur ! Ce n'est pas le moment d'hésiter, car mon envie s'est encore accrue au cours de mes palpations. Après tout, je ne suis pas en train de faire de la dentelle ! J'attrape l'engin par la base et je tire vers le bas, pour le dégager.

-Aïe ! Tu me fais mal !

-Tu devrais retirer cette horrible gaine, et me laisser profiter de ta virilité.

Il obtempère.

Je me renverse sur le dos, jupe complètement retroussée, pour lui offrir une vision paradisiaque sur mon petit Eden intime. Une vue que l'on peut aisément deviner, sans qu'il soit nécessaire de la décrire. Mon clito est comme une petite noisette toute dure, que je caresse doucement.

Je m'amuse à le faire rouler sous mes doigts.

-Viens goûter ma petite fraise ! Elle est mûre et juteuse.

Je le regarde défaire ses jarretelles puis s'extraire avec difficulté de son étui noir et luisant. Enfin ! La pine libérée se dresse vers le ciel et oscille lentement devant mes yeux émerveillés.

Longue, dure, grosse comme le rejet d'un arbre puissant... Avec au bout un gland rose et gonflé, un bourgeon de jouissance fendu à son extrémité et qui, déjà, laisse échapper un suc gluant, où se mêlent toutes les ivresses...

Une friandise ! Une promesse...

Xavier s'agenouille devant moi. En galant chevalier, il va rendre hommage à sa dame. Il colle sa bouche sur mon sexe brûlant. Il m'embrasse. Que de tendresse dans ce baiser !

Le contact de sa langue fraîche contre mon clito apaise pour un temps ma soif dévorante d'amour.

Mais ensuite, lorsque le bout de langue taquine ma petite noisette, la turgescence ignée augmente, s'enfle, se fait brasier. C'est un métal chauffé à blanc, que le forgeron travaille, à petits coups rapides. Le plaisir s'intensifie, se magnifie, se fait presque douleur. Douleur délicieuse, que l'on voudrait éternelle et dont, pourtant, on souhaite qu'elle éclate en plénitude, en feu d'artifice de joies.

Je soupire. Soupir profond. Ma bouche grande ouverte laisse échapper un souffle de four.

Il m'embrasse en sauvage, me fourre sa langue dans le gosier. Puis il reprend sa tâche. Cette fois, il explore toute la vulve, mordille les grandes lèvres, soulève les nymphes, les enduit de salive, consciencieusement, méthodiquement. Puis il repart vers le bas, vers le puits sombre de l'anus. Toute ma fente est en feu. Je vais éclater.

Pour lui faciliter l'entrée aux autels d'Aphrodite, j'ai dressé vers le haut mes jambes grandes ouvertes. J'adore cette position, qui me donne l'impression d'escalader le ciel, comme les

apsaras des temples de Khadjuraho... Ô Dieu puissant et consolateur, la victime est prête, offerte à ta foudre bienfaisante, qu'elle attend de toute sa chair palpitante.

-Ah !

J'ai poussé un cri. Xavier m'a écarté les fesses et m'a entré un doigt dans le cul. Je le sens pistonner, tourner virevolter comme un gamin espiègle, ravi de prendre possession d'un lieu inconnu et mystérieux. Sa langue retourne à la fraise, elle la pousse dans ses retranchements, elle la fait rouler de droite et de gauche, d'avant en arrière, la contrôle à l'instar de ces joueurs qui driblent le ballon avant de le projeter vers le but.

Je lui susurre des mots doux :

-Gros cochon ! Gentil goret, tu es magnifiquement dégueulasse !

Que de ravissement dans ces quelques mots !

Cette fois, il me fourre le con. Sa langue darde, se glisse entre mes nymphes, pénètre au plus profond. Je la sens remuer comme si elle parlait, ou plutôt, comme si elle chantait.

C'est un chant divin, un aria compliqué, orné d'arpèges et de trilles, avec syncopes et rubatos, appoggiatures et points d'orgue...

-Arrête !

Je n'en peux plus. Je supplie :

-Je vais partir... Je veux partir embrochée par ta grosse bite ! Je veux chevaucher l'azur avec le con plein.

Des gros mots. Ça fait du bien. Je remue la tête dans toutes les directions, comme une démente. Mes belles mèches noires sont en bataille. Une furie.

-Surtout ! Ne retire pas ton doigt.

Il le faut bien, pourtant, pour changer de position !

C'est un canon qui me pénètre. Chaud et humide, dur et flexible, avec un bout tendre et doux. Dans ma petite grotte d'amour, déjà toute prête et lubrifiée à souhait, l'estocade se fait sans effort. Je le sens aller et venir, me bourrer de petits coups rapides, accorder son rythme aux vibrations de mon corps.

Je gémis doucement sous la saillie.

Me voilà comme une reine, enchaînée à l'esclave qui lui donne son plaisir.

Mon con est comme une braise, torride, chargé d'électricité comme une nuée d'orage. Un dieu s'est réveillé en lui, prêt à libérer sa foudre, à balayer mon être tout entier d'un tsunami libérateur.

Mon souffle est torride et saccadé. Je supplie :

-Ton doigt !

Il obéit. Le doigt s'immisce dans l'entre fesses, perfore mon petit pertuis... Il remue comme un joyeux drille.

Je pars ! Une vraie fusée ! Mes boyaux se tordent en un spasme délicieux. Je hurle comme une femme qu'on égorge. Xavier gicle dans mon con chauffé à blanc. C'est une pluie merveilleuse, une ondée bienfaisante qui abreuve un sillon gorgé de soleil.

Quand je reviens à moi, son visage est contre le mien. Il me couvre de baisers.

-C'était bon ? demande-t-il.

-Super ! Ça fait du bien, surtout quand on a une grosse envie !

Sa pine est toujours en moi. Elle se sent chez elle, prend ses aises... Un petit animal dans son terrier. Elle se dégonfle doucement. J'aime bien. Je lui chuchote à l'oreille de ne pas se retirer. C'est un moment de tendre intimité, où l'on demeure unis après le plaisir.

-Excuse-moi de t'avoir fait attendre, mais je voulais te faire partager ma passion pour mon

magnifique automate.

Je ris.

-Ne t'en fais pas : ça fait deux jours que je ne pense qu'à ce coït, et deux bonnes heures que je suis toute chaude. Mais mon attente a été bien récompensée.

Il sort son engin, devenu chipolata. Je le prends dans ma main pour le caresser. Il reprend un peu de vigueur.

Je nage dans le bien-être. Sans toutefois pouvoir contraindre ma nature quelque peu moqueuse :

-Je n'ai pas perdu mon temps aujourd'hui : j'ai assisté aux plus récents progrès de la technique, et pour finir, j'ai tiré une bonne crampe.

-Toi aussi, tu trouve qu'elle est bien ?

-C'est tout à fait Edwige.

-En moins dur.

Je sens que l'homme-objet va s'épancher dans mon giron. Va-t-il falloir le consoler ?

-Tu as l'air d'avoir des griefs ...

-Selon elle, je ne fais jamais rien de bien.

La perpétuelle plainte de l'homme qui se sent dénigré !

-Certes, vous n'avez ni notre raffinement, ni notre subtilité. Vous êtes même un peu rustres. Mais ce n'est pas grave, puisqu'on vous aime comme vous êtes.

-C'est bien pire que ça, pleurniche-t-il. Elle ne m'aime pas, j'ai même parfois l'impression qu'elle me déteste.

Diable ! Faudra-t-il les réconcilier ? En tant qu'amante, à la fois, du mari et de la femme, devrai-je servir de trait d'union ? singulière tâche !

-Tu n'exagères pas un peu ?

-Pas du tout ! Tiens, par exemple : si je lui chante une chanson d'amour, elle se moque et elle dit que je chante faux ! Elle se bouche les oreilles, ou elle sort ostensiblement un parapluie.

-Alors, abstiens-toi. Mets-lui plutôt un disque, un disque bien sirupeux, pour l'attendrir et la préparer à la suite...

-Quand je la prends en photo, elle se trouve affreuse sur le cliché ! « Mon pauvre Xavier, dit-elle, tu transformerais une déesse en laideron ! »

-Reconnais-le : la beauté d'une femme ne tient pas dans une simple photo ! Nous sommes bien trop complexes.

-Si je lui trousse un poème, elle rit !

-Femme qui rit est prête à se mettre au lit ! Tu vois : tout va bien.

-Non. Pour elle, je suis le *boloss* intégral. Souvent, elle me dit : « avec toi, on ne peut même pas parler. »

Pauvre mâle, victime de la cruauté féminine.

Mais nous, on les aime, les boloss. Il suffit qu'ils aient une bonne tige avec deux jolis pompons. Pourquoi s'encombrer d'un cerveau ?

-Pourtant, elle te fait parfois des cadeaux : toutes ces jolies filles qu'elle invite.

-Elle adore la baise à trois. Elle en profite autant que moi, des filles, et même davantage. Elle les fait venir pour gouiner, et pour me coller la trique. Double plaisir pour elle.

-Mais toi, tu l'aimes ?

-Bien sûr ! La preuve : j'ai fait faire une poupée qui lui ressemble. Je l'insulte, je la frappe. C'est nécessaire à mon équilibre psychique.

La compétence professionnelle au service de l'amour conjugal ! On ne peut pas rêver

mieux.

Un système bien rodé, que j'approuve à haute voix :

-Tu te défoules. Après, tu es d'attaque pour tout supporter : ta clientèle et ta bourgeoisie.

-Mais elle est exigeante ! Toi, ma petite Laure, tu es beaucoup plus douce, et tu fais délicieusement l'amour. Je n'ai jamais autant joui qu'avec toi.

Changement d'avoine réjouit le baudet !

Je le tiens toujours par le sexe, comme on tient un enfant par la main. Je suis la protectrice, la consolatrice. Un succédané de la maman... Ma jolie petite main continue à le palper, ma mémoire veut s'imprégner de sa forme et du contact de sa peau, à la fois ferme et douce.

Il reprend de la vigueur, durcit, se dresse à nouveau.

-Quand tu bandes, tu as la bite magnifique, somptueuse ! Je comprends qu'Edwige aime te voir bander.

-Tu aimes ma bite ?

-Beaucoup. Et tu t'en sers avec art.

Le voilà rasséréné. Enfin, une femme lui trouve quelque talent.

-C'est vrai, ce que tu as dit à propos de Véronique ?

Toujours inquiet. Lui aussi, il doit constamment vérifier le contenu de ses poches, pour voir si on ne lui a pas piqué son porte-monnaie.

-Tout à fait. En ce moment même, un beau jeune homme est en train de lui conter fleurette. Il ne lésinera ni sur les compliments, ni sur les mots d'amour, ni sur les tendre soupirs. Elle sera comblée...

-Tu es formidable, ma petite Laure. Tu m'épates.

Ah ! Quand même !

-Et pour l'amour ? La douceur ne suffit pas, il faut aussi du génie. Tu me trouve créative ?

Sans douceur excessive, je viens de fourrer dans ma bouche le bout de sa verge. J'en use comme d'un sucre d'orge, me délectant du goût épicé et aigret de nos liqueurs mêlées...

Une trique puissante se dresse. J'en pince le bout de mes lèvres, comme pour jouer de la trompette.

-Tu es une artiste, concède-t-il.

Entre mes cuisses, le clitoris a sonné la diane. Branle bas de combat ! Turgescence à souhait, tel un petit commandant, il donne ses ordres au vaisseau entier, qui s'embrase. Ma moule entrouverte manifeste son appétit.

Me voilà à quatre pattes, jupe par-dessus tête, offrant mon cul dénudé. Entre la dentelle mousseuse du porte-jarretelles et la lisière plus sombre de mes bas, il resplendit comme un soleil.

Il rêve d'Edwige à quatre pattes ? Il veut la prendre, la perforer par chacun de ses orifices ? Qu'il me prenne, moi. Je suis prête à m'offrir à tous les coûts !

-Laure ! Tu n'es pas un peu salace ? dit-il, admiratif.

J'ai la réplique toute prête :

-L'obscénité n'empêche pas l'amour, ni la tendresse... Notre vigueur en sera décuplée, nos sexes furieux vont s'embraser, s'unir en un rut somptueux, qui ébranlera jusqu'au trône de l'Olympe !

Xavier est debout derrière moi. Sa bite pointe en avant, telle la lance d'un preux.

-Ton cul ! dit-il, la voix tremblante d'émotion. Ta moule ! Je vois ta moule vibrer d'impatience !

-Prends-moi. Monte sur moi, comme un taureau puissant.

Estocade. Il me remplit la moule de son sexe turgescence.

Je l'entraîne dans une ronde échevelée autour de la fausse Edwige.

Elle contemple, des ses yeux de verre, ces deux étranges quadrupèdes, qui rampent sur les

mains et les genoux.

Ils sont unis en un coït primitif et brutal, un élan vital, irréprouvable.

Nous rions. Nous chantons une chanson obscène. Nous la défions du regard.

Une nouvelle fois, Xavier s'épanche en moi.

10

Trois filles dans une garçonnière

Maryvonne pleurniche :

-Il m'avait invitée au « Pichet d'Etain »...

Mon regard, rempli de tendresse et de compassion, l'invite à continuer.

-Il a décommandé ! Un rendez-vous de travail, soit disant. Un client important, sans doute un politique (il travaille beaucoup avec les élus)... une affaire compliquée... du travail jusqu'à minuit ! Il m'a dit : « tu comprends, il faut être à leur disposition », et puis encore : « tu veux épouser un homme qui réussit »... A d'autres !

Moi, j'étais passée dans la journée au « Pichet d'Etain », avec les photos de Charles-Henri et de Véronique. Ils étaient bel et bien venus, et le jeune homme élégant avait fait une cour discrète, mais empressée à la grosse femme aux traits épais et aux manières gauches, visiblement endimanchée.

Pauvre Véronique ! Rien ne lui va.

-Tu dramatises trop, Maryvonne. Il a peut-être réellement eu un empêchement.

-Allons donc ! Je suis persuadée qu'il y a une autre femme. Tu sais comment sont les hommes. Et puis, souviens-toi, il y a eu ce billet anonyme.

Elle renifle. Je lui demande :

-Tu as la clé ?

Elle me la tend.

Bizarre quand même qu'elle ait la clé ! A quoi cela lui sert-il, si elle n'est que la chaste fiancée ? N'ont-ils pas, de temps à autre, anticipé sur les joies du mariage ?

Je ne fais aucun commentaire.

-Qu'espères-tu trouver ?

-Je ne sais pas. Des lettres, des photos... Le calepin où il note ses rendez-vous... Les hommes sont si négligents. On doit forcément trouver des preuves.

L'appartement est nickel.

-Dis-donc, il est plutôt méticuleux ton Charles-Henri...

-La *technicienne de surface* vient tous les jours. Il n'est pas encore rentré chez lui : il a été retenu au palais toute la journée, pour les audiences correctionnelles. Il n'a pas encore eu le temps de foutre le bordel.

Le bureau est parfaitement ordonné, avec son sous-main de cuir, son penholder et ses classeurs où le courrier a été soigneusement trié. Au centre, face au fauteuil de cuir monté sur roulettes, trône la photo de la fiancée, dans un grand cadre d'argent, en forme de cœur.

Pour penser à elle, tout en piochant ses dossiers.

J'ouvre un à un les tiroirs du bureau, Maryvonne ne touche à rien, et reste plantée là

comme une godiche. Laure Clérioux, le grand détective, mène l'enquête. Cela vaut mieux : des fois qu'il y ait mon adresse, mon numéro de portable, ou encore l'heure et le lieu d'un rendez-vous avec moi...

Diable ! Ma photo...

Heureusement elle ne l'a pas vue. Au dos, il a dessiné des tas de cœurs. Je l'escamote prestement dans ma poche.

Il y a une autre femme...

Je continue mollement mes recherches : je n'ai pas envie de trouver quoi que ce soit.

-Nous sommes bien à plaindre, gémit-elle encore. Si aimantes et si fidèles, nous sommes odieusement trompées !

N'es-tu pas, douce et pure fiancée, une habituée des discothèques ? Une adepte de la danse coquine, avec petting sous la jupe ?

Je n'ai pas rêvé ? C'est bien là que nous nous sommes connues ? Tu n'avais pas l'air de détester mes petites privautés...

-Comme tu as raison, Maryvonne. Mais il ne sert à rien de pleurer : nous ne les changerons pas.

Immobile au milieu du bureau, elle continue de tremper consciencieusement son mouchoir.

-Tu as beau dire. Ils sont tout de même hypocrites et menteurs !

Non, je n'ai rien dit pour leur défense. J'abonde plutôt dans le sens du ministère public :

-Ils nous mentent depuis des siècles. Depuis l'âge des cavernes... Depuis toujours.

J'ai un peu envie de rire. Mais, en même temps, elle me fait de la peine. Elle est vraiment malheureuse.

-Ils ne comprennent rien à l'amour, dit-elle en un sanglot. Ils sont incapables d'aimer. Ils ne savent même pas ce que ce mot veut dire.

Histoire de me montrer compréhensive et compatissante, je l'approuve avec énergie :

-C'est vrai : ils ont une pierre à la place du cœur.

Mais pas moi. Je l'ai doucement prise dans mes bras pour la consoler. La situation progresse. Stratégie.

On ne peut me surpasser dans l'art poliorcétique. Bientôt, cette forteresse de vertu sera mienne.

Soupir.

Soupir de la fille assiégée, et déjà presque circonvenue, qui poursuit sa déploration :

-Ils ne sont pas dignes des tendres sentiments qu'ils nous inspirent.

-Ce sont des enjôleurs, approuvé-je, tout en passant mon bras autour de sa taille, ils sont prêts à tous les artifices pour nous piéger, pour profiter des tendres émois de nos cœurs sans malice.

-Pour eux, nous ne sommes que des proies. Ils ne pensent qu'au sexe !

-A la satisfaction égoïste de cet horrible appareil qui pend entre leurs jambes.

Un doigt de porno, pour mettre un baume sur son malheur, et pour la mettre en condition. J'ai idée que le sexe ne lui déplaît pas autant qu'elle le dit.

Elle se redresse, pour affirmer, la main sur le cœur :

-Nous ne pensons jamais au sexe !

-Jamais.

-Notre seule envie, c'est un nid douillet, pour celui que nous aimons, et pour nos enfants.

-Les imposteurs !

-Les traîtres.

Un silence. Je l'embrasse sur l'oreille. Deux petits baisers rapides, deux petits coups d'arquebuse en direction de la poterne de la citadelle.

-Il en profite. Il sait que je suis incapable de le tromper.

Bien sûr. Une petite branlette pendant la lambada, ça n'engage à rien.

Je l'embrasse sur les yeux. Je bois ses larmes, qui sont chaudes et salées

-Sèche tes pleurs, ma chérie. Essuie tes jolis yeux.

-Laure, répond-elle, tu es une véritable amie.

Mes lèvres effleurent les siennes. Elle se laisse faire. *Amitié.*

Je susurre :

-Allons ! Un sourire. Tu es si belle quand tu ris...

On en mangerait ! Et je crois bien que je vais la croquer.

Elle me gratifie du sourire demandé, encore un peu voilé, tel un rayon perçant les nuages. Je m'en empare aussitôt : je le bois, je le dévore en vraie goulue... Un baiser, pleine bouche, avec la langue bien enfoncée. Elle en perd le souffle.

Mais elle semble plutôt ravie.

-Moi aussi, dit-elle, je t'aime beaucoup.

-Tu sais... Toutes les filles le font, un jour ou l'autre.

Elle hésite encore. *Est-ce bien raisonnable de gouiner tout en se plaignant de l'infidélité de son bien aimé ?* Mais je la sens sur le point de céder.

-On ferait mieux de chercher, dit-elle.

-Chercher quoi ?

-Je ne sais pas... Des preuves...

Chercher ? J'ai plutôt envie de chercher dans ta culotte... Je suis venue pour ça. Rigolo, n'est-ce pas, de gouiner avec la fiancée du garçon qui vient de succomber à mes charmes ? Et à qui je me donnerai, s'il remplit sa mission. Tromper l'un avec l'autre, tout en ayant l'air de ne pas y toucher.

Super !

-Des preuves ? Ma pauvre chérie, il n'y en a pas. Il est bien trop prudent : il n'a rien laissé au hasard.

Je ne suis pas restée inactive. J'ai retroussé la jupe, cette jolie jupe en biais, à la fois si sage et si féminine... jusqu'aux jarretelles ! Elle n'a rien dit.

Toujours en pure amitié.

Ma main s'immisce dessous, empalme la double rondeur de ses fesses. Je sens leur chaleur au travers du tissu fin et soyeux de la petite culotte. J'y suis presque.

-Tu es déjà venue ici ?

-Oui. Deux fois. Il m'a même donné une clé.

-Et alors ?

-Rien. On s'est installés au salon. Il m'a offert un café, et des biscuits... On a fait des projets...

-Quoi ? Il ne t'a même pas fait un cunni ? C'est un vrai goujat !

Mais c'est peut-être le moment de rattraper le temps perdu.

-C'est vrai, reconnaît-elle, j'aurais bien voulu quelques caresses. Rien que pour me sentir désirée.

Mais voilà : caresses et projets matrimoniaux ne vont pas toujours de pair. Le mariage est avant tout une alliance entre familles et patrimoines. Le reste vient après.

La consoler ?

Maintenant, j'ai complètement retroussé la jupe. Elle porte une jolie culotte, en satin vieux rose, bordée de dentelle blanche. Lingerie de luxe. Diaphane, sauf entre les cuisses, pour préserver l'essentiel. Par transparence, je peux admirer la foufoune tonduée comme une pelouse de château, et la délicieuse raie fessière, qui suggère toutes sortes de folies...

Important, la petite culotte, c'est l'écritin où l'on range ses plus beaux bijoux. C'est elle aussi qui met le visiteur ou la visiteuse en condition, et qui lui inspire les projets les plus poétiques.

Je me mets à genoux pour mieux l'admirer.

Elle n'a toujours pas protesté, pour ce nouveau dévoilement. Je peux y aller franchement. J'écarte la fine étoffe doublée, et la plus charmante des moules fait son apparition, déesse dans sa coquille ou sainte de vitrail.

Pleine de ravissement, je m'écrie :

-Elle est toute mignonne, ta moule, ma chérie ! Ravissante...

Déjà un peu émue. Entrouverte. Laissant voir le petit capuchon rose du clito, et deux jolies nymphes séparées par un trait noir... Je m'y enfouis. Elle sent l'herbe fraîche et le printemps : on croirait que des milliers de fleurs viennent d'y éclore. Je baise la jolie bouche, et je la rebaise encore. Elle est chaude et humide.

Ma main en connaissait déjà la douceur, depuis l'épisode de la discothèque. Maintenant, c'est à ma bouche et à mon nez qu'il revient de s'y enivrer !

Je la sens tressaillir lorsque ma langue s'introduit. Elle m'encourage, m'invite à poursuivre mes explorations.

J'attaque la petite fraise. Je la baisote. J'ai pincé le haut de la vulve entre mes lèvres et je titille la petite noisette du bout de ma langue. Maryvonne soupire profondément... Je suis une experte. Son clito s'épanouit comme une fleur sous la caresse du soleil.

-Continue ! Ça me fait du bien !

Sa voix est un souffle ténu, à peine articulé.

Je continue la branlette, alternant suctions et léchages... Puis, ma langue oscille rythmiquement, imprimant sa cadence au petit bout tuméfié. Le sexe tout entier s'ouvre paresseusement, s'offre à ma pénétration, telle une princesse alanguie...

J'attaque sous la jointure des nymphes, en direction du méat. Je veux prier à toutes les chapelles ! Blitzkrieg ! Quelques gouttes de pipi perlent sur ma langue. Maryvonne se tord sous la surprise de l'assaut, elle agrippe mes épaules et gémit doucement...

Je commence à être très excitée, moi aussi. La main sous la jupe, je me caresse la vulve, titillant aux mêmes endroits que ceux que je sollicite chez ma compagne, comme en écho. Délices partagés, décuplés...

Dur comme une noisette, mon clito vibre sous mes doigts, mes nymphes, épanouies entre mes lèvres béantes, laissent déjà déborder leurs nectars... J'ai l'eau à la bouche. Ma fleur s'est ouverte et s'apprête à exprimer le jaillissement de toutes les jouissances. Ma main la butine, abeille diligente et obstinée... Je touche partout, j'effleure, je frotte pour allumer l'incendie.

J'ai gémi, moi aussi, à l'unisson avec Maryvonne : nous escaladons toutes deux le chemin escarpé qui mène au plaisir.

Ma main gauche s'est immiscée dans la culotte, explore la douce vallée qui sépare les deux fesses... Vallée de lait et de miel, perlée de sueur, verte contrée. Maryvonne s'est cabrée, mais je la tiens fermement. Tour à tour, mes doigts massent le petits puits sombre. Sous cette ivresse inconnue et trop forte, Maryvonne a de nouveau gémi. Mais elle me laisse faire, s'abandonne, renonce à toute défense.

Dardée au maximum, ma langue s'enfonce entre ses nymphes. Je savoure le goût aigret de son nectar... C'est un vin capiteux qui me soûle, qui me monte à la tête... Une bouffée de haschisch qui me fait perdre la raison, décuple ma fureur génésique... Ma langue se met à laper, à faire la navette d'un bout à l'autre de la fente. Maryvonne crie de plaisir, m'exhorte à continuer. J'enfonce dans sa grotte d'amour, toute soyeuse et gluante. Je suis aussitôt récompensée par une montée de son nectar...

-Laure ! susurre-t-elle dans un souffle enamouré, torride comme l'haleine d'un four, Laure ! Je n'en peux plus ! Viens te frotter sur moi !

J'en soudain envie de la couvrir de baisers, de délaisser la bouche du bas pour celle du haut. J'en profite pour reprendre mon souffle, entre deux actions.

D'un geste rapide, elle baisse sa culotte jusqu'aux genoux, puis elle écarte les cuisses pour m'accueillir.

-Vite ! Vite ! dit-elle. Je veux sentir ta chatte contre la mienne !

Nous voilà parties dans une tribade intense. Etalée tout autour de moi, ma jupe semble une grande corolle tombée à terre, un voile pudique jeté sur nos turpitudes.

J'ai fais le plus grand écart possible, à la limite permise par ma souplesse de danseuse, pour être plus près d'elle. Nos bouches intimes se prennent dans un baiser torride, absolu...

Son petit bouton tuméfié s'est blotti entre mes nymphes, comme un poupon dans son berceau. Je fais l'homme. Je lime comme une forcenée. Mon ventre se lance en avant dans un mouvement rythmique, et ma chair frotte obstinément, presque durement, ce visiteur si doux et si ferme. A chaque lancée, mon sexe se masturbe contre le sien et la chaleur monte

Maryvonne ahane un long râle répétitif.

-Plus fort, plus fort, gémit-elle. Entre en moi, je veux être enceinte de toi, et te sentir bouger dans mon giron !

Nos vulves s'écrasent l'une contre l'autre, s'embrasent, se fondent, mêlent leurs suc. Mes tractions se font plus fortes, plus rapides, plus passionnées. Le forgeron frappe le métal chauffé à blanc, à coups redoublés, le marteau des dieux façonne la matière, pour en faire l'essence même de l'amour qui brûle et qui dévore....

Maryvonne est méconnaissable. Ses cheveux ont recouvert son front, elle a fermé les yeux, sa bouche exhale une plainte continue, une souffrance... Elle bouge la tête à plusieurs reprises.

Dans mon sac à main, j'ai saisi un gode bifide, un sexe postiche qui présente deux verges opposées, réunies à leur base par une paire de testicules... Une cartouche d'air comprimé peut le munir d'une double érection, qui le rend propre à satisfaire deux femmes en même temps. Une merveille due à l'inventivité et à l'industrie du sud est asiatique.

Je me pénètre moi-même de l'une des verges. Elle est dure à souhait, mais son contact avec la muqueuse est suave et doux. Elle me donne la même sensation qu'une vraie bite, bien bandée.

De l'autre, je pénètre Maryvonne.

Elle pousse un profond soupir. Un soupir de délivrance, et je devine chez elle la sensation de complétion. Enfin cesse le sentiment de manque et d'imperfection dû à la séparation des sexes, à l'exil du jardin d'Eden.

Maintenant que nous sommes enfilées toutes les deux, j'effleure le bouton qui commande la mise en marche de l'appareil. Celui-ci se met à vibrer. La vibration ébranle nos chairs, l'onde se propage à travers nos tripes, sollicite nos moelles, nous travaille le cœur. Nous sommes transpercées d'aise, ivres d'un désir exacerbé...

Je me suis littéralement jetée sur sa bouche, prête à mordre comme une furieuse. J'ai pris ses lèvres entre les miennes, j'ai fourré ma langue dans sa bouche. Son regard vacille.

Soudain, l'engin se met à nous pistonner toutes les deux en même temps. La cadence du pistonnage, qui a été merveilleusement étudiée, convient parfaitement à nos exigences physiologiques, à l'une comme à l'autre.

La notice le précisait bien : «... cet appareil bourré d'électronique est équipé de deux pénis indépendants. Chacun d'eux entre en résonance avec le rythme personnel de son utilisateur(trice)... Un appareil plutôt cher, acheté sur le web, mais qui se révèle un véritable investissement !

Nos sexes, branlés de manière idoine, émettent des ondes de plaisir qui nous font vibrer toutes deux à l'unisson. Gonflés à l'extrême, ils suintent leurs sucs sur l'engin moite et chaud, comme un vrai sexe d'homme. Ils ont accumulé des forces surhumaines, prêtes à déferler sur nous, et à tout emporter dans un maelstrom de jouissance.

Maryvonne pousse un cri. Un cri strident. Ses cuisses s'agitent, comme pour exiger une pénétration encore plus profonde, un empalement plus parfait.

Elle jouit. Je pars, moi aussi, l'accompagnant dans son trip. Chacune des verges fait gicler en nous un liquide gluant, pour parfaire l'imitation du coït.

L'appareil comporte des capteurs d'orgasme, sensibles à nos spasmes intimes !

Pour une fois, le génie humain a été utilisé à bon escient.

Garanti deux ans, pièces et main d'œuvre. Se référer à la notice pour le nettoyage et l'entretien. Il faudra simplement que je change les piles, et que je remplisse le réservoir de sperme artificiel. Un flacon est fourni, ainsi que quelques cartouches d'air comprimé.

Nous reprenons doucement haleine.

Je me suis remise debout et j'ai rabattu ma jupe, quelque peu froissée.

Maryvonne est toujours couchée sur le dos, dans la position même où elle vient de jouir, genoux remontés et cuisses largement ouvertes. Je peux voir la totalité de sa moule, et même jusqu'au petit pertuis, entre ses fesses...

Que c'est beau, une chatte bien repue ! Celle de Maryvonne est toute rose d'émotion, et quelques gouttes de rosée perlent encore à ses lèvres. Un petit bout de chair dépasse, ce qui lui donne l'air de se lécher les babines, peut-être au souvenir du festin qu'elle vient de s'offrir ! Elle est coiffée d'une fougère en bataille, un peu moite, désordre charmant d'une beauté qui vient de jouir. Elle sourit, sous la lumière crue du bureau.

Il ne faut pas que je la regarde trop : cela me donnerait envie de remettre le couvert.

-Alors ? Tu vas le plaquer ?

-Ce serait trop facile ! répond-elle, indignée, sans songer pour autant à cacher son intimité. Il ne s'en tirera pas comme ça !

Je ris intérieurement.

Les affaires sont les affaires.

Je lui demande, perfidement :

-Tu ne lui en veux pas ?

-Bien sûr que si ! Mais tout est déjà prêt.

-Vous avez envoyé les faire-part ?

-Mais oui. Avec le plan de la ville, et les réservations de chambres d'hôtel pour la famille et les invités !

Le grand jour arrive, inéluctable. Tout doit être prêt, y compris les cœurs. Il faut bien s'aimer un peu : le minimum syndical.

-Tu es prête à lui faire de nouveau confiance ?

-Non.

-Non ? Mais tu l'aimes encore ?

-Je veux être mariée. Voilà tout. Avoir une famille, des enfants, un mari... Etre saluée par la bonne bourgeoisie de la ville... qu'on me donne du « Madame Piépanard », épouse de Maître Piépanard, avocat... qui a des *espérances*.

Que j'aime ce mot ! Avec sa musique d'orgue, sa bonne odeur d'encens, son cercueil en acajou qui luit sous l'amoncellement des fleurs, sa joyeuse ambiance d'office notarial...

-Des *espérances* ?

-La famille est solidement implantée en ville. Charles-Henri est fils de Maître Achille Piépanard, ex bâtonnier, et petit fils de feu Léon Piépanard, industriel.

-Fichtre ! Mais ta propre famille n'est pas sans le sou. Qu'as-tu besoin d'un époux ?

-Je suis d'une très bonne famille : *on* est notaire de père en fils.

L'existence même de « bonnes familles » suppose qu'il y en ait de mauvaises.

Elle poursuit :

-Tu comprends : dans une telle famille, une demoiselle doit se marier. Cela fait mauvais effet de rester célibataire. *On* avait trouvé le gendre idéal : de *bonne* famille, exerçant une profession lucrative, et quand même présentable. Pas question de le laisser filer, je le traînerais plutôt à l'autel par la peau du cou.

Une vraie rage matrimoniale.

Moi, je continue de me rincer l'œil : une jolie fente rose entre deux cuisses bien charnues... Cela ne semble pas la gêner. Quand je pense que je vais me taper son fiancé ! *Le gendre idéal...*

-Pour l'instant, il fait le jeune homme, il jette sa gourme...

Délicieuses expressions, quelque peu surannées... Mais qui conviennent aux circonstances.

-... mais, après la cérémonie, tu n'a pas peur d'être à nouveau trompée ?

- Qu'il m'aime ou pas, répond-elle, qu'il soit fidèle ou non, ce n'est pas la question. Ce sont des préoccupations de midinettes. Mais j'exigerai de la discrétion : je n'accepterai jamais d'être la femme bafouée, celle qui a le rouge au front dans les salons, celle dont on a pitié... Celle aussi qui entend les chuchotements, quand elle a le dos tourné.

-Je croyais que tu étais jalouse.

-Je le suis. Et je lui garde toute ma rancœur. Mais une rancœur secrète. Ce n'est pas une raison pour gâcher une belle journée. Ma robe est déjà commandée... Je ne te dis pas le prix !

-N'aie crainte ! Je n'ai aucune accointance avec le percepueur, et je ne suis pas chargée de traquer *les signes extérieurs de richesse* !

Elle rit.

-Tu sais, le jour du mariage, c'est le plus beau de la vie d'une femme. Ce jour là, on la traite comme une reine : rien n'est trop beau pour elle. Il faut que tout soit réussi, que tout soit impeccable...

-Tout le décorum nuptial. Sur le parvis, les badauds admiratifs qui vous regardent, pantois, complètement sciés par tout ce luxe. Ils en restent comme deux ronds de flan ...

-Mais oui. Le long cortège en habit et toilette, la Rolls parée de lys et d'arums, le banquet de deux cents couverts dans un château... Tout est déjà prévu, réservé, payé par nos familles. Je n'ai pas honte de le dire : j'y tiens ! Et la bénédiction, prononcée par mon oncle, le grand vicaire, un petit coup de tendresse par là-dessus, comme la *cerise sur le gâteau*. J'y tiens.

Qu'important alors les cœurs gonflés d'orgueil et de ressentiments !

Et puis, il y aura aussi la nuit de noces. Elle s'y tiendra aussi bien qu'à table, et son cher et

tendre ne rechignera pas à la servir.

Maryvonne ne cache toujours pas ses charmes. Mon dernier orgasme remonte à une bonne demi-heure, et je sens monter une irrésistible envie de la violer par tous ces charmants orifices qu'elle persiste à me montrer.

-Tu verras, dit-elle en guise de conclusion, quand tu prépareras ton propre mariage.

Il vaudrait mieux qu'elle s'en aille, car j'ai prévu autre chose pour la soirée.

Enfin, elle se lève mollement, remonte sa culotte, laisse retomber sa jupe. Comme la mienne, elle est toute froissée... Nos étreintes ont été des plus passionnées.

Je lui demande :

-Tu me laisses la clé ?

-Pourquoi ?

-Je vais continuer à chercher... On ne peut pas s'en aller sans avoir rien trouvé.

-Tu m'as dit toi-même que c'était inutile.

-On ne sait jamais. Toi, tu es troublée par la jalousie. Je serai plus efficace puisque j'ai la tête froide.

Sur le pas de la porte, elle pleurniche derechef :

-Quand je pense qu'il a fait l'amour avec une autre femme !

Pour toute réponse, je l'embrasse sur la bouche, en fourrant ma langue.

-C'était bon ?

-Oui, dit-elle en épongeant ses larmes, tu es une véritable amie.

Une amie des plus proches. Avec qui on partage tout.

Elle est partie. Je peux appeler Charles-Henri, pour qu'il me rende compte de sa mission.

-Allô ?

-Laure à l'appareil. Je suis chez toi. J'étais avec Maryvonne, on a un peu fouillé...

-Elle est jalouse ?

-Ne t'inquiète pas, elle n'a rien découvert.

-Bah ! Du moment que le mariage tient toujours. Nos familles sont sur le pied de guerre !

-Et toi, où en es-tu ?

-Je passe la nuit avec Véronique. On a baisé d'enfer.

-Elle est contente ?

-Elle est ravie. Littéralement ravie !

-Tu avais la queue confortable ?

-J'étais en super forme ! Tu as raison : il y a tout ce qu'il faut ! Et j'ai même l'impression que les filles moches sont encore plus excitantes que les belles.

-Ça te paraît plus cochon, parce que tu n'es pas amoureux. C'est ça qui t'excite.

-Elle a de ces nichons !

-Des bonnets « E », au moins. Je connais.

-Un peu avachis, mais cela ne me déplaît pas : il faut de tout pour faire un monde. Et son cul ! Une apothéose ! Le tarmak de Roissy ! Quand on lui met la bite à la raie, on a l'impression de piloter un Boeing.

-J'espère que tu ne t'es pas égaré, que tu lui as bien butiné la fleur.

-Bien sûr ! Je suis un gentleman. Je dois à la vérité de dire que sa moule est des plus appétissantes, bien qu'un tant soit peu hirsute : une moule sauvageonne cela ne me déplaît pas, ça change de toutes les moules policées que j'ai pu voir auparavant. Entre deux énormes cuisses pleines de cellulite, une jolie fente, bien ciselée, qui laisse voir deux adorables nymphes toutes roses d'émotion, c'est à faire bander un mort !

Une moule sauvageonne ! Jusqu'où ira l'anticonformisme de Maître Piépanard, avocat à la Cour ?

-Je vois que tu y prends goût. Tu lui as fait un cunni ?

-Non, je suis passé tout de suite aux choses sérieuses.

-Il faudra lui en faire. Les filles adorent se faire sucer, être goûtées, dégustées, savourées... Enfin, si tu l'as bien ramonée, on peut considérer que c'est un début.

-J'ai gagné mes cinquante points ?

-Pas encore. Pour l'instant, ton score se monte au plus à une quinzaine de points. Il t'en manque encore 85. Pour les gagner, il faudra suivre mes instructions. Il y a un long parcours initiatique, des épreuves qui attendent le preux qui veut conquérir sa dame. C'est un chemin difficile et semé d'embûches, une sorte de quête du Graal.

-Bon, dit-il, un peu dépité, j'attends les ordres. J'y retourne. A plus.

Bon. Ça suit son cours.

Je peux m'amuser un peu. J'appelle les copines, qui attendent dans une voiture garée dans la rue.

-Venez, les filles ! La place est à nous.

Les voilà qui rappliquent. Mes deux copines de lycée : Nathalie la jolie blonde, et Stéphanie, beau brin de fille châtain clair aux reflets roux, pourvue de généreuses rondeurs... Deux créatures de rêve.

Elles m'embrassent.

-Tout d'abord, propose Nathalie, la plus réfléchie d'entre nous, il nous faut un drapeau.

Je m'étonne :

-Un drapeau ? Pourquoi.

-Rappelle-toi. Quand les Américains ont posé le pied sur la Lune, leur premier geste a été de planter le drapeau de leur pays.

-Tu veux faire flotter le drapeau français sur l'appart' de Charles-Henri ?

-Pas le drapeau français. Le drapeau de la féminité.

-C'est quoi, le drapeau de la féminité ?

-Une petite culotte, propose Stéphanie. Si possible avec plein de dentelles.

Nous nous regardons toutes les trois, et nous pouffons. Laquelle d'entre nous pourrait fournir un tel objet ?

Soudain, je me rappelle :

-Moi j'en ai une ! Dans mon sac à main. *Il faut tout prévoir.*

On m'acclame :

-Laure, tu as toujours de la ressource. Tu es géniale !

On décide de l'attacher à l'antenne du transistor, soigneusement déployée, avec l'élastique collé à la tige métallique au moyen de ruban adhésif.

Aux couleurs !

Salut militaire réglementaire, accompagné de la sonnerie idoine, braillée à tue-tête.

Il faut dire qu'elle est mignonne, ma petite culotte : entièrement diaphane, agrémentée de dentelles et de petits nœuds coquins, elle est destinée à mettre en valeur les charmes de celle qui la porte. C'est l'emblème idéal, un étendard pour monter à l'assaut, une bannière prête à flotter sur la victoire.

Nous posons le tout sur le bureau.

-On fouille ?

-Tu veux continuer à chercher des preuves de l'infidélité de Piépanard ? raille Stéphanie.
Tu sais bien que c'est avec toi qu'il veut coucher.

-On fouille pour se marrer.

Nous effectuons une fouille en règle des tiroirs, une véritable perquisition. Rien. Tout est clean. A part quelques photos de ma modeste personne, prises en douce avec son portable.

-Dis donc, Laure...

-Oui.

-Il t'a drôlement dans la peau !

-Je pense qu'il est très amoureux, et surtout qu'il a une grosse envie.

Il faut le comprendre, le pauvre ! Je suis ravissante, et les photos, même les plus mauvaises, le montrent bien. Par ailleurs, je suis piquante, spirituelle, et même un peu coquine... Comment ne pas m'aimer ?

-Il faut reconnaître que tu es bien foutue...

-Pas seulement bien foutue. Regarde mon visage : je suis vraiment très belle. Soyons franches.

-Et tu ne lui as rien donné ?

-Rien. Tant qu'il n'a pas rempli sa mission. A part quelques cunnilingus, bien sûr, pour mon plaisir personnel, et pour le tenir en lisière...

Nous passons dans la chambre. Là encore, tout est en ordre : le couvre-lit est bien tiré, symétriquement des deux côtés, l'armoire est close... On chercherait en vain une revue oubliée, un mouchoir sale, ou un simple grain de poussière sur les tables de nuit ou sur les lampes... Connaissant les hommes, je me dis que la *technicienne de surface* a bien travaillé.

-Mazette ! C'est une vraie fée du logis, ton Charles-Henri !

-Hummm !....

Stéphanie, la plus curieuse, ouvre l'armoire.

C'est une armoire énorme, comportant trois portes coulissantes, entièrement recouvertes de grands miroirs. Nous pouvons nous voir en pied, toutes les trois.

A l'intérieur, on découvre les costumes de Charles-Henri, les vestes, les pantalons, impeccablement pendus sur des cintres. Dans la partie lingère, les chemises soigneusement pliées, les pyjamas, les cravates et les ceintures de cuir semblent attendre une *revue de détail*.

-Je suppose, dit Stéphanie, que slips, caleçons, T-shirts et chaussettes sont dans la commode...

-Inutile de visiter. Les dessous masculins ne sont pas assez affriolants pour nous exciter !

-Explique-nous plutôt, demande la sage Nathalie, en quoi consiste la mission dont tu l'as chargé.

-Avant de consommer, il doit séduire une autre fille, et assurer son bonheur.

-Ooooh ! Quel programme !

Je sors de mon sac la photo de Véronique, qui passe aussitôt de main en main.

-Mais...s'exclame Stéphanie. Elle est boudin !

-Elle pèse au moins cent kilos, s'indigne Nathalie. Comment peut-on se laisser aller ainsi ?

Je rectifie :

-Cent quatorze.

-Et tu veux obliger ce pauvre garçon à sabrer cette mocheté ?

-Attention, dis-je sentencieusement, il n'y a pas de femme laide. UNE FEMME LAIDE, CELA N'EXISTE PAS ! Nous avons toutes du charme, ne serait-ce que notre jolie *petite fleur* intime, qui fait fantasmer la Terre entière.

-Tu as raison, concède Nathalie. C'est un bijou qui fascine, comme un diamant.

-Mais je préfère quand-même être jolie, bougonne Stéphanie.

-Je compte faire de Véronique une jolie ronde. Dodue, mais jolie. Mon travail de coach est déjà commencé : je vais lui faire perdre quelques kilos superflus, renouveler sa garde-robe, et lui apprendre les codes.

Une petite moue sceptique se dessine sur les visages.

-Elle a du pognon ? demande Nathalie, toujours pragmatique.

-Pas du tout. C'est une petite employée, sans le sou.

-Oh ! Alors ! Sa vie amoureuse me semble compromise.

-Toute femme a droit à l'amour, même moche et pauvre. C'est inscrit dans la Constitution.

-La Constitution s'occupe aussi de la baise ?

-Parfaitement. Nous sommes toutes libres et égales.

-On te croit. C'est toi la juriste.

Ah, quand même ! Il est bon que chacun prenne conscience que les principes démocratiques doivent s'appliquer partout, même dans les plumards.

-Je te fais remarquer, ergote Stéphanie, que tu n'as pas parlé des hommes.

-Il n'a pas à se plaindre, le « *pauvre garçon* ». C'est moi qu'il aura comme récompense pour ses efforts. Peut-on rêver mieux ?

-Non. Là encore, tu as raison.

Stéphanie fait glisser la dernière porte. Là encore, des vestes, des pantalons, une parka, deux pardessus... Tout au fond, il y a une boîte de carton.

-Ah ! Ah ! Regardez ça, les filles...

-Je crois qu'on a trouvé le pot aux roses, dit Nathalie. Sors-le. On va regarder ce qu'il y a dedans.

Le jardin secret de Maître Piépanard ! Ou plutôt, je subodore, une sorte de paradis de poche, réduit aux dimensions d'un carton.

S'y trouvent les dix derniers numéros de « *Brothel* », un magazine porno à parution mensuelle.

On se les partage. Certaines pages sont gondolées, froissées, visiblement fatiguées par une consultation frénétique et assidue.

A l'intérieur, des beautés, toutes plus sexy les unes que les autres, montrent leurs charmes... Chacune est identifiée par un prénom anglo-américain et est l'héroïne d'un scénario coquin, résumé en une quinzaine de clichés. Des lingerie qui bâillent, des jupes qui volent sous un courant d'air providentiel, des petites culottes baissées jusqu'à la base d'un postérieur agréablement rebondi... Des circonstances fortuites, qui donnent les points de vue les plus heureux sur des rondeurs mammaires, souvent très généreuses, sur des culs en attente de levrette, sur des moules en émoi...

-Humm ! Il ne s'ennuie pas, *ton* Charles-Henri.

Nathalie me montre sa trouvaille : un poster grand format, plié en quatre dans la revue, et qui en constitue la page centrale. Une beauté sophistiquée, parée de dentelles et de bijoux, maquillée très glamour... Un classique : porte-jarretelles, bas noirs, escarpins aux talons démesurés... Avec son abricot bien renflé, sa petite foufoune couleur de jais, sa jolie petite fente, dont une partie est visible entre ses cuisses entrouvertes, elle est vraiment mignonne.

-Elle a un joli visage, m'exclamé-je, ce qui déclenche aussitôt un fou-rire.

Mais pourtant, son visage *aussi* est joli. C'est une belle fille.

Je feuillette, moi aussi. La blonde et la brune sont couchées mollement l'une contre l'autre. Elles portent, elles aussi, l'uniforme traditionnel : porte-jarretelles, bas noirs, escarpins... La blonde a pris les seins de la brune, et semble s'en délecter. Sur la photo suivante, les lignes ont

bougé : c'est la brune qui est aux commandes : elle introduit délicatement un doigt aux ongles laqués de rouge dans la vulve de la blonde, tout en gratifiant l'objectif d'un regard salace. Ça va être la fête au clito !

Cette vision m'émeut. J'ai bien envie, moi aussi, d'un petit touche-pipi. Le gentil câlin avec Maryvonne commence à être un peu lointain, et je sens l'appétit qui revient. Surexcitée, je tourne rapidement les pages. La grande vedette de ce genre de revue, c'est la Vulve. On en voit de toutes les formes, et dans tous les états. Certaines sagement fermées, petites fentes discrètes, à peine visibles. Ce ne sont pas les plus nombreuses... La plupart sont largement ouvertes, voraces, goulues, débordantes de leurs bijoux, arborant comme des oriflammes leur capuchon tuméfié et leurs nymphes carminées, déployant la chair nacrée de leur grotte d'amour béante... Quelle revanche pour cet organe que la bienséance qualifie de honteux, banni de tout discours convenable, mais qui obsède sans relâche tous les esprits.

-Ouh !

Stéphanie a trouvé une photo pleine page : une adorable jeune fille, vêtue en tout et pour tout d'une culotte diaphane... La fine étoffe s'est prise dans la fente, y est devenue totalement transparente, si bien que l'ingénue nous dévoile tous les arcanes, tous les trésors de son intimité.

Voilà une utilisation rationnelle de la petite culotte, dont le rôle est de mettre en valeur nos charmes, et non de les cacher. Propos de coquine.

-Ouh ! La cramouille ! répète encore Stéphanie. Avec ça, les mecs ont la bite en acier trempé !

La photo passe de main en main. La page est particulièrement froissée, et nous devinons que cet icône est fréquemment l'objet des ferveurs de Maître Piépanard.

-C'est le bordel de la mère Paluche, dit Nathalie en guise de conclusion.

Certes, c'est bien un petit *One TwoTwo*, un *Chabanaïs*, ou un *Panier Fleuri* de poche, convocable à tout moment, plaisir mélancolique pour étudiant désargenté.

Je gémis.

-Quelle tristesse, pour un beau garçon comme lui, d'en arriver là !

- Ça devrait être interdit, proteste Nathalie.

Nous l'interrogeons du regard, stupéfaites de la voir jouer le rôle peu glorieux du censeur.

-C'est vrai, s'explique-t-elle. Ils s'épuisent à se branler, et après ils n'ont plus ni le temps ni la vigueur pour s'occuper de nous. Ils nous délaissent.

-Pas du tout, lui dis-je. Grâce à ces revues, ils ont la bite bien en forme, et c'est nous qui en profitons. Toute la journée, ils ne pensent qu'à notre joli petit con, et dès qu'ils nous voient, ils recherchent une opportunité de baise.

-Elle a raison, renchérit Stéphanie. Quand un garçon se branle, c'est pour s'entraîner à l'instar d'un sportif, et pour améliorer ainsi ses performances. Branlette le matin, copine contente le soir !

Mais Nathalie ne semble pas convaincue. C'est l'éternelle polémique entre les partisans de la branlette et ceux de la baise. Une nouvelle guerre de religion. Pourquoi ne pas tenter l'œcuménisme en réconciliant ces deux pratiques, louables l'une comme l'autre ?

-Regardez ! s'exclame Stéphanie. Il y a encore autre chose dans la boîte.

Une douzaine de grandes enveloppes de papier kraft occupe le fond du carton.

Sur la première, on peut lire : « Hortense, 16 08 2005 »

La perquisition se poursuit : nous l'ouvrons. Eberluées, nous découvrons à l'intérieur une petite culotte, défraîchie, quelque peu froissée, mais quand même affriolante. Nous éclatons de rire.

Souvenirs, souvenirs...

La seconde : « Laetitia, 21 04 2006 » nous réserve une surprise analogue. De même, la troisième : « Leïla, 04 07 2006 », sur laquelle figure la mention : « pucelage », écrite avec soin.

-Miséricorde ! m'écrié-je, ce sont les dépouilles opimes des conquêtes du *cher Maître* !

-Un vrai Barbe-Bleue ! dit Nathalie, outrée, croyant voir, dans ces enveloppes, les cadavres d'épouses suppliciées.

En tout cas, un homme méticuleux et organisé ! Je suppose que tout est bien rangé, dans sa mémoire comme dans son cœur.

-Il y a encore un truc !

Stéphanie poursuit sa fouille.

-Qu'est-ce que c'est ?

Elle vient de découvrir un sex-toy, un beau modèle à plusieurs vitesses. Le même que celui qu'elles m'ont offert pour mon anniversaire !

-Qu'est-ce qu'un garçon peut faire avec ça ? demande Nathalie, l'intello qui veut toujours comprendre le pourquoi du comment. Je suppose qu'il a *du répondant*, et qu'il n'a pas besoin, pour contenter ses petites amies de passage, du secours de la technologie.

Je la rassure :

-Du *répondant*, il y en a : j'ai vérifié. On ne peut pas confier Véronique à n'importe qui.

Stéphanie susurre :

- Tu sais Nathalie, les garçons aussi aiment vibrer... Tu ne veux pas que je te fasse un dessin ?

Nous rions toutes les trois. Nathalie rosit : elle n'aime pas être la dernière à comprendre.

Je reprends la direction des opérations :

-Maintenant que l'enquête est finie, voici l'heure du réconfort. Dans le salon, j'ai remarqué que la cave à liqueur du maître de céans était bien garnie. Qui veut un whisky ?

Trois volontaires lèvent le doigt.

-Pour assurer notre domination sur ce territoire, suggère Stéphanie, nous devons nous mettre nues, et arborer fièrement nos seins et nos vulves.

Nathalie et moi, nous approuvons en chœur :

-C'est vrai !

Et j'ajoute :

-Déshabillez-vous pendant que je vais chercher les verres.

Moi, je me dévêts au milieu du salon, jetant mes habits sur les fauteuils. Fière de me promener toute nue dans toutes les pièces de l'appartement, je ne garde que mes escarpins.

Je suis bientôt de retour dans la chambre, porteuse d'un plateau supportant trois verres généreusement remplis.

En guise de sonnerie de victoire, je claironne :

- Et si Maître Piépanard revient, il faudra qu'il paie de sa personne !

-Tout à fait ! s'exclame Stéphanie, en brandissant le sex-toy. Puisqu'il aime vibrer, je vais le faire vibrer !

-Moi, dit Nathalie, pointant son index vers sa fente intime, je lui réserve autre chose. Il faudra qu'il me dise si elle est parfumée à la vanille ou à la menthe.

Nous choquons nos verres, dans une ambiance joyeuse et conviviale de corps de garde.

Les grands miroirs qui garnissent les portes de l'armoire reflètent trois filles un peu paf, et complètement nues. Trois paires de seins qui se balancent harmonieusement, et trois fufounes : une blonde, très rase, un simple duvet qui ne cache pratiquement pas la fente, une châtain clair,

épilée entre les jambes, et la mienne, une adorable touffe d'un noir profond, soigneusement entretenue, qui me coiffe la moule sans la cacher.

Nathalie me palpe les seins, s'amuse à en titiller les pointes pour les faire s'ériger. Stéphanie s'est retournée, pour mirer ses fesses dans la glace.

La nuit va être chaude !

Déjà, les mains s'égarent volontiers un peu partout.

Stéphanie se contorsionne, se met à quatre pattes pour voir le reflet de sa chatte dans le miroir. Elle prétend que notre domination ne sera complète que si nous y mirons nos attributs féminins.

La blonde Nathalie me lâche et se baisse pour lui tâter le sexe.

-Oh ! s'exclame-t-elle, faisant mine d'être choquée. Tu es dans un bel état, Stéphanie !

Puis, s'adressant à moi :

-Mets ta main : elle a le clito tout gonflé !

-C'est ma foi vrai ! dis-je, après vérification, tandis que l'intéressée pousse un rire suraigu de pucelle troussée. Mais je crois que nous sommes toutes dans cet état.

Stéphanie a toujours été de nous trois la plus prompte, celle qui progresse le plus vite sur le chemin du plaisir amoureux.

Nous décidons d'occuper le lit. Je me glisse sous les draps, entre mes deux amies. Je devine leur envie de m'offrir tout un bouquet de jouissances. Ça va être ma fête !

J'ai glissé ma main droite entre les cuisses de Nathalie, et la gauche entre celles de Stéphanie. Je me régale les doigts en leur caressant le sexe. O délices ! Moment de calme, d'affection, de tendresse...

Attaque éclair ! Nathalie m'embrasse, me fourre sa langue en pleine bouche, jusqu'à la glotte. Je peux à peine respirer. En même temps, elle en profite pour me peloter les seins, elle me titille les bouts, fait tourner doucement ses doigts sur mes aréoles... Elle sait que j'adore ça, que ça me rend folle.

Un deuxième front s'ouvre aussitôt. Quelque chose de mouillé est entré dans ma moule : la langue de Stéphanie. Elle est toute chaude, un peu râpeuse. Elle se lance à l'assaut du poste de commandement, le clitoris... Il est dans un bel état : igné, turgescence, il lance des signaux de détresse qui me traversent de part en part... Je vais capituler sans condition, m'offrir aux vainqueurs... Aux vainqueuses, devrais-je dire.

Stéphanie avance à marche forcée, tambour battant... Elle m'a ouvert le sexe de ses deux doigts, elle plonge sa langue dans ma grotte d'amour, à la recherche du mystérieux point G. Elle me travaille de la langue avec une habileté au-dessus de tout éloge. A l'Assemblée, un orateur ne ferait pas mieux avec l'organe de la parole, ni un avocat lors de sa plaidoirie devant la cour... A cette tribune improvisée, Stéphanie se montre particulièrement éloquente, et je dois dire que le sujet de son discours vaut bien tous les débats politiques ou judiciaires du monde.

La soudaineté de l'attaque me fait pousser un cri de surprise. Nathalie avait retiré sa langue pour reprendre son souffle.

Elle me fourre aussitôt la pointe de son sein dans la bouche. Je commence à téter, à sucer, à travailler de ma langue cette pointe dure et carminée que je tiens entre mes lèvres. En même temps, je commence à branler ma blonde amie... A la naissance de sa moule, je sens un petit dôme bien dur, un petit bouton de plaisir qui ne demande qu'à éclore ! J'imprime aussitôt une caresse régulière : je connais bien mon amie, et je sais du bout des doigts le rythme qui lui est le plus favorable. Elle pousse un long soupir d'aise. De temps à autre, une petite incursion d'une phalange entre ses nymphes me renseigne sur son état de lubrification.

C'est en bonne voie.

Je lui susurre :

-Fais quelque chose pour Stéphanie, elle est trop loin pour moi.

Reptation entre les draps. Tout en me laissant ses seins, elle avance sa main vers le cul de Stéphanie.

-Trop loin pour moi aussi. Désolée.

-Ne vous en faites pas, les filles, dit l'intéressée qui vient de sortir sa langue de sa prison d'amour, je me branle toute seule de la main droite. Je suis déjà presque au point, et je prendrai mon pied en même temps que vous.

Nathalie vient d'empalmer mes deux seins. Elle frotte mes tétons d'un mouvement tournant de ses paumes. Ça me rend électrique. J'écarte encore plus les cuisses pour offrir mon sexe, ce qui facilite la percée de Stéphanie...

-Ouh !

La chatte de Nathalie vient de baver. Mes doigts sont tout mouillés, je les porte à la bouche pour les sucer. Un nectar doux et parfumé, un verjus aux arômes les plus délicats... *Gouleyant. Un œnologue dirait sans hésiter qu'il a « de la cuisse ».*

Stéphanie m'écarte les fesses... Elle a toutes les audaces ! Toutes les familiarités. Son doigt dans ma raie... Elle me masse doucement l'anus. Ça me fait du bien. J'ai envie de ronronner comme un chat. Je ferme les yeux. Elle me donne un long baiser sur la chatte, avec la langue.

Nathalie s'est pelotonnée en position fœtale, avec deux de mes doigts dans son petit nid d'amour. Je la pistonne tendrement. Elle respire profondément, elle est sur le point d'aboutir.

Trois filles se caressent, rêveusement. Doucement.

Tout à coup, Stéphanie passe à l'attaque. C'est l'estocade finale. Elle s'est accroupie sur mon bas-ventre, en position pour se frotter. Nous sommes moule contre moule, nos toisons intimes sont mêlées, nos clitos se font la bise. Elle frotte. Elle lime comme une forcenée ! Nos chattes grandes ouvertes sont brûlantes, et débordent de nectars et de fragrances. Nos pubis sont chauds, gluants, nos poils trempés collent à la peau... Stéphanie, en plein effort, ahane un souffle rauque. Elle éructe :

-Salope ! Tu aimes ça ? Tu aimes ça ? Ça te plaît de gouiner ? Cochonne ! Tu n'es qu'une chatte en chaleur, une vulve béante et vorace ! Attend ! Je vais te faire jouir !

Les mots salaces décuplent son ardeur.

Je sens ses chairs labourer les miennes, sillons ouverts qui, mutuellement, s'ensemencent. L'orgasme frappe, violent, irréprensible. Il me secoue, me déchire. Il vient de partout, de chaque fibre de mon être... De mes seins, dont Nathalie frotte obstinément les pointes, allumettes du désir prêtes à s'embraser... De ma moule, forge sublime que travaille Stéphanie, métal rougeoyant forgé à coup de butoir. Mon puits d'amour, encore imprégné de caresse et d'effleurements se contracte en un spasme long et sublime, paradisiaque. Mon clito, planté dans la grotte humide et frémissante de ma partenaire, éclate en gerbes de fleurs et de feu... Tout mon con a explosé ! Mon anus même, orifice voué aux fonctions les plus humbles, se délecte encore des caresses qu'il a reçues, et participe à cet accord final. Dans mon corps tout entier, les trépidations du plaisir se croisent, se chevauchent et se mêlent en un suave ouragan.

Mais surtout, la jouissance est dans ma tête. Blottie entre mes deux amies, je sens leur tendresse et leur amour pénétrer en moi, comme par osmose. Leur audace a triomphé de tous les tabous, de tous les interdits pour m'offrir l'éclatant bouquet de l'obscénité partagée.

D'une détente des cuisses, j'ai désarçonné ma cavalière, qui est venue se plaquer contre moi, seins contre seins... Elle pousse un cri strident en portant la main à son con : elle aussi, elle

jouit. Nathalie frémit, mes doigts, toujours enfoncé en elle, continuent à la travailler. Elle part à son tour. Fusée pour le septième ciel. En voiture !

Pantelantes, nous reprenons haleine.

C'est la pause. Etroitement enlacées, nous refaisons nos forces pour les assauts futurs, car nous n'avons pas l'intention de nous en tenir là.

-Dis-donc, Laure ?...

C'est la sage Nathalie qui me questionne.

-Oui ?

-Tu racontes toujours tes aventures dans tes livres ?

-Bien sûr.

-Même tes exploits sexuels ?

-Surtout mes exploits sexuels.

-Tu n'as pas peur de choquer tes lecteurs ? Il y a des choses qu'on fait mais dont on ne parle pas.

-Ouais, grince Stéphanie, qui émerge peu à peu de son orgasme, le monde n'est pas franc du collier.

-Choqués ? Pourquoi seraient-ils choqués. Ce qu'on peut lire dans les romans de guerre est bien pire. Voulez-vous que je rédige un récit de guerre ? « Les poilus escaladent l'échelle, jaillissent de la tranchée, suivis par le sous-off qui les menace de son revolver, pour parer à toute défaillance... Munis de cisailles, ils se ruent sur les barbelés ennemis. Les canons « *boches* » les prennent pour cible, à moins que ce ne soient les canons français, mal renseignés, on ne sait pas trop. Un obus. Un groupe de soldat est pulvérisé. La terre retombe lentement, avec des morceaux de corps, des bras, des jambes, des têtes... Des débris qu'on aura du mal à rassembler dans les cercueils. Un puzzle. Sur les barbelés, des tripes pendouillent, pleines de sang et de merde. »

-Beurk !

-« Plus loin, les brancardiers relèvent un blessé... Il a eu la mâchoire inférieure et le nez emportés par un obus. Son visage n'est qu'une bouillie sanglante et il sent abominablement mauvais. Il est là depuis plusieurs heures, sans même pouvoir crier sa douleur... »

-Le pauvre, dit Nathalie, s'il survit, il devra se cacher comme un paria. Il ne pourra jamais être aimé d'une femme.

-Ou alors d'un horrible boudin, suggère Stéphanie. Une fille tellement moche qu'elle n'arrive pas à se caser.

Je rectifie :

-Même pas d'un affreux boudin. Car il porte le malheur sur son visage, et le malheur fait peur : on croit que c'est contagieux.

-Tu nous déprimes !

-« On transporte le blessé au poste de secours. Il n'y a plus de place, et il doit attendre dehors qu'une ambulance vienne le transporter à l'arrière... A côté, des malades atteints du typhus crèvent lentement, pleins de boue et d'excréments... A l'intérieur du poste, le chirurgien militaire opère depuis douze heures. Il faut couper des bras et des jambes, car la gangrène gonfle les chairs et, si on repoussait l'opération, ce serait la mort assurée... Il n'y a plus d'anesthésique, alors on a donné au blessé un bon coup de gnôle. Ça, il y en a toujours : la même que celle qu'on distribue pour monter à l'assaut. Bien frelatée. On lui fait mordre une sorte de bâton entouré de feutre. On entend le bruit de la scie, puis le choc mou de la jambe coupée qui va rejoindre les autres sur un tas sanguinolent de chairs putrides. Il a tourné de l'œil. Tant mieux pour lui. Plus loin, d'autres blessés gémissent sur leur grabat. Certains supplient qu'on les achève... L'air est

saturé d'une odeur de charogne, de pus, de sanie, de sueur et de merde. La puanteur est atroce. »

-Arrête !

-Pourquoi ? C'est ce qu'on peut lire dans les récits de guerre. Des livres tout à fait honorables, qu'on peut trouver dans toutes les bonnes librairies.

-Mais nous, on aime mieux les aventures du petit Clitoris. C'est plus poétique.

-Tu as raison, Stéphanie. C'est notre chérubin, notre petit prince...

-Bien au chaud dans nos chairs, il est heureux, comme le Pape dans son Vatican.

-Certes, approuvé-je, mais son existence est nettement plus mouvementée.

-Vive Son Altesse Clito 1^{er} ! clame Stéphanie.

Puis, toutes les trois en chœur, sans nous soucier des voisins, nous scandons à tue-tête :

- Clitoris ! Au pouvoir ! Clitoris ! Au pouvoir ! Clitoris ! Au pouvoir !

Une manif au plumard. Nous nous trémoussons, dans les draps froissés, moites de toutes nos sécrétions.

Nous ne dormons guère de la nuit.

Le lendemain, nous laissons au cher maître un lit défoncé, une chambre dévastée, mise à sac comme une ville conquise, et... le parfum subtil de nos trois corps en rut !

11

Monsieur « le »...

Traversez le rond-point, deuxième sortie.

Encore un rond-point ! Le douzième.

La route départementale est coupée par une autre route départementale. Une pancarte signale la plate-forme ferroviaire où on charge le sable extrait de la carrière, une autre indique, au-delà du champ de betteraves, la gare de la localité, désaffectée depuis vingt ans.

Je freine et j'aborde prudemment l'anneau de bitume.

Pas un chat.

Je continue tout droit, en direction du village.

C'est dans les années quatre-vingt que la maladie des ronds-points a fait son apparition. *Découverte géniale !* On a remplacé les ronds-points avec priorité à droite, générateurs d'embouteillages, par des ronds-points avec priorité à gauche où, dès qu'il y a un tant soit peu de circulation, il est impossible de pénétrer sans violer la priorité.

Moi, je ne m'en souviens pas, j'étais encore petite, mais cette découverte a aussitôt fait fureur. Toutes les autorités locales, maires, conseils généraux ou régionaux, on voulu avoir le leur. Ce qui explique leur multiplication, leur prolifération. La maladie gagnait, s'étendait, infectait jusqu'aux campagnes les plus reculées, aucune prophylaxie, aucune quarantaine ne parvenait à l'endiguer.

Traversez le rond-point. Première sortie.

Un autre rond-point !

Première sortie ?

Il n'y en a pas d'autre. Outre la route sur laquelle je circule, il n'y aboutit qu'un petit chemin de terre, creusé d'ornières par les roues des tracteurs, et qui se perd au loin dans les champs. Inconnu de la carte GPS.

Un coup de volant et je tourne sur ce manège improvisé. Je commence à en avoir plein les bras. Ras-le bol des ronds-points !

Il fait beau. Il fait chaud. Je suis moite, malgré ma tenue d'été : jupe trapèze beige clair, assez courte, chemisier sans manche, sandales à talons compensés... je n'ai même pas mis de bas.

Je n'ai toujours croisé personne. Toute la contrée semble plongée dans une sorte de torpeur.

Enfin, voilà le village, annoncé par le traditionnel panneau encadré de rouge :
sur SEILLE

 MONT

Des petites maisons sans caractère, serrées les unes contre les autres, chacune au centre d'un minuscule lopin.

Un écriteau m'avertit :

*Pour votre sécurité
Le Conseil Général construit un rond-point.*

Sympa. On se préoccupe de la sécurité des automobilistes.
Traversez le rond-point. Troisième sortie.
Suit le traditionnel panneau triangulaire :

Vous n'avez pas la priorité.

Tant mieux. Ça me laisse le temps de chercher des yeux la direction de la maison du Maire, avec qui j'ai rendez-vous, pour une mission qu'on n'a pas voulu me préciser en totalité. Au cabinet d'avocats, on m'a donné un bout de papier avec l'adresse, les clés de la voiture, la carte grise, et l'exaspérante petite boîte traverseuse de ronds-points. On m'a dit, sans plus de commentaires : « il vous attend ».

Monsieur Robert Lattrick, Député-Maire de Monteroy sur Seille est une figure importante du « PPP », Parti « Partage et Progrès ». La « Gauche », voire même la gauche de la gauche. Le Parti pourfendeur des inégalités, défenseur des pauvres et des déshérités...

Une forte personnalité, à qui les gazettes prédisent un destin national. Mais chut !

De quoi être impressionnée. Enfin... Une autre le serait peut-être, mais pas moi. Je sais que, dans chaque grand Monsieur, se cache un petit bonhomme.

J'aperçois, au milieu du groupe compact des maisons, blotties les unes contre les autres comme pour se tenir chaud, une grande propriété arborée, une trouée verte dans un univers bétonné, sur laquelle trône une sorte de manoir. Je devine que c'est là.

Maître et serviteurs !

Cette fois, le rond-point sur lequel je me suis engagée est assez vaste. Le centre, est planté de fleurs, et orné d'une énorme betterave en ciment, pourvue d'un panache de feuilles vertes en plastique, du plus bel effet. Cette sculpture, visiblement destinée à rompre l'harassante monotonie du lieu, prétend aussi à l'humour.

Toutes les rues du village aboutissent au rond-point : noyées dans le sommeil de cet après-midi torride, elles ne laissent deviner aucune activité, aucune vie... Le désert !

La grille est ouverte. Une allée bordée d'arbres mène à la villa du Député Maire, vaste bâtisse de construction récente, mais néanmoins flanquée de deux tours qui lui donnent l'aspect d'une gentilhommière.

89 tue la noblesse ? Pas toujours.

Un large perron de marbre blanc, encadré de part et d'autre par deux lions de pierre poussant une boule, donne accès à une terrasse immaculée où s'alignent six arbustes dans des jarres d'Anduze, symétriquement disposées...

Je me gare au pied des marches, à côté d'une superbe berline de marque allemande, aux vitres fumées, ornée d'une cocarde « Assemblée Nationale ».

Dans un pays soucieux d'égalité, il importe de savoir tout de suite à qui on a affaire...

Je remarque aussi une petite bagnole, bien française celle-là. Un peu miteuse. J'en déduis qu'un autre visiteur est déjà là.

Je monte rapidement les cinq marches, et une double porte vitrée, ouverte à deux battants, me donne accès à un vaste hall d'entrée.

Le dallage de marbre blanc s'y continue, rehaussé cette fois de bouchons de porphyre, et presque entièrement recouvert par un tapis de Perse en velours de soie, aux motifs floraux. Le plafond, situé à une hauteur démesurée, est ajouré d'une verrière ovale ornée d'un vitrail. De chaque côté pendent deux énormes lustre à pendeloques de cristal et aux innombrables bougies électriques qui semblent flotter dans les airs...

Un homme se tient à côté de l'imposant escalier muni d'une rampe de fer forgé, qui donne accès aux étages... Important, bedonnant, vêtu d'un costume trois pièces gris fer et arborant un ruban rouge à la boutonnière. Je devine qu'il s'agit de Monsieur le Député Maire en personne. Entre cinquante et soixante ans, pas très grand, laid, avec un large visage un peu vulgaire, des cheveux grisonnant, un bouton sur le nez, une bouche vermeille, carnassière... *Un vampire ?* Il me dégoûte tout de suite.

A côté, une femme. Sa femme probablement. Beaucoup plus jeune, environ trente-cinq ans, quarante tout au plus... Très élégante, et même jolie avec ses cheveux blonds, mi longs, qui encadrent un visage rond, au teint clair. Elle n'a pas une ride.

Ils font face à un homme que je ne peux voir que de dos. J'ai l'impression que mon arrivée soudaine a interrompu une conversation quelque peu animée.

Instinctivement, l'inconnu se retourne.

Sapristi ! C'est lui !

Il est trop occupé pour jeter un coup d'œil sur la nouvelle arrivante, mais moi je l'ai reconnu. C'est l'homme qui était présent dans le compartiment de chemin de fer, le jour où j'ai fait la connaissance d'Edwige. L'homme avec qui j'ai dansé le zouk, à la discothèque....Que fait-il là ?

-J'ai un rendez-vous, dit la voix hautaine du parlementaire. Je ne peux pas vous recevoir aujourd'hui. Prenez rendez-vous au secrétariat, en mairie.

Un larbin en gilet rayé conduit l'importun vers la sortie.

Puis, se tournant vers moi :

-Maître Clérioux, je présume ?

Il me détaille de la tête aux pieds, jette un coup d'œil gourmand dans mon corsage, un peu échancré par cette chaude journée... Son regard s'attarde sur l'ourlet de ma jupe, qui s'arrête à cinq centimètre au-dessus du genou. Visiblement, il jauge ce qu'il y a dessous : mon petit cul sympa avec ses accessoires... *Ah, pense-t-il, si je pouvais soulever, je pourrais mieux me rendre compte !* Il le pense si fort que je crois l'entendre penser.

Ça va être gai ! Surtout qu'il n'est pas beau. Et en plus, antipathique.

Instinctivement, je tire un peu sur ma jupe pour en cacher le plus possible.

-Passons dans mon bureau.

Je le suis dans une petite pièce donnant directement sur le hall d'entrée...On marche sur un

magnifique tapis d'Orient... Un vrai Tabriz aux motifs géométriques, avec un macaron central rouge vif. Il semble si confortable qu'il me donne l'envie d'ôter mes chaussures et de marcher pieds nus.

Une élégante petite vitrine trône au centre de la pièce. En verre très épais sur une fine structure en inox, munie de deux impressionnantes serrures d'acier brillant. Sur la tablette inférieure, on peut admirer un vase Ming, de porcelaine bleue et blanche, arborant un dragon sur son ventre pansu.

La tablette supérieure présente une curieuse collection d'une quinzaine de montres. On croirait la devanture d'un horloger. Les plus prestigieuses marques de l'horlogerie, helvétiques pour la plupart, y sont représentées : sur les cadrans, je peux lire Breitling, Hublot, Oméga, Jaeger-Lecoultré... Il y a même une Patek Philippe.

-La vitre est à l'épreuve des balles, me confie M. le Député. Pensez donc, il y en a pour plus de cinq cent mille... sans compter le vase.

Il faut reconnaître qu'elles sont magnifiques. J'en vois une qui me plairait bien : en or rose, avec bracelet du même métal. Le cadran est suffisamment petit pour être au poignet d'une jolie femme, et même d'une très jolie, comme moi. À côté, un chronographe extra plat avec ses multiples cadrans et ses aiguilles en or voisine avec une large montre de métal blanc, sans doute un métal exotique, peut-être du rhénium ou du palladium... Plus loin, une autre exhibe tous ses rouages : seul le tour du cadran est opaque et muni de chiffres romains. Elle possède d'élégantes aiguilles ajourées, et les chiffres 3, 6, 9 et 12 sont remplacés par des petits diamants. J'admire aussi son fabuleux bracelet en peau de python.

La mienne, je la cache prestement derrière mon dos. Pourtant, elle m'a été offerte par mon père, un ténor du barreau. Je n'ose pas dire la marque, de crainte de faire *pue-la-sueur*, mais il l'a achetée chez un grand joaillier de la place Vendôme, pour la bagatelle de deux mille euros... À côté de ces merveilles, je me sens un peu ridicule.

Elle me donne l'heure quand même !

-Vous admirez mes montres ? Elles sont belles, n'est-ce pas ?

Il les admire aussi, tel Pygmalion admirant Galatée. Pendant ce temps là, il cesse de lorgner mes jambes.

-Que voulez-vous, je suis un passionné de la précision suisse. Regardez celle que je porte au poignet, dit-il en retroussant sa manche. Une merveille : étanche par cent mètre de fond, elle indique le jour de la semaine, la date, et même les phases de la lune. Elle ne m'a coûté que trente-neuf mille... Une affaire !

J'observe à la dérobée le quasi sexagénaire bedonnant et rassis. Plonge-t-il souvent à cent mètre de fond ? Combien de fois s'est-il enquis des phases de la lune, même sur le plancher des vaches ? Perplexité.

-Je remarque, dis-je pour le flatter, qu'elles sont toutes parfaitement à l'heure.

-Pas du tout ! Elles sont à l'heure de demain. Un homme de gauche se doit d'être en avance sur son temps.

Quelle fine saillie ! Je réponds par un sourire poli.

-Revenons à nos affaires, propose-t-il.

Il me désigne une chaise capitonnée, face à un grand bureau Louis XV en marqueterie, pourvu d'ornements de bronze dorés. Je m'assois, en évitant de croiser les jambes, et en tirant de nouveau sur le tissu, car il a toujours l'œil braqué sur moi.

Monsieur le Député prend place dans l'imposant fauteuil de cuir à haut dossier, coupe la luxueuse chaîne Hi Fi qui diffusait de la musique douce...

-Ils ont toutes les audaces, récrimine-t-il.

Je ne demande aucune explication, mais je devine qu'il fait allusion à l'homme qu'il vient d'éconduire. J'attends qu'il vide son sac de lui-même. Je me borne à admirer l'élégante bibliothèque moderne en chêne cérusé, qui occupe tout un pan de mur. Sur les rayonnages s'alignent de superbes ouvrages, que je devine fort coûteux, ainsi que plusieurs sculptures dans lesquelles je reconnais la patte de plusieurs artistes contemporains de renom. Les autres murs sont ornés de tableaux, dont un Corot et un Degas, dans d'élégants cadres. On voit tout de suite que ce ne sont pas des copies...

Malgré mon silence, il me précise :

-Sous prétexte que j'ai été condamné pour prise illégale d'intérêt, on m'envoie l'huissier !

Ainsi, je m'étais trompée ! Il n'est pas agent du fisc, mais huissier !

Serait-ce le motif de ce rendez-vous ? Mais pourquoi un tel mystère ? Les prises illégales d'intérêt sont monnaie courante.

-Une condamnation ? Mais pourquoi ?

-C'est une longue histoire, précise Madame.

Je remarque alors qu'elle nous a accompagnés et qu'elle se tient debout derrière moi.

-Quand mon mari a été élu maire, poursuit-elle, je suis devenue PDG de l'entreprise de travaux publics qu'il dirigeait jusqu'alors... Vous comprenez, il ne pouvait pas commander des travaux en tant que maire et les exécuter en tant qu'entrepreneur.

-Oui, je comprends.

-On a aussi changé la raison sociale.

-Bien entendu.

Je commence à mieux comprendre la prolifération des ronds-points.

-Mon mari a beaucoup fait pour la commune. C'est lui qui a réalisé tous ces lotissements, pour permettre aux *ménages modestes* d'acquérir une maison à un prix abordable...

Un bienfaiteur !

Mais, tout *entreprenant* qu'il soit, il répugne à se louer lui-même. On a de ces pudeurs ! Madame est venue à cette fin.

-En tant qu'élu local, dit-il néanmoins, j'ai beaucoup travaillé pour mes concitoyens... Quand j'étais Président du Conseil général, je n'ai pas ménagé ma peine. N'est-ce pas, Chloé ?

-Oui, approuve-t-elle. Tu n'étais pas souvent à la maison.

-Aux dernières élections, le département a basculé à droite. Vous savez ce qu'ils ont fait ?

Chloé hoche la tête.

-Mon successeur a porté plainte ! Sous prétexte qu'il n'y avait pas eu d'appels d'offres pour certains marchés. Vous comprenez, parfois il faut aller vite. On n'a pas toujours le temps...

Pour comprendre, je comprends... Mais Monsieur le Député Maire est notre client, il faut se montrer diplomate. J'abonde dans son sens :

-Oui. Les règlements sont parfois trop contraignants.

Madame soupire :

-Quelle ingratitude ! Mon mari est un homme si droit. L'honnêteté même.

Il geint :

-Pensez donc ! Suite à ma condamnation, j'ai été exclu du Parti ! A l'Assemblée, j'ai maintenant l'étiquette « divers gauche »

-Le département a fait faire un audit. Ils prétendent qu'il y a eu un surcoût, et il faut payer des dommages et intérêts...

Ah ! Ah ! Voilà donc...

-Ils m'ont envoyé l'huissier. Cet affreux bonhomme que vous avez vu. Il m'a présenté une injonction à payer. Il prétendait aller partout dans la maison, chiffrer la valeur de mes meubles et de mes objets d'art. Vous vous rendez compte ?

J'approuve, à haute voix :

-Quelle insolence !

-Me saisir ! Moi ! Un Député Maire !

Plongée dans un abîme d'amertume, Chloé soupire derechef :

-Comment peut-on être huissier ?

Puis, elle ajoute, dédaigneuse :

-C'est le comble de la médiocrité.

Lui, il reprend son antienne de bourgeois ulcéré à l'idée de voir ses meubles entassés sur le pas de sa porte, prêts à être embarqués pour une salle des ventes, comme ceux d'un quelconque chômeur.

-Moi ! Un élu de la Nation. Me saisir ! Vous vous rendez compte ?

Je reste coite. Je le laisse donner libre cours à son ire. Mais j'ai hâte qu'il me dise ce qu'il attend de moi, et que je puisse partir.

-Les ingrats, reprend Madame. Quand je pense à tout le travail accompli, en particulier en faveur *des plus démunis*... Mon pauvre Robert ! Quand je pense à ce que tu as souffert !

-N'aie aucune inquiétude, Chloé. Les électeurs savent ce qu'ils me doivent, et le jour venu, ils sauront se montrer reconnaissants.

Je me suis redressée sur mon siège. Ma jupe a un peu glissé, découvrant quelques centimètres de cuisses, aussitôt investis par le regard vorace de l'élu.

-Mais je ne me laisserai pas faire, poursuit-il d'un ton rogue. Je ne paierai pas. J'en ai encore sous la semelle...

Profitant d'un silence, je me hasarde à demander :

-Vous comptez faire appel ? Faire valoir l'immunité parlementaire pour arguer de la nullité de cette condamnation ? Je crains que...

Il me coupe la parole :

-Pas du tout, mon petit. Pas du tout. Je vous ai fait venir pour une toute autre affaire, beaucoup plus délicate.

C'est donc qu'il y a autre chose...

-Hum ! fait-il, pour s'éclaircir la voix.

Je suis toute ouïe, la curiosité en éveil.

-Je veux me présenter aux élections sénatoriales...

-Mais... Je croyais que vous étiez déjà député ?

-Je le suis. Mais les élections législatives sont dans deux ans. Un scrutin, c'est toujours aléatoire, surtout que je n'aurai pas l'investiture d'un grand parti politique... Si je suis élu sénateur, je suis tranquille pour neuf ans.

-Je comprends, dis-je, non sans quelque insolence, lorsque ce mandat de sénateur touchera à sa fin, vous serez de nouveau candidat aux législatives. Et ainsi de suite.

Il ne relève pas la provocation.

-Exactement ! Vous savez, c'est très difficile de mener une carrière de parlementaire sans interruption.

La crainte du chômage, comme à l'usine !

-Mais, vos autres mandats : maire, conseiller général, président de la communauté urbaine.... Ce n'est pas trop prenant ?

Moi, j'aurais le tournis...

-Pas du tout ! Pas du tout ! Pas du tout ! Et puis, il faut une implantation locale, pour rester proche du peuple

-C'est vrai, intervient Madame. Ce serait une telle déception pour les électeurs, s'il renonçait à ses mandats locaux !

Bien. Je comprends que ledit Robert, à l'instar de Tartarin, est un redoutable chasseur de casquettes... Il faut bien gagner son beefsteak !

-Où est la difficulté, Monsieur le Député ?

-C'est que...

Nouveau raclement de gorge.

-Mon sempiternel adversaire, Julien Sanlsoux, se présente contre moi. Le parti lui a donné l'investiture... Il ne peut pas me piffer. C'est logique, puisqu'on est du même bord...

Logique, en effet, c'est la concurrence pour un siège qui peut être gagné.

-Mais tu es bien mieux implanté, couine Chloé, c'est toi qui dois l'emporter.

-C'est qu'il y a...

Nouveau raclement de gorge. Plus profond et plus guttural.

-Tu veux parler de ces fameuses photos ? suggère Chloé.

-C'est la raison pour laquelle je vous ai convoquée, Mademoiselle.

Je fais l'étonnée :

-Des photos ?

-Oui, euh...

-Des photos pourraient empêcher votre élection ? Je ne vois pas pourquoi.

En réalité, je vois parfaitement.

-Ce sont des photos un peu... spéciales, avoue-t-il enfin.

-Vous voulez dire, compromettantes ?

-C'est pas très loyal, j'ai été pris au téléobjectif, en compagnie de plusieurs « jeunes personnes »...

Ça commence à devenir croustillant. Finalement, malgré le regard salace de l'individu, je ne regrette pas d'être venue.

Je réprime un sourire, et je continue de feindre la naïveté :

-Mais, la compagnie de jeunes femmes ne signifie pas nécessairement l'adultère.

-Ces photos sont des plus explicites, intervient Chloé, il nous en a envoyé les tirages. Hélas, il a conservé les négatifs.

Je vois d'ici : de belles galipettes en couleurs...

-Elles m'ont provoqué, plaide-t-il. J'ai été piégé.

-Quelle honte, s'indigne Madame, de s'attaquer à un homme respectable. Ce sont des... des...

Elle cherche un terme suffisamment grossier pour accabler ces *misérables créatures*, mais pas trop, pour épargner sa propre respectabilité.

-... des pétasses, dit-elle enfin.

Plaignons de tout cœur ce pauvre politicien, en but aux menées de ces femmes impudiques !

Celui-ci renchérit :

-Que de bassesse en l'âme humaine ! Tout cela pour ruiner la carrière d'un brillant homme d'Etat, promis aux plus hautes fonctions !

-Et puis, Robert, il y a aussi cette cassette... Il faut que tu lui dises, à l'avocate, si tu veux

qu'elle prenne en main tout le dossier.

Il hésite, avale sa salive... Consent, *in fine*, à se mettre à table :

-Ah oui, dit-il péniblement, cette jeune militante du Parti, qui prétend que je l'ai violée... le jour du colloque sur les droits des femmes !

Accouchement dans la douleur. Il termine, expulsant le placenta : *délivrance* :

-Une journaliste bien intentionnée à recueilli son prétendu récit. On reconnaît parfaitement sa voix, sur la cassette.

-La pute ! tranche Madame, rompant avec toute modération. Ce n'est qu'un tissu de mensonges.

J'acquiesce, douceuse :

-Les gens sont si méchants.

-Moi, j'ai toujours défendu mon mari.

Je me tourne vers elle. L'épouse complaisante m'apparaît sous un jour nouveau : elle semble se glorifier de ses cornes, de s'en satisfaire comme de n'importe quel colifichet.

Jusqu'où ira la coquetterie ?

-Je n'ai jamais cru, poursuit-elle, ces anecdotes horribles qui courent sur son compte, au sein même du parti.

-C'est vrai, dit-il, nous nous aimons comme au premier jour. Entre nous, la confiance est totale.

-Mon mari est très amoureux de moi, se rengorge Chloé. Mais le pouvoir fascine certaines femmes, au point de leur faire perdre toute retenue. Elles se sont littéralement jetées à sa tête. Puis-je vraiment lui en tenir rigueur ? Ce ne sont que quelques coups de canif dans le contrat, sans véritable passion, et dont il n'est même pas responsable.

Coups de canif ? Le contrat me semble en piteux état. Totalement lacéré. Enfin, si c'est lui qui fait rentrer l'oseille, je comprends qu'on ferme les yeux sur ses fredaines.

Mais il faut en finir.

-Qu'attendez-vous de moi, Monsieur le Député ?

-Voyez-vous, ce triste individu menace de faire circuler ces photos auprès des grands électeurs, et d'envoyer la cassette à un quotidien national. Il veut m'obliger à retirer ma candidature.

-Du chantage, gémit Madame... User de tels procédés ! Quelle honte !

-Vous pourrez toujours porter plainte pour diffamation mais, pour l'instant, je ne vois pas comment l'en empêcher...

-Mais si ! Moi aussi, j'ai un dossier sur lui. Toutes les références de son compte à numéro, dans une grande banque suisse ! J'ai des preuves, des photocopies, des listings... Il ne peut pas nier. Quand je pense qu'il était vice-président de la commission des finances, à l'Assemblée, qu'il a fait voter des amendements pour durcir les lois contre la fraude fiscale. C'est du propre !

-Vous comptez, de votre côté, étaler tout cela sur la place publique ?

-Pas du tout ! On va procéder à un échange. Après tout, on est entre gens de bonne compagnie...

De bonne compagnie ? Ce « triste individu », ce « maître chanteur » ? Il est vrai que la politique est avant tout l'art de « présenter les choses » pour les faire accepter par l'opinion publique

-Son avocat, continue-t-il, est Maître Piépanard. Vous connaissez Maître Piépanard ?

-Un peu...

-Je vais vous confier les documents. Vous prendrez rendez-vous avec Maître Piépanard, et

vous lui préciserez que j'exige les négatifs, et cette fameuse cassette...

-Ah, cette cassette ! gémit encore Chloé.

-Cette ignoble cassette !

-Toutes les inventions de cette raclure de bidet ! Certes, mon mari aime le jeu de la séduction, mais je peux vous assurer qu'il n'est jamais violent envers les femmes !

Il opine du chef.

-Je peux vous assurer, dit-il, que je suis le plus doux des hommes, et que toute femme est en sécurité avec moi.

-Cette pouffiasse est en plein délire ! Elle a pris ses désirs pour des réalités.

-Je crois, en effet, qu'elle a été mortifiée quand j'ai repoussé ses avances...

-Mais mon pauvre Robert ! Tu es beaucoup trop bon, et trop confiant. Il y a des femmes qui sont de vraies garces, et toi, tu es bien trop pur pour seulement *imaginer* la noirceur de leurs âmes.

Ces considérations sont fort intéressantes. Mais j'ai déjà perdu une bonne partie de mon après-midi. Il faut conclure.

-Ces documents, vous les avez ?

-Vous pourrez juger par vous-même.

Il ouvre un tiroir, sort un dossier qui, de toute évidence, trônait sur le dessus. A l'intérieur, des listings, des photocopie, divers documents.

Je me penche au-dessus de la table, pour en observer le contenu. Mon chemisier a baillé, *j'aurais dû fermer un ou deux boutons de plus...* Ses yeux sont braqués, exorbités, globuleux à l'extrême. Par ces chaleurs, je n'ai pas mis de soutien-gorge, mais un simple redresse-seins. Il a du voir l'une de mes aréoles, et sa petite pointe rose, déjà érigée, excitée par le frottement du tissu... Il frise l'apoplexie !

-Salope ! hurle-t-il soudain.

Il agrippe des deux mains les deux pans de mon chemisier et tire violemment. La fine étoffe craque, les boutons sautent, giclent, et sont projetés un peu partout sur la table et sur le sol. Me voilà seins nus au milieu du bureau. Toute ébaubie.

-Non mais, Chloé, fait la voix indignée du député, tu te rends compte ?...

-Dévergondée ! hurle celle-ci, en décochant un regard venimeux dans ma direction.

Il poursuit sa déploration :

-Regarde « ça » ! Mais regarde ! « ça » se met à moitié à poil pour un rendez-vous de travail !

-Tu devrais te méfier de ces intellos, elles ont toutes le feu aux fesses.

Aux fesses, peut-être... Mais le reste est bien aéré !

-Bon, dis-je, en ramenant sur ma poitrine les lambeaux de mon chemisier, maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? Il est peut-être temps que je parte. Donnez-moi ces documents...

Il n'en revient pas, Monsieur le Député. Il répète stupidement :

-Maintenant qu'est-ce qu'on fait ? ... Qu'est-ce qu'on fait ?...

Je me lève et j'esquisse deux pas rapides vers la porte. Trop tard ! Il a sauté de son siège comme un diable d'une boîte, et il me barre la route. Braguette ouverte, service trois pièces sorti. Quelle dextérité !

-A genoux, salope, dit-il en pesant de tout son poids sur mes épaules. A genoux et suce !

L'engin est à quelques centimètres de mon visage. Bien dressé ! Enorme et raide.

En d'autres circonstances, il me mettrait en appétit. Je suis très portée sur le sexe, et même un peu nympho. Mais là, le type est trop laid et trop moche, au physique comme au moral. Et je

déteste la contrainte ! Le désir doit être partagé.

Pourtant, il faut boire le calice jusqu'à la lie... Et quel calice ! Car il tient fermement ma tête, et il m'est impossible de m'échapper. Je n'ai pas non plus l'impression de pouvoir compter sur le secours de Madame. *Pas de solidarité féminine en vue !*

D'ailleurs, il ne sera pas dit que j'aie eu peur d'une bite !

-Suce ! répète-t-il.

J'acquiesce, en répétant à mon tour :

-Sus !

Je ne suis pas particulièrement bégueule. Mais la chose qu'on me présente me dégoûte un peu : elle sent un peu mauvais, ayant macéré dans la sueur sans doute depuis le matin.

Mais surtout, ce truc qui a traîné partout doit être un repaire de bactéries et de virus, infecté de bacilles et de microbes divers... On peut supposer que toute une vie microscopique y pullule, y prospère et s'y donne à cœur joie. Staphylocoques et tréponèmes, chlamydiae et gonocoques y organisent des partouzes où le virus Hiv mène le bal et paie les violons.

Soyons prudente !

En un tournemain, avant même qu'il s'en rende compte, j'ai empaqueté son bidule dans une capote. Je ne sors jamais sans en être munie, et ma dextérité surpasse encore la sienne !

Il n'en revient pas de voir sa pine emballée comme une vulgaire merguez sur une gondole de supermarché !

J'enfourne, et je titille bien le bout du gland, avec la pointe de ma langue. Un borborygme de satisfaction répond à cette manœuvre. J'avale complètement, ça me rentre jusqu'à la glotte. Puis je recrache doucement, et je reprends ma mastication du prépuce au travers de son imperméable de caoutchouc.

Il me complimente avec chaleur :

-Oh la pute ! Oh la salope !

Je recommence l'opération. Il n'y tient plus.

-Poufiasse ! Elle s'y connaît !

-On voit qu'elle a l'habitude ! commente aigrement Madame. Elle a dû en sucer !

-Une vraie professionnelle ! éructe-t-il, en un second borborygme.

Au moins, mon savoir-faire est reconnu. On ne pourra pas dire que je ne pousse pas jusqu'au bout mon dévouement aux intérêts du cabinet d'avocats... On ne pourra pas non plus minimiser mes talents !

Soudain, je sens comme un courant d'air sur mes fesses... Bien sûr, ma jupe est courte, mais quand même... Ah, je comprends.... La douce Chloé m'a troussée. Je sens sa main qui m'explore la moule.

-Mon pauvre Robert, dit-elle d'une voix geignarde, tu es tombée sur une vraie vicieuse ! Si tu voyais dans quel état est son clitoris !

Et bien quoi ? J'ai bien le droit. Il est à moi, ce clito ! Je ne vois pas pourquoi je serais la seule à ne pas m'amuser.

Lui, il ne répond rien. Il se borne à observer le tressautement de mes seins quand je lui pompe le nœud.

Chloé me masturbe avec une efficacité certaine. Je sens qu'elle a un goût prononcé pour les amours entre femmes, et que son mariage avec Robert est avant tout une affaire de fric et de statut social. La chaleur monte entre mes cuisses, et je commence à avoir une sacrée envie de baiser avec elle. Après tout, elle n'est pas mal, et je peux compter sur son habileté pour me conduire au septième ciel.

Ça y est ! Sa tête se place entre mes cuisses, que j'écarte pour rendre plus confortable sa position. Sa langue me titille la noisette... Elle me fait un *mimi* du feu de Dieu, ou plutôt du Diable puisqu'il paraît que c'est lui qui est compétent pour le sexe. Du bout de la langue, elle cajole le petit dans son berceau, le berce, le fait rouler, le pousse dans ses derniers retranchements. Il ne se sent pas de joie, je le sens en pleine forme, les joues bien gonflées... Il aime qu'on s'occupe de lui ! C'est un cabotin, qui veut toujours être la vedette.

Pourtant, elle le délaisse un moment pour partir à la découverte de mes autres attraits. Je sens la langue glisser entre mes lèvres intimes, entre mes nymphes qu'elle enduit de salive. Elle pousse l'estocade dans ma grotte d'amour, lape les bords du puits. Je n'en peux plus.

Tout va sauter.

-Je te la prépare, Robert, dit-elle d'une voix rendue mélodieuse par le plaisir. Elle mouille ! Elle a le con tout gluant.

Je lui dirais bien de reprendre son ouvrage, mais j'ai été bien élevée... *On ne parle pas la bouche pleine !*

De mon côté, je continue à jouer de la trompette avec la pince de mes lèvres... J'ai fermé les yeux. Je ne vois plus l'affreux bonhomme. J'attends le divin suçon.

Ouh ! C'est reparti... Elle joue de l'archet sur mon petit bout, qui réagit aussitôt en vrai mélomane, et vibre à l'unisson d'un accord parfait. Elle part à sa recherche, sous son capuchon rose, m'enduit le méat de salive. Je pisse un petit jet. Exprès. Elle ne semble nullement s'en formaliser, et lape ce nectar inattendu.

Maintenant, tout mon sexe est gonflé. Je sens qu'il s'est entrouvert, comme un fruit trop mûr... Elle passe sa langue partout, se délecte du jus qui me remplit la moule. C'est une véritable artiste !

J'ai une grosse envie : il me faut une bonne estocade. Avec un gode bien dur. Des coups de boutoirs portés bien à fond, pour me faire partir dans l'azur. J'espère qu'elle va sortir un gode ou un sex toy, qu'elle va m'enfiler... Ce sera bien plus excitant que ce sucre d'orge que je suis obligée de sucer.

Sa langue se pose à plat sur mon sexe entrouvert qui expose ses chairs les plus sensibles, turgescentes à l'extrême. Ciel ! C'est comme une brûlure ! Je n'en peux plus, Chloé, fous-moi ! Achève-moi ! Tu vois bien que je suis prête. Que je t'attends...

Raffinement suprême, la pointe de la langue m'explore l'entre fesses, me lèche l'anus... C'est la feuille de rose, habilement ciselée, la tendre pousse qui me pénètre au plus profond, la traînée de poudre qui achève la sape...

Je lâche la pine pour hurler :

-Pitié ! Fini-moi ! Je ne peux plus attendre ! Dans mon sac à main... Mon vibro...

Mais je sens qu'on m'oblige à me relever. A deux, ils me portent presque... Je me retrouve, sur le bureau... A genoux sur les photocopies et les listings de la banque suisse. Dans la position de l'œuf, comme un skieur tout schuss, les cuisses ouvertes... Le nez dans les comptes de Julien Sanlsoux, le cul dressé vers le haut, offert pour une levrette... La moule à la bonne hauteur : celle de la bite d'un homme debout.

On m'enfile. Un gros *machin* bien dur... La pine de Robert.

Pitié ! Je préfère continuer avec Madame, si ça ne vous fait rien. Me faire foutre par mon propre sex-toy... Mais il n'en a cure. Il me ramone, me tisonne à grands coups d'estoc. Je l'entends qui s'époumone, qui ahane comme un bûcheron en plein effort.

Un mouvement de va et vient, rapide, âpre... Comme pour se délivrer du désir, pour hâter la satisfaction, l'étrange plaisir de souiller.

Mais au moins, je ne le vois pas. Je suis dispensée de voir son affreux visage.

Sa bite, après tout remplace le sex toy, et me conduira au plaisir tout comme n'importe quel gode.
Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse...

Il lime de plus en plus frénétiquement. Il baise comme un lapin, comme une mécanique, presque désespérément. Sa respiration fait un bruit de forge. A chaque estocade, ses couilles me heurtent brutalement l'entre cuisses. Il enfourne tout, jusqu'au bout, dans sa hâte d'en finir, de vaincre la femme et sa chair insoumise. Dominer. Etre le maître, exercer le droit souverain d'humilier, de traiter l'autre comme de la viande à baiser.

Il décharge. Un bruit de pneu crevé : c'est son souffle. Il gicle à plusieurs reprises, en exhalant une sorte de râle.

Moi, je n'ai pas encore joui. Je ne vais tout de même pas lui dire de continuer, ni l'aiguillonner en proférant « encore, encore », comme il est de tradition dans pareil cas. Après tout, il est en train de me violer ! Même si je suis frustrée... Peut-être que Madame va se dévouer pour me finir. J'aimerais assez. Elle aussi, sans doute.

Mais, quand j'ouvre les yeux, je le vois affalé sur son fauteuil. Le visage blême, ravagé, les yeux exorbités, la bouche grande ouverte, il cherche son souffle. Est-il sur le point de calencher ?

-Robert ! Robert ! Ton cœur !

Elle est affolée, la douce Chloé ! Pas moyen de compter sur elle pour une escapade au septième ciel.

Son mec paraît mal en point. Elle lui dénoue sa cravate, lui tapote les joues...

-Robert ! Prend ton comprimé ! Ton comprimé pour le cœur. Dans ta poche...

Je comprends qu'elle soit aux quatre cents coups. C'est lui la poule aux œufs d'or. Il a l'oseille, la notoriété, le pouvoir... Il a tout. S'il meurt, elle n'a plus rien.

Il avale une pilule blanche, et un demi-verre d'eau. Il tousse.

Chloé se tourne vers moi pour gueuler :

-Regardez ce que vous avez fait !

Puis, elle retourne à lui, l'évente, essuie la bave qui coule des commissures de ses lèvres. Elle est aux petits soins... *Yseut qui maternelle Tristan... Juliette qui dorlote Roméo...*

La vision de l'amour désintéressé m'arrache un sourire. Heureusement, elle ne me voit pas. Sinon, elle m'arracherait les yeux.

-Je vous préviens, menace-t-elle, que s'il arrive quoi que ce soit à Robert, je n'hésiterai pas à porter plainte ! Pour vous, ce sera la correctionnelle !

Enfin, il revient à lui. Son souffle se fait moins saccadé, et son visage se recoloré un peu.

Elle tend vers moi un doigt accusateur, et continue à déverser son fiel :

-Tout ça, c'est votre faute : vous l'avez provoqué, vous l'avez agressé *visuellement*. Vous n'avez aucun respect, ni pour l'âge, ni pour la fonction. Vous êtes une terroriste !

Quelle merveille que la dialectique ! On peut prouver ce qu'on veut ! Elle se tourne vers lui avec sollicitude et ajoute d'un ton geignard :

-Mon pauvre Robert ! Dans qu'elle état elle t'a mis !

Ma victime retrouve peu à peu son aspect normal, et se redresse même quelque peu sur son fauteuil. Tout danger semble écarté.

Le village gardera son Maire, et Chloé son gagnant.

-Garce ! Charogne ! Poufiasse ! Sac à bites ! grommelle-t-elle à mon adresse, tout en lui prodiguant ses soins.

Elle lui enlève le préservatif plein de foutre, et range à l'intérieur du pantalon un organe qui a pris l'aspect peu appétissant d'une merguez pas cuite. Elle va sans doute appeler les

domestiques pour porter assistance à l'époux défaillant.

Elle braque sur moi un regard glacial comme une lame de couteau.

-Vous avez failli provoquer un drame, tranche-t-elle durement, vous devriez avoir honte !

Cette fois, je lui réponds avec insolence :

-Je crois surtout que votre époux baise au-dessus de ses moyens.

C'est alors qu'elle remarque mon corsage déchiré, et ma jupe froissée qui pendouille autour de mes jambes comme une serpillère usagée.

-Vous ne pouvez pas rester comme ça ! Si les domestiques vous voient, ils vont jaser.

Certes... Mais que peut-on faire ?

Elle s'énerve : il y a urgence.

-Remuez-vous donc un peu, espèce de gourde ! Ramassez vos boutons, je vais vous conduire à la lingerie. Vous ne pouvez pas sortir ainsi, Chantal, ma femme de chambre, va vous faire un point.

Porter plainte pour viol ? Contre un notable ? Je n'ai aucun témoin, puisqu'elle y a participé, elle aussi. Aucune chance de gagner, il y a même des risques de poursuites à mon encontre pour dénonciation calomnieuse. Je serais contrainte de lui verser des dommages et intérêts. Un comble !

Autant renoncer tout de suite.

Je suis mon « hôtesse » dans le grand escalier, en tenant mes haillons des deux mains, du mieux possible. Elle me laisse dans la lingerie, en compagnie de ladite Chantal, qui ouvre des grands yeux effarés.

Chantal porte une robe noire, un petit tablier blanc bordé de dentelles, et un bonnet blanc. Une soubrette de grande maison. C'est tout de même rassurant de voir qu'un député divers gauche impose à ses domestique le même uniforme qu'un quelconque ci-devant... Cela prouve la permanence des valeurs.

Livrée à part, c'est une charmante jeune femme.

-Que vous est-il arrivé ? demande-t-elle.

Je lui réponds, comme s'il était besoin :

-Je viens de me faire sévèrement tringler.

-Ah ! dit-elle. Je comprends. C'est Monsieur.

Je vois qu'elle a l'air de connaître.

-Monsieur saute sur tout ce qui bouge, explique-t-elle. Avec lui, il vaut mieux être prudente : vous auriez dû venir en pantalon.

-Je n'en mets jamais : je les ai en horreur. Ce serait nier ma dignité et ma supériorité de femme. Mais vous-même, je constate que vous n'êtes pas en pantalon. Alors, pourquoi ce conseil ?...

-Nous, c'est différent, avoue-t-elle, on nous impose une tenue. D'ailleurs, Monsieur en a largement profité... On a beau faire attention, être sur ses gardes, tendre l'oreille, se sauver dans une autre pièce lorsqu'on reconnaît son pas... On ne parvient pas toujours à lui échapper. Le mois dernier, je suis passée trois fois à la casserole.

Diable ! Cherche-t-il à homologuer un record ?

-Déshabillez-vous, je vais repasser votre jupe et recoudre vos boutons.

Je lui tends mes vêtements. A part mon redresse seins et mes sandales à talons compensés, je suis toute nue. Chantal me regarde.

-Quand on vient ici, dit-elle en souriant, il est préférable de ne pas « sortir commando »...

-J'avais trop chaud avec ma petite culotte... Et puis, j'adore. Ça me fait fantasmer.

Elle pose ma jupe sur la table à repasser, elle branche son fer. Puis elle me regarde de nouveau. Je la laisse se rincer l'œil.

-Vous êtes plutôt bien faite, reconnaît-elle.

Un euphémisme... Allons ! Pas de fausse modestie. Regardons la réalité en face.

-Vous avez raison, je suis très belle : mon corps est merveilleusement modelé, et quant à mon visage, il est d'une grâce incomparable.

-C'est vrai, dit-elle.

Son regard s'est fait plus chaleureux, et son sourire plus tendre. Elle ajoute :

-Moi, j'aime le sexe. Je suis même plutôt portée sur l'amour ... Mais Monsieur est trop... Enfin trop...

-Trop moche ?

-Pas seulement. C'est un véritable obsédé.

-C'est vrai : il ne sait pas se retenir, et la douceur lui fait totalement défaut. Avec lui, pas de préliminaires : il ne sait pas mettre une femme en condition, et d'ailleurs il se fiche complètement du plaisir de sa partenaire.

Elle a posé ma jupe sur la table et se met en devoir de la repasser avec une pattemouille.

-Et puis, avoue-t-elle en baissant la voix, il fait parfois des choses... dégoûtantes.

Je m'en doutais un peu. Mais je veux en savoir plus

-Par exemple ?

-Monsieur se présente parfois à la mauvaise porte, si vous voyez ce que je veux dire.

-Les plaisirs de Sodome ?

Elle devient rouge comme une pivoine.

-Après, on ne peut plus s'asseoir pendant trois jours !

Elle repasse avec soin. Ma jupe redevient impeccable, sans le moindre faux pli.

-Tout le monde dans la maison vous dira la même chose.

-Il s'en prend à tout le monde ?

-A tout le personnel féminin, sauf à la cuisinière qui a dépassé soixante ans. Nous sommes deux femmes de chambres, et il y a aussi une secrétaire...

-Un beau cheptel ! Pas étonnant que son cœur donne des signes de fatigue : il s'épuise, cet homme là !

Elle rit. Elle a fini de repasser ma jupe. Elle attaque la restauration de mon corsage, aiguille en main.

-Il prétend que son parti l'a radié pour une histoire de fric. Mais la vraie raison, c'est qu'il y a de sales histoires qui courent sur son compte, des histoires d'agressions sexuelles sur des femmes... Jamais de scandale, jamais de procès... « Ils » ont fait pression sur les victimes pour les empêcher de porter plainte, mais « ils » l'ont largué en douce. « Ils » ne veulent pas de « ça » dans leur parti, alors « ils » ont fait le ménage.

Tout en tirant l'aiguille, elle jette de temps à autre un coup d'œil dans ma direction. Je ne suis nullement gênée. Elle non plus.

Elle continue sa confession :

-Heureusement qu'il n'est pas souvent là. Ses nombreux mandats le retiennent loin d'ici, pour des journées entières, et parfois même la nuit. On aime mieux avoir affaire à Madame : elle nous cajole bien pendant l'amour.

-Ah ! Madame aussi.

-Madame n'aime pas les hommes. Elle est très douce avec nous.

Elle a presque terminé : les boutons sont recousus, elle a consolidé celles des boutonnieres

qui ont été arrachées et elle a même rafistolé les déchirures qui lacéraient l'étoffe... Une vraie fée.

-J'ai presque fini, assure-t-elle. Je vais juste donner un coup de fer.

Je vais pouvoir le remettre, au moins pour rentrer chez moi.

-C'est vrai que vous êtes jolie, dit-elle encore.

Comment la remercier ? Je fais trois pas vers elle, et je l'embrasse sur la joue. Sans penser à mal, enfin presque sans y penser... En y pensant comme à une éventualité et non comme à une certitude.

Mais je suis si belle... Et complètement nue... Et si tentante ! Et consciente de mon pouvoir de séduction. *Il faut donner au mal l'occasion de s'accomplir.*

Elle susurre, dans un sourire :

-Pas comme ça ! Comme ça...

Elle m'embrasse à pleine bouche, avec la langue. Et c'est très bon.

Elle a pris mes seins, et elle me caresse doucement les aréoles. Je reçois une pluie de baisers dans le cou. C'est dans la poche : je vais enfin avoir droit à cet orgasme que j'attends depuis une heure !

Baisers. Baisers sur le bout des seins. Une langue les titille, les fait s'ériger. Délicieux.

-Votre peau est si douce, dit-elle.

-Tu peux m'appeler Laure, et me dire tu. Maintenant, nous sommes une paire d'amies.

Pendant qu'elle m'embrasse, ses mains ne restent pas inactives. Elles partent à la découverte de mon corps, pour reconnaître par le toucher la perfection de mes formes.

-Tu es drôlement bien roulée ! s'extasie-t-elle.

Je ne suis pas inactive non plus. Je dénoue son petit tablier blanc, puis je descends la fermeture éclair qui ferme sa robe dans le dos. Celle-ci tombe à terre, et elle en émerge, comme d'une mue noire.

Elle me caresse doucement le pubis.

-Ta foufoune est toute soyeuse !

- Tu n'en finirais pas de faire l'inventaire de mes charmes. Profite de l'instant, et enivre-toi des splendeurs de mon corps.

-Ta chatte ! Je n'en ai jamais vu d'aussi belle !

-Tu as raison. On m'en fait souvent compliment. Que de dithyrambes ai-je entendues à son sujet ! Des hommes amoureux lui on même dédié des odes...

Chantal s'active. Elle est en sous-vêtements, culotte, soutif et porte-jarretelles coordonnés... Non pas des oripeaux de supermarché, mais de la lingerie de grande marque.

Elle n'est pas mal, Chantal. Une jolie brunette de dix-huit printemps, aux yeux d'un bleu profond, à la bouche sensuelle, maquillée de vermillon.

Avec ça, une jolie poitrine, un 90C fort sympathique, une taille bien prise, et un petit cul rebondi des plus appétissants. Je vais me mettre à table.

-Dis donc, Chantal ?

Elle ne répond rien. Elle est trop occupée à explorer du bout du doigt ma petite fente intime. Je suis allongée sur le sol, et elle est accroupie au-dessus de moi. J'ai une vue imprenable...

Je répète :

-Dis donc, Chantal, elle est vraiment indiscreète ta culotte : on voit ta moule au-travers.

-Elle était doublée. Mais j'ai décousu le fond.

-Si Monsieur voyait ça !

-C'est pour Matthieu, mon fiancé. Il adore la lingerie diaphane. C'est l'idéal pour le faire

bander.

-Tu as rancart ?

-Tout à l'heure, à la fin de mon service. Il est toujours très pressé. Il ne prend même pas le temps de me déshabiller : c'est trop long. Il va mettre simplement sa langue dans ma culotte pour me sucer le clitoris : c'est sa façon de dire bonjour.

Une bien sympathique façon ! Voilà un homme qui a de bonnes manières, et qui sait parler aux dames.

-Tu auras le temps de prendre une douche ?

-Inutile ! Matthieu préfère que je sois douchée de la veille. Il dit que j'ai plus de goût après une journée de travail, surtout si je me suis bien activée. Il retrouve ma fragrance personnelle, la puissante odeur de mon corps, qu'il aime par-dessus tout, et non la fade odeur des produits cosmétiques.

-Et moi ? Est-ce que je peux profiter aussi de ta *fragrance personnelle* ?

-Mais bien sûr. Pour me mettre en condition : Matthieu n'en sera que mieux reçu.

-Je vois que tu partages mes convictions : il faut s'entraîner à l'amour, tout comme un sportif s'entraîne pour améliorer ses performances.

Elle opine, tout en souriant. Je sors ses seins du soutien-gorge, pour les prendre dans mes paumes. Ils sont doux et fermes, je les sens frémir dans mes mains. Leurs pointes sont déjà érigées, toutes dures comme des bourgeons printaniers.

Du bout des doigts, je lui caresse simultanément les deux aréoles, sans omettre de titiller les deux flèches roses... Elle pousse des petits gémissements de plaisir.

La main toujours enfouie entre mes cuisses, elle continue de me masturber. Je sens mon clito s'épanouir. De temps à autre, le bout de son index s'insinue entre mes nymphes...

-Dis-moi, Laure. Tu n'es pas lesbienne ?

-Pas le moins du monde ! J'aime la bite : il n'est rien qui me fasse plus plaisir qu'un bon vit bien bandé, et les couilles pleines et actives d'un galant homme, déterminé à me donner du plaisir.

-Ouf ! Me voilà rassurée. On pourrait se faire un petit soixante-neuf ?

Soixante-neuf ! Quelle fille pourrait résister à une telle proposition ?

Intermède. Elle est partie dans la pièce à côté, elle en revient en traînant un matelas.

Elle a pensé à notre confort.

En position, tête bêche... Je lui offre mon abricot déjà bien mûr... La fente s'est ouverte, et il dégouline de son jus. Après l'épisode du bureau, il n'a pas eu le temps de revenir à son état normal : mon corps est avide de jouissance, d'orgasme immédiat et brutal.

Mais Chantal n'est pas encore prête... Il faut la préparer activement. Car l'un des agréments de l'amour est le voyage de concert avec le ou la partenaire, la cavalcade botte à botte sur les chevaux ailés du plaisir. En « gourmette » du sexe, je ne veux pas manquer cela.

Et pourquoi l'adjectif « gourmet » ne pourrait-il pas s'accorder ? Encore un décret de grammairien macho.

La diligente soubrette s'est jetée goulûment sur ma chatte, qu'elle couvre de baisers depuis le mont de Vénus jusqu'à l'entre fesses. C'est doux et fort. Pour mieux brouter mon petit roudoudou, je sens qu'elle en mordille les lèvres, qu'elle passe sur mes nymphes une langue gourmande.

-Laure, dit-elle. Tu es presque prête ! Je sens que tes chairs gonflées tressaillent d'impatience chaque fois qu'on les effleure.

Comme elle a raison ! Je suis prête à passer aux pratiques plus hard. Mais, répétons-le,

toute la délicatesse de l'amour est dans la retenue.

De mon côté, j'ai écarté l'entrejambes de sa culotte, en prenant soin de ne pas déchirer la fine enveloppe de tulle. Il faut que Matthieu puisse, à son tour, profiter du charmant coup d'œil. La fente est maintenant nue. J'y porte mes lèvres, je la baisote à plusieurs reprises, avec toute la douceur dont je suis capable. J'introduis un doigt sous la dentelle, je le coince dans la raie fessière... Son corps se tend, ses muscles se durcissent. Cette petite visite ne lui déplaît pas.

Elle m'ouvre le sexe de deux doigts. Sa langue pointe partout, en petites attaques rapides... Je la sens, toute humide, insister à la naissance de ma fente.

-Je vais déguster de ta petite fraise, annonce-t-elle, tout en prodiguant force suçons et baisers.

Petits coups de lance, sur mon petit bouton, qui ne se sent pas de joie. Rythme endiable sous lequel il s'épanouit, gonfle ses joues, oscille de ci et de là comme un joyeux saute-ruisseau. Son impatience se communique à mon sexe tout entier, dont je sens la chaude enflure, et qui exhale ses sucs. Chaque fois qu'elle le touche, la langue de ma partenaire le rafraîchit et l'attise tout à la fois... Chaque coup me propulse un peu plus haut sur le chemin de l'acmé, décuple l'attente et l'espoir de l'accomplissement dans une explosion soudaine de jouissance.

J'ai baissé l'élastique jusqu'en bas des fesses, libérant le plus charmant des culs, une élégante coupe de nacre au galbe parfait. Deux fesses de satin frémissent sous mes paumes, s'abandonnent à mes effleurements. Je les tâte comme des beaux fruits, je les pince pour éprouver l'élasticité de la peau... Elles se marbrent de rose, la sombre vallée qui les sépare se tapisse de sueur... C'est une contrée de lait et de miel où j'aspire à me rafraîchir. Je l'explore lentement du doigt, cherchant le puits sombre où je vais me désaltérer...

Elle exhale un soupir de bien-être, un souffle chaud qui me caresse la vulve... Le sirocco sur mon sillon, déjà gorgé de chaleur !

-Ne vas pas trop vite, lui dis-je, je suis sur le point de partir.

Nouvelles pluie de baisers, tout au long de ma fente... Gouttes fraîches et furtives, mais qui exaspèrent d'autant plus mes chairs en attente... Elle picore dans ma moule béante, malaxe entre ses lèvres mes nymphes irradiées de désir, insolées de lumière et d'amour.

Je n'ai pas renoncé à la faire jouir dans sa culotte... J'écarte résolument la dentelle pour dégager toute sa chatte, depuis l'entre fesses jusqu'au mont de Vénus. La moule entrouverte déborde de ses trésors, offre ses nymphes gonflées de sèves... Ce sont des bijoux de corail autour d'une noire fissure... J'y plonge ma langue, pour m'y perdre, pour y chercher l'ivresse de l'amour.

Elle tressaille.

Je m'enfonce, je me fonds en elle... Je suis accueillie par une montée de cyprine, qui perle sur ma langue. Aigrette, odoriférante... Je m'en délecte. Ma langue butine, se lance dans un vibrant babillage au cœur de cette chair offerte, une lallation muette et ardente... Chantal hurle :

-Arrête ! Je veux jouir enlacée dans tes bras.

Une sentimentale ! Il faut être seins contre seins, ventre contre ventre, blottir ses chairs contre les chairs de celle qu'on aime. Bouche contre bouche, cheveux mêlés. Elle a raison. C'est délicieux.

Changement de position. Je la serre fortement contre moi. Ma langue change d'orifice : je lui fais un french kiss goulé.

-Mon gode ! dit-elle en reprenant son souffle. Enfile-moi.

-Non. Je vais te prendre avec le mien.

Je tiens déjà l'objet en main. Elle écarte les cuisses et tend son sexe en avant. J'écarte une nouvelle fois la dentelle, pour dégager le con et placer l'engin. Elle pousse un long cri suraigu

quand je le plante en elle.

-Oui ! Oui ! chuchote-t-elle, en un souffle torride. C'est le bon rythme ! Continue.

L'appareil vibre et la pistonne simultanément. Il est en parfait état, et je change régulièrement les piles : il faut qu'il soit toujours prêt, comme un valeureux boy scout.

Elle m'enfile, elle aussi, de son sex-toy. Comme cela fait du bien ! Voilà plus d'une heure que j'attends une pénétration efficace et tendre ! Cette fois, ça y est ! C'est bon. Bien planté dans ma grotte d'amour, le jacques motorisé me ramène vigoureusement la chatte. La bonne pointure, le bon tempo. En un mot, l'idéal. Nous vibrons à l'unisson, serrées l'une contre l'autre. Je la couvre de baisers. Sur les lèvres, sur les yeux, sur les seins... Partout. Elle me picore de la même façon. Nous sommes deux petites folles. Folles de bien-être et de joie de vivre. La tension monte, mes chairs s'exaspèrent, se tendent à l'extrême... Je sens ses muscles à elle durcir, ses yeux se sont fermés, sa bouche grande ouverte aspire l'air à longues goulées... Tout son corps attend, appelle la suave fulgurance... Soudain, l'orgasme déchire mes tripes. Je m'entends crier. Je m'agrippe à elle, je plante mes ongles pointus taillés en amande dans sa chair tendre. Elle hurle, non de douleur, mais de jouissance.

Quand je reviens à moi, je remarque une griffure sur son épaule, une triple empreinte où perle une goutte de sang.

-Désolée...

-Ne t'en fais pas : je n'ai rien senti. Sauf une jouissance inouïe qui m'a ravagé le con. Je n'en ai jamais eu de pareille !

Nous ôtons, l'une comme l'autre, nos galants ustensiles. Nos moules sont encore pleines de jus et les poils de nos foufounes collent à nos pubis gluants. Il faut faire un brin de toilette.

Pleines de bonheur, nous rions. Je l'embrasse.

-Super ton sex toy !

-Il a beaucoup vécu, avoue-t-elle. J'encule souvent Matthieu avec, quand nous faisons l'amour... Il adore se faire défoncer pendant qu'il me besogne.

J'imagine. C'est la fête. Des strates de plaisir superposés.

-Regarde dans quel état tu as mis ma culotte, dit-elle en riant.

Le tulle tout trempé est devenu complètement transparent. Mais le délicat froufrou n'est pas déchiré.

-Remets la. Je suis sûre que Matthieu va aimer. Ta *fragrance personnelle* y développe toute sa palette, des senteurs les plus subtiles aux puissantes notes de fond...

-Tu as raison : la plus belle des fleurs doit avoir le plus pénétrant des parfums.

Je commence à me rhabiller. A regret. Nous échangeons nos numéros de portable, car il ne faut pas en rester là. Rendez-vous est pris !

En haut du perron, entre les deux lions de pierre qui poussent leur boule, Monsieur le Député parle avec un homme en uniforme. Il paraît surpris de me voir présentable, jupe repassée et corsage fermé. Mais il ne dit rien.

Il a l'air remis de son malaise, ce dont je me réjouis intérieurement : il est préférable que nos clients demeurent vivants. Que ne dirait-on pas si ma beauté lui avait été fatale ?

Son interlocuteur est un quinquagénaire rabougri. Il est coiffé d'une large casquette brodée de deux rangs de feuillages d'or et porte une veste à pattes d'épaules et parements de manches également brodés d'or. L'uniforme des préfets.

-...impossible de rentrer dans la préfecture, gémit celui-ci.

-Il y a encore eu des manifs ? demande le député, qui semble jubiler.

-Comme d'habitude ! Cette fois, ce sont les éleveurs de porcs. Ils veulent vingt centimes de

plus au kilo. Ils prétendent qu'ils travaillent à perte.

Complètement ragaillardi, Monsieur le Député boit du petit lait. Les ennuis des autres, ça fait toujours plaisir. On en oublie ses propres problèmes... Il raille :

-Où allons-nous, si ceux qui bossent prétendent aussi gagner leur vie ? On n'en sort plus !

-Ils sont venus avec les tracteurs et les tonnes à lisier. Une centaine de gros bras... Ils ont foutu un bordel pas possible en ville. Ils ont fait brûler des vieux pneus devant les grilles... Ils se sont même castagnés avec les CRS.

Je ralentis le pas, pour mieux me délecter des jérémiades du haut fonctionnaire.

Monsieur le Député Maire a le geste noble et tutélaire :

-Si vous voulez, Monsieur le Préfet, je peux vous héberger, avec votre famille, en attendant que tout rentre dans l'ordre.

Il ne faut pas qu'il en fasse trop, quand même ! Je marque le pas devant lui, et je désigne du doigt, avec insistance, le dossier que je tiens sous mon bras.

-J'ai pris rendez-vous par SMS avec Maître Piépanard. On va procéder à l'échange : vos négatifs contre les listings.

-Heu... répond-il. Parfait. Parfait. Je vous fais totalement confiance.

-C'est que... poursuit le petit homme rabougri, tous ces désordres, ce n'est pas bon pour ma carrière.

Monsieur le Député Maire hausse les épaules.

-Vous ne risquez rien, voyons ! Vous êtes un responsable de haut niveau : en cas de pépin, vous serez muté à un poste plus important, avec des émoluments plus élevés.

-Ils ont étalé du fumier dans la cour de la préfecture, et ils y ont vidé leurs tonnes à lisier ! Je ne vous dis pas l'odeur...

Je constate, non sans plaisir, que les bonnes vieilles traditions ne se perdent pas.

En guise de conclusion, Monsieur le Député Maire s'exclame joyeusement :

-Ça sent bon la politique !

12

Essayages.

Au centre de la presqu'île, entre fleuve et rivière, la rue Jean Jaurès est l'une des artères plus animées de la ville... Piétonne sur une partie de sa longueur, elle est bordée de nombreux magasins, parmi lesquels plusieurs enseignes de luxe, de restaurants chics, et de terrasses de cafés où s'attardent à la belle saison, une élégante clientèle.

C'est le cœur battant de la cité, les plaques des diverses professions libérales s'y succèdent, de même que les sièges sociaux de plusieurs sociétés. Prenant naissance place de l'Opéra, elle longe deux églises, plusieurs squares, un théâtre et même l'immeuble « arts nouveau » du journal régional.

Dans cette rue, à deux pas du cabinet d'avocats où j'exerce mes talents, la boutique de lingerie « Au jardin de Cypris » est l'une des mieux achalandées de la ville.

Elle est fréquentée par de riches et élégantes clientes, épouses ou filles de la bourgeoisie,

actrices à succès ou artistes en vogue... Mieux encore, tout personnage important se doit d'y avoir un compte. Car les poules de ces messieurs sont parmi les plus assidues, les plus exigeantes aussi, soucieuses qu'elles sont de mettre en valeur les charmes sur lesquels repose leur carrière dans la galanterie...

Le jour même de mon arrivée, j'ai repéré cette boutique, dont l'élégance pourrait presque rivaliser avec celles de mon Paris natal. Il faut bien ranger ses appas... lorsqu'on ne s'en sert pas. Mieux, il faut les mettre en valeur lorsqu'on a l'intention de s'en servir ! Et sur ce dernier point, je suis une experte. Une jeune et jolie avocate, fille d'un ténor du barreau, ne peut pas porter de la lingerie de supermarché ! Comme le niveau des prix ne pose pas de problème pour moi, j'y ai vite pris mes habitudes...

Elisa, la patronne, ou plutôt la grande prêtresse de ce temple du froufrou, est devenue mon amie...

Véronique n'ose pas entrer. Elle reste plantée devant la vitrine, observant fixement les modèles exposés.

-Regarde les prix, dit-elle. Je n'ai pas les moyens.

Tristesse dans la voix. Elle aimerait bien se parer de ces luxueuses lingerie diaphanes... Pauvre petite employée. Pire ! La plupart d'entre elles vont du 38 au 42. Comment pourrait-elle entrer dedans ?

Aucune lingerie affriolante n'est prévue pour les grandes tailles. Comme si les grosses n'avaient pas le droit de séduire, et de profiter pleinement des joies du sexe.

Dire qu'on se croit en démocratie !

-Je t'offre tout ce que tu veux. Elisa est mon amie, elle me fait un prix.

-Ah ! soupire-t-elle. Tous ces mignons dessous, c'est charmant sur une autre, mais sur moi ce serait grotesque. Je suis trop moche.

Elisa aime la difficulté.

Quand je lui ai fait part des impressionnantes dimensions de Véronique, elle a tiqué. Puis, après quelques minutes d'hésitation, elle a pris la décision de relever le défi.

-« Il faudra faire faire sur mesure », avait-elle dit. « Je connais personnellement plusieurs membres du conseil d'administration de la marque... Ils n'ont rien à me refuser. Ils accepteront certainement de fabriquer à l'unité quelques uns des modèles, dans une taille inhabituelle... »

Véronique reste là, bloquée devant la vitrine. Elle ne veut pas entrer. Elle ne veut pas s'éloigner non plus. Elle est prise entre deux volontés contradictoires, entre le désir de se parer et l'imminence de la déception.

Je ne peux tout de même pas pousser ses cent-quatorze kilos ! La propulser à l'intérieur du magasin...

-Allons, lui dis-je, j'ai déjà passé commande. Tu dois entrer pour essayer.

Elle hésite toujours. Pour la stimuler, j'ose une question quelque peu indiscrete :

-Où en es-tu avec Charles-Henri ? Tu n'as pas envie de le faire bander ?

Elle a rougi. Ses gros traits se sont empourprés. Je la sens toute honteuse d'être là, toute rouge sur le trottoir, devant ce magasin. J'en profite pour la guider vers l'entrée.

-Elisa est une grande professionnelle. Tout ce qu'elle te proposera sera parfaitement adapté à ta morphologie. Tu ne seras pas déçue.

Dès notre entrée dans le magasin, une vendeuse fond sur nous. Grande classe : robe noire, bijoux discrets, maquillage impeccable. Une jolie brunette entre vingt et trente. Avec une prévenance qui confine à l'obséquiosité, elle nous propose son aide

-Nous avons rendez-vous avec Elisa...

Les yeux de l'accorte vendeuses se remplissent de stupeur. Elle ouvre la bouche pour nous faire part de son étonnement, mais la patronne arrive pour nous prendre en charge. Elle nous fait entrer dans une petite pièce meublée d'une armoire métallique, d'un bureau, et de plusieurs chaises. A côté du bureau, sur un meuble informatique, l'ordinateur est allumé.

-Tout est là, dit-elle après avoir consulté l'écran. Tout ce que tu as commandé est rentré. Mais ce sont des tailles tout à fait spéciales : il faudra qu'elle essaie.

-Tu fais essayer la lingerie à tes clientes ?

-Mais bien sûr, dit-elle en souriant. Toutes mes clientes VIP essaient... Tu crois que les épouses, et surtout les maîtresses des riches bourgeois de la ville achèteraient leur dessous sans voir l'effet qu'ils font sur elles ?

Evidence ! Il est des cas où la lingerie est un instrument de travail.

-D'ailleurs, poursuit-elle, tu le sais bien. Toi-même, tu as souvent essayé avant d'acheter. Pourtant, tu connais parfaitement tes mensurations.

-Oui, mais moi, c'est autre chose... Je suis ton amie.

Inutile de décrire les longues séances d'essayage, où je me fais mater par elle, dans les dessous disons... les plus valorisants ! Des essayages qui, plus d'une fois, se sont achevés dans son lit. Pratique, l'appartement qu'elle possède juste au dessus de sa boutique !

Elle nous entraîne au fond du magasin, dans une vaste cabine d'essayage meublée d'un tabouret, d'une psyché, d'un portant avec plusieurs cintres et... d'un sofa. Sur une étagère, j'aperçois un grand nombre de boîtes portant le logo des « Jardins de Cypris ».

Nous nous installons sur le sofa, tandis que Véronique commence à se déshabiller, mettant soigneusement ses vêtements sur les cintres.

Elisa pousse un cri :

-Mon Dieu !

Véronique est apparue dans ses sous-vêtements de supermarché. Culotte de cotonnade blanche, soutif sans fioriture... Ses seuls ornements sont ses bourrelets, qui dépassent un peu partout, et sa bedaine qui forme plusieurs plis.

Elisa chuchote à mon oreille :

-Elle est un peu boudin, ta copine.

Je lui réponds, toujours à voix très basse :

-Il y a urgence. Il faut absolument qu'elle séduise le jeune homme dont elle est amoureuse. Il faut déclencher le plan ORSEC.

-Tu as raison : à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Puis, à voix haute, en bonne commerçante :

-Votre lingerie ne vous avantage pas. Votre corps mérite beaucoup mieux que ces sous-vêtements quelconques...

Véronique hésite. Doit-elle continuer à s'effeuiller ?

Elisa aime se rincer l'œil. Cette fois, elle ne sera pas déçue.

Je l'encourage :

-Nous sommes entre femmes....

Elle enlève son soutien-gorge. Elisa retient un cri et me serre convulsivement la main. J'avais oublié : Véronique a des nichons énormes... et qui dégoulinent un peu. C'est un choc. Enfin, j'ai pris les mesures comme il le faut. Ça devrait coller.

-Vous pourriez essayer « Roses Blanches pour la plus belle... », propose Elisa, en ouvrant l'une des boîtes. Trois pièces coordonnées, tout en blanc. Frais et virginal...

Le doux bruissement du papier de soie se fait entendre.

-C'est pour *avant* la rencontre amoureuse, dis-je en riant. Cela va de soi.

Elisa me gratifie d'un clin d'œil complice.

Véronique case ses nénés dans les bonnets. Ouf ! C'est vraiment mieux. C'est un push-up, qui lui remonte un peu les seins, et qui minimise un peu leur importance... Elle a l'air plantureuse, sans plus. La coupe efface même quelque peu les bourrelets qu'elle a sous les bras... *Et on prétend que les miracles n'existent plus !*

-Il vous va vraiment bien, se glorifie Elisa. Vous avez un buste de reine.

-Euh...

Véronique vient de se regarder dans la psyché.

-N'est-ce pas un peu... transparent ?

A part la solide structure destinée à soutenir et remonter les seins par en dessous, le reste des bonnets est en tulle très fin, orné de plumetis et frangé de dentelle... Un très beau travail, mais qui laisse voir la totalité des aréoles de Véronique, et qui épouse la forme pointue de ses mamelons érigés.

-Vous croyez, dit Elisa en riant, que notre linge sert à cacher notre corps ? Il n'est là que pour le mettre en valeur.

Une pensée subtile, et même quasiment philosophique. Je la commente aussitôt :

-C'est un écrin pour le bijou que nous sommes.

-Essayez le porte-jarretelles, maintenant, propose la maîtresse des lieux.

Véronique retourne dans tous les sens la ceinture garnie de quatre jarretelles...Je viens à son secours en lui donnant les informations de base :

-Il faut le mettre directement sur la peau. Enlève ta *petite* culotte.

-Petite ? interroge Elisa à voix basse. Pourquoi *petite* ?

-Elle n'est pas habituée à la lingerie sexy, dis-je, à voix haute. Elle ne sait pas comment le mettre.

-Il y a un début à tout ! Votre amie a raison : il faut enlever la culotte. Le slip se porte au-dessus, sinon vous serez embêtée pour aller faire pipi.

Je lui prodigue un dernier encouragement, pour l'aider à sauter le pas :

-Tu dois apprendre à te montrer coquine, prendre du plaisir à exhiber ton corps. Tu veux séduire Charles-Henri ? Tu veux l'exciter ?... Il faudra bien lui montrer tes charmes, et bien les mettre en valeur.

Elle se décide enfin. Sa culotte tombe à ses pieds, et nous pouvons admirer sa froufrou broussailleuse.

Véronique inspecte l'objet. Elle a repéré l'agrafe, mais le fonctionnement global lui échappe encore. *Tous les débuts sont difficiles !* Pédagogique en diable, je la fais profiter de ma longue expérience :

-L'agrafe se met dans le dos. Tu dois avoir deux jarretelles sur le devant des cuisses, et deux autres sur les côtés.

Véronique se contorsionne. Elle l'a mis autour de sa taille, et tente de l'agrafer dans le dos. Mais sa corpulence la gêne, et ses bourrelets compromettent l'opération. Elisa a fermé les yeux : c'est plus qu'elle n'en peut supporter.

-Agrave le devant, et fais-lui faire un demi-tour !

Opération réussie ! Hélas ! Véronique n'a pas de taille, et son bedon dessine encore deux poches : une au dessus de la ceinture, l'autre en dessous... Mais le grotesque a aussi son charme, et un amant attentionné peut en faire ses choux gras.

-Je vais voir s'il tombe bien, dit Elisa.

Elle s'accroupit pour inspecter Véronique sous tous les azimuts. Je remarque le coup d'œil salace qu'elle glisse entre les cuisses de sa cliente.

-Vous avez une moule adorable, conclut-elle à la suite de ce bref examen. J'espère que vous avez prévu des modèles qui la mettent en valeur.

Je la rassure :

-C'est prévu.

-C'est vrai, insiste-t-elle. Elle a une très jolie chatte : on dirait une fleur... Aussi jolie que la tienne.

-Presque aussi jolie, rectifié-je, quelque peu vexée. Tu sais bien que, au point de vue chatte, nulle ne peut se comparer à moi.

-C'est vrai, admet-elle enfin, tu es hors concours.

Elisa puise une nouvelle fois dans la boîte, et tend à Véronique la dernière pièce de la parure.

-La petite culotte est très chaste : elle est doublée entre les jambes. Elle conviendrait à la plus pure des jeunes filles.

Je commente :

-Elle convient surtout aux idylles débutantes...

L'élastique s'arrête à peine au-dessus du pubis. Pour la monter davantage, Véronique tire comme une forcenée.

Elisa l'arrête du geste, de crainte de voir massacrer le bel ouvrage de ses petites mains :

-Taille basse, intervient-elle.

Ravissante ! Ornée de dentelles à l'élastique et autour des jambes, agrémentée de deux petits nœuds de soie, ses transparences nous laissent profiter des splendeurs de la foufoune sombre de Véronique...

Sur une jolie fille, ce serait à craquer !

-Vous êtes superbe, dit Elisa. Retournez-vous.

Le postérieur de Véronique est une apothéose. Deux énormes fesses, deux amas de graisse flasques oscillent mollement sous le tulle diaphane. Elles sont séparées par une raie noire, qui semble une invite, d'autant plus que trois bon centimètres de celle-ci n'ont pas pu se caser sous l'élastique, et sont fièrement restés à l'air libre.

Elisa ferme les yeux.

-N'est-ce pas un peu court ? demande l'intéressée, qui vient de jeter un coup d'œil dans la psyché.

-C'est juste ce qu'il faut. Un bout de raie qui dépasse, cela donne du piment. C'est la cerise sur le gâteau.

-Bien, dit Elisa qui rouvre les yeux, maintenant : « Nuit de Chine, nuit câline »...Nuit de Chine est... disons un peu plus *corsé*. Un peu sexy, si vous préférez.

C'est prometteur.

Ensemble noir, minimal, très érotique... Véronique le passe sans trop de difficulté. L'habitude commence à venir.

Redresse seins push up de dentelle noire, serre-taille noir muni de quatre longues jarretelles, string noir réduit à un minuscule triangle. Véronique est quasi-nue, et semble resplendir dans le salon d'essayage comme un monticule de gélatine blanche tombé du ciel.

-Le string est fendu, prévient Elisa, tout en faisant jouer l'ouverture de deux doigts. Je n'ai pas besoin de vous en expliquer l'intérêt... Ce modèle a beaucoup de succès chez nos clientes.

Je m'écrie, enthousiaste :

-Charles-Henri va tomber raide mort !

Elisa éclate de rire :

-« Raide », sans doute, dit-elle. Mais « mort », sûrement pas.

Véronique partage notre hilarité. Elle commence à s'y faire.

-Tu as commandé douze paires de bas avec couture, six de couleur chair et six noires... Une paire de bas noirs ira bien avec cet ensemble. Monsieur votre ami sera bien canalisé. Nous tombons d'accord sur l'efficacité de « Nuit de Chine ».

-Ensuite, continue Elisa, « Aurore aux doigts de Rose »... Nos clientes en sont littéralement folles. C'est le modèle le plus vendu, malgré son prix.

A croquer ! En tulle diaphane rose, bordée d'une profusion de dentelles blanches, mousseuses, aériennes, avec une orchidée de soie rose au milieu de la poitrine. Les bonnets du soutif sont ouverts, et laissent passer la quasi-totalité des seins. Il faut reconnaître que Véronique est superbe, avec ses rondeurs bien remontées, et ses tétins carminés, complètement érigés, telles les flèches du dieu Eros, pointées sur nous.

J'ai l'impression que tous ces essayages comment à l'exciter !

-Elle a des seins comme des obus, complimente Elisa.

Sans toutefois préciser le calibre. La *Grosse Bertha* ?...

Véronique passe sans difficulté le porte-jarretelles : elle est devenue une experte. Quatre rubans de soie rose rehaussés de dentelle blanche virevoltent autour d'elle, terminés chacun par une orchidée stylisée de soie rose, dissimulant la jarretelle.

La culotte ? Taille basse. Deux trapèzes inégaux de tulle diaphane rose bordés de tous côtés par de la dentelle blanche et ornés sur les aines des inévitables orchidées... Ils sont réunis par deux étroits rubans de dentelle blanche qui laisse l'entrejambes à l'air libre.

-Magnifique ! s'exclame Elisa. Cet ensemble vous va merveilleusement bien !

Nue, la vulve est encadrée de dentelle blanche, comme une délicate miniature. Un de ces tableaux coquins qui avaient la faveur au XVIIIème siècle !

On a envie de l'accrocher aux cimaises du Musée du Louvre !

Véronique est quelque peu gênée...

-Euh... dit-elle en rougissant, vous croyez vraiment ?...

-Mais bien sûr ! Tu vas faire bander Charles-Henri !

-Ah ! soupire Elisa. Le mystère de la bandaison. Le plus redoutable de tous les mystères...

Véronique nous regarde sans comprendre.

Il est bon qu'une débutante ait des lueurs sur cette question primordiale. Je me lance dans une savante explication :

-A l'instar du désir, dont elle est l'expression, la bandaison est *enfant de bohème*...

-...*qui n'a jamais jamais connu de loi*... complète Elisa, en chantant.

-Pour nous, les femmes, c'est la source de bien des déconvenues. Car la bandaison se produit souvent quand on n'a pas besoin d'elle, ou qu'on ne peut pas en profiter, comme dans le métro, par exemple, ou encore sur la plage... Elle s'impose même parfois à un moment où elle est carrément importune, et on voit son compagnon remettre furtivement en place un organe qui échappe à son contrôle. Par contre, il peut arriver qu'elle nous fasse brusquement faux bond au moment crucial, et qu'elle nous laisse sur notre faim alors qu'on vient à peine de savourer les hors d'œuvre.

-Hélas ! soupire Elisa. Nous raffolons toutes de ce curieux animal qui a deux bajoues et une longue queue, nous adorons le baisoter, et le choyer plus encore que notre petit chat.

Mais il faut reconnaître qu'il est parfois bien capricieux, et nulle femme ne peut se vanter de l'avoir totalement apprivoisé.

Je me dois de défendre la réputation de notre sexe : ces fiascos ne sont pas dû à notre manque de bonne volonté, pas plus qu'à notre inexpérience. Je me récrie :

- Les hommes non plus ne parviennent pas à le commander. Ce n'est pas un muscle, le cerveau n'a aucun contrôle sur lui. C'est un avion sans pilote, qui erre au gré de sa fantaisie.. Même quand nous le prenons en main, ce n'est pas nous qui tenons le manche !

Il nous faut, maintenant, rassurer l'impétrante. Elle aura quand même quelque pouvoir sur cet étrange phénomène.

-Sois tranquille, Véronique, nous t'apprendrons à domestiquer cette monture rétive. Tu sauras l'éperonner et la mener bride abattue, tu parviendras à te maintenir en selle lorsqu'elle se cabre, et tu lui feras sauter l'obstacle !

-Elle a raison, renchérit Elisa. Vous avez une très jolie chatte, bien mise en valeur par ce modèle. Vous serez irrésistible : la bandaison vous est acquise !

Mais bien sûr. Même un boudin a le droit de faire bander ! Et même une moche le peut, car elle possède, elle aussi, le talisman auquel nul homme ne résiste !

Elisa, elle non plus, ne résiste pas. Elle effleure de deux doigts le charmant tableau.

Je devine qu'elle en avait envie depuis longtemps.

Véronique ne dit rien. Elisa réitère... Une fois... Deux fois...

-Regarder ne suffit pas, assure-t-elle. Il faut s'assurer que la femme qui le porte est mise en condition.

Un petit bout rose dépasse de la fente qui s'est entrouverte. Je passe mon doigt dans le sillon noir qui sépare les nymphes carminées, devenue visibles.

Je sonne l'alarme :

-Elle commence à s'humidifier. Si on veut continuer les essayages, il faut être sages.

-Les essayages sont presque terminés. Tu ne veux tout de même pas qu'elle essaie tout ce qui a été commandé ?

-Au moins une des guêpières... Elle n'en a jamais porté.

-Alors, qu'elle essaie « Oiseau de Paradis ». Guipure et volants d'organdi. Bleu colibri.

Véronique la passe en un tournemain. Ainsi équipé, son thorax ressemble à une énorme saucisse bleue, débordant de ses appas. J'ai envie de rire, mais en même temps je suis émue.

Submergée par la tendresse, et envahie d'un désir trouble, je lui prodigue une gâterie. Deux doigts fermement appliqués sur son clitoris turgescent. Je me suis arrangée pour qu'Elisa le voie... Celle-ci me décoche un sourire : elle adore l'obscénité.

-Il y a un string assorti, précise-t-elle, mais on n'est pas obligée de le mettre.

-Ma petite Véro, lui dis-je en la bécotant sur les seins, tu feras comme moi.

Sous ma jupe, mon sexe commence à s'émouvoir : ma chatte entrouverte déborde de tous ses joyaux et je la sens toute chaude et crémeuse... impatiente.

Essayage d'une nuisette : « Griserie », de teinte champagne. Diaphane, hormis deux grandes fleurs brodées aux endroits où il n'y a rien à voir, mais qui laisse nettement voir, sous son voile ténu, les seins majestueux de mon amie. Elle s'arrête à dix centimètre en dessous de la fougère.

-Il y a aussi un string. Mais à quoi bon le mettre pour aller au lit ?

C'est bien vrai ! Pour un bain de soleil, on ne met pas un pardessus et un passe- montagne.

Cette fois, les essayages sont bien terminés. Inutile, en effet de tout essayer : je vois que mes instructions ont été suivies à la lettre, et que les mesures données ont été respectées par les

ouvrières. Chapeau ! Leur travail est parfaitement réussi.

Je suppose qu'elles n'ont pas souvent l'occasion de réaliser des dessous sexy de cette taille !

Il me reste à m'entendre avec Elisa pour la livraison. Pour le règlement, je suis tranquille : Elisa n'a rien à me refuser.

-Au secours, Elisa !

La voix angoissée d'une des *hôtesses* du magasin vient de *briser un silence* si propice à mes réflexions et à mes calculs. N'osant entrer, ni jeter un coup d'œil à l'intérieur, elle a simplement soulevé un coin du rideau.

Que se passe-t-il donc ? Incendie ? Racket ? Tueur de masse ?

-Une cliente difficile, plaide-t-elle. J'ai besoin de votre aide.

Elisa me fait signe de l'accompagner.

-Pour une cliente difficile, il n'existe pas de meilleur conseil que toi, petite Laure chérie.

Nous laissons Véronique, occupée à remettre ses fringues habituelles.

Dans le salon d'essayage contigu, nous découvrons une jeune femme en petite tenue. Vingt ans, des cheveux blonds très bouclés, un visage d'ange... et surtout, de grands yeux bleus bordés de très longs cils.

-Elle veut tout essayer ! déplore la vendeuse.

En effet, elle semble particulièrement énervée. La jolie bouche vermeille profère nombre d'imprécations, émaillées de quelques gros mots bien sentis.

Elisa court vers la jeune femme, la prend dans ses bras et l'embrasse comme du bon pain, à plusieurs reprises.

-Mon petit chaton ! susurre-t-elle. Qu'y a-t-il donc ?

Puis, se tournant vers moi, elle fait les présentations :

-Voici Ariette Allégrette, la maîtresse de Raymond Graissol, le magnat du BTP. Il a un compte chez nous.

-Monsieur Graissol nous honore de sa confiance, précise l'hôtesse. Il nous envoie Madame, et il nous a laissé carte blanche...

-C'est mon cadeau d'anniversaire. Et cette gourde me propose des sous-vêtements de collégienne !

-Je lui ai proposé les marques les plus réputées. Les modèles en soie, les plus chics et les plus chers, plaide la gourde.

-Nous ne vendons pas de sous-vêtements ici, rectifie la patronne, à l'adresse de son employée, mais uniquement de la lingerie de luxe. Allez chercher des modèles un peu plus...enfin, des modèles de notre propre marque. Tenez, apportez-nous « Soleil couchant », par exemple.

-Il m'a dit de prendre ce que je veux. Tout ce que je veux. Sans limite de prix.

-Voilà ce qui s'appelle avoir des usages ! Tu es vraiment choyée, minaude Elisa.

-C'est plutôt un cadeau qu'il offre à sa biroute ! Je vais lui en foutre pour plusieurs milliers d'euros, triomphe Ariette.

-Nous sommes toutes à ta disposition, répond Elisa, réjouie l'idée d'une grosse commande.

-Vieux grigou, ricane Ariette, quand je pense que tu mesures tout chez toi, l'eau, l'électricité, le gaz... que tu paies tes employés avec un lance-pierres, que tu obliges tes domestiques à s'user les yeux en travaillant dans une quasi obscurité, que tu vas jusqu'à compter les morceaux de sucre ! Voilà sans doute comment on devient riche. Ta femme et ta fille sont obligées d'acheter leurs petites culottes et leurs soutifs dans un hypermarché ! Et bien moi, pour

mes *frivolités*, je vais t'en foutre une sacrée note ! Voilà qui mettra un peu de fantaisie dans ta vie de cloporte.

Elisa rit sous cape, et moi ouvertement.

« Soleil couchant » est vraiment magnifique, tout en transparences orangée et feu, frangé d'un volant, et rehaussé de nœuds et de rubans. Un court bustier, muni de longues jarretelles, remonte et soutien les seins, qui sont présentés nus dans un écrin de dentelle. Le pubis glabre et renflé d'Ariette resplendit sous l'indiscrete étoffe d'un mini string.

-C'est trop beau pour lui, ricane Ariette. Heureusement, il ne sera pas seul à en profiter. Il devra partager avec Kevin et Dylan.

Elisa fait semblant d'être outrée.

-Tu oses le tromper avec des amants ? dit-elle, riant à demi.

-Mais bien sûr, répond la belle. Il a équipé l'appart' où il me loge d'un vaste dressing, pour y ranger mes *atours*. J'y planque parfois l'un ou l'autre de mes visiteurs réguliers...

Les traditions du vaudeville sont respectées. J'adore. On dit que je suis provocatrice, voire anarchiste, mais au fond, je suis plutôt attachée aux traditions. Une conservatrice, presque une réac, voilà ce que je suis. En tout cas, une femme d'ordre : une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place. Le fumier : dans la cour de la préfecture. Les amants : dans les placards ou, pour faire classe, au dressing.

-Je veille, continue Ariette, à ce que Kevin et Dylan ne se croisent jamais. Ils sont terriblement jaloux. Naturellement, ils acceptent le vieux en tant que mécène, pour l'œuvre d'art que je suis, mais chacun d'eux est persuadé d'être mon seul amant de cœur.

Je l'approuve avec chaleur :

-Tu as mille fois raison. Un équipement onéreux comme « Soleil couchant » doit être rentabilisé par un usage intensif.

Pourquoi pas les « trois huit », comme à l'usine ?

-Même les copines pourront en profiter. Je les reçois à *five o clock* pour le thé.

-Cette parure est des plus charmantes, confirme Elisa. Elle te va si bien qu'on dirait qu'elle est faite pour toi.

-Montrez-la à vos amies, et donnez l'adresse de la boutique, intervient la vendeuse. Nous allons vous donner nos petites cartes.

-Charmante ! On peut le dire, jubile Ariette. Charmante et coquine.

Malgré son caractère minimal et ses subtiles transparences, le string présente une ouverture oblongue qui laisse à nu la chatte d'Ariette. Qui pourrait résister à un pareil spectacle ?

Nous admirons toutes les trois.

-Quelle jolie moule ! s'exclame Elisa, en bonne connaisseuse.

Toute émue par ce spectacle, je sens que mon sexe commence à réagir. Déjà, son petit bout s'est gonflé, et ma petite fente intime s'est faite chaude et humide.

Retenez-moi, ou je fais un malheur !

Un malheur ? Ne serait-ce pas plutôt un bonheur ?

Un bonheur pour moi, mais aussi pour la jeune Ariette, que je devine peu farouche... et bien tentante !

Retenez-moi, ou je fais un bonheur !

Pour le moment, en attendant mieux, je me borne à un compliment :

-Cette fleur est si jolie qu'on a furieusement envie de la cueillir !

-Elisa me l'a souvent dit. Et mes amies aussi. Et quant à la cueillette, Elisa n'est pas la dernière à confectionner des bouquets.

Elle rit.

-Nous ne nous ennuyons pas, entre filles, ajoute-t-elle en guise d'explication.

Puis, après un bref silence :

-Pour le vieux, « Soleil couchant » est un véritable investissement, capable de réveiller la pine la plus défaillante. Voilà qui m'épargnera bien des efforts et bien des contorsions, toute une gymnastique du corps et de la bouche, à laquelle j'étais contrainte, pour redresser une chipolata désespérément flasque.

Toujours le mystère de la bandaison !

-J'ai toujours affirmé, approuve la commerçante, que pour une femme, les achats de lingerie devaient être déductibles des impôts.

Nous applaudissons toutes à cette proposition.

Attirée par le bruit, Véronique accourt et se coule dans l'étroite cabine. La place commence à manquer. Ariette l'accueille néanmoins chaleureusement :

-Viens aussi, tu n'es pas de trop. Je vais essayer « Bleuets sauvages ». Tu me diras ce que tu en penses.

Elle enlève « Soleil couchant » et se montre glorieusement nue. Son corps est une harmonie, digne du marbre de Carrare.

Je n'y tiens plus

-Essaie donc ce string, lui dis-je en plaquant ma main sur son mont de Vénus.

Elle pousse un cri de ravissement, tout en ouvrant un peu les cuisses, pour mieux passer cette fanfreluche improvisée.

--Nous avons le soutien-gorge assorti, propose Elisa, en prenant dans ses paumes la poitrine généreusement offerte.

-Inutile d'essayer, se récrie l'intéressée. Je prends le tout sans hésiter.

Même la vendeuse s'y met, et passe sa main sur les fesses souple et satinées. Il faut bien qu'une petite culotte ait un fond, ou bien qu'un string possède ce ruban qui passe dans la raie pour le maintenir en place. L'employée y pourvoit avec beaucoup de zèle, plaçant son pouce dans la tendre vallée...

Contre mon doigt, je sens le clito de la belle. En pleine forme. Bien joufflu. Il ne demande qu'un peu de sollicitude pour faire partir dans l'azur sa divine maîtresse. Je lui offre donc la petite branlette, qui va mettre le feu aux poudres.

Toutes, elles approuvent bruyamment mon initiative. Même Véronique bat des mains.

A genoux devant la belle, je me mets en devoir de lui rendre l'hommage qui lui est dû.

Une bouche fraîche et humide s'offre. Je me livre aux mignardises d'usage, aux politesses convenues, qui s'apparentent aux ronds de jambes des salons. Ma langue se darde sur un clito en grande tenue, fais la révérence à des nymphes qui l'accueillent avec un grand sourire, avant d'oser un french kiss ravageur.

On m'applaudit.

Ma langue va et vient, bat dans le con gluant à un rythme effréné. Je lape, tel un chien assoiffé. Ariette geint doucement. Un flot de cyprine monte. Une marée.

-Continue... continue...

Mais à qui s'adresse-t-elle ? A cinq centimètres de mon visage, la main de la jeune vendeuse s'affaire entre les fesses de sa cliente. Des jolis doigts aux ongles laqués de rose virevoltent avec agilité dans la raie perlée de sueur. Des papillons sur une fleur... Elle a introduit deux phalanges dans le petit pertuis, et je la vois tourner, vibrer, fouir à l'intérieur, à la recherche de je ne sais quel trésor.

-Ah ! Susurre Ariette. Ça fait tellement de bien !

En haut, Elisa lui palpe les seins. Elle en pince doucement les bouts, titille les mamelons turgescents, effleure les aréoles... De temps à autre, elle se met à téter, à lécher, à fourrer dans sa bouche les extrémités des seins, puis à les ressortir tout gluants de salive.

C'est toute une équipe qui la travaille. Je sens les muscles de ses cuisses complètement durcis. Son corps tout entier est tendu dans l'attente.

Je n'en peux plus ! J'ai mis ma main gauche sous ma jupe. Mon sexe est déjà entrouvert et baveux avec, au sommet, le noyau dur du clito. Je me branle, presque violemment, avec l'ambition de rattraper ma partenaire, et de l'accompagner dans les splendeurs de l'orgasme.

-Vite ! Vite ! supplie-t-elle. Mon gode.

Je plonge à l'aveugle ma main droite dans son sac, sans cesser pour autant de la travailler de la langue, et de me travailler moi-même de l'autre main.

Je lui plonge l'engin dans le con, je la pistonne à plusieurs reprises... Je suis accroupie, les cuisses écartées, comme pour pisser. Je me branle de plus en plus vite, Je sens que ça vient. Je cravache... Sans cesser de lui travailler le clito du bout de la langue, je déclenche le vibro.

Ariette se tord dans un spasme final. Elle pousse un cri. Elle jouit fièrement, tout debout, le gode fiché en elle.

Moi, je me suis renversée sur le dos, les quatre fers en l'air, la jupe complètement retroussée. Tout le monde voit que je me branle, mais je m'en fous. Elisa soulève sa jupe et s'installe sur mon pubis. Nous voilà toutes les deux, con contre con, pour une tribade endiablée, un baiser de feu. Toute brûlante, dévorée par une fureur charnelle, je me frotte de plus en plus fort, de plus en plus vite, mes cuisses sont agitées de tremblements, ma bouche se tord dans une envie de mordre... De mes lèvres s'exhale un souffle rauque et torride comme l'antre des enfers... Elisa m'achève d'une estocade soudaine. Deux doigts plantés dans ma chair. Je crois mourir. Je hurle.

Quand je reviens à moi, Elisa se termine devant nous quatre, sans aucune gêne, avec le gode d'Ariette. La nature dans toute sa fureur.

-Euh... dit-elle, une fois revenue à elle. Après cet intermède, tu veux continuer tes essayages ?

-Inutile, répond Ariette. Avec « Soleil couchant » on a pu contrôler ma taille. Je fais bien du 40, avec des bonnets 90C. Je prends tous vos plus beaux modèles, surtout les plus sexys. Au moins une douzaine de parures complètes, avec porte jarretelles naturellement, plus trois guêpières, trois nuisettes et trois déshabillés... Ajoutez vingt paires de bas avec couture...

Comment l'aurait-elle pu ? Avec l'entrejambe gluant de ses sécrétions intimes et les nénés couverts de salive, elle n'est pas racontable, Ariette. Il lui faudrait une bonne douche.

-Pour le choix des modèles ?

-Je verrai avec la vendeuse. Tout est à livrer à mon appart'. Tu connais l'adresse ?

-Bien sûr. Dis-donc, tu ne crains pas qu'il fasse une crise cardiaque, ton grigou ?

-Pas du tout ! C'est un rat, mais c'est du solide. Une fois le premier choc passé, ce sera la fête pour sa bite : il va retrouver sa vigueur d'antan.

Puis elle ajoute à mi voix :

-De toutes façons, il m'a déjà couchée sur son testament. Après m'avoir couchée dans son lit. Alors, tu comprends... vogue la galère !

-Marie-Cécile, dit Elisa à l'adresse de la vendeuse, vous vous occuperez de la commande de Madame. Ensuite, vous pourrez prendre une *pause branlette*, vous êtes la seule à ne pas avoir joui.

-Entendu, répond celle-ci, tandis qu'Ariette s'éponge pour pouvoir se rhabiller.

Paternaliste, Elisa propose à son employée :

-Je peux vous prêter un vibro, si vous voulez.

-J'ai ce qu'il me faut, décline Marie-Cécile.

Brave petite ouvrière, qui a apporté sa gamelle alors qu'elle travaille dans un restau !

-Tout de même, dit Elisa lorsque nous nous retrouvons seules avec Véronique, je l'aurai bien méritée.

-De quoi parles-tu ?

-De ma décoration. La rosette.

Je la regarde, incrédule.

-Quoi ? Tu prétends obtenir la Légion d'Honneur ?

-Mais bien sûr. Un sénateur l'a demandée pour moi. Un de mes meilleurs clients.

Me voilà partie dans un éclat de rire homérique.

-Mais, pour obtenir la Légion d'Honneur, il faut avoir rendu à la France un service insigne !

-Mais, dit-elle, quelque peu vexée, c'est bien le cas.

Je me tiens les côtes de plus belle.

-Parce que tu vends des frous-frous ?

-Précisément. Ignore-tu que l'un des rares domaines où la France réussit est la fécondité ? A l'heure où le chômage bat des records, où l'industrie périclite, où le déficit creuse les finances publiques, il n'est plus qu'un seul motif de satisfaction : les Françaises sont parmi les plus prolifiques.

Il faut reconnaître que ce n'est pas faux.

-Et tu t'en attribues le mérite ?

-Tu dois bien l'admettre : les créatrices de lingerie affriolante contribuent au redressement de... ce que tu sais, et *in fine* au redressement de la situation nationale.

Argument imparable.

-Tu as fait des affaires, aujourd'hui.

-Elle en a pris pour plus de quatre mille euros, et toi, presque autant.

La femme d'affaire se rengorge. Le magasin tourne bien, même si elle accorde parfois des *pauses* inédites à ses employées.

-A ce propos, dit-elle, bien sûr, il n'est pas question que je te fasse payer. Nous sommes des amies de longue date, et tu n'ignores pas que je n'ai rien à te refuser...

Je devine, à ce discours, que je vais régler d'une autre façon.

-Mais, continue-t-elle, en échange, je voudrais que tu me rendes un service.

-Lequel ?

-Que tu poses pour mon catalogue de lingerie. Comme l'an dernier. Tu es la plus jolie, et les modèles que tu as présentés on eu un succès fou.

Hum ! J'adore participer aux défilés de lingerie, et poser pour les catalogues. Malheureusement, ma situation d'avocate me l'interdit. *En principe*.

-Tu sais que je risque d'être radiée du barreau ?

-On ne te reconnaîtra pas. Tu porteras une perruque couleur cuivre, très bouclée, chatoyante... Et des lentilles modifiant la couleur de tes yeux. Tu auras des yeux verts, fascinants... Tu seras maquillée autrement, on te fera une bouche sensuelle, aux lèvres gourmandes. On ne pourra pas te reconnaître.

L'an passé, il est vrai, c'est moi qui avais présenté « Aurore aux doigts de rose » et « Soleil couchant ». Je me souviens même de ce photographe japonais, qui a failli avoir une attaque en découvrant mes charmes les plus secrets.

La proposition d'Elisa est alléchante. D'ailleurs, je suis déjà conquise. J'ergote, juste pour le principe.

-Ton catalogue, on s'arrache le dès sa sortie. Le proc a l'habitude de le réserver, et le président du TGI aussi. Soit disant, c'est pour leur femme... Hum !... Le bâtonnier va sûrement l'acheter, lui aussi.

-Puisque je te dis qu'on ne te reconnaîtra pas ! D'ailleurs, ils ne regardent pas vraiment le visage, ils s'intéressent plutôt au *reste*.

Je ris.

-Que veux-tu *insinuer* ?

-Tu crois vraiment que le procureur va reconnaître tes seins ? Ou tes fesses ? Tu crois que le président du tribunal ou le bâtonnier vont reconnaître ta vulve, si elle passe le bout de son nez entre les dentelles ? De ce côté-là, n'avons-nous pas toutes un petit air de famille ?

Je proteste.

-Pas du tout ! La mienne belle comme le derrière d'un ange, elle est fraîche et parfumée... On dirait une rose qui vient d'éclore.

-Allons donc ! Ils achètent le catalogue pour bander, peut-être même pour se palucher à mort. Que leur importe le visage du modèle ! Crois-moi : il n'y a aucun risque.

Je n'ai plus qu'à rendre les armes.

-Bon. C'est OK.

-Imagine les, tous ces Messieurs importants, lorgnant ta petite fente en cachette, comme des collégiens qui fument dans les WC. Ils sont fascinés, hypnotisés, réduits à néant, à la limite de l'apoplexie ! Ils ne savent même pas que l'objet de leur vénération est là, sous ta jupe, blottie entre les cuisses de la jeune avocate, qu'ils ont reçue le matin même dans leur bureau, ou qu'ils ont croisée à l'audience... Ne te sens-tu pas toute puissante ?

-Si, bien sûr. Le pouvoir de la Déesse Aphrodite est en moi comme il est en chacune d'entre nous.

Je lui souris pour prendre congé, car nous avons d'autres emplettes à faire, Véronique et moi. Elle me saisit par le bras et m'attire contre elle.

-J'ai donné à Marie-Cécile l'adresse de livraison.

-Méchante ! dit-elle en m'embrassant sur la bouche. Me quitter si vite ! Il faudra venir me voir, le soir, après la fermeture.

-C'est promis. D'ailleurs, il faudra bien que j'essaie les modèles que je vais présenter.

Cette perspective lui arrache un sourire coquin. Elle nous embrasse. Nous sortons.

Nous retrouvons la rue Jean Jaurès. L'ambiance est encore plus animée, car deux bonnes heures ont passé, et il n'est pas loin de midi. Jusqu'au milieu de la voie piétonne, des groupes se pressent, affairés, à la recherche d'un petit restau ou d'un snack bar...

Véronique me tire par la manche. Elle me désigne du doigt un bureau de tabac qui fait aussi bar. C'est un petit établissement, dont la terrasse occupe à peine la moitié du trottoir : quatre tables rondes en tôle, et une dizaine de chaises de jardin.

-Tu as envie d'un café ?

-Non, dit-elle. Je veux jouer à « Euromillions »

Je hausse les épaules.

-Pftt ! Tu ferais mieux de garder tes sous. Les chances de gagner sont minimes.

-Je veux quand même jouer.

-Tu joues régulièrement ?

-Non. C'est la première fois. Je ne sais même pas comment on joue.

Pucelle ! Pucelle pour tout !

Je lui explique :

-Il faut cocher des numéros. Comme au loto. Ensuite, on se cale devant sa télé le jour du tirage, et on constate généralement qu'on a perdu sa mise.

Elle me tire par la manche derechef.

-Bon. Comme tu voudras.

Nous entrons au « Poker d'As »

Devant l'étroit comptoir se tient une grosse femme au teint hâlé, aux cheveux gras, mal coiffés. Son débardeur laisse voir, outre les bretelles du soutif, une épaule maculée d'un horrible tatouage. Elle commande un paquet de cigarettes. Son accent respire la vulgarité. Derrière la buraliste à l'air revêche, le mur est divisé en une multitude de petites cases pour exposer les articles pour fumeurs. Les paquets des diverses marques y sont soigneusement rangés, chacun avec son prix sur une petite étiquette métallisée.

Véronique se place derrière la cliente, pour attendre son tour.

Sur le côté, dans une petite vitrine, la « Française des Jeux » expose toute une série de petites cartes de toutes couleurs. On achète, on gratte, et on voit tout de suite si on a gagné.

Plus loin, le zinc avec ses tasses et ses verres. Quelques clients, debout, sirotent leur café. Deux copains choquent bruyamment leurs verres de pastis.

La vendeuse s'est retournée pour prendre derrière elle un paquet rouge où on peut voir le nom de la marque en lettres dorées et, plus bas, un cadre noir comme un faire-part de deuil portant en grosses lettres sombres « fumer tue ».

Une femme entre. Péniblement, car il faut tirer la poussette où trône un bébé déjà gros. Une gamine l'accompagne, mal fagotée d'une robe rose qui pendouille. Elle est si laide, la pauvre petite, et tellement bouffie qu'on dirait un petit porcelet. La femme est petite, efflanquée, noire. Elle est petite, efflanquée, noire.

Je me demande comment elle a pu mettre au monde une telle marmaille.

Véronique s'efface pour la laisser s'insérer dans la file. Je devine qu'elle n'ose pas demander à la buraliste de lui expliquer la méthode pour jouer à « Euromillion ». Pourrait-on excuser un tel manque de culture ?

La femme aux cheveux gras sort, tenant dans sa main son précieux paquet. Ça devrait être le tour de Véronique, mais l'autre femme lui grille la politesse.

La mère de famille noire s'est approchée du comptoir. Elle commande, elle aussi, un paquet de « fumer tue », en précisant qu'elle veut le moins cher. Son visage est terne, sans grâce, avec des yeux glauques, des pommettes plates, et une bouche réduite à une fente horizontale. Sur l'une des ailes du nez, et sous la lèvre inférieure brillent des percings en forme de boules. Ses cheveux sont droits comme des baguettes de tambour, et déjà gris. Elle porte une robe, ce qui permet de savoir que c'est bien une femme. D'ailleurs, elle a ses deux enfants pendus à ses basques... Comment, par quel miracle, son mari peut-il la baiser ? Comment a-t-il pu lui faire cette glorieuse progéniture ? *Toujours le mystère de la bandaison. L'insondable mystère de la bandaison...*

Dire que me voilà prête à rendre hommage à son courage, et à saluer sa détermination de faire vivre sa famille au moyen de l'argent social ! Mais, réflexion faite, l'exploit est tout à fait relatif : sous la robe, il y a une autre fente... Quand il fait noir et qu'on a bien bu... *Je sais. Je suis horrible !*

Elle chuinte, à cause des percings.

-Ch'est dur, dit-elle, comme pour se justifier d'avoir choisi cigarettes les plus toxiques, les plus riches en goudrons.

-C'est six euros, dit la buraliste revêche, pour qui ces explications sont superfétatoires.

-Penchez donc ! Ze dois trois mois de loyer ! La chemaine dernière, *ils* m'ont coupé l'électricité, pour cauje d'impayé, comme ils dijent... Avec mes quatre enfants !

-C'est bien triste, dit la buraliste, qui s'en fout.

Son envie d'abrégér toutes ces jérémiades se voit sur sa figure.

-Heureusement, y a une organijachion qui remet le courant chez les pauvres.... Ch'est des employés qui chont pas d'accord qu'on coupe quand y a des goches. Ils m'l'ont remis en douche. Ch'est quand même bon, la cholidarité !

La buraliste hoche la tête.

-Donnez- moi un « Cajino »

-C'est cinq euros.

-Attendez, ze vais gratter pour voir tout de chute chi z'ai gagné.

Espoir. Espoir insensé. La seule porte de sortie... Gagner. Combien ? Cinq mille, Dix mille, peut-être. Le loyer qu'on peut payer... La facture d'électricité... Des friandises pour les gosses... Des vêtements convenables... Tout est dans cette petite carte verte, sur laquelle figure une roulette. Peut-être même une escapade culturelle à Eurodisney, avec les quatre enfants blêmes et le mari, dessoûlé pour l'occasion. Le bonheur. Le bonheur dans une petite carte que l'on gratte.

La femme noireude s'incruste devant le comptoir. Deux autres personnes sont entrées. On ne s'en sortira pas.

-Alors ? interroge la buraliste

-Perdu. Z'en prends un autre.

-Cinq euros.

Grattage. Deux minutes d'espérance, tant que le verdict n'apparaît pas.

-Encore perdu.

Le petit porcelet en robe rose la tire en arrière.

-Maman. On s'en va.

D'ailleurs, le contenu de la poussette s'est mis à brailler, pour faire chorus... Toute la petite famille reflue vers la sortie.

Je pousse Véronique devant le comptoir.

-Elle veut une grille « Euromillions », dis-je à la buraliste.

Nous nous installons à une table, et je commande deux cafés.

-Tu dois cocher cinq numéros, et deux étoiles...

Les deux copains ont fini leurs pastis...Ils viennent d'en commander deux autres. En attendant d'être servi, le plus jeune lance un regard dans ma direction.

-Elle est *canon*, la brunette, dit-il à son compagnon.

Il a parlé à mi voix, mais j'ai quand même entendu.

-Tu as raison, dit l'autre. On lui ferait volontiers un brin de causette !

Doucement, mon garçon ! Pour faire la causette avec Laure, et plus si affinité, il faut avoir du répondant ! N'aie pas les yeux plus gros que la bite !

-Par contre, reprend le premier, sa copine, c'est un vrai boudin.

Passons sur la comparaison charcutière. Ma copine, ne vous en déplaie Messieurs, est une femme. Et comme toute autre femme, elle a besoin d'amour !

Dis donc ! Tu t'es vu, toi, le jeune avec tes épaules en forme de bouteille de Saint Galmier ? Et toi, le vieux, avec tes bourrelets, tes bajoues mal rasées, couvertes de barbe poivre et sel, tes yeux sans éclat, et ton haleine chargée de pastis ? Vous croyez vraiment qu'une femme a envie de vous, en guise de viatique ?

Heureusement, Véronique, toute occupée à cocher, n'a rien entendu.

-Tu vas perdre ta mise, lui dis-je, comme une rabat-joie.

Elle rit.

-Pas du tout ! Je suis amoureuse : cela va me porter chance. Je suis sûre de gagner.

Ma pauvre Véronique, tu as déjà gagné. Quelques jours d'amour et un voyage à Venise pour roucouler sur une gondole. Tout cela parce que je l'ai exigé, parce que c'est la condition pour que je devienne sa maîtresse.

Je ferai durer ton idylle aussi longtemps que je pourrai.

Véronique fait enregistrer son jeu.

Lorsqu'elle revient, elle serre sa précieuse grille dans son sac.

-Le sort en est jeté ! dit-elle.

Je l'emmène déjeuner dans un petit restau chic et sympa. Un de ces établissements qu'elle ne fréquente sûrement pas, faute de moyens. L'ambiance n'est pas guindée, les plats sont excellents, et l'addition n'est pas trop salée non plus.

Nous avons un après-midi chargé.

Devanture de marbre blanc, vastes vitrines où des mannequins de plastique rose présentes les tenues les plus chics, y compris l'inévitable robe de mariée qui trône, telle un immense nuage blanc au milieu des toilettes de cérémonies et des robes de cocktails.

La boutique « La Belle Phryné » nous accueille.

Nous sommes attendues. A peine avons-nous posé le pied sur la luxueuse moquette que la vendeuse fond sur nous. Je lui présente Véronique, qui est aussitôt conduite au salon d'essayage.

J'ai commandé des tenues simples et de bon goût, sur mesures naturellement. J'ai voulu des coloris gais, les plus aptes à faire oublier les rotondités de mon amie. Bien sûr, j'ai proscrit le pantalon, d'abord parce que j'ai horreur de ce vêtement (au point que je n'en porte jamais moi-même), mais surtout parce que je crains qu'il trahisse un peu trop les splendeurs abdominales de ma protégée. J'ai privilégié les lignes un peu floues, qui laissent, à la personne qu'elles dissimulent, le *bénéfice du doute*.

Ce n'est pas moi qui suis grosse, c'est ma jupe qui est ample !

En entrant, j'ai remarqué le regard que Véronique a coulé sur la belle robe blanche toute de satin et de dentelles. *Hélas ! J'espère que tu ne t'éveilleras pas trop vite de ton rêve ! Si je parviens à te faire mincir encore un peu, je te trouverai peut-être un brave petit employé, bien sérieux, qui te rendra heureuse.*

De même, j'ai interdit les jupes droites et serrées, qui font saillir le ventre. Mais j'ai repéré une petite robe noire, très évasée, serrée à la taille mais en forme de cloche... Cela devrait aller. D'abord, le noir amincit. Puis, la forme très ample avantage le cul. Et le cul, c'est important pour les mecs. Cette forme, tendre et suggestive, c'est celle de la robe, et on imagine celle qui est dessous, bien en chair, confortable, mais pas plus. Courte, elle découvre les genoux, et une bonne partie des cuisses, surtout quand la femme est assise. Voilà qui

devrait attirer le regard du galant Charles-Henri, et le détourner de l'embonpoint de la belle.

Avantage supplémentaire, elle est largement échancrée, ce qui lui livrera une vue imprenable sur la gorge plantureuse de Véronique. Il aura de l'occupation !

Jolies aussi, cette jupe volantée en imprimé fleuri, et cette autre de même coupe, mais bleue... J'imagine leur mouvement, leur enveloppement des hanches, leur danse de bayadère pleine de mystère... Une invite à en découvrir davantage ! Et cette robe à effet patch, si gaie, si piquante qu'elle transformerait n'importe quelle vieille saucisse en verge conquérante ! Magie du vêtement.

J'ai ajouté à ma commande, entre autres, une robe « patineuse », noire avec un corsage blanc au décolleté plongeant, particulièrement audacieux. Voilà qui mettra en valeur les seins de

Véronique, bien remontés par la lingerie dont elle a fait l'emplette, et qui donnera à son vis-à-vis un échantillonnage complet des plaisirs qu'on peut attendre de ces mirifiques rondeurs... Si courte qu'elle donnera, dans des circonstances favorable, une vue paradisiaque sur la petite culotte ! Avec une telle robe, il convient de la choisir avec soin : très élégante, ornée de dentelle et de petits nœuds, de guipures et de broderies...ou encore, très audacieuse, avec transparences, et ouvertures stratégiquement disposées. Avec cette robe, je lui recommanderai « Aurore aux doigts de Rose ». Le rose de la culotte tranche sous le noir de la jupe, les dentelles blanches y ajoutent leur éclat, et entre elles resplendissent les gemmes et le corail d'une vulve en émoi. Irrésistible !

Cette robe du soir en crêpe de Chine noir, toute simple, fera aussi son petit effet. Longue et serrée à la taille, elle affine la silhouette. Echancrée, elle mettra en valeur le tour de cou en vermeil que je lui ai offert. Pour un dîner en amoureux, sous la lueur changeante des chandelles... De quoi inspirer des serments d'amour éternel.

Véronique est bien armée : le succès est à sa portée. Elle essaie, l'un après l'autre, le contenu de toutes les boîtes, avec l'impatience radieuse d'un enfant au matin de Noël. Elle a conscience de vivre un conte de fées : la grenouille transformée en princesse.

Je la sens frémir d'un espoir insensé : le bonheur pour toutes, y compris pour elle...

Un seul point la préoccupe :

-Comment vais-je payer tout ça ? Je n'ai pas le moindre sou.

-Ne t'inquiète pas.

-Tu vas aussi poser pour un catalogue publicitaire ?

Mieux que ça !

-J'ai défendu leurs intérêts devant les prud'hommes. Une employée qu'ils ont virée sans cause réelle et sérieuse, simplement parce qu'elle résistait au harcèlement sexuel de la patronne... Une affaire foireuse.

-Et alors ? Ils n'ont pas gagné quand même ?

-J'ai trouvé le truc. L'employée a été déboutée, ce qui leur a évité de payer de lourds dommages et intérêts.

-C'est pas un peu dégueu ?

-Tout à fait dégueu, j'en conviens. Mais je suis une bonne professionnelle, et je défends au mieux les intérêts de mes clients. Si j'avais défendu l'employée, j'aurais gagné aussi, j'en suis sûre.

Silence désapprouvateur mâtiné d'admiration. Je la sens désappointée : un avocat n'est donc pas un chevalier désintéressé, défenseur du bon droit et pourfendeur de la félonie... Naïve Véronique !

-Tu vois qu'ils n'ont rien à me refuser, eux non plus. Surtout que mes honoraires ne sont pas encore fixés. Si je leur consens un rabais, tu auras tes vêtements à l'œil ! Il n'y aura pas de facture, ni d'un côté ni de l'autre, et le percepteur n'en saura rien.

Elle se précipite sur moi pour m'embrasser sur les deux joues.

-Tu es formidable ! dit-elle.

Chez le coiffeur aussi, la tâche sera facile : je sais exactement ce que je vais lui faire faire. J'ai passé de longues soirées à compulsier son catalogue sur internet, à étudier les photos, à les comparer entre elles, à imaginer ce que donnerait le visage de Véronique avec telle ou telle des coiffures proposées... Tâche ardue, mais ô combien importante. Car la coiffure est un art capital pour une femme qui veut séduire. La moindre erreur serait fatale. Mais, une fois cette étude réalisée avec tout le sérieux et toute la sagesse nécessaires, je suis fixée, et sûre de mon choix.

La couleur, d'abord. La couleur jaunâtre des cheveux de Véronique nécessite un traitement

drastique. Décoloration puis recoloration... Un beau blond vénitien, il me semble que cela s'impose, avec quelques mèches plus sombres, aux reflets d'acajou... Une discrète brillance, qui attire l'attention et qui retient les cœurs... Une longue boucle, épaisse et torsadée, qui tombe le long de la joue et qui vient à propos dissimuler la mâchoire prognathe de mon amie. Une autre, de l'autre côté, plus légère, qui voile un peu l'œil, et qui lui confère un air de mystère.

Mélanie. Mélanie, laisse tes cheveux descendre *tout le long de la tour*... Cheveux vivants, cheveux de femme, piège aux reflets changeants, aux senteurs pénétrantes... Lacs où se perdent l'âme et la raison, prison des sens et des cœurs, qui pourrait s'affranchir de votre pouvoir ?

Pourra-t-il jamais oublier mes boucles de jais ?

Le matin même, je lui ai donné une leçon de maquillage. J'ai travaillé en véritable artiste, joignant l'effort et la persévérance à mes dons naturels pour tout ce qui touche à la beauté. Le génie, chacun le sait, est fait d'une touche d'inspiration et de beaucoup de transpiration. Géniale comme à l'accoutumée, j'ai apporté à la fois l'une et l'autre.

Malgré mon habituelle modestie, je dois avouer que je ne suis pas mécontente du résultat. Ses paupières, légèrement ombrées atténuent le caractère proéminent de ses yeux, dont j'ai rehaussé l'éclat par une petite touche d'un bleu vif.

Renonçant aux faux cils, qui risquent d'être trop facilement détectés par l'homme que l'on convoite, je me suis bornée à les recourber, avec l'appareil *ad hoc*, puis à les noircir de rimmel. Métamorphose. Les yeux bovins de Véronique sont maintenant pourvus d'un regard profond, et presque enjôleur... C'est Ovide à rebours : Io, la vache, a quitté son pré pour devenir prêtresse ! Prêtresse de l'amour, servante d'Aphrodite. Les amateurs de mots croisés y perdront leur latin... et leur grec !

Reste le plus difficile : les grosses joues et la mâchoire en galoche.

Les pommettes, je les ai rehaussées avec un fond de teint pêche. Je les ai même avivées avec du blush, mais sans trop forcer. Le contraste des couleurs donne encore plus de vie à l'œil, d'habitude si glauque, de ma copine. Le bas du visage, je l'ai estompé avec une teinte plus sombre, presque ocre... On ne le voit presque plus, sous la chair tendre et juvénile des joues.

Michel Ange ? Qu'est-il donc, comparé à moi ? La chapelle Sixtine, ce n'est rien du tout, à côté du maquillage de Véronique ! Juste un barbouillage d'amateur.

Les lèvres. Véronique n'a pas les lèvres pulpeuses. Elle les a toutes fines, comme un homme : un simple trait rosâtre, qui s'ouvre pour parler ou pour manger. Impossible, en si peu de temps, de lui faire faire ces piqures magiques, qui donnent à n'importe quelle femme ces lèvres en rebord de pot de chambre, si prisées par la gent masculine. Et pourtant ! Il faudra bien qu'elle donne des baisers, des longs baisers voluptueux, des longues suctions de ventouse. Ou au moins le faire croire. Il me restait le bâton de rouge : j'ai choisi un vermillon très vif, de quoi donner du volume. D'une main très sûre, j'ai suivi le contour, sans chercher à en exagérer la sensualité : ce serait trop visible. Un peu de gloss là-dessus, pour faire pétiller l'ensemble, et le tour est joué.

Ravie, elle a battu des mains. C'était la première fois qu'elle en mettait ! *Seigneur ! Quand je pense que j'ai commencé à treize ans, en cachette !* Elle a contemplé un moment, dans la glace, son visage éclairé, transfiguré.

J'ai promis : « Je passerai dans ta chambre, chaque matin de ton merveilleux voyage, pour t'aider à te maquiller »

Encore un point capital : Véronique a la foufoune broussailleuse. Une vraie forêt vierge, qui risque de décourager l'explorateur le plus téméraire. Je l'emmène chez l'esthéticienne, qui transformera cette sylve impénétrable en un gazon bien policé. J'y ferai brouter Charles-Henri,

comme un âne qu'il est. Un âne bien docile, que sa maîtresse mène par le licou.
Un ticket de métro, valable pour le septième ciel. Peut-on rêver mieux ?

13

Dans Venise la Rose...

Dans Venise la Rouge,
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans l'eau,
Pas un falot.
La lune qui s'efface
Couvre son front qui passe
D'un nuage étoilé
Demi voilé
Tout se tait, fors les gardes
Aux longues hallebardes
Qui veillent aux créneaux
Des arsenaux...

(Venise : poème d'Alfred de Musset, musique de Charles Gounod)

Doucement, Maryvonne se réveille.
Un léger sourire passe sur ses lèvres. Un rêve, sans doute, un de ces derniers rêves de la nuit, qui vous ramène à l'enfance... D'ailleurs, dans son sommeil, elle a encore un visage de petite fille. Mais avec des charmes de jeune femme, et les soucis qui vont avec.
Elle va ouvrir les yeux.

Il ne faut pas rater cet instant. Ce moment ineffable où on passe des brumes du sommeil à la réalité du jour. La journée qui commence doit accueillir la dormeuse, lui proposer un cocon douillet, afin qu'elle soit sans regret pour ces heures ténébreuses où la vie s'efface pour laisser la place à son reflet trompeur.

J'ai repoussé la couette.

Maryvonne a eu du mal à trouver le sommeil, en dépit de la thérapie que je lui ai appliquée, et qui vaut tous les somnifères du monde. Je l'ai sentie se retourner de nombreuses fois dans le lit. Dans son agitation, sa nuisette est remontée, si bien qu'elle a maintenant les cuisses complètement nues. Le léger vêtement s'arrête en dessous du bas-ventre... Dans un réflexe de pudeur, elle a voulu voiler son intimité, comme l'atteste sa main crispée sur l'ourlet.

Je l'aime bien ainsi. Elle a les cuisses superbement galbées, parfaitement épilées, douces comme du satin... Légèrement écartées, elles invitent à l'amour.

Comment peut-il tromper une femme aussi séduisante ?

Accroupie au-dessus de ses genoux, je soulève doucement sa nuisette. Sous sa fourrure intime, son sexe au repos est une fente noire, qui attire ma bouche comme un aimant attire le fer. J

y place mes lèvres pour lui offrir le réveil le plus tendre.

Elle grogne doucement, bouge un peu. La coupe est devant moi, je darde ma langue sur son clito. Quelques rapides tractions suffisent à lui donner une consistance des plus sympathiques. On ne connaît réellement une femme que quand connaît aussi son clitoris. Chacun d'eux a sa personnalité. Le mien est primesautier, et gai comme un titi parisien : un rien le met de bonne humeur et, tel un bon boy scout, il est toujours prêt. Celui de Maryvonne est du genre premier de la classe : il veut donner la bonne réponse, plaire à la maîtresse, et travaille avec ardeur pour le tableau d'honneur... Celui de ma copine Nathalie est docte et efficace, on a l'impression qu'il porte toujours un bonnet carré : c'est un clito d'intello. Et je ne vous parle pas de celui de l'inspectrice des impôts, qui exige toujours un redressement !

Bon, j'arrête avec mes bêtises. Mais il y aurait une thèse à écrire sur les clitos. Un jour je m'y collerai, bien que ceux du trésor public me soient encore peu familiers.

Toujours est-il que, sensible à mes sollicitations, Maryvonne a ouvert les yeux.

-C'est ton nouveau réveil matin, lui dis-je.

Elle sourit.

-Super !

Quel dommage que l'industrie horlogère manque à ce point d'imagination. Ils font des réveils avec buzzers, d'autre qui mettent la radio, pour vous informer dès le matin des catastrophes qui vont fondre sur vous, d'autres encore qui, pour vous tirer des bras de Morphée, illuminent brusquement la chambre. Mais il manque l'essentiel : celui qui vous réveille par une douce branlette, qui vous accorde un dernier songe érotique, et qui vous fait commencer votre journée dans une aura de bien-être.

Elle me regarde. Comme je suis toute nue, je lui offre en spectacle l'élégante harmonie de mon joli corps. Mes seins se balancent doucement, en mesure avec mes suctions. Elle en suit le doux mouvement, de ses yeux brillants de désir, qui m'invitent à poursuivre.

J'ai posé ma tête contre son ventre, que je caresse longuement de mes boucles noires et soyeuses. Je la sens, toute frémissante de l'attente...

Son sexe entrouvert laisse voir ses nymphes roses d'émotion. Sur cette bouche ardente, je dépose une salve de petits baisers.

Elle gémit doucement.

-Toi aussi, montre-moi ta jolie fleur, demande-t-elle d'un ton plaintif. J'adore la carnation de ses pétales, et son bouton de corail vif.

Peut-on mieux le demander ?

Je me renverse donc sur le dos, conservant mes cuisses ouvertes, et je lui présente ma merveilleuse corolle, une vision sublime entre toutes, qu'elle la contemple avec ravissement. Pour mieux la contenter, je me caresse doucement. Tantôt, d'une traction rythmique, je sollicite ma petite noisette, qui ne se sent plus de joie, tantôt j'effleure longuement mes lèvres déjà entrouvertes... Je commence à m'exciter sérieusement.

Maryvonne se masturbe, elle aussi, tout en observant attentivement le mouvement de mes doigts.

Soudain une envie obscène me traverse, une flèche tirée par le dieu de toutes les luxures, le satyre violeur de bergères. De mes deux doigts, j'ouvre mon sexe en grand.

-Ah ! dit-elle, émerveillée par cette brusque vision, ton puits d'amour est un palais de nacre !

-Je te veux, lui dis-je. Cessons de nous branler : le plaisir doit être un présent que chacune offre à l'autre.

Elle acquiesce. Elle ôte sa nuisette et me propose soixante-neuf. Pas très original, certes, mais

valeur sûre, qui a fait ses preuves, et dont le résultat est garanti.

C'est la première fois que je la vois complètement nue. Elle est bien faite, avec la taille bien prise et un petit ventre satiné, doux et souple comme une joue d'enfant, avec un nombril délicatement ciselé. Sur l'autre face, son postérieur joliment rebondi m'est déjà familier, autant que son élégante petite chatte que j'ai déjà fréquentée à plusieurs reprises. Mais c'était simplement en retroussant sa robe. Aujourd'hui, je découvre ses seins, fermes et galbés comme des coupes d'albâtre, quoiqu'un peu lourds, avec de larges aréoles grenat.

Maryvonne est un morceau de roi.

Je ne peux m'empêcher de lui caresser la poitrine, de coincer mes doigts entre ses seins. Je les soulève, l'un puis l'autre, afin de les porter à ma bouche pour en exciter les pointes du bout de ma langue tendue.

Elle pousse des petits râles de plaisir, mais où je sens percer l'impatience.

Bientôt, ses aréoles sont luisantes de salive, et ses tétons sont turgescents à l'extrême. Ils sont devenus si sensibles que le moindre effleurement la fait crier.

-Suce-moi la moule, dit-elle sans ambages, je suis une lionne en rut, avide de me faire saillir. Prodigue-moi la fornication la plus féroce, le stupre le plus obscène, qui seul pourra me calmer.

Douce et tendre Maryvonne ! Fiancée au grand cœur, que la jalousie rend malade.

La demande est des plus claires.

Je délaisse donc mes petits jeux préparatoires.

Placée en position, tête bêche avec elle, force m'est de reconnaître que son état avancé nécessite les soins les plus urgents. Congestionné, son clito s'est drapé dans un luxueux manteau rose, et sort hardiment de son sillon protecteur. Un seigneur ! Un roi en majesté qui attend l'hommage de son peuple ! Un vaillant paladin qui affûte sa lance et s'apprête à jouter !

En-dessous, dans les plis de la traîne royale, les nymphes entrouvertes laissent échapper un suc gluant, à l'odeur pénétrante, qui les font luire comme les babines d'un fauve.

Une lionne !

Je lui donne un baiser. Un long baiser en pigeonne, bien profond, la langue enfoncée entre ses nymphes. J'aspire longuement ses lèvres intimes entre mes lèvres buccales. Succion. Salive... Sa pudeur blessée s'exprime en plaintes étouffées mais, en même temps, elle m'encourage à poursuivre, à l'achever.

Je lui écarte les fesses, pour lui planter mon index dans l'anus. Elle hurle.

-Non ! Non !

Trop tard ! Mais, dans son refus, j'ai deviné un puissant désir de possession sodomitique, une volonté d'aller au bout de ses fantasmes... Je sais qu'elle imagine un sexe d'homme planté en elle, une souillure délicieuse prête à déferler comme un orage... En même temps, elle offre à une autre femme sa vulve ouverte, turgescente et avide.

Dans le sillon rose qui tient lieu d'arène, c'est le doux combat des amants... Langue contre clito. Fer contre fer. A chaque coup, il oscille doucement, et je le sens se raidir, darder en une pointe, frapper d'estoc la langue qui l'assaille ou la lèvre qui le baise. Je prends mon élan plus bas dans la fente, je me désaltère d'une rasade des sucs qui me sont offerts, puis je repars à l'assaut.

De son côté, Maryvonne n'est pas en reste.

Bien sûr, elle m'a imitée. Elle a fourré dans mon petit pertuis un de ses longs doigts fins aux ongles laqués. Plagiat ! Mais il n'y a pas de droits d'auteur pour ce type d'ouvrage. Me voilà donc embrochée à mon tour ! Enchantée par cette familiarité, je me masturbe contre son nez.

Elle rit.

Sa langue arrive et me pénètre. Un peu malhabile, pour commencer, errant n'importe où, s

égarant entre les nymphes, allant même jusqu'à sortir du con pour me lécher le périnée... Enfin, elle retrouve ses repères et concentre ses efforts sur mon clito, gonflé à l'extrême, prêt à éclater. Le voilà tout aise : il aime qu'on s'occupe de lui.

Maryvonne le titille vaillamment. A chaque fois, les flammèches du plaisir me traversent, de plus en plus intenses... Excitée par la puissante vision de son con en rut, je me sens toute entière envahie par une incoercible avidité, une faim dévorante de toutes les pénétrations, des embrocations les plus âpres et les plus obscènes. Ma chatte torride se met à baver ses sucs, mes nymphes béantes découvrent un puits d'amour qui crie sa faim sans fausse pudeur.

Elle me fourre sa langue au plus profond. Je me raidis : la double embrocation me porte aussitôt au seuil de l'orgasme. Je le sens, dans mon sexe, dans mes tripes, au plus profond de moi-même... Je suis prête à partir.

Pas sans lui mettre le feu, à elle aussi ! Je lui lape dans le con, darde ma langue sous le capuchon rose... Dans la brume qui déjà m'enveloppe, je crois l'entendre hurler. Elle a pissé un petit coup. Ses cuisses sont mouillées, sa foufoune lui colle au pubis. Vite ! Je lui ouvre le sexe pour m'abreuver de ses sécrétions intimes. Mes lèvres sont barbouillées de cyprine, dont je sens le goût aigret sur ma langue... Devant moi, la mandorle grande ouverte déploie ses muqueuses nacrées, la splendeur d'un puits d'amour qui me fait penser à un palais de marbre rose. Vite ! Une dernière obscénité, un geste plus salace sera la mèche qui fait sauter la poudre. Je la fourre avec un gode, une bite en plastique raide mais douce au toucher comme un vrai sexe d'homme. Je fouille, je touille, je pistonne dans la fente.

Me voilà partie ! L'orgasme me secoue les tripes, me déchire le sexe, fait éclater mon cul en un spasme puissant qui me tord toute entière. Enveloppée de brume rose, je ne vois même plus clair, mais je continue quand même à pistonner comme une damnée de l'amour. Nous hurlons, toutes deux ensemble. Un cri à percer les murailles, à traverser l'espace et le temps : le lourd feulement d'un rut absolu et brutal.

Quand j'ouvre les yeux, nous sommes flanc contre flanc, toujours tête bêche. Maryvonne s'est muée en fontaine. Les draps sont mouillés. Ma joue aussi. Elle a toujours les cuisses écartées... Je l'embrasse tendrement sur sa vulve repue. Elle grogne doucement.

Je me lève pour aller à la fenêtre.

Malgré ma nudité, je n'hésite pas à écarter le rideau. Deux étages en dessous, le Grand Canal s'est animé. Il serpente à travers Venise, sillonné par les vaporetti qui tiennent lieu d'autobus...

-Dépêche-toi, nous avons une journée chargée.

Elle pousse un long grognement de femme comblée, qui a du mal à émerger des brumes de l'amour. Je la pousse :

-Le groom ne va pas tarder. Je lui ai dit de passer.

Nouveau grognement. Elle se lève néanmoins, rabat sa nuisette et passe une robe de chambre épaisse...

Remettant la toilette à plus tard, je m'essuie rapidement.

Une fois debout, Maryvonne retrouve ses esprits.

-Tu lui as dit de passer dans la chambre ?

-Il y a un petit problème dans la salle de bains...

-Je n'ai rien remarqué.

-Ne t'en fais pas : je verrai avec lui.

Je passe un joli soutien-gorge aux bonnets diaphanes, frangés de dentelle, qui met bien en valeur mes appas... Ma splendide poitrine de déesse.

Me voyant mettre aussi mon porte-jarretelles et mes bas, Maryvonne s'étonne :

-Tu t'habilles complètement ?

-Bien sûr : je me fais belle.

Façon de parler : je le suis toujours.

Petite jupe courte, à volants superposés, petit haut de soie fine... Une paire d'escarpins à talons aiguille, d'une hauteur démesurée complète ma tenue.

-Tu te mets en frais pour le groom ?

-Tu n'as pas remarqué comme il est mignon ? Moi, je l'ai bien vu, hier, quand nous sommes arrivées... J'ai l'œil !

-Tu sais bien que je n'ai pas le cœur à ça, répond-elle tristement.

-Tu as tort : il faut toujours être aux aguets. Profiter des occasions...

-Tu ne veux quand même pas le draguer ?...

-Sait-on jamais ?

D'un coup de peigne habile, je redonne du volume à ma chevelure, je remets en place mes belles boucles de jais... Fond de teint, un hâle tendre et léger. Rouge à lèvres vermillon, presque agressif... Rimmel. Me voilà prête.

Une œillade de mes yeux de miel, et il ne s'en remettra pas.

-Tu ne t'es même pas douchée, se moque Maryvonne.

-Il aimera l'odeur de mon corps.

D'ailleurs, je n'ai pas le temps : l'aller retour au septième ciel avec elle m'a mise en retard. La douche, ce sera après.

Elle rit.

-Toi alors !

Puis, se calant dans un élégant fauteuil Louis XV (?), elle ajoute :

-Moi, je ne m'habille pas avant le p'tit dej.

Pour préciser ma pensée, je réplique :

-Et moi, je veux me taper ce garçon au p'tit dej ! Le réveil en fanfare m'a mise en appétit.

L'amour avec Maryvonne, c'est bien. Mais il manque tout de même quelque chose. *Pas besoin de faire un dessin.*

On gratte à la porte. C'est lui !

Hélas non ! Mon impatience est trompée. Le garçon d'étage, en veste blanche et nœud papillon pousse devant lui une table roulante. C'est vrai : nous avons demandé un *room service*...

Maryvonne est contente : je crois que ses efforts matinaux lui ont donné faim. Moi aussi d'ailleurs, j'ai un peu *la dalle*. Nous nous attablons donc toutes les deux pour nous restaurer.

Il y a tout ce qu'il faut : une cafetière en argent dont le bec verseur laisse échapper un filet de vapeur, un petit pot de crème, du même métal... Deux grandes tasses de porcelaine au chiffre de l'hôtel, une corbeille de fruits, une assiette qui déborde de viennoiseries, de petites brioches, de muffins, une autre sur laquelle s'empilent des tartines grillées, un beurrier, quelques petits pots de confitures...

J'ai la ferme intention de goûter à ces *nourritures terrestres*, en attendant d'autres plaisirs, plus célestes, dans les environs du *septième ciel*.

Car je compte bien qu'il viendra !

Maryvonne soupire.

-Qu'allons nous faire ? demande-t-elle tristement.

-On va continuer à les surveiller. Ils ont prévu de visiter le Palais des Doges, on va les suivre.

-Ils vont nous reconnaître.

-Pas du tout ! Nous serons grimées, déguisées... Ils n'y verront que du feu. Hier, ils n'ont même pas remarqué que nous avons pris le même train, dans un compartiment non loin du leur : ils sont trop occupés à roucouler.

Tu verras toi-même, chère Maryvonne, à quel point tu es cocue !

-Quand je pense qu'il me plaque pour cette mocheté !

Je la laisse à ces réflexions amères, car j'entends qu'on frappe à la porte. Et cette fois, de manière plus virile. Aucun doute, c'est lui !

Je vais ouvrir. C'est lui, en effet, le beau groom. Son uniforme l'avantage, et décuple encore son charme naturel. *Elégant et à votre service : tout un programme !* Je lui demande s'il parle un peu le français.

-Ma... Un poco.

A mesure que je l'examine, il me semble de plus en plus beau. Plus merveilleux encore que la veille, grand et athlétique comme un homme, mais avec le visage tendre et imberbe d'un enfant. Et avec cela, des cheveux noirs et bouclés, une crinière de lion. Mais surtout, des grands yeux, des magnifiques yeux bruns, qui brillent et qui pétillent. On en mangerait.

-Dans la salle de bains, lui dis-je. Un problème.

-Oune problème ? Ché problème ?

-Il y a... comme une fente. Une sorte de fissure. Venez voir.

Il me suit. Je suis fermement décidée à abuser de lui. *Salement motivée.*

Et pourquoi pas ? On culbute bien les filles, à la première occasion, on trousse parfois les femmes de chambres, dans les hôtels... Pourquoi ne pas inverser les rôles ? Au nom de l'égalité des sexes... Ce petit plaisir que je vais m'offrir sera en même temps un geste politique ! Une avancée *citoyenne*, qui fera *bouger les lignes*.

Bien sûr, je ne peux pas fourrer d'autorité sa bite dans ma grotte d'amour... D'ailleurs, j'aime que l'acte dure suffisamment longtemps pour que je puisse en savourer toute la *soavità*. Mais je dispose de moyens suffisamment puissants pour l'obliger à le faire lui-même, le contraindre à me donner du plaisir, sans qu'il puisse se défendre, ni même seulement songer à résister.

Il inspecte soigneusement les murs, les robinets, les sanitaires...

-Ma... dit-il. Oune fissoure ? Ché fissoure ? *Non vedo niente...* Zé né vois rien, Signorina...

-Vous n'avez pas regardé partout.

-Ma... si. Zé regardé partout.

-Vous n'avez pas regardé là, lui dis-je, en retroussant complètement ma courte jupe.

Sous ma petite fouffe de poils noirs, il peut voir la naissance de ma vulve. Fascination ! Sa beauté ensorcelle, son charme brise toute résistance chez le mâle forcé de subir son joug. C'est une fée toute puissante, aux pouvoirs surnaturels. J'ouvre un peu les cuisses, et la déesse se dévoile un peu plus. Epiphanie !

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée...

Le visage du jeune homme a pris un teint de tomate bien mûre. Mais il regarde quand-même, ne pouvant détacher son regard de la céleste apparition.

-Ma... dit-il enfin, en avalant sa salive. Zé né peux rien faire pour cette fente là.

Je place ma main au bon endroit. Dure comme un manche de pioche, sa verge me promet un régal de reine. Je le pousse doucement vers la chambre.

-Je crois, au contraire, que vous avez tout ce qu'il faut pour boucher cette fente !

Il proteste bien un peu.

-Ma... Ma...

Je l'embrasse violemment sur la bouche, pour le faire taire.

-Dis-moi, lui dis-je, après l'achèvement de mon baiser ravageur, tu n'es tout de même pas puceau ?

Je l'ai poussé dans la chambre. Toute souriante, je le propulse un peu plus vers le lit. Il n'ose pas trop se défendre, et se laisse faire comme un benêt. L'état plus qu'avancé dans lequel se trouve sa pine explique peut-être ce manque de résistance. Maryvonne ouvre des calots démesurés, et se réfugie sous les couvertures.

-Z'ai oune fidanzata, plaide-t-il.

-Tu diras à la fidanzata qu'il faut partager, et tout particulièrement son bien le plus précieux. Une fille munie d'un beau fiancé doit le prêter à une pauvre esseulée : la solidarité est le ciment de toute société moderne.

Je commence à déboucler sa ceinture.

-Ma... votre amie... Elle va nous voir !

Quel piètre argument ! Je rétorque :

-Aucune importance : elle adore regarder.

-Oh non ! Oh non ! Ce n'est pas vrai ! proteste l'intéressée, qui planque sa tête sous un oreiller.

Ça y est ! J'ai baissé tout ensemble pantalon et slip. J'ai sous les yeux l'objet convoité, et je m'en régale la rétine. Non seulement il est beau, mais en plus, il est bien membré : dix-huit bons centimètres, d'un bon diamètre, propre à vous ramoner la cheminée le plus galamment du monde ! Avec son gland décalotté, presque violet, son petit orifice tout noir où perle déjà une goutte gluante, elle pointe vers moi comme pour exprimer son désir. Une jolie bourse oscille dessous, avec des couilles bien pleines. Que fait donc la fidanzata ? J'imagine une demoiselle très prude. Elle a tort.

Sans complexe, je mets la main à cette merveille. Il ne proteste même plus.

L'amour avec Maryvonne est, certes agréable. Mais il manque tout de même quelque chose ! Cette petite séance matinale m'a plutôt mise en appétit, et je vais attaquer le plat de résistance.

Me voilà à quatre pattes sur le bord du lit. La jupe complètement retroussée, les cuisses ouverte en grand, je me présente, toute offerte pour une levrette. Il s'approche, je sens le bout qui me frôle la cuisse, rebondit contre mon périnée où il laisse une trace humide. Il me met la main au sexe... *Tout scrupule et toute hésitation se sont envolés ! Exit la fidanzata, qu'importe même si ma compagne de chambre assiste aux ébats. Plus rien ne compte devant l'envie charnelle !* Il me frotte doucement les grandes lèvres, insiste sur mon clitoris, déjà turgescents, pour en éprouver la fermeté. Il me branle, d'abord un peu trop vite, puis, sur mes indications, en suivant mon rythme préféré. Je ressens toute la tendresse de ce geste obstiné.

Il m'ouvre ensuite le sexe et met son doigt, pour constater que je suis déjà toute baveuse.

-Tou veux que zé té sousse ? demande-t-il

Je n'en ai pas vraiment besoin, car je suis sur le point d'aboutir. Mais je sens qu'il a envie de goûter mon nectar.

-Vas-y. Butine-moi la ruche pour voir s'il y a du miel !

Il m'embrasse le con. Un doux baiser plein d'amour et de sensualité.

Puis la langue arrive. C'est comme une brûlure, qui me fait tressaillir... Je me retiens pour ne pas partir tout de suite, pour le laisser savourer mon jus et se régaler de mes fragrances. Pour ralentir ma montée, et me synchroniser ainsi avec lui, je me récite un long poème d'amour. Je sens qu'il lèche les bords du hanap, qu'il astique ma petite perle, qu'il froisse de la langue râpeuse mes

jolis pétales intimes... Le voilà qui plonge dans le calice, qu'il se délecte, qu'il s'enivre enfin de mes liqueurs... Je n'en puis plus !

-Viens ! lui dis-je, bien que le poème ne soit pas achevé. Viens vite ! Je ne peux plus tenir.

Il m'embroche. D'un seul coup, jusqu'au fond de la moule. Je suis pleine. Je pousse un cri de bien-être, et j'avance à quatre pattes sur le lit, vers la place où Maryvonne se terre.

J'ai envie de dire des obscénités, de m'en gargariser.

-Tu me fourres parfaitement ! C'est juste ma pointure, et je sens tes couilles blotties contre mes cuisses... Super !

L'organe, il faut le dire, est tout à fait louable. Grand confort.

Il ne répond rien et se borne à avancer à ma suite, rampant à genoux sur le lit.

-Ah ! lui dis-je, ton braquemart est gros et dur. Tu dois avoir du succès auprès des filles. La fidanzata doit bien aimer...

-Ma... répond-il enfin. Elle dit : « d'abord la bague au doigt »... Et la sua Mamma...

-Elles ne savent pas ce qui est bon. Moi, je suis ravie : j'ai la chatte qui se régale, et j'adore ça. Regarde comme elle est joyeuse ! Elle se gave !

-Pour une demoiselle, constate-t-il, tou as la langue bien pendoue. Tou n'hésites pas devant les mots.

-J'appelle une *chatte* une *chatte*. La mienne est une gourmande, pleine de gaîté !

Nous sommes arrivés au centre du pieu, et je viens même de buter contre la forme allongée de Maryvonne, ensevelie sous les couvertures. Passons aux choses sérieuses.

-Bourre-moi, maintenant. Pistonne-moi le con pour me finir. Sois attentif au rythme, et surtout, ne tire pas ton coup trop tôt. J'ai horreur des éjaculations précoces : il faut m'arroser pendant que je jouis.

Il faut reconnaître qu'il s'exécute avec diligence et que, en dépit du pantalon d'uniforme qui lui entrave encore les genoux, il se montre tout à fait efficient. Le lit est secoué, tel un esquif en pleine tempête, les couvertures et les draps, froissés et malaxés, se transforment en monticules et en sierras inconfortables, que nous escaladons dans nos transports. Maryvonne proteste.

Soudain, j'arrache tout : d'un geste rageur, relayé par mon cavalier, j'envoie par terre toute la literie, inutile pour la circonstance. Mon beau sigisbée lime comme un malade. Il ahane sous l'effort. Sa pine va et vient dans ma grotte d'amour bien lubrifiée, faisant jaillir, à chaque poussée des gerbes de plaisir, de délicieuses étincelles qui me traversent tout entière. Je sens que ça vient : mon sexe congestionné est tout brûlant, prêt à partir dans un orgasme majestueux, que j'appelle de tous mes vœux. L'impatience me dévore, il me faut ce climax, et tout de suite ! Il me le faut, j'attends l'explosion suprême, le séisme qui me tordra les tripes, le spasme paradisiaque !

Allons ! Une dernière salacité. D'un coup sec, je retrousse la robe de chambre et la nuisette de Maryvonne. Sa lune apparaît, nue, incongrue... Elle pousse un cri de femme violée, enfouit sa tête sous l'oreiller, avec ses deux poings crispés par-dessus. L'autruche... Son postérieur rebondi rayonne de toute sa blancheur. Je me prosterne sur lui tout en tendant ma croupe à mon chevauteur. Je lui embrasse la raie fessière, à la base, en-dessous de l'anus, là où elle est le plus tendre... Elle n'a pas serré les cuisses. Je lui mets la main au sexe, et je lui caresse doucement la vulve, tendrement le long des lèvres...

Elle a le clitoris tout dur, elle mouille... Je la branle.

Un dernier coup de bite me défonce la moule. Il se plante en moi, il gicle. C'est le détonateur qui fait sauter la bombe. Me voilà partie, moi aussi : mes tripes en feu sont secouées de spasmes. Je le sens gicler, gicler encore... Je jouis, le nez entre les fesses de Maryvonne, le doigt enfoncé dans son vagin, qui se contracte en rythme. Réaction en chaîne ! Eclair atomique qui nous

vitriifie, qui nous fige dans une béatitude édénique.

Quand je reviens à moi, nous sommes par terre tous les trois, enchevêtrés, les membres emmêlés. Le matelas king size a roulé sur nous, renversant l'un des chevets, dont la jolie lampe à piétement doré a roulé au loin. Le tsunami du plaisir a tout balayé sur son passage.

A travers la brume qui lentement se dissipe, j'aperçois le jeune homme qui remonte son pantalon pour ranger sa bite devenue flasque. Il m'a si copieusement arrosée que j'ai le sentiment bizarre que ses couilles sont devenues plus petites. Généreuse liqueur, dont je reprendrais bien une resucée !

-Demain, lui dis-je. Demain, nous repartons pour la France. Tu viendras m'aider à m'habiller. A huit heures pétante... Je compte sur toi.

-Si... convient-il. *Si. Domani...*

Maryvonne, qui a dissimulé ses charmes, commence à remettre de l'ordre dans la chambre. Reculotté, le jeune groom l'aide à remettre en place le lourd matelas.

Assise par terre, nonchalamment appuyée sur mes coudes, et les genoux remontés, je les observe...Ma jupe est toujours retroussée jusqu'à la taille, et j'ai négligé de joindre les cuisses. Je sais que ma chatte est encore plus jolie, après jouir, et je laisse le garçon s'en régaler les yeux. De quoi lui donner envie de revenir : il ne me fera pas faux bond.

-Ma... se lamente-t-il. Comment ze vais expliquer au concierze tout le temps que z'ai passé dans la sambre ?

-Tu lui diras que tu es venu en aide à deux femmes dans le besoin.

Dès que le jeune homme est parti, je passe rapidement à la douche, puis je me parfume un peu partout. Pour visiter le palais des Doges, j'opte pour une robe élégante et gaie, quoique moins affriolante que ma petite jupe à volants... J'abandonne la salle de bains à ma compagne, la priant de prendre tout son temps.

A l'étage inférieur, je retrouve Charles-Henri et Véronique. La suite, que l'avocat a loué sur mes indications est vraiment luxueuse. Les fenêtres donnent sur le Grand Canal, on peut même apercevoir, au loin, le Pont du Rialto.

Ça lui a coûté chaud ! Mais que ne ferait-il pas pour gagner ses cinquante points !

Et surtout, sa nuit d'amour avec une des plus belles femmes qui fût jamais...

Comme promis, je me retire avec Véronique pour lui refaire son maquillage.

La pauvre ! Au milieu de tout ce raffinement, elle semble encore plus grosse et plus laide !

Figurez-vous qu'elle s'extasie sur tout. Sur le dallage de marbre blanc, recouvert pour le confort des pieds d'un tapis de haute laine, sur les deux vasques immaculées, munies de robinets dorés, vulgaire ostentation commerciale. Sur la grande baignoire à remous, elle aussi toute clinquante de dorures...Sur le mobilier de teck huilé, munies de poignées rutilantes, sur le vaste miroir, qui couvre tout un pan de mur, sur les appliques, en verre de Murano, qui inondent de leur chaude lumière toutes ces merveilles... On dirait une énorme petite fille, transportée dans un conte de fées, et que tout éblouit.

Elle a mis « Nuit de Chine ». Excellent choix. Ses énormes seins, maintenus bien en place, me font penser à des ballons placés sur le terrain pour un pénalty. A coup sûr, elle va marquer. Ses bourrelets dépassent du serre-taille, au point d'engloutir complètement l'étroite ceinture. Quand au string, il faut chercher dans l'amas des chairs pour le découvrir.

L'ayant localisé, j'introduis ma main dans la fente, pour m'enquérir de l'état de ma protégée. Je l'interroge :

-La nuit a été chaude ?

-Très, répond-elle, en rougissant quelque peu.

Un rapide examen tactile confirme que la moule a bien travaillé.

-Charles-Henri est bien monté ?

-Oui, répond-elle encore, rougissant encore un peu plus.

-Il sait bien s'en servir ?

-Assez...

Cette fois, elle est cramoisie.

-Combien de fois ?

-Plusieurs... dit-elle évasivement.

Il est vrai qu'il y a des circonstances où on ne compte pas. Voilà qui est plutôt bon pour lui : je vais le porter sur sa carte d'infidélité.

Mais il faut que j'arrête de la faire rougir : cela me poserait des problèmes pour le fond de teint.

Un ton de pêche clair sur les joues, un peu plus ocré sur le menton prognathe... Tout en me concentrant sur ma tâche, plutôt ardue, je continue à l'interroger.

-Sait-il se montrer tendre et affectueux ?

-Tout à fait.

-Par exemple ?

-Pendant le voyage, je l'ai trouvé très prévenant. Il m'a offert la meilleure place dans le sleeping : celle du bas. J'ai horreur de monter à l'échelle

Disons qu'il est prudent : pas de point pour cela

-Au wagon restaurant, poursuit-elle, il m'a laissé choisir tout ce que je voulais, même les plats les plus chers... et mon vin préféré : du Champagne ! Je n'ai pas si souvent l'occasion d'en boire.

C'est la moindre des choses : pas de point non plus.

-T'a-t-il prise dans ses bras pour te faire franchir le seuil de la chambre ?

-Non. Mais je n'aurais pas aimé.

Bon. A l'impossible, nul n'est tenu. Mais pas de point quand même.

Je recourbe soigneusement ses cils, à l'aide de l'appareil idoine, avant de les passer au rimmel.

-Sait-il bien parler aux dames ?

-Il est merveilleux ! répond-elle dans un élan d'enthousiasme. Il exprime son amour avec tant de délicatesse !

Bon, je vois qu'elle est éprise. *Bien prise.* Pauvre Véronique ! J'espère que son rêve pourra durer encore quelques jours.

-Il m'a même écrit un poème. Je le sais par cœur.

Voilà qui est nouveau ! J'ignorais ce talent. D'habitude, ces messieurs troussent mieux les filles que les vers.

Elle récite, les yeux fermés, perdue dans une sorte d'extase :

-Mignonne, allons voir si la rose

Qui ce matin avait éclos

Sa robe de pourpre au soleil,

A point perdu cette vèprée

Les plis de sa robe pourprée

Et son teint au vôtre pareil...

N'est-ce pas charmant ? Quel amoureux pourrait dire mieux ?

Oh le scélérat ! Le faussaire ! Pas de point. Je devrais même lui retirer tous ceux qu'il a déjà gagnés.

Un peu de rouge à lèvres, maintenant. J'essaie de donner à sa bouche un peu de volume, à la faire un peu pulpeuse... C'est difficile, car elle est loin d'avoir ces lèvres en rebord de pot de chambre

qui font le succès de certaines actrices piquées à l'acide hyaluronique.

-Vous nous aviez reconnues, dans le train ?

Elle rit.

-Vous occupiez le sleeping, à l'autre bout du wagon-lit. J'ai failli éclater de rire en apercevant Maryvonne avec sa perruque châtain, son gros chignon archi gonflé, maintenu en équilibre sur son crâne par deux grosses tresses qui se rejoignent sur l'arrière... et ses lunettes teintées ! En plus, sa perruque était un peu de travers, et une touffe de cheveux roux dépassait. Je l'aurais reconnue à cent lieues.

-Et moi ? Que penses-tu de mon déguisement ?

-Toi, comme toujours, tu étais jolie comme un cœur. Aussi belle en blonde frisée qu'avec tes cheveux noirs.

-Vous avez bien joué votre rôle, l'un comme l'autre. Maryvonne ne se doute de rien.

Un silence. Véronique est pensive. Son visage se fait sérieux, presque triste malgré le maquillage qui l'illumine. Car, une fois de plus, je me suis tirée à merveille de cet exercice périlleux.

-Pauvre Maryvonne, dit-elle. C'est dur d'être supplantée par une rivale. J'espère qu'elle n'a pas trop de peine.

Elle était malade de jalousie ! J'ai dû boire ses larmes à même ses yeux, que je baisais tendrement. Puis, je l'ai baisée ailleurs, au creux de ses cuisses...

-Elle s'en remettra. Dès notre arrivée à l'hôtel, je lui ai donné du plaisir, pour la consoler et la détendre. Elle a passé une bonne nuit et, ce matin, nous avons de nouveau fait l'amour...

Un orgasme. Rien de tel pour rasséréner une désespérée !

-Comme je suis contente ! Tu es vraiment une chic fille, Laure. J'aurais eu du remords de la savoir esseulée à cause de moi.

-Ne t'en fais pas pour elle. Elle se trouvera un autre fiancé. Pense simplement à bien profiter de cette escapade amoureuse.

Fabrique-toi de beaux souvenirs... Dans quelques jours, ce sera le retour à la dure réalité, les pieds sur terre.

-Je te laisse t'habiller.

-Tu as raison. On a rendez-vous à onze heures pour la visite de Palais des Doges. Et je dois encore me faire belle !

J'ai un peu pitié d'elle. Mais j'ai fait ce que j'ai pu, car je ne pourrai pas indéfiniment repousser de tenir la promesse que j'ai faite à Charles-Henri. Mentalement, je cherche parmi mes connaissances, un brave garçon bien laid. Pour elle.

Dans le salon, je trouve Charles-Henri affalé sur un fauteuil devant le vaste écran plat. Il ne regarde même pas le foot. Il a mis un DVD. Sur l'écran, j'aperçois *Don Giovanni* qui trucidé le *Commandeur* à coups de Kalachnikov. En stéréo, *Donna Anna* appelle son fiancé à la rescousse... Elle porte une mini robe noire, qui lui arrive à mi-cuisses.

Aussitôt qu'il m'aperçoit, il appuie sur la télécommande. Image et son disparaissent.

-Où en es tu, avec Véronique ?

Il me tend une clé USB.

-J'ai pratiquement rempli mon contrat. Tu verras toi-même : selon tes instructions, j'ai tout enregistré.

-Très bien, lui dis-je en ramassant la clé.

-Je mérite bien mes cinquante points.

-Pas si vite ! Tout doit se passer impeccablement, y compris le retour.

Il pousse un soupir.

-Vous êtes bien compliquées, vous, les femmes ! Imprévisibles. Dire que j'en ai trois sur les bras : Véronique, toi ... et puis Maryvonne ! Elle est toujours ma fiancée, et je dois l'épouser dans deux mois.

Justement. Tu es trop gourmand, mon bonhomme !

-Quand je pense qu'elle ne se doute de rien ! Elle me croit à Paris, pour un séminaire professionnel, et elle poursuit activement les préparatifs de notre mariage...

Ouf ! Il ne l'a pas reconnue ! Il est vrai qu'elle porte des vêtements neufs et qu'elle est bien grimee... J'ai dit à Charles-Henri que je voyagerai avec une cousine, et j'ai passé la consigne à Véronique de ne pas lui dévoiler le nom de ma compagne, précisant que celle-ci prendrait l'initiative de la rupture, dès qu'elle sera convaincue de son infortune.

J'avais pris un petit risque, mais mes calculs se révèlent justes : balourds comme ils sont, les hommes ne remarquent rien. Ils sont bien trop occupés, fussent-ils en galante compagnie, à lorgner les jupes courtes et les décolletés profonds. C'est pourquoi on peut aisément les rouler dans la farine.

Ce qui, d'ailleurs, n'est que justice ! Tout en étant, de surcroît, fort agréable...

Subtile, comme nous le sommes toutes, Véronique l'a tout de suite reconnue.

-Dis-moi, Laure...

Une voix geignarde de solliciteur. Je comprends : Monsieur est en manque.

-Oui ?

-Est-ce que tu me laisserais embrasser ta jolie fleur ?

Je tends l'oreille vers la salle de bain. Des bruissements d'étoffes m'apprennent que Véronique n'a pas fini de s'habiller. Je retrousse rapidement ma jupe pour lui présenter l'icône qu'il souhaite adorer.

-A titre d'échantillon, lui dis-je, en guise d'avertissement. N'oublies pas que tu as encore fort à faire pour mériter ta nuit d'amour avec moi.

-Ah, dit-il en se prosternant, comme elle est belle !

Après un tendre baiser mouillé, sa langue s'introduit dans ma petite fente secrète, tel un thuriféraire chargé de myrrhe et d'encens. Sur l'autel d'Aphrodite, le pontife s'apprête à célébrer son culte. Dans chacune de mes petites chapelles, ses prières murmurées retentissent comme des chants d'allégresse.

Ma petite chatte a déjà bien travaillé ce matin, mais je sens qu'elle serait volontiers partante pour un solide cunnilingus, et plus si affinité ! Mais ce n'est pas le moment de tout faire rater.

Je rabats donc ma jupe.

-Stop ! dis-je à mon adorateur. Véronique peut survenir d'un instant à l'autre.

-Montre-moi tes seins, supplie-t-il. Laisse-moi les embrasser, tu as un si joli corps !

-Mes seins ? Tu n'y penses pas. Il faudrait que je retire ma robe, et mon soutien-gorge. On va se faire pincer.

Il se renfrogne, mais se relève quand-même. Il n'insistera pas.

-Tu es trop dure, dit-il simplement.

-Rappelle-toi : si Véronique n'est pas totalement enchantée par ce voyage, adieu les cinquante points ! Il ne s'agit pas de la faire pleurer.

Voilà qui donne à réfléchir.

-Tu as raison. J'ai trop investi *en temps et en argent* pour risquer de compromettre la réussite de notre projet.

-Si tu as investi, lui dis-je en souriant, tu dois attendre la mise en paiement des dividendes. Je remonte prestement l'étage. Malgré son air renfrogné, Maryvonne est prête à remplir ses obligations touristiques. Par la fenêtre, elle regarde mélancoliquement le va et vient des *vaporetti* sur le Grand Canal.

J'en profite pour transférer rapidement le contenu de la clé dans ma tablette. *Ni vu ni connu.*

-Regarde, lui dis-je en lui tendant l'appareil.

Image et son. Charles-Henri fait la cour à Véronique.

-Comment as-tu fait ?

La curiosité la tire, pour un instant de ses pensées moroses.

-Leur chambre est truffée de micros et de minuscules caméras.

-Pas possible !

-Si. J'ai soudoyé le garçon d'étage. Il en a mis partout.

Un éclair passe dans ses yeux. Ça l'amuse de jouer les espionnes, quitte à découvrir des vérités désagréables.

La tablette parle. *James Bond en jupons* écoute.

-Je resterais ainsi, jusqu'à la fin des temps, à contempler ton doux visage, à me mirer dans l'eau profonde de tes yeux...

Charles-Henri a pris Véronique par les épaules et tente, de ses deux bras déployés, de faire le tour de l'importante jeune personne. Touchant ! Mentalement, je note les points.

-Le traître ! glapit Maryvonne. Il m'a dit exactement la même chose, il y a moins d'une semaine.

Véronique ne dit rien. Les yeux humides, elle contemple son adorateur.

-Ah ! reprend celui-ci, avant toi, je ne connaissais rien de l'amour. Juste quelques petites passades, sans profondeur et sans réel attachement. Mais maintenant, enchaîné par la puissance de ton charme, je suis devenu l'esclave de ta beauté.

Où va-t-il chercher tout ça ? Mais c'est bien. Très bien même. Encore des points...

Maryvonne éclate :

-Menteur ! Traître ! Tu me l'as dit, à moi, il y a trois jours ! C'est marqué là ! Je l'ai noté dans mon journal.

Elle cherche fébrilement dans son sac et en extirpe un calepin qu'elle me tend, tout en lâchant la bonde de son ire :

-C'était si beau, si sublime ! Ah le traître !

Je n'ai rien entendu de la réponse de Véronique, j'ai seulement vu son visage nimbé d'un bonheur séréaphique. Elle est au ciel. Celui qui précède immédiatement le septième.

-Nos cœurs battent à l'unisson, a repris le séducteur. Enlacés, nous irons jusqu'au bout de notre amour, jusqu'au bout de la vie...

-Le traître ! Le traître ! Le traître ! Pourquoi les hommes nous débitent-ils tous les mêmes mensonges ?

-Peut-être parce que nous aimons ça, lui dis-je calmement.

-Mot pour mot, c'est ce qu'il me disait, quand il roucoulait auprès de moi. Il n'a même pas pris la peine de faire du neuf.

-Que veux-tu, Maryvonne, les hommes sont ainsi. Routiniers en amour. Chaque nouvelle conquête accomplit le même parcours que celle qui l'a précédée, et chaque étape de ce parcours suscite les mêmes envolées lyriques.

Sur l'écran, la scène est devenue beaucoup plus chaude. Cette fois, les deux amoureux sont sur le lit, et Charles-Henri couvre de baisers le visage de Véronique, tout en lui susurrant des

propos enflammés :

-Mon cœur est un volcan, une lave ardente bouillonne en lui, prête à s'épancher en nuée dévastatrice...

Il a bien disposé sa webcam. Nous sommes aux premières loges.

Le voilà qui embrasse sa dulcinée à bouche-que-veux-tu. Il lui a fourré sa langue jusqu'à la glotte, au risque de l'étouffer, telle une nouvelle Desdémone...

Pas mal. Convenons-en : il roule bien les pelles.... Je lui accorde un bon bonus de points.

Il retire sa langue. Quelque peu sonnée, elle a du mal à reprendre son souffle. Il en profite pour pousser son avantage, et lui retrousse complètement la jupe. *Blitzkrieg !*

Ce soir là, pour son idylle débutante, Véronique porte « *Roses Blanches pour la plus Belle* ». Cette tenue virginale n'arrête pas son fougueux amant qui, d'un geste décidé, baisse la chaste petite culotte jusqu'aux genoux. Nous avons brusquement une vue plongeante sur ses intimités, et sur sa foufoune, impeccable et poliee comme un green de golf. J'ai drôlement bien fait de la faire entretenir : ce point est capital.

Bon. Les choses sérieuses vont commencer.

-Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, précise le galant, en fourrant sa tête entre les énormes cuisses. Un nouveau baiser commence, plus profond, plus torride encore que le premier. Volcan oblige.

Devenue familière de cette gâterie, Véronique se laisse faire, se bornant à pousser de petites plaintes de plaisir. Finalement, je crois qu'elle aime le cul.

Je me tourne vers Maryvonne :

-Ça aussi, il te l'a dit ?

-Non, répond-elle d'une voix terne. Je n'aurais jamais laissé faire...

-Tu aurais peut-être dû.

Je regarde la trotteuse de ma montre. Cela fait cinq bonnes minutes. Bravo ! Un cunnilingus s'évalue à l'endurance et à la progressivité. C'est aussi de bon augure pour moi, par la suite. *Double bonus !* Je suis en veine de générosité.

-Viens ! dit Véronique en un souffle, en tendant la main vers lui

L'organe de Charles-Henri apparaît à l'écran. Flatteur, et même imposant. Dix-huit bons centimètres et d'un calibre plus que confortable, de quoi satisfaire la femme la plus exigeante. Bien bandé : raide comme un manche de pioche, avec le gland décalotté, d'un rose vif et déjà luisant de ses liqueurs. On en mangerait ! Je m'en purlèche par avance, sachant qu'il m'est promis sous peu.

Même Maryvonne le regarde. C'est sans doute la première fois qu'elle le voit.

Je lui lance un coup d'œil salace :

-Qu'est-ce que tu en pense ? Sympa, non ?

Elle hausse les épaules, pour feindre le dédain. Mais ses yeux brillent d'envie, et la trahissent.

Moi, je sens que, sous ma jupe, mon petit bouton commence à s'émouvoir.

Charles-Henri est passé à l'action. Couché sur elle, dans la traditionnelle position du missionnaire, il lime avec vigueur, de toute la force de ses reins et de son cul, propulsé en avant par ses cuisses musculeuses. De nouveau, je suis des yeux la trotteuse de ma montre, car il me faut évaluer le coût à sa juste valeur. Toutefois, je n'oublie pas d'admirer le sportif en plein effort, et de manifester bruyamment mon enthousiasme aux plus belles actions menées sur le terrain.

Maryvonne admire aussi, malgré son dépit. Les lèvres pincées, elle respire bruyamment, en tordant ses doigts. Mais elle n'en perd pas une miette.

A chaque coup de boutoir, Véronique supplie son chevalier servant.

-Encore ! Encore ! Tu me fais tellement de bien ! Encore ! Finis-moi.

Celui-ci ne répond pas, il se concentre sur l'action, tout en prenant la bouche de sa compagne. *Du grand art !*

Soudain, elle pousse une série de cris rapprochés, une suite de halètements torrides, exhalés d'une voix faible et suraiguë. Ses cuisses tremblent, elle cherche son souffle... De ses mains crispées, elle appuie sur les reins de l'homme, comme pour le faire pénétrer plus avant. Je la devine, tenaillée par l'orgasme, secouée d'un spasme puissant et dévastateur... Charles-Henri s'est arrêté. Il s'est planté au plus profond, dans la chair tendre et accueillante de son amie. Il lui arrose copieusement la chatte, abreuve abondamment un sillon brûlé par le désir.

J'applaudis à tout rompre.

J'attribue ma mention « très bien » à cette prestation.

-Je le déteste ! Je le déteste ! Je le déteste ! hurle Maryvonne, en tambourinant de toutes ses forces sur ma tablette, au point de me faire craindre pour l'intégrité de celle-ci. Heureusement, le matériel *Made in Korea* est solide. Je la lui retire néanmoins des mains.

-Tu as vu ? Il l'a besognée pendant une bonne demi-heure !

Dans quelques jours, ce sera moi. Je m'en régale par avance. La main sous la jupe, je passe longuement mes doigts sur mes lèvres intimes. Mon clito se rengorge : il est déjà complètement congestionné.

-Comment ? s'indigne Maryvonne. Tu te caresses ?

-Je n'y peux rien. Ça m'excite de les voir.

-Moi, ça me blesse profondément.

Sur l'écran, ils ne bougent plus, tout en demeurant accouplés. Il laisse sa pine se dégonfler dans la grotte d'amour de sa compagne, ce qui est toujours un moment très doux pour la femme. *Un nouveau bon point. Je note mentalement.*

-Tu ne vas tout de même pas te masturber, dit aigrement Maryvonne. Après tout ce que tu as fait ce matin, tu pourrais peut-être te calmer !

Elle n'a pas tort : à onze heures, on visite le palais des Doges. Je n'ai plus le temps de grimper au septième ciel. Je ressors mes doigts de ma conque : ils sont un peu mouillés.

Charles-Henri a repris sa liberté. Je le vois avancer, profitant que Véronique s'est assoupie, vers la webcam pour en arrêter le fonctionnement. Sa bite, redevenue flasque, ballotte ridiculement de droite et de gauche. Elle est beaucoup moins impressionnante, mais je suis quand même émue en la voyant : c'est une bonne travailleuse, une diligente petite abeille.

Je suppose que l'enregistrement est fini ? Non. L'écran redevient lumineux. La date et l'heure apparaissent : 3h17 du matin. Diable !

Il est vrai qu'il n'y a pas d'heure pour les braves !

Cette fois, c'est la levrette. Agenouillée sur le bord du lit, Véronique présente son cul.

Il est énorme, et ses gigantesques fesses semblent luire comme deux astres jumeaux. A quatre pattes, en équilibre sur ses coudes, cuisses ouvertes, seins pendants, elle offre à son conquérant une moule avide. De notre place, nous la voyons très bien : ce n'est plus la petite chatte timide d'une débutante, mais la béance d'une tigresse qui exige son festin de chair palpitante.

Charles-Henri se place debout derrière elle, et lui enserre fermement la taille de ses deux bras, car il faudra la tenir pour compenser la poussée. Sa pine, qui a retrouvé une forme plus qu'honorable se met à poinçonner vigoureusement, s'enfonçant résolument dans le puits d'amour qui l'engloutit. A chaque estocade, Véronique pousse un gémissement d'aise, et exhorte son compagnon

à renouveler ses efforts. A chaque coup de boutoir, son corps est parcouru par une houle qui la fait vibrer entièrement, de la croupe à la tête. Sur l'écran, nous pouvons voir ses chairs trembler, et ses gros seins osciller. Elle se souviendra de cette nuit comme d'une apothéose.

Bravo ! Cette fois, je suis prête à te décerner le prix.

Maryvonne ronchonne :

-On ne va tout de même pas les regarder toute la journée !

C'est vrai : il est l'heure de partir. Mais je ne peux pas m'empêcher d'admirer leur vigueur.

A regret, j'éteins la tablette.

-Tu es prête ? me demande-t-elle. On a juste le temps d'y aller.

-Et toi ? Tu es prête ?

-Je t'attendais.

Je soulève brusquement sa jupe et je lui baisse la culotte.

-Qu'est-ce que tu fais ? Ce n'est pas le moment de baiser : on doit sortir.

-Non, tu n'es pas prête : il faut enlever ça

-Quoi, « ça » ? Ma culotte ?

-Oui, ta culotte. Tu verras comme c'est agréable de se promener cul nu sous la jupe.

Elle est outrée.

-En ville ?

-Bien sûr. Tu l'enlèves bien pour danser.

-Quand même ! Pour visiter un musée !

-Je trouverai bien l'occasion de te faire une petite gâterie de temps en temps. Tu aimes bien ça, le petting ...

-Pendant une danse, ce n'est pas pareil... Il y a toujours un peu de sexe dans la danse.

-Il y en a partout. C'est ce qui rend la vie gaie.

Elle répond tristement :

-Pour moi, il n'y a plus de gaîté.

-Ne dis pas ça. Venise est une ville formidable. Je vais te faire passer une bonne journée !

Un pâle sourire... Mais elle consent à jeter sur le lit sa petite culotte en dentelles. Je serre mon amie contre moi, visage contre visage, bouche contre bouche... Mes deux mains remontent sous sa jupe et pelotent tendrement ses fesses nues.

-Tu verras, lui dis-je, je te consolerais.

Nous venons de passer devant la « Bouche du Lion », sorte de boîte à lettres où, jadis, les Vénitiens glissaient leurs délations. Combien de cocus ont ainsi dénoncé un rival ? Combien de femmes bafouées ont livré à la rigueur des juges un époux trop volage ? Nul ne le saura jamais.

Dénoncer les traîtres ? Mais la vie entière est un tissu de trahisons, grandes ou petites. Et l'amour, même l'amour qui se fortifie pourtant de la confiance, a parfois besoin d'une pointe de doute et de jalousie. Un grain de sel sur un gâteau trop sucré.

En haut de l'Escalier des Géants, Mars exhibe sa croupe de la façon la plus impudente (et aussi la plus imprudente) qui soit.

Pleine d'admiration, je m'exclame :

-Quel cul ! Il doit en faire bander plus d'un !

Maryvonne me fait signe de me taire. Mais c'est tout juste si j'arrive à me retenir de monter sur le socle pour lui mettre la main aux fesses.

En groupe compact, les visiteurs montent maintenant l'Escalier d'Or, en s'extasiant sur la magnificence des lieux.

Maryvonne ne perd pas d'une semelle son fiancé, et celle qui vient de la supplanter. Confiante en sa perruque châtain, et en ses verres fumés qui, selon elle, la rendent méconnaissable, elle les « file », dirait-on en langage policier. Ils avancent, quelques pas devant nous, en se tenant la main. Charles-Henri fait bien les choses : chaque détail est soigné. *Un petit point*. Moi, j'admire le superbe plafond en berceau, incliné au-dessus des marches. Il est fastueusement orné de stucs et de caissons dorés à la feuille, qui encadrent des fresques dues aux artistes de la Renaissance. Tout en regardant en l'air, je prends garde de ne pas rater une marche, car je ne tiens pas à me retrouver les quatre fers en l'air, ni à faire découvrir aux autres touristes des splendeurs beaucoup plus... contemporaines. Comparées à la délicate et tendre fleur de chair qui orne mon entrecuisse, toutes ces dorures perdraient leur éclat, je m'en voudrais de faire une concurrence déloyale à monument aussi prestigieux. D'ailleurs, j'ai remarqué qu'à plusieurs reprises, en particulier lorsque nous avons traversé la Place Saint Marc, Maryvonne tenait sa jupe avec ses deux mains. Un scrupule analogue, sans aucun doute, et peut-être aussi le manque d'habitude.

Malgré la foule, nous ne perdons pas de vue les deux amoureux.

-Regarde-les, rage Maryvonne. Ils sont ridicules.

Les salles succèdent aux salles... Avec, à chaque fois, les plafonds en caissons, les stucs, les dorures... Un décor écrasant de richesse et de puissance. Les fresques, les tapisseries, les tableaux les plus admirables occupent chaque point où le regard peut se poser. Chacun d'eux nécessiterait une journée d'examen attentif, mais on passe devant presque sans les regarder. Titien, Véronèse, Tiepolo, Tintoret...et les autres... on ne rend pas, à votre génie, l'honneur qui lui est dû : à peine lit-on, dans le meilleur des cas, votre nom et le titre de votre œuvre. La foule se presse dans les salles, on entend le martèlement continu des chaussures sur les parquets. Il faut souvent s'approcher trop près pour pouvoir vraiment comprendre la composition d'une toile, admirer ses couleurs, ou son encadrement surchargé de dorures tarabiscotées.

Salle de l'Anti-Collège, Salle du Collège, salle du Sénat, salle du Conseil des Dix ... Un défilé morne dans un décor fatigant par sa surcharge de dorures. Mais, tant de splendeur, c'est un *must* : il faut l'avoir vu. Dans la Salle du Collège, où étaient reçus les ambassadeurs auprès de la Sérénissime, on jette un regard las aux colonnes, aux statues, aux tapisseries représentant des épisodes mythologiques... On accorde tout juste un coup d'œil aux cheminées en marbre de Carrare, en restant indifférent aux signatures prestigieuses des artistes qui les ont créées. On ne regarde même plus les sujets des tableaux : il y en a trop. Nombre d'entre eux chantent l'opulence de la Cité, la gloire et la puissance de la République, maîtresse de l'Adriatique. Le Lion de Saint Marc ne fait plus peur, il nous fatigue.

Trop de merveilles tuent la merveille.

-C'est chiant ! grince Maryvonne, toujours de mauvaise humeur.

Elle m'entraîne vers une des grandes fenêtres d'où on peut voir la piazzetta, avec ses deux colonnes...

Je lui indique, toute pédante :

-C'est entre ces deux colonnes qu'avaient lieu les exécutions des traîtres, en particulier celle du doge Faliero qui avait trahi la République

Je l'avais lu, le matin même, dans mon guide touristique.

Elle jette un regard mélancolique sur les colonnes, sur la piazzetta et, au-delà, sur les flots bleus de la lagune, en songeant probablement au sort funeste des suppliciés. Elle suit un moment des yeux le ballet des vaporetta et des navires qui sillonnent la lagune.

Dans l'un des multiples reflets dorés, Véronique s'est rendue compte que ma compagne

avait tourné la tête. Elle profite d'une trouée dans la foule pour m'adresser un signe et un sourire.

Je prends Maryvonne par le bras, et je l'entraîne dans le flot des visiteurs.

Le défilé des salles reprend : Salle des *Capi*, avec sa magnifique Piété, salle des Trois Inquisiteurs d'Etat...

Là, la visite change de centre d'intérêt : on nous montre les Plombs, ces terribles prisons sous les toits, où on gelait l'hiver, où on étouffait l'été sous la chaleur, dans les miasmes qui montaient de l'étroit canal. La cellule où fut détenu l'illustre Casanova, avant de s'en évader. In petto, je rends hommage à l'une des plus vaillantes pines de l'Histoire, en me réjouissant que ce triste séjour n'ait pas émoussé ses qualités de grand bandeur devant l'Eternel. Deo Gratias ! Comme j'aurais aimé le connaître ! C'est un peu mon alter ego.

On traverse le pont des Soupirs pour se rendre aux Prisons nouvelles. Un double corridor permettait aux prisonniers de se rendre chez leurs juges sans se croiser ni même se voir. Raffinement

Nous descendons dans les Puits, sortes d'oubliettes où croupissaient les condamnés. La salle des tortures, celle que l'on attend avec impatience, et que l'on visite toujours avec un délicieux effroi. Dans ces lieux, assombris de souffrances et d'angoisses, nos yeux se reposent du flamboiement de tous les ors accumulés dans les autres parties du Palais.

De retour dans celui-ci, nous traversons la salle du Majeur conseil, celle du Scrutin, toutes ornées de magnifiques toiles, puis nous entrons dans les appartements des Doges . Galerie, chambres privées... Des salles, encore des salles... On ne regarde plus rien. On en a marre, on se contente de piétiner au milieu de la foule, en direction de la sortie...

Enfin ! Les collections. Des armures ouvragées, placées debout, semblent monter la garde et surveiller les merveilles exposées dans les vitrines. Armes anciennes, mousquets et pistolets du XVIIe et du XVIIIe, magnifiquement travaillés, arbalètes, épées et lardoires diverses, délicatement ciselées... Monnaies anciennes, ducats et sequins frappés à Venise... Statuettes d'ivoires... Porcelaines de diverses provenances, de toutes les époques... Mais surtout, l'une des vitrines tient la vedette. Nous nous en approchons à grand peine, car un attroupement compact s'est formé devant. Elle contient un ustensile des plus étranges : une sorte de ceinture métallique, à laquelle est attachée, en son milieu, une bande d'acier... « *Ceinture de chasteté* », nous renseigne un carton. Chacun commente, les femmes gloussent devant cet appareil barbare et quelque peu suggestif. La bande d'acier est destinée à passer entre les cuisses, elle est percée à l'endroit *idoine* d'une ouverture allongée, en forme d'amande, pour laisser passer les urines et le flux menstruel. Une ouverture circulaire se place devant l'anus, pour permettre l'évacuation des autres matières... Pour décourager les intrus, ces deux ouvertures sont, l'une comme l'autre, hérissées de pointes, capables de transformer la bite la plus conquérante en fine julienne.

Véronique et Charles-Henri, le nez contre la vitre, s'extasient devant cet ancêtre du string, dont le confort semble des plus relatif. Nous arrivons à nous glisser immédiatement derrière eux, sans qu'ils nous voient.

« *En raison des attaques des pirates barbaresques, précise le carton, les femmes voyageant par mer portaient ces ceintures pour échapper aux viols...* »

-Tu crois qu'il y avait la taille 66 ? chuchote Maryvonne, non sans une certaine aigreur.

Elle me montre du doigt, comme s'il en était besoin, l'imposant tour de taille de sa rivale.

-Moi, lui dis-je, je n'en aurai pas eu besoin. Belle comme je suis, on m'aurait réservée pour le sultan.

Je me suis interdit toute fausse modestie.

Elle m'adresse un sourire agacé, mais elle concède toutefois :

-Tu as raison.

Sortie.

Les touristes s'égayent sur la Place, dans les ruelles, le long des canaux, bientôt happés par les *trattorie*... Nous suivons le couple. Ils se sont enlacés.

Les avocats ont parfois le bras long !

Les yeux de Maryvonne lancent des éclairs.

Les voilà qui entrent dans un restaurant. Après une heure d'effort touristique intense, un réconfort gastronomique s'impose ! Nous les suivons.

Véronique s'installe, non sans peine, au fond de la salle. Son compagnon se voit contraint de reculer la table de plusieurs centimètres, avant de prendre place à ses côtés, sur une sorte de banc capitonné. Prévenant ! Et même galant... Mais je lui retire tout de même un point, car il n'aurait pas dû souligner la prééminence de sa compagne.

A côté d'eux, un couple de mannequins arbore masques et déguisements de carnaval vénitien. Madame arbore une ample robe de cour, le domino noir, un masque blanc qui dissimule complètement son visage, et une coiffure de plumes et de soie, parfaitement extravagante. Elle tient en main un éventail de plumes d'autruche. Monsieur, masqué lui aussi, porte l'habit de gentilhomme, avec l'épée au côté. Ils sont magnifiques.

Nous nous attablons à l'autre bout. Maryvonne s'arrange pour leur tourner le dos. Prudence !

Après avoir passé commande, je demande au serveur de m'indiquer le chemin des toilettes, prétextant que nous devons nous *refaire une beauté*. Heureux hasard, l'itinéraire en question nous permet de contourner le couple de mannequins, qui nous dissimule aux yeux des deux amoureux.

Personne.

Prestement, je me glisse sous l'imposante robe de cour, en faisant signe à Maryvonne de me suivre. Elle s'exécute en râlant.

Je lui glisse à l'oreille :

-Chut ! Nous allons écouter ce qu'ils disent.

Le mannequin est constitué d'une tournure en osier, une sorte de faux cul bien fessu, qui repose sur un unique pied, fiché dans un socle de bois. Il y a donc de la place pour deux, à condition d'être souple et de se recroqueviller.

-Il me semble, dit la voix de Charles-Henri, que je viens d'apercevoir Laure.

Véronique hésite.

-Tu crois ?

Je retrousse un peu le bas de la robe, pour jeter un coup d'œil. L'avocat a placé son bras autour de la taille de sa maîtresse. Décidément, c'est une manie ! Je ne vois pas son autre main, et je suis donc amenée à supposer qu'elle s'active en un endroit qui échappe à ma vue.

Mais je suis peut-être mauvaise langue... Après tout, je ne peux pas avoir toutes les qualités !

Elle, elle regarde tout autour. On dirait un radar. Elle cherche à deviner où nous sommes passées, puisqu'elle ne nous voit plus à notre table. Enfin ! Elle remarque que la robe du mannequin est un peu relevée, et qu'un œil brille en dessous. Je lui adresse un signe furtif de la main.

-Je suis presque sûr que c'est bien elle, insiste Piépanard. Si nous la rencontrons, je lui demanderai de nous présenter à sa cousine.

Hésitation. Véronique toussote, s'éclaircit la voix.

-Sa cousine ne veut voir personne. Elle sort à peine d'un grand chagrin d'amour : son

fiancé a fait la rencontre d'une autre jeune femme dont il est tombé éperdument amoureux...

-Salope !

En silence, Maryvonne vient d'articuler l'injure à mon oreille.

Il est urgent de la calmer, et de détourner son attention vers des considérations plus folâtres. Je soulève donc sa jupe. Complètement, jusqu'à la taille. Je lui caresse doucement les fesses.

-Elle a tort de se complaire dans le drame, poursuit l'avocat. Un de perdu, dix de retrouvé.

-Mufle ! souffle Maryvonne entre ses dents, toujours en silence. Et notre mariage ? Notre beau mariage ? Tout est foutu. Par ta faute.

Pour garder son équilibre, elle se tient accroupie, les genoux écartés, dans la posture classique de la pisseuse. J'en profite pour lui empalmer le sexe.

-Tu te rends compte, Laure ? dit-elle, sans remarquer que je commence à la gouiner, je devais être la reine de la journée ! Sortir de la cathédrale, à son bras, monter dans la Rolls blanche, louée pour l'occasion, et couverte de lys et d'arums ! Tout ça, c'est à l'eau !

Je me rends compte, en effet. Il est des malheurs dont on ne peut se consoler.

-Je suis ravie que tu aimes « Nuit de Chine », susurre Véronique.

Elle a raison : il est préférable de détourner la conversation. De mon côté, je sollicite le clitoris de ma compagne.

-C'est vrai, concède Charles-Henri, « Nuit de Chine » ouvre des perspectives des plus suaves...

Ouf ! C'est gagné. Une explication à quatre est évitée. Mes machinations doivent rester un secret entre Véronique et moi. Maryvonne doit continuer à croire que nous espionnons le couple à son insu, et quant à Charles-Henri, il doit ignorer la présence de sa fiancée.

-Continue ! chuchote celle-ci à mon adresse. J'en ai besoin.

De la main droite, je lui fais une douce branlette au clito. Je lui ai ouvert la moule et, du bout des doigts de l'autre main, je lui caresse gentiment les nymphes.

-On s'aime mieux entre filles, dit-elle, en réprimant un sanglot. Je ne veux plus rien savoir des hommes, ils sont trop...

Un cri suraigu l'interrompt :

-Tu as mis le doigt dans les « perspectives », glousse Véronique, ravie.

Il se passe aussi quelque chose à l'étage supérieur. L'avocat se fait bucolique :

-Dans cet Eden, il faut un jardinier. Une abeille laborieuse doit prendre soin de cette fleur, la butiner, la faire éclore, et enfin la faire fructifier en gerbes de jouissances.

Quelle plaidoirie ! Mais Maryvonne fait la grimace.

-Ne tombe pas dans la *misoandrie* ! Les hommes ont aussi leur bon côté.

-Je ne vois vraiment pas lequel, grince-t-elle avec dédain.

-Quelques dizaines de grammes... Peut-être cent-cinquante quand la bandaison est bonne et que les corps caverneux sont bien pleins... Sur soixante-quinze kilos, ça ne fait pas un ratio terrible, mais c'est déjà ça.

-Bof !

J'interromps un instant mon travail à deux mains, pour guider la sienne sous ma jupe. Je suis déjà toute excitée, toute chaude, avec mon petit bout tout vaillant ! Nous allons tirer notre crampe ensemble : cela nous servira d'amuse-bouche pour l'apéritif.

-Allons, lui dis-je, en reprenant mes manip là où je les avais laissées, tu n'as pas été sans remarquer la bite du jeune groom, ce matin, quand il m'a besognée.

Malgré l'obscurité, je devine un sourire.

-Superbe, hein ? Et confortable, je te l'assure.

-Tais-toi. Tu n'es pas sérieuse.

Elle a beau nier. Cette évocation a donné une subite consistance à son clito. Je l'entends haleter doucement. Elle mouille. Elle est prête à *venir*.

De son côté, elle me travaille avec diligence. On sent l'élève appliquée, qui veut bien faire... A l'instar de certains quatuors d'opéra, nous sommes en fait deux duos superposés, dont les protagonistes échangent leurs arguments. Cependant, depuis quelques minutes, les arguments oraux ont fait place aux arguments tactiles.

Maryvonne s'est mise à genoux, dans la position de l'œuf, pour me tendre son cul. La main bien placée à la base de ses fesses, je lui fais une pénétration digitale, bien profonde. De son côté, elle laisse son index se balader entre mes lèvres intimes, exécuter une navette diabolique qui me met la chatte en feu. Mes chairs tuméfiées ruissellent de tous leurs nectars... L'impatience nous dévore l'une comme l'autre : il faut en finir. La jouissance s'impose comme une nécessité absolue. Il faut qu'elle vienne, là, dans ces étranges circonstances. Je la bourre comme une sauvage, je la tringle avec vigueur... Son souffle devient saccadé et je devine qu'elle se mord les lèvres pour ne pas crier. Bientôt, mes doigts sont pris dans un spasme qui la tord toute entière, tandis qu'elle pousse un soupir de soulagement.

- Ça va ?

-Oui, répond-elle dans un souffle, c'était bon.

Je me mets sur le dos, cuisses écartées. Une position tout confort. Elle me bourre à son tour pendant que je me branle le clito. C'est l'explosion. Je pars dans l'azur comme une fusée, en criant avec ravissement :

-Oh ! Cochonne !

Un compliment à l'adresse de Maryvonne. Elle l'a bien mérité !

Fort heureusement, Véronique a poussé son cri, elle aussi, à l'unisson avec le mien. Piépanard, trop occupé, n'a rien entendu de suspect. Dans ma joie, j'ai même bousculé d'une détente brusque le pied qui soutient le mannequin : il a oscillé dangereusement. Par bonheur, il n'est pas tombé. *Il y a un Dieu pour les jouisseuses !*

Après cet orgasme échevelé, nous restons toutes les deux immobiles, serrées l'une contre l'autre. On récupère.

En haut, c'est aussi le calme plat. Je glisse un œil. Je comprends : le serveur vient d'apporter les hors d'œuvre, et nos deux amoureux commencent à se restaurer. C'est la pause.

Nous devons être servies, nous aussi. J'ai faim : s'envoyer en l'air, ça creuse ! Mais la faim, comme la libido, sont de bonnes maladies. Je fais signe à Maryvonne, et nous surgissons l'une après l'autre de dessous la robe du mannequin, du côté opposé à celui des tourteraux, cela va de soi. Courant sur nos genoux comme des gazelles, nous manquons de justesse de renverser le garçon, porteur d'un plateau chargé de verres. Ça fait un peu désordre. Surtout que ma jupe, mal rabattue, laisse voir mes jarretelles, et peut-être même un bout de fesse, car je sens les caresses de l'air frais sur ma croupe.

Tenant son plateau d'une main, le garçon se frappe plusieurs fois le front de l'autre main, d'une façon significative.

*Si, Signor. Siamo pazzi !**

Pas rancunier, il pose sur notre table deux verres pleins d'un cocktail coloré. Nous avons même droit à un sourire : il a sans doute apprécié le petit jeton sur mes jarretelles... Nous trinquons, puis nous attaquons les *antipasti*.

Après le repas, nous décidons de flâner, pour regagner à pied notre hôtel, situé dans les

environs de la gare. Véronique, flanquée de son chevalier servant, est partie faire du shopping. Elle veut s'acheter des chaussures, de vrais escarpins à talons aiguille.

-Il faudra qu'elle en trouve avec des talons renforcés, remarque aigrement Maryvonne.

On ne se perd pas, à Venise. On chemine le long des ruelles calmes qui bordent les étroits canaux, qu'il faut parfois traverser sur des petits ponts en dos d'âne. Nous fiant à notre sens de l'orientation, nous avançons dans une direction présumée bonne, en admirant un paysage urbain à nul autre pareil, avec ses maisons de brique rouge, dont la plupart ont les pieds dans l'eau.

Soudain, au détour d'une rue, nous débouchons sur le Grand Canal, que le pont du Rialto enjambe avec élégance. Nous sommes dans la bonne direction.

Hélas, à pied on ne peut pas longer le Grand Canal. En barque, on pourrait aborder sur l'arrière de l'hôtel... Nous retournons donc dans le labyrinthe de ruelles, en cherchant toutefois à ne pas nous en éloigner.

Maryvonne ne desserre pas les dents. Tantôt, elle semble ruminer son dépit, tantôt elle admire mélancoliquement la ville

Dans un campo, sorte de placette entourée d'immeubles de brique, nous découvrons un chapiteau. Une pancarte nous informe :

Exposition temporaire

Les supplices à travers l'Histoire

Nous acquittons le modique droit d'entrée, et nous pénétrons sous le chapiteau.

A l'intérieur, les badauds sont nombreux. Les supplices, ça éveille toujours la curiosité, le bon peuple en est toujours friand... Il y a même des familles avec enfants : les parents expliquent doctement le *modus operandi* à leur progéniture qui, une fois n'est pas coutume, écoute attentivement.

Chaque spécialité est représentée par un dessin, suivi d'un commentaire en italien. Pour certaines d'entre elles, on a même pu rassembler un peu de matériel.

Question ordinaire et question extraordinaire. Les brodequins. On expose quatre planches et des cordes. Un croquis fort explicite nous montre le condamné, chaque jambe est prise entre deux planches, et les quatre sont liées solidement entre elles. Le tourmenteur enfonce successivement des coins entre les planches centrales : quatre pour la question ordinaire, quatre autres pour la question extraordinaire... Les os éclatent. Inconvénient : le condamné ne tient plus debout pour la mise à mort finale, bûcher ou pendaison.

C'est pourquoi on l'a remplacé par le supplice de l'eau. On met un entonnoir dans la bouche du « patient », solidement ligoté, et on verse. Quatre pintes pour la question ordinaire, quatre autres pour la question extraordinaire. Une charmante aquarelle représente la marquise de Brinvilliers subissant la question...

Des méthodes judiciaires raffinées, qui ont persisté jusqu'en 1780, date de leur abolition par Louis XVI. Ce qui n'a pas empêché ce dernier de profiter involontairement d'une nouvelle invention : la guillotine, due au génie d'un médecin de ses contemporains. Invention révolutionnaire s'il en fut ! Croquis, portrait du roi... Un exemplaire de la machine, aimablement prêté par le ministère français de la Justice, est également exposé.

Ne pas toucher SVP !

Je bute dans quelque chose. Un énorme poids, couvert de poussière et de saletés diverses. *Estrapade*. On a représenté le condamné, suspendu à une poutre par un bras, les jambes attachées à un poids énorme...

Maryvonne examine ces joyeusetés. Elle ne dit rien mais, à son regard, je devine qu'elle ferait bien essayer une paire de brodequins à son ex fiancé ! Question ordinaire : « vas-tu quitter cette fille ? ». Question extraordinaire « vas-tu m'épouser ? ». Bourreau ! Un coin de plus. Allons donc ! Je lui mets doucement la main sur l'épaule, pour tenter de la consoler.

-Tu ne peux pas savoir, dit-elle, comme si elle lisait dans mes pensées, je vais être obligée d'écrire à mes amis, à ma famille pour leur dire que le mariage n'aura pas lieu. Envoyer des « faire-part » pour leur dire que je suis trompée, bafouée ! Devant moi, ils vont me plaindre à chaudes larmes... Mais entre eux, ils vont se moquer de la cocue ! La cocue ! La cocue !

Elle répète ce mot, pour se faire mal. Les mots sont pires, parfois, que les coins du bourreau.

-Allons... Tout n'est peut-être pas fini. Tu vas le reconquérir.

Devant sa détresse, j'ai presque envie de cracher le morceau, de tout déballer. Une fois qu'il m'aura eue, qu'il m'aura connue bibliquement deux ou trois fois, pourquoi ne reviendrait-il pas à sa dulcinée ? En deux mois, on a le temps. On vous bricole une union solide, pour toute la vie.

-Jamais ! dit-elle avec violence. Il m'a trompée avec ce boudin. Il m'a humiliée !

Si tu savais ! J'ai offert à ce *boudin* quelques jours d'amour. Elle y a droit, comme toutes les filles.

-Dis Papa ? Pourquoi on scie le Monsieur ? demande une petite voix.

Croquis très réaliste : le supplicié est attaché la tête en bas. Deux bourreaux le découpent en deux, au moyen d'une scie à grumes, à partir de l'entrejambes... Un commentaire nous apprend que la mort survenait lorsque la lame atteignait la région du cœur.

La roue

Une roue horizontale est placée au centre du chapiteau. Un mannequin pantelant, vêtu de guenilles grisâtre figure le supplicié, bras et jambes brisés. Il attend la mort en regardant le ciel. Près de lui, un mannequin bourreau brandit encore sa barre de fer.

-Tu te rends compte, gémit Maryvonne, c'est une catastrophe ! Ils ont tous déjà commandé leurs robes ou leurs costumes. Mes amies, je ne pourrai plus les regarder en face...J'ai envie de disparaître, de me cacher sous terre. De raser les murs.

Son regard vide se pose sur la scène de torture moyenâgeuse. *Charles-Henri sur la roue ? Elle prendrait bien la barre de fer !*

-Et le traiteur, qu'il va falloir décommander ? Et la salle, déjà louée ? Nos familles ont versé des arrhes, qui ne nous seront pas remboursés.

-Maryvonne ! lui dis-je, en l'entraînant plus loin, ne ressasse pas ton chagrin ! Ne sois pas ton propre bourreau.

Voici Ravailac. On l'a représenté, tiré par quatre chevaux. « Tenaillé aux mamelles par des pinces chauffées au rouge », précise le commentaire.

Au pied de la pancarte, un brasero contient des pinces et des braises. Un ingénieux système, sans doute une loupiote, inonde le tout d'une lumière rougeâtre.

« On y versait ensuite du soufre et du plomb fondu ». Puis, on fouettait les chevaux, et la foule en liesse manifestait sa joie. Parfois, il arrivait que les bourreaux dussent couper à coups de hache un membre qui s'obstinait à rester attaché au tronc. »

Un billot. C'est celui de la Tour de Londres. Authentique ! Une pancarte vous le certifie. Il est creusé d'une encoche pour mieux poser le cou. Tout confort, pourrait-on dire. A côté, une forte

hache, et même une large épée, celle qui a servi pour la décollation d'Anne Boleyn. Une faveur du roi, son époux.

Les petites attentions, ça fait toujours plaisir !

Tyburn

Un croquis jovial, presque truculent, nous montre le « patient » à demi pendu. Le bourreau vient de lui ouvrir le ventre, et commence à le vider tout vivant de ses viscères, qu'il jette, une à une, dans le feu. En commençant par les couilles... Un mannequin bourreau très réaliste, bien gros et bien gras, dont les mains et les avant-bras dégouttent d'une matière rouge et gluante, ricane sous sa cagoule. Enfin... On le devine... Devant lui, un brasero d'où dépasse un bout de boyau qui achève de brûler.

« Les femmes, précise la pancarte, étaient dispensées de l'éviscération. Par pudeur. Car on ne voulait pas les exposer nues devant le public. On se bornait à les brûler vives... »

Même à Tyburn, la galanterie ne perd pas ses droits.

Le bûcher, justement, le voilà : on nous représente Jeanne, la vaillante pucelle, ficelée à son poteau. Déjà, les flammes lèchent le bas de sa chemise. On nous rappelle aussi que, jusqu'au XVIII^e siècle, moult sorcières, ou prétendues telles, sont parties en fumée... Ainsi que nombre d'« hérétiques ».

Et voici le garrot espagnol. Encore utilisé sous Franco. La machine patibulaire est devant nous, avec son poteau, traversé par une forte vis qui permet de serrer un cercle de métal pour écraser le cou du condamné, et la sellette sur laquelle il prend place...

Prière de ne pas s'asseoir...

Merci. Je n'en ai pas envie ! Pas plus que d'essayer le collier ! Ma coquetterie a des limites.

-Ce qui me fera le plus de peine, pleurniche-t-elle encore, ce sera la compassion de mon oncle, le vicaire général. Tu ne peux pas t'imaginer ma honte, lorsqu'il me faudra lui annoncer que la cérémonie n'aura pas lieu.

La pièce maîtresse de l'exposition : la vierge de fer. Elle est là, devant nous, entrouverte comme pour nous inviter à entrer... Nous pouvons voir les lames acérées qui en tapissent l'intérieur.

-Si tu pouvais le mettre dedans, lui dis-je en matière de plaisanterie, tu serais sûre qu'il ne t'échapperait plus.

-Et je claquerais la porte, répond-elle avec un pâle sourire.

Sitôt sorties, nous retrouvons le calme des petites ruelles, le long des canaux.

-C'est quand même horrible, dit Maryvonne.

Parle-t-elle de l'exposition ?

-Tu as raison, lui dis-je, sans chercher à résoudre cette question. Que d'imagination, que de créativité lorsqu'il s'agit d'infliger la souffrance ! Le génie humain est alors sans égal, son inventivité et son raffinement forceraient l'admiration, s'ils n'inspiraient pas aussi la terreur et la haine. Voire même un certain mépris, car le supplice est toujours un abus du fort sur le faible. Dire qu'en regard de tout cela, il n'existe que quelques moyens pour donner du plaisir et de la joie ! De pauvres petits moyens, qu'il est bien difficile de renouveler et de perfectionner, et que peu de grands esprits ont cherché à accroître.

Elle sourit. Quand même.

-Mais toi, Laure, tu es une chercheuse fervente. Tu débordes d'imagination créatrice.

-Certes. Et je peux me glorifier de quelques trouvailles qui, à défaut de révolutionner l'art de jouir, améliorent quand même l'ordinaire, Ce qui prouve que ma quête n'est pas inutile.

-J'en conviens. Et je rends hommage à ton efficacité en la matière.

-Tu vois bien que tu n'es pas seule, et qu'il te reste une douce amie.

Une amie proche. Bien plus proche que tu ne crois.

-C'est vrai : tu es une véritable amie. Mais j'en ai tout de même gros sur la patate, en songeant à tout ce qu'il me faudra affronter.

Nous sommes arrivées à l'hôtel. Nous décidons de nous reposer en attendant l'heure du repas, qui précède l'inévitable promenade en gondole.

Oserais-je le dire ? C'est Maître Piépanard lui-même qui a loué les deux gondoles. Le travail en équipe est un gage d'efficacité. Il a été convenu que nous resterions suffisamment en arrière.

Tandis qu'ils commencent à s'éloigner, Maryvonne et moi prenons place, côte à côte, dans l'embarcation. Dès que nous sommes assises, la voix acerbe de ma compagne retentit :

-Non mais, regarde ça ! La gondole penche du côté de Véronique.

C'est ma foi vrai : les pauvres soixante-dix kilos de Charles-Henri ne suffisent pas à rétablir l'équilibre. La gondolière, car, de nos jours, il y a aussi des femmes dans ce métier, a du mal à diriger son esquif déséquilibré.

-Ils vont couler ! ricane Maryvonne.

Toute une flottille part à la conquête des canaux. Des quinquets donnent à l'expédition un petit air de retraite aux flambeaux. Soudain, un gondolier mâle se met à brailler :

« *Sul mare luccica*

L'astro d'argento

Placida e l'onda

Prospero e il vento...

Venite all'agile

Barchetta mia ! »

Une assez belle voix de ténor, il faut en convenir. Mais pourquoi diable les gondoliers vénitiens chantent-ils des chansons napolitaines ?

J'ajuste mon « oreillette » pour écouter ce qui se dit dans la *barchetta* où ont pris place nos deux amoureux. C'est convenu : un petit micro est épinglé au revers de Véronique.

« *Santa Lucia, Santa Lucia* » braille le nocher qui, décidément, se prend pour Pavarotti. Il parvient même à dérider Maryvonne !

-Tes yeux sont plus lumineux que les étoiles dans le ciel, dit l'avocat.

Je passe l'oreillette à Maryvonne

-Ecoute, lui dis-je. J'ai dissimulé un micro HF dans la doublure de sa veste. Elle n'y a vu que du feu.

Le son est assez fort et, en collant ma joue contre celle de ma compagne, je continue à entendre ce qu'ils se disent.

-Je suis si bien, près de toi, susurre Véronique. Bercée par le doux balancement des vagues où se reflètent les flambeaux, enveloppée dans les tendres volutes de ces chants, j'écoute ta voix aimée... Je suis enfin vivante ! Quoi qu'il arrive, cette soirée sera pour moi inoubliable.

Pauvre Véronique ! Mais je suis si contente que tu connais cet instant merveilleux !

Maryvonne grimace, tire la langue.

-Ces deux étoiles, reprend l'avocat, me guideront vers le rivage enchanteur de Cythère, l'île d'amour où chaque homme veut aborder...

Pfff ! Quel style ampoulé ! Ce n'est pas étonnant que tu perdes tes procès.

-Tu m'aimeras toujours ? s'enquiert Véronique, d'une voix hésitante.

-Toujours !

Menteur !

-Je sais bien que je ne suis pas belle, reprend la jeune fille.

-Ne dis pas cela : ta beauté est *incomparable*. Pour moi, tu es la plus belle.

Maryvonne me rend brusquement l'oreillette.

-Arrête ça, dit-elle. J'en ai assez entendu.

Obéissante, je coupe le son.

-Rentrons à l'hôtel, ajoute Maryvonne. Allons baiser toutes les deux, et oublions les hommes.

Beau programme ! J'acquiesce d'un hochement de tête, et je fais signe à notre pilote d'accoster.

Dès que nous posons le pied sur la terre ferme, je prends mon amie par la taille, et nous regagnons l'hôtel, enlacées... *Gentille comme toujours*, je propose :

-Si tu veux...

-Oui ?

-Demain, le groom va venir dans la chambre. Tu as vu comme il est beau garçon ?

-Et alors ?

-Si tu veux, je te le prête.

-Merci. Tu en as trop envie. Et puis toi, tu n'es pas encore dégoûtée des hommes...

Demain... demain... Baise avec Maryvonne, baise avec le groom, visite de la basilique Saint Marc, escapade dans l'île de Murano. Puis retour vers la France.

Encore une journée chargée.

14

Mais... Qu'est-ce qu'il lui trouve ?...

Il y a de la lumière chez Charles-Henri. Je sonne.

La porte s'ouvre. Un homme aux cheveux blanc et au teint grisâtre se tient sur le seuil. Je remarque tout de suite ses joues pendantes, la ride qui lui barre le front, et celles qui partent de la base de son nez. Il porte un costume trois pièces gris fer, une cravate sombre et une chemise blanche à col très raide. Ses yeux semblent délavés, son nez trop gros, sa peau épaisse... Il m'invite à entrer.

-Bonjour. Je suis une consœur de Maître Piépanard. J'ai rendez-vous avec lui pour un dossier délicat.

-Mon fils ne va pas tarder. Je suis Maître Achille Piépanard.

On me fait entrer dans le salon. Une dame d'un certain âge s'y trouve déjà, assise sur l'un des fauteuils... Son embonpoint confortable, sa robe grise avec un col Claudine, son double rang de perles qui pendouille sur ses rondeurs avachies, mais néanmoins envahissantes, et son visage empâté de graisse la dispensent de toute présentation. Aucun doute : je me trouve devant la

maman de Maître Charles-Henri Piépanard.

On parierait son dernier sou sans hésiter, tant on est sûr de gagner. Avec son mari, ils font la paire. Mieux encore qu'un couple.

-Vous connaissez bien notre fils ? demande-t-elle, après m'avoir fait asseoir.

Je mens :

-Assez. Nous avons eu plusieurs affaires en commun.

Le mari me sert un whisky. Les usages mondains reprennent leurs droits.

-C'est qu'il nous inquiète, en ce moment.

Je tire un peu sur ma jupe, qui est un peu courte. J'ai conscience d'être un joli brin de fraîcheur, et je remarque qu'Achille a une certaine tendance à me reluquer... Malgré cette opération, dix bons centimètres de cuisses sont encore visibles au-dessus du genou. Je ne peux pas faire mieux. Avec mon petit haut échancré, qui laisse voir une bonne moitié de mes seins, je demeure le point de mire.

Il est vrai que je m'attendais à rencontrer Charles-Henri, seule à seul. Mais face aux parents, il me faut avoir l'air d'une professionnelle du droit, exclusivement préoccupée par son travail. Surtout qu'ils ne sont pas du genre folichon, ils ont plutôt l'air franchement conservateurs, pour ne pas dire réac. Pour être gentille, je dirais qu'ils sont *attachés aux traditions*.

Au point de sentir la naphthaline.

-C'est vrai qu'il nous inquiète, reprend Madame Piépanard.

Achille vient de glisser un œil dans mon corsage. *Toujours les traditions.*

-Depuis qu'il s'est entiché de cette fille, dit-il.

D'une voix ingénue, je demande :

-Ah bon ? Il a fait la connaissance d'une jeune fille ?

-Hélas, pleurniche la maman. Jusqu'ici, il ne nous avait donné que des satisfactions. N'est-ce pas, Achille ?

Celui-ci opine gravement du chef.

-C'était un si gentil petit garçon, continue-t-elle, toujours poli, toujours courtois... En classe, il était toujours premier.

Diable ! Vais-je avoir droit à toute la biographie ?

-Les profs ne tarissaient pas d'éloges à son sujet !... C'est si doux pour une mère !

-Pour les parents, rectifie Achille.

Madame lève les bras, comme pour prendre en témoin le ciel et tout son peuplement.

-Et avec ça, un artiste ! Nous lui avons fait étudier le violon, qui convient si bien à son âme délicate et sensible.

Que de talents ! Le voisinage a dû apprécier.

Le père prend la relève :

-Il va sans dire que nous n'avons jamais eu les soucis que certains parents connaissent avec leurs ados : lui, c'était ni pétard ni alcool... pas même une cigarette !

-Quand je pense, reprend Madame, qu'il a attendu ses dix-huit ans pour nous demander la permission de sortir le soir ! Et encore, il est rentré avant minuit, comme il l'avait promis.

Je hoche la tête, pour prendre part à l'hagiographie.

-Avec lui, continue-t-elle, jamais de souci... enfin, jusqu'à présent.

Soupir. Elle poursuit, l'œil humide :

-Toujours serviable, toujours agréable... Sans parler des mille petites attentions dont il était capable. Quand il était petit, il me faisait un dessin à chaque fête des mères. Ils sont si beaux que je les ai tous gardés. Et il récitait, avec sérieux, et sans aucune faute, le compliment qu'il avait

appris à l'école. Nous l'avions mis dans une école privée, vous pensez bien...

Hum, je vois... Un gentil petit fayot, qui fait ses coups en douce... Voilà une biographie classique de petit bourgeois bien élevé, qui me rappelle furieusement quelqu'un. Moi-même.

Je tends l'oreille, pour faire semblant d'être passionnée.

-Le bac, c'est la voix de baryton d'Achille qui prend la relève, il l'a décroché les doigts dans le nez. Parfaitement : les doigts dans le nez. Mention très bien.

Je devine : pour les choses sérieuses, c'est papa, pour les sentiments, c'est maman.

En effet, Achille poursuit sans désespérer :

-Etudes de droit brillantes, le CAPA du premier coup. Il en voulait !

-Que de satisfactions il nous a données ! Hélas, c'est bien fini.

Mes parents, eux aussi, ont dû en faire des panégyriques, au sujet de leur petite Laure ! Et pourtant, j'étais une sacrée délurée ! Mais j'ai toujours réussi à leur cacher mes turpitudes.

Un ange passe. Mais il repart aussitôt, faute de pouvoir rivaliser avec le rejeton des Piépanard.

-Une vie en droite ligne... gémit le père. Enfin... jusqu'à la semaine dernière.

Je relance le dialogue, pour leur faire vider leur sac :

-Ce n'est pas si grave d'être amoureux, c'est même plutôt sympa.

Il saute en l'air, comme frappé en plein visage.

-Pas grave ? Vous l'avez vue ?

-Elle est laide, laide, laide, dit la mère, en grimaçant chaque fois qu'elle prononce le mot.

-Et grosse, ajoute le père avec une grimace de dégoût. Enorme. Au moins cent kilos.

Nous y voilà. Je sens venir la comparaison charcutière.

Madame Piépanard lève les yeux au ciel.

-Comment peut-on se laisser aller à ce point ?

-C'est peut-être un problème hormonal, hasardé-je.

Je fais semblant de la défendre, mais en réalité cela m'amuse d'exciter leur ire, de les obliger à vider leur fiel.

-Pensez-vous, ricane le père. C'est de la veulerie. Elle n'a aucune volonté, ça se voit.

-Notre unique enfant, s'indigne-t-elle à son tour, que nous avons entouré de tant de soin et d'amour ! Notre fils, que nous avons élevé dans la droiture, et le respect de la morale. Voilà qu'il s'amourache d'une petite employée ! Une dactylo, ou je ne sais quoi...

Elle fait de la saisie sur ordinateur. Il faut vivre avec son temps, chère Madame.

-Vous comprenez, nous sommes juristes depuis deux générations... Nous avons choisi la profession d'avocat, pour nous mettre au service des autres, toute une vocation de générosité et de dévouement. Quant à mon père, il était industriel, il a donné du travail à des milliers d'ouvriers, et il est à l'origine de la prospérité de la région. Nous sommes des gens bien.

Des gens bien, c'est-à-dire des gens « de » biens. Des gens qui ont de l'argent...

-... Tandis qu'elle n'a pas un sou, poursuit Achille.

-Vous comprenez, maintenant, pourquoi elle a mis le grappin sur notre fils ? Elle voudrait bien se faire épouser, entrer dans la famille. Sa famille, à elle, personne ne la connaît sur la place, c'est vous dire !

-Ce n'est pas que nous attachions une grande importance aux biens matériels, reprend-il. Mais cette fille n'a aucune envergure. Pas le moindre désir de s'élever. Pas le moindre talent. Rien.

-Sans doute pas beaucoup d'intelligence non plus. Avez-vous déjà croisé son regard ? On dirait une vache !

Un coup à gauche, un coup à droite. Je tourne la tête d'un côté puis de l'autre, comme sur

le Central de Roland Garros.

Monsieur est au service :

-Pour sûr, ses yeux ne pétillent pas. Rien à voir avec le champagne !

Un rictus et un léger ricanement accompagnent ce trait d'esprit.

-Elle est bête, complète la mère, comme si c'était nécessaire. Bête ! Bêêêête !

-Oui. Mais elle a quand même réussi à embobiner notre fils. Elle le mène par *la chair*, et ce pauvre garçon ne sait pas se défendre. Elle doit en connaître des cochonneries...

-Achille ! Tu vas choquer Mademoiselle !

-Mais si. Elle a le savoir-faire d'une *professionnelle du sexe*, elle se sert de son...

-Achille ! Ne laisse pas la colère t'aveugler ! Modère ton langage !

Le mot est terrifiant, la chose est fort commune.

Mais Achille est décidé à braver les règles de la bienséance... et les foudres de son épouse.

-Je maintiens, elle s'en sert. C'est son outil de travail. Elle s'en sert avec dextérité, si je peux me permettre cette image.

Elle pouffe :

-Avec dextérité ? Ses fesses, elles sont nerveuses comme des blocs de saindoux. Ça doit être dur à remuer !

-Il faut croire qu'elle y parvient quand même.

Je m'étonne de toutes ces précisions.

-Vous l'avez donc rencontrée ?

-Ici même. La veille de leur départ pour Venise.

-Il fallait la voir, grince Madame. Toute pimpante ! Elle était habillée comme une jeune femme, avec une petite robe élégante. Mais à elle, ça lui allait comme un sac.

J'ergote :

-Je crois qu'elle a le même âge de votre fils... à peu près.

Quand on est moche, tranche-t-elle, on n'est jamais jeune. On doit mettre des vêtements moches.

Les deux poings réunis devant son épigastre, Monsieur fait mine de tenir la bride d'un sac à main imaginaire, qu'il fait osciller lentement devant son pubis. C'est son tour d'ouvrir le feu :

-Il fallait la voir : elle tenait son sac à main devant sa moule !

-Achille !

-C'est vrai. Elle tenait son sac devant son sexe.

-Achille ! Pas de gros mots !

-Comme si on allait la violer !

-Achille ! Tu fais rougir Mademoiselle ! Ne l'écoutez pas, ma petite. Les hommes, même à soixante ans, ils se croient toujours en amphi ou au régiment.

-Elle parlait par monosyllabes, continue-t-il.

Je plaide, c'est mon rôle :

-Elle est peut-être timide... Elle n'est qu'une petite employée. Vous êtes avocat. Un avocat, cela impressionne.

-Je crois surtout qu'elle est idiote, tranche la mère d'un ton péremptoire. Elle se tortillait, comme si elle avait envie de faire pipi. Visiblement, elle avait hâte qu'on s'en aille, pour continuer son travail de sape.

-N'ayons pas peur des mots, elle voulait renouveler ses pratiques éhontées, pour voler le garçon d'une honnête famille.

Un silence. Il est content, Maître Achille Piépanard. Il lui a rivé son clou, à cette

criminelle. En tant que partie civile, il va exiger l'application de la loi. Des lois qui interdisent de séduire en dehors de la classe sociale à laquelle on appartient. Surtout si on est gros et moche.

-Quand je pense, dit-il enfin, qu'il avait une gentille petite fiancée !

-Pauvre Maryvonne, gémit Madame, joignant *un pleur* à la parole. Elle est venue hier à la maison, elle était en larmes. Comment peut-on briser le cœur d'une jeune fille aimante ?

-Et de bonne famille, ajoute-t-il. Son père est notaire, successeur de son père. Leur étude est prospère depuis trois générations.

-Vous la connaissiez, Mademoiselle ?

-Oui... Un peu...

Je la connais même très bien. Beaucoup mieux que vous. Après tous les cunnis que je lui ai prodigués, on peut dire que je l'ai goûtée par tous ses orifices...

-En plus, elle est mignonne.

-Très jolie, même, précise Achille. Comme vous, Mademoiselle.

-Appelez-moi Laure, tout simplement.

Voilà une bonne demi-heure que tu lorgnes mes cuisses et mes nénés : ça crée des liens.

-Mais qu'est-ce qu'il lui trouve, à ce boudin ?

-Oui, soupire-t-elle à son tour. Qu'est-ce qu'il lui trouve ?

Mystère ! Le grand mystère du désir... à plusieurs bandes.

-Pensez donc ! Nous avons déjà retenu la salle pour le banquet. C'est trop tard pour décommander. Ça va nous coûter chaud ! D'autant plus que la rupture est de notre fait, et qu'il faudra bien dédommager la famille de Maryvonne des frais qu'ils ont engagés.

Cette fois, c'est bien le cœur qui parle ! Le tréfonds de l'âme.

-Sans compter, ajoute Madame, que les faibles-parts sont déjà envoyés ! Nous sommes ridiculisés.

-Tout n'est peut-être pas perdu. Votre fils peut retrouver le chemin du devoir.

J'en sais quelque chose ! Dans la partie de billard qui s'est engagée, je joue le rôle d'une des boules...

-C'est que la petite veut rompre !

Elle a bien tort. Le coup de canif, il vaut mieux le donner avant qu'après.

-Une jeune fille si pure ! Elle ne connaît rien du vice de *certaines femmes*, elle se sent trahie, bafouée... Ah ! Mademoiselle, il faut la voir pleurer : ça vous fend le cœur.

-Partout nous avons versé des acomptes, ajoute Achille, meurtri lui aussi. Au photographe, qui devait faire un reportage... Pour la location d'une Rolls de couleur crème... Pour les fleurs, pour le traiteur, pour le vin d'honneur... et que sais-je encore. Je me suis fait faire un habit, ma femme a commandé une robe, des bijoux... Jamais nous ne reverrons notre argent. Pour certains contrats, il faudra même payer le solde !

Victimes d'un sort cruel, qui semble s'acharner... Comment les consoler ? Quel baume pourra jamais apaiser ces plaies à vif ?

Avec une maladresse calculée, je retourne le couteau dedans :

-L'argent perdu, ce n'est pas le pire...

-Vous en parlez à votre aise, mon petit, rugit Maître Piépanard, jeter l'argent par les fenêtres, c'est bon pour les pauvres ! C'est d'ailleurs pour cela qu'ils n'en ont pas... Mais nous, nous sommes des bourgeois, nous respectons les vrais valeurs : le travail et l'économie.

Madame verse une larme :

-Nous avons offert à Maryvonne une bague avec un diamant. Pauvre petite ! Il faudra pourtant qu'on lui demande de la rendre.

-C'est qu'un mariage... ça coûte !

« *Ça coûte !* »

-Ah ! non alors ! peste encore Piépanard.

-Qu'est-ce qu'il lui est passé par la tête ? gémit-elle.

-Un coup de folie ! Si encore c'était pour une jolie fille comme vous !

Merci.

-Oui, on pourrait comprendre, à défaut d'admettre.

-Mais qu'est-ce qu'il lui trouve, à ce boudin ? Nom de D... qu'est-ce qu'il lui trouve ?

-Oui, vraiment, dit-elle tristement. Qu'est-ce qu'il lui trouve ?

Un coup de folie pour un boudin ? Mais pourquoi pas ?

Achille me zyeute longuement, faute sans doute de pouvoir faire mieux. Je sens bien que chez lui, le coup de grisou serait en ma faveur.

Un silence...

Nous entendons la clé dans la serrure. Maître Piépanard junior est devant nous.

Son premier regard est pour moi. Une fraction de seconde de trop pour un simple repérage. Il semble apprécier ma tenue, simple et décontractée, un peu échancrée mais pas trop. Je l'avais mise pour lui. Son désir m'enveloppe comme un vêtement diaphane et chaleureux, dans lequel je me sens bien. Ce n'est qu'ensuite qu'il se rend compte de la présence de ses géniteurs.

-Ah ! Vous étiez là ?...

-Nous sommes venus te rappeler à tes devoirs, dit solennellement le père.

-Oui, répète la mère, à tes devoirs. Nous avons eu la visite de Maryvonne. Elle est en larmes.

-Tu es engagé vis-à-vis d'elle, dit-il encore. L'honneur t'oblige à tenir ta parole.

Les grands mots sont lâchés, comme des chiens de berger, pour ramener au bercail la brebis égarée.

-Songe à ta famille, à tes amis, à tes confrères du barreau... Pourras-tu les regarder en face, si tu épouse cette... cette gourgandine ?

-Mais... proteste l'intéressé. Mais...

La parole n'est pas à la défense : on ne le laissera pas parler. Ils n'ont même pas honte de morigéner leur fils devant une étrangère ! Moi, j'observe avec intérêt ce duel d'artillerie.

-C'était le parti idéal, reprend le père. D'une bonne famille, bien pensante et honorablement connue, avec du bien et des espérances... En un mot, une famille comparable à la notre. Cette union aurait fait de toi l'un des plus dignes bourgeois de la ville. Même sur le plan professionnel, tu aurais eu des retombées positives : ta clientèle se serait développée, en qualité surtout. Fini les petites affaires de divorces et de murs mitoyens, entre purotins qui se haïssent, parce qu'ils bouffent chaque jour une part de vache enragée. Les gens les plus fortunés auraient eu recours à toi, pour te confier leurs intérêts. En plus, tu en conviendras, elle est plutôt jolie, et tu aurais pu être fier de l'avoir à ton bras. Mais toi, il faut que tu gâches toutes tes chances ! Mon pauvre garçon, tu n'es qu'un benêt : jamais tu ne retrouveras une alliance aussi flatteuse.

Dans la bouche paternelle, le mot benêt, quelque peu suranné, est une injure plus grave encore que le mot connard, qui veut dire la même chose.

-Ecoute ce que dit ton père, glapit-elle à son tour. Ne soit pas égoïste : ce n'est pas seulement pour toi que tu te maries.

-Euh... C'est pour qui, alors ? parvient à articuler le jeune Piépanard, profitant d'un silence de ses accusateurs, occupés à reprendre leurs souffles.

-C'est pour nous ! tranche la mère. Pour nous qui t'avons élevé, pour nous, qui t'avons payé tes études... Songe seulement à tous les frais que nous avons engagés pour ce mariage.

Achille réitère :

-C'est vrai, ce mariage nous coûte très cher.

-Mais, dit Charles-Henri, je compte bien épouser Maryvonne, comme convenu.

-Alors, tu dois quitter cette fille.

-Véronique est une amie. Rien de plus.

-Une amie que tu emmènes à Venise ! grince la mère.

-Une escapade en amoureux, ironise le père. Mon pauvre fils !

Le jeune homme se débat, tel un piètre nageur tombé dans une mer déchaînée.

-C'était un voyage... euh... culturel.

-Parce qu'elle s'intéresse à la culture, la petite employée ? Elle connaît Venise sur le bout du doigt, peut-être ? Elle est incollable sur la Renaissance ? Elle sait tout sur Canaletto ? sur Sansovino ? sur le Tintoret ?

-Mais non, Papa. Elle est persuadée que Canaletto a creusé le Grand Canal ! Quant aux deux autres, elle n'en a jamais entendu parler. C'est une pauvre fille.

-De mieux en mieux, ricane le père. Ah ! Canaletto qui creuse le Grand Canal !

Achille, qui décidément parle beaucoup avec les mains, fait mine de creuser avec une pelle imaginaire. Il interrompt son ricanement pour demander :

-Mais où est-ce que tu l'as trouvée, cette perle rare ?

Charles-Henri me lance un regard désespéré.

-Par hasard, bredouille-t-il. Je ne me souviens plus... Une rencontre fortuite, dans un magasin, je crois.

Le père hausse les épaules.

-Tu sais, dit doucement la mère, nous comprenons qu'il est nécessaire qu'un garçon ait quelques expériences amoureuses, avant d'arriver au mariage...

-Disons franchement, rectifie le père, quelques expériences sexuelles pour savoir comment s'y prendre, le jour J. Avant, il y avait les bordels pour ça.

-Achille ! Il y a une jeune fille !

Je glousse un peu, pour signifier que je ne m'effarouche pas de quelques propos gaulois.

-Enfin, ajoute-t-elle, surmontant sa répugnance, nous aurions admis, ton père et moi, que tu aies une *passade*...

-Mais nous n'aurions jamais dû la connaître, rugit-il. Et puis... on n'emmène pas une *passade* à Venise !

Un voyage à Venise, *ça coûte* ! C'est un investissement qu'il faut gérer en *bon père de famille*. Ce qui veut dire : avec la fiancée officielle.

-Nous aurions aimé, dit-elle, qu'elle soit plus raffinée... Un peu plus proche de notre milieu.

-Et aussi un peu plus... présentable !

-Vous voulez dire, plus jolie ?

-Mon fils, répond doucement la mère, tu es plutôt beau garçon. Et *cette* Véronique est un vrai... laideron.

Achille enfonce le clou :

-Un « *boudin* ». Voilà le mot qu'on employait, entre étudiants, quand j'étais jeune. Reconnais-le, mon pauvre garçon, cette fille est un vrai boudin.

Et vous, Maître Piépanard senior ? Et vous, Madame ? Vous êtes donc si beaux ? Si

généreux ? Si sensibles ?... Cette culture, que vous étalez, et dont vous êtes si fiers, à quoi la devez-vous, si ce n'est au fait que vous n'avez jamais manqué de rien ?

-Certes, nous aurions compris que tu t'enflammes pour une belle jeune femme comme... comme Mademoiselle, dit-il en me désignant.

Le *prévenu* a pris un teint de tomate bien mûre.

-Non... non... bredouille-t-il. C'est impossible entre confrères... Inimaginable.

-Mais pourquoi pas ? Mademoiselle est charmante, extrêmement jolie, tout à fait désirable...

-Achille ! Il se fait tard, on doit rentrer. Revenons-en à l'essentiel. Rappelle une dernière fois ton fils à ses devoirs, et partons.

Charles-Henri s'éponge le front.

-Laure est venue pour une affaire délicate. C'est *seulement pour le travail* qu'elle est ici...

-Mon garçon, tu écriras à Maryvonne une lettre, pour exprimer ton repentir de l'avoir trompée, et pour solliciter son pardon. Après tout, ils tiennent à ce mariage autant que nous, et s'ils sont avisés, ils fermeront les yeux sur cette bêtise. Mais tu dois quitter cette fille immédiatement !

-Si nous sommes sévères, dit la mère en embrassant son fils, c'est que nous t'aimons. Tu le sais bien.

Dès que nous sommes seuls, il me demande :

-Et mes cinquante points ?

-Tu les as largement gagnés. Tu as même été au-delà de ce que j'espérais. Pour Véronique, tu as été formidable : tu lui as fait un merveilleux cadeau.

Il rayonne, le jeune Maître Piépanard

-Alors ? On y va ? On fait l'amour ?

-Pas tout de suite. Mais le marché sera tenu : je serai à toi. Ton prix te sera remis solennellement, un jour prochain, dans des conditions qui restent à déterminer. J'ai même le plaisir de t'annoncer que ton score est excellent, et qu'il te donne droit à plusieurs tickets...

Il se rembrunit quelque peu : visiblement, ces quelques jours d'attente supplémentaires ne l'enchantent guère.

-Ne sois pas déçu. Aujourd'hui, nous avons à travailler.

-C'est vrai. J'ai un dossier pour toi.

-Moi aussi, j'en ai un pour toi.

Il pousse un soupir.

-Allons dans mon bureau, dit-il, l'air résigné, en ramassant son porte-docs.

Il s'installe dans son grand fauteuil, et j'occupe la place réservée au client.

-A propos de Véronique... lui dis-je

-Tu sais que je la vois toujours ? Je n'ai pas le cœur de la laisser tomber brusquement. Tu sais bien : je suis un tendre.

-C'est justement ce que j'allais te demander. Elle est fragile, malgré ses cent quatorze kilos, et je crains un acte irréparable. C'est une si gentille fille !

Un peu de rab. Juste le temps nécessaire pour lui trouver quelqu'un.

-Et puis, elle baise bien. C'est pas croyable comme elle remue toute cette masse ! Au lit avec elle, je m'éclate.

-Sois tout de même discret : que Maryvonne et tes parents n'en sachent rien. Sinon, ton mariage est foutu.

Silence. Charles-Henri est en stand-by. L'éclat de ses yeux s'est mué en lumière tamisée : il réfléchit.

-Je vais écrire la lettre que mon père a exigée. Je vais battre ma coulpe, faire acte de repentance et de soumission, me couvrir la tête de cendre...

-Tu veux dire : « nu en chemise, avec un cierge de quatre livres en main » ?

-Ne ris pas. Je vais jurer mes grands dieux que j'ai rompu avec Véronique, et supplier Maryvonne de me reprendre... Lui promettre une fidélité absolue.

-Tu as raison : c'est ce qu'il faut faire. Sauvé, le mariage en grande pompe, dans la cathédrale, avec le Vicaire Général, la Rolls crème pleine d'arums et de lys, les badauds qui se pressent pour admirer les bourgeois avant d'aller bouffer leur nuggets de poulet... Sauvés aussi les arrhes, que le traiteur a déjà encaissés... Sauvés le menu gastronomique, le Dom Pérignon et le château Pétrus... Pour tes parents, et ceux de Maryvonne : retour sur investissement.

Il ne rit même pas : il réfléchit encore.

... et puis... subrepticement... en catimini... après avoir fait ma cour à Maryvonne, je rendrai visite à Véronique.

Machiavel ! A part toi, qui donc y aurait pensé ?

-Laure... Est-ce que je peux avoir un acompte ?

-Un acompte ? Comme le traiteur ?

Il sourit.

-Ça fait si longtemps que j'attends.

Va pour un acompte. Il ne faut pas *désespérer Billancourt* ! Je précise quand même :

-A titre d'échantillon.

-D'échantillon gratuit ?

-Bien sûr. Tu conserveras ton nombre de tickets.

Soyons franche : j'espère bien prendre mon pied, moi aussi.

-Ça me va ! Assieds-toi simplement sur mes genoux.

Manœuvre facile à exécuter. J'étales ma jupe en cercle tout autour, et ma croupe nue entre en contact avec sa braguette... Je sens naître une certaine consistance.

-Je te rappelle, dis-je, que nous avons à travailler. Je revois le Député Lattrick demain.

Ce qu'il me faudrait pour cette entrevue, c'est une ceinture de chasteté ! Malheureusement, c'est un article difficile à trouver de nos jours...

-Julien Sanssoux m'a reçu chez lui, à son domicile. Il préférerait.

-Tiens donc ? Et pourquoi ?

- A sa permanence de parlementaire, il craignait les indiscretions.

Une main s'est blottie sous ma jupe. Je la sens, toute chaude, qui se prélassait contre ma cuisse. Sans bouger.

-Tu mets toujours des jarretelles, Laure ?

-Toujours. J'ai horreur des collants.

-Pourtant, il paraît que les collants sont plus pratiques.

-Peut-être. Mais beaucoup moins sexy. Beaucoup de femmes restent fidèles au porte-jarretelles et aux bas...

-Ah bon ?

-D'un certain point de vue, c'est plus pratique que le collant.

-Vraiment ?

-Monte ta main un peu plus haut : tu pourras toucher ma cuisse nue. Ma peau est douce comme du satin.

.....

-N'est-ce pas ?

-Tu as raison : c'est tout doux.

-Bon. Tu as compris maintenant ? Revenons-en à Julien Sanlsoux.

-Il m'a convoqué dans son luxueux duplex de la place Saint Jean. Quatre cents mètres carrés, dans le quartier le plus huppé d'une grande ville... On ne se refuse rien ! Il m'a fait entrer dans le « salon de musique », comme il dit. Tu verrais : trois canapés de cuir blanc forment un carré face au piano à queue « Bösendorfer »... Le sol est couvert d'un tapis de haute laine de facture moderne, des lithographies et des dessins originaux occupent les murs. Tous signés. Il y a aussi une harpe, un énorme écran plat, une luxueuse chaîne Hi Fi avec des baffles presque aussi hauts que moi ! J'admire. Pourtant, je ne suis pas vraiment un traîne-misère.

-C'est peut-être un mélomane ?

-Je n'en sais rien. Je n'étais pas là pour parler musique. J'ai aussi remarqué trois vitrines en acajou. Deux d'entre elles contiennent des beaux livres : j'imagine que ce sont des éditions rares. La troisième présente une étrange collection de montres. Il y en a une quinzaine, environ. On dirait la vitrine d'un horloger.

Je souris.

-Lui aussi...

-Il a tenu à me les faire admirer. Ce sont des montres de grand luxe, qui valent une fortune. Suisses, pour la plupart. Il a lui-même cité les marques : Hublot, Piaget, Tissot... Des petites merveilles de mécanique, toutes en métal précieux, avec bracelets en or ou en croco !

-C'est à croire que tous les politiciens ont cette manie !

-Il m'a fait soupeser sa Rolex. « Ah, mon cher », m'a-t-il dit, « vous n'êtes pas prêt d'avoir la même ! ». Il plastronnait, tout en me surveillant du coin de l'œil : on ne sait jamais. « Une montre de grande luxe, voyez-vous, jeune homme, est la marque de la réussite sociale. »

-Une façon de te dire que tu n'es qu'un plouc.

-« Vous remarquerez », a-t-il ajouté, « qu'elles sont toutes parfaitement à l'heure ». « Pas la moindre variation : pas même une seconde par jour. De la mécanique d'une extrême précision. Bien sûr, de telles merveilles ont un prix... »

Me souvenant des leçons du député Lattrick, je rectifie :

-Elles ont toutes exactement vingt-quatre heures d'avance. Un parlementaire de gauche est toujours en avance sur son temps. C'est ça le progrès !

La main de Charles-Henri est montée d'un cran. Après avoir effleuré un moment la face interne de mes cuisses, pour en éprouver toute la douceur, elle fourrage maintenant dans ma fougoue.

-C'est comme de la soie ! dit-il, admiratif.

Devinant son envie de poursuivre plus avant, j'ouvre un peu plus les cuisses... Depuis toujours, l'Homme a cherché à découvrir les merveilles de la nature.

-Continue ton récit.

-C'est à ce moment que sa femme est entrée dans le salon...

-Elle est comment ?

-Elle est beaucoup plus jeune, de trente ans au moins !... Rousse, avec une chevelure flamboyante et des yeux verts. Une vrai bimbo, avec mini jupe et des seins comme des obus.

-Tu veux dire qu'elle fait pute ?

-Presque. Je n'ai pas pu m'empêcher de les comparer. Lui : osseux, sec, le visage ingrat et déjà fripé, le crâne aussi chevelu qu'une boule de billard. La soixantaine, ou presque. Elle : les traits pleins, un peu vulgaires. Pas une ride : une peau fraîche d'adolescente. Elle a au plus vingt-cinq ans.

-Tu as eu la queue raide ?

-Un peu. Il lui a dit : « Excuse-nous, Chérie, nous avons à travailler sur un dossier important. ». Alors, elle l'a embrassé sur la joue, puis elle est sortie.

-Je suppose que cette marque d'amour conjugal t'a ému jusqu'au fond du cœur ?

-Bien sûr.

Il aborde maintenant le point central : deux doigts vont et viennent le long de ma fente. Il insiste sur mon petit bouton, qui frémit d'aise. Inutile de décrire l'état dans lequel il se trouve !

-Chaque fois que j'y touche, tu as le clito tout dur.

Je réponds, parodiant le bon roi de la poule au pot :

-Je me demande si c'est pas un os !

Une deuxième main s'est introduite dans la place. Je sens deux doigts qui m'ouvrent le sexe, tandis qu'un autre me palpe les nymphes. Ça devient chaud ! Je suis toute congestionnée.

-Tu mouilles, dit-il. J'ai l'impression que tu as une grosse envie !

Il sort de dessous ma jupe un doigt où luit une perle de rosée. Il le porte à sa bouche pour s'en poulécher. J'apprécie.

-Tout à l'heure, lui dis-je, tu auras la politesse de me sucer. Pour l'instant, nous devons achever notre travail. Tu lui as réclamé les négatifs ?

-Oui. Il est parti dans une violente diatribe contre Lattrick.

-Ils se haïssent. Normal : ils briguent tous les deux un siège au Sénat. Les sondages sont formels : un seul sénateur de gauche pourra être élu dans le département. Sansouix a le soutien du parti « Partage et Progrès », Lattrick, qui en a été exclu, se présente sous l'étiquette « divers gauche », par contre il a le soutien de beaucoup d'élus locaux...

Un doigt s'est introduit dans ma grotte d'amour... Il se tient immobile, attendant son heure. Je savoure la caresse intérieure, tout en écoutant mon confrère relater l'entrevue. Deux autres doigts me frottent le clito : un archet sur ma petite chanterelle. Je sens la tension monter. Tout à l'heure, s'il me fait un cunni, je jouirai. Ce sera le point d'orgue de la journée.

-« Chez Lattrick », a-t-il persiflé, « ce n'est pas la cervelle qui commande, c'est la bite. Au Parti, c'est un secret de Polichinelle : personne n'en parle publiquement, mais tout le monde le sait. Chaque fois qu'il assiste à une réunion, on exfiltre les femmes... », « N'y a-t-il pas, de votre part, un peu d'exagération ? », lui ai-je demandé. « Pas du tout. » a-t-il répondu. « Et je ne vois pas pourquoi je lui rendrais ces négatifs. Je compte bien faire circuler ces clichés parmi les grands électeurs. Anonymement, bien sûr. ». Il avait l'air très sûr de lui.

Le désir monte en moi. J'ai envie d'une situation plus corsée !

Je me lève

-Qu'est-ce que tu fais, Laure ?

-La petite bête doit être bien à l'étroit dans sa coquille. Elle a envie de prendre l'air... Et moi, j'ai envie de la sentir, nue contre ma croupe.

Je me débats avec la braguette. Je dois l'ouvrir en grand, et même dégrafer le pantalon pour parvenir à sortir l'engin, tant ses proportions sont devenues énormes. *Mais il en faudrait bien plus pour me tenir en échec !*

Je peux alors me rasseoir, sur un siège dont l'agrément dépasse de loin celui d'un fauteuil sénatorial. La pine s'installe tout au long de ma raie, se coince entre mes deux fesses... Je la sens, toute chaude, avec son bout humide.

J'invite alors mon complice à reprendre ses jeux tactiles, un instant interrompus.

-C'est alors, dit-il en réoccupant l'espace perdu, que j'ai fait allusion aux bruits qui courent sur son compte. Il est devenu furieux : son visage a viré au rouge. « Mon compte en Suisse ! », a-t-il éruaté, « Pure calomnie. Je n'ai jamais eu de compte en Suisse »

Charles-Henri m'embrasse. Chaque fois qu'il bouge, je sens sa pine qui se faufile dans ma vallée fessière... Il me semble à-propos de l'avertir :

-Prends garde à ne pas gicler à cet endroit. Attends d'être admis à l'intérieur, le jour de la remise de ton prix.

-Ne crains rien : je ne suis pas sujet à l'éjaculation précoce.

-Bon. Continue ton récit. Il ne t'a pas frappé, quand-même ?

-Non. Il s'est contenté de hausser le ton pour asséner ses arguments, pour les marteler avec vigueur, comme autant des coups à d'invisibles ennemis. « C'est scandaleux de porter atteinte la réputation d'un homme intègre, entièrement dévoué au service de l'Etat. » Il me désignait du doigt, comme si j'étais à la solde des coupables, et non à son service. « Je vais porter plainte pour diffamation, et il faudra bien que la justice passe ! »

Je tortille un peu du cul, et je guide la main de mon chevalier servant qui, pris par son récit, vient de mollir un peu. Ses couilles, toutes chaudes, sont blotties à la base de mes fesses.

-Laure... dit-il.

-Oui ?

-Montre-moi tes seins. Je ne les ai jamais vus.

-D'accord, lui dis-je en me dégrafant. Mais tu laisseras tes mains où elles sont : elles doivent poursuivre l'œuvre entreprise, et me conduire au seuil de l'orgasme.

Débarrassée de mon petit haut et de mon soutif, je me tourne vers lui pour l'exhorter à poursuivre.

-Alors, j'ai susurré à son oreille le numéro de ce fameux compte, celui que tu m'avais communiqué.

-Il est sur le listing que m'a donné Latrnick.

-Il est devenu blême. Tout le sang s'est retiré instantanément de son visage.

-Il ne s'est pas trouvé mal, quand même ? Tu n'as pas dû lui faire du bouche à bouche ?

-Presque ! Il avait le souffle coupé : il lui a fallu deux bonnes minutes pour le retrouver et pour me dire d'une voix mourante : « Ce scélérat de Latrnick a des espions partout ! » Alors, j'ai abattu mes cartes : le listing et les photocopies de ses mouvements de compte contre les négatifs et la fameuse cassette.

Super ! Mon confrère a bien travaillé. Demain, je pourrai retourner chez le député Latrnick, pour l'échange. A défaut de ceinture de chasteté, je mettrai plusieurs petites culottes superposées, pour parer à toute éventualité.

En attendant, je me caresse doucement le bout des seins. Je fais tourner mes doigts sur mes aréoles nues... Mes tétons sont se sont transformés en pointes dures, dressées comme des flèches de cathédrale...

-« La cassette ? », a-t-il demandé, « quelle cassette ? ». Visiblement, il avait repris du poil de la bête. Mais je ne m'en suis pas laissé compter. « L'enregistrement de cette journaliste, qui a interviewé la jeune militante... », ai-je précisé, comme si c'était nécessaire.

Sapristi ! J'espère qu'il l'a ! *Suspense !*

-Alors ? Tu l'as eue ?

-Il ne voulait pas la donner. « Non », disait-il, « je garde la cassette. Sinon, je n'aurais plus rien contre lui. ». « Dans ces conditions », lui ai-je répliqué, « Latrnick gardera les listings ».

Suspense insupportable. J'en arrête même de me tripoter les nénés !

-Alors ?

-Il a poussé un grand soupir, et il est allé chercher la cassette, enfouie dans un tiroir. « Mais je veux tous les documents relatifs à mon compte à numéro. D'ailleurs, il n'y a plus rien dessus : tout est parti aux îles Caïman... »

-Tu as vérifié ? C'est bien la bonne cassette ?

-Sans aucun doute ! On entend bien la jeune femme, en pleurs, qui relate son calvaire.

-Parfait ! Moi, de mon côté, j'ai tous les documents bancaires. On va pouvoir procéder à l'échange.

-Il fallait le voir, ce vieux routier de la politique ! Tout en me remettant les négatifs et la cassette, il en chialait presque. « Après toute une vie d'efforts, au service de mes compatriotes, et en particulier des *plus démunis* d'entre eux... en arriver là ! Quelle injustice ! ». Au point qu'il m'a paru nécessaire de lui remonter le moral. Après tout, c'est mon client. « Allons », lui ai-je dit, « votre élection au Sénat n'est nullement compromise. Seuls les coups bas sont interdits. »

-Il a peur de Latrnick, mieux implanté, et qui a sûrement quelques magouilles dans sa manche.

-« Si ce siège m'échappait, ce serait terrible pour la démocratie. Vous comprenez : dans deux ans, aux prochaines élections, je ne suis pas sûr de repasser. Quand le peuple vote, c'est toujours aléatoire... Que se passera-t-il, si je n'ai plus aucun mandat ? ». Toute ostentation avait disparu : il ne pensait plus à sa bimbo, ni même à ses belles montres... Il m'énervait, mais en même temps il me faisait un peu pitié. « Vous avez de quoi vous retourner, il me semble », lui ai-je dit, non sans provocation. Avec tout ce qu'il a dans sa bosse, ce vieux chameau peut entamer une traversée du désert.

-C'est qu'on ne quitte pas volontiers les palais de la République ! Ni ses ors... Ni ses prébendes, ni ses mille petits privilèges...

-« Ce n'est pas pour moi », a-t-il geint. « Je suis un homme d'Etat : je ne pense qu'à mon pays. Que va-t-il devenir, sans moi ? ». Que répondre ? Les cimetières sont pleins de gens irremplaçables. J'ai préféré ne rien dire, j'ai ramassé les négatifs, la fameuse cassette, et je les ai fourrés dans mon porte-docs. Et je suis parti.

Ouf !

J'ouvre ma serviette en cuir pour en sortir les documents bancaires, les fameux listings.

-Il y a tout ? demande -t-il.

-Tout. On va pouvoir procéder à l'échange.

Mais un doute me vient.

-Dis-moi, Charles-Henri ?...

-Oui ?

-Tu es sûr qu'il n'a pas copié les négatifs ? Qu'il n'a pas repiqué la cassette ?

-Et Latrnick ? Tu es sûre qu'il n'a pas fait de photocopie ?

Nous éclatons de rire : nous n'en savons rien, évidemment.

-Peu importe, dis-je. Ils se tiennent tous les deux par la barbachette. Le premier qui bouge est un homme mort !

-Tu as raison. Pour nous, notre tâche est finie. Réussite à cent pour cent !

Transporté d'enthousiasme, il me prend les seins. Ses deux paumes en effleurent les pointes congestionnées.

-Champagne ! dit-il.

Je l'approuve :

-Champagne.

Il faut bien fêter notre succès.

Il se lève. La verge dilatée me laboure la raie, je sens le bout chaud et gluant pointer entre mes fesses. Captivée par le récit de mon confrère, je ne pensais même plus à la position coquine que nous avions adoptée.

Préoccupée ? Au point d'oublier la baise ? Je ne me reconnais plus. Il est vrai que la mission est d

importance.

Mais maintenant c'est la détente. Je suis fermement déterminée à ne pas quitter la garçonnière sans un orgasme : tout ce stress donne droit à une compensation. *Le repos de la guerrière !*

-Dis-moi ?...

Il revient avec une bouteille et deux flûtes.

-Oui ?

-Tu as déjà bu du champagne dans le con d'une fille ?

Il pouffe, et secoue la tête négativement, tout en remplissant les deux verres.

Il existe toujours des virginités, des audaces qu'on n'a pas encore eue. Il faut savoir les exploiter pour renouveler les plaisirs, et faire preuve de créativité. Ne pas baiser comme des Béotiens : touche-pipi puis enfilage... Au contraire, la conjonction suprême doit s'entourer de raffinements, de tout un scénario, d'une dramaturgie qui donnera à la jouissance tout son prix, et qui la rendra inoubliable à jamais.

Car le sexe est avant tout un art, et, en tant que tel, il exige de l' inédit

Si l'orgasme est une perle, c'est l'écrin qui en fait la valeur.

J'entraîne donc mon confrère dans la chambre, celle-là même où j'ai passé une si bonne nuit avec mes deux amies. Et me voilà sur le lit, jupe troussée, cuisses ouvertes, j'offre à mon compagnon le plus charmant des panoramas qu'on puisse imaginer. De son côté, il n'est pas en reste : le sexe sorti, rose et raide comme une barre à mine, il se dresse devant moi comme une vivante promesse de plaisirs édeniques. Un fruit juteux à souhait, et qui me met l'eau à la bouche !

Patience, ma fille ! Il faut attendre le jour de la remise de son prix. Le faire attendre un peu : le coup n'en sera que meilleur.

Pourtant, j'ai bien envie de succomber !

En attendant mieux, je m'ouvre le sexe de deux doigts et, inclinant mon verre, je verse dans ma grotte d'amour un peu de la délicieuse liqueur. Il me regarde, fasciné. Le liquide coule, envahit ma fente, s'engouffre dans la raie fessière et vient tremper la courtepoinette... Aussitôt, je sens les bulles... Des bulles qui naissent sur mes chairs congestionnées, qui me picotent, qui me ravigotent... Des bulles qui me branlotent un peu partout en même temps... Je les sens : elles me chatouillent, elles me font pétiller le clito, elles me mettent les nymphes en effervescence, elles s'éclatent sur mon point G en susurrant un chant de cascade...

Devant moi, la pine s'est brusquement cabrée... Un coup sec, comme la gaule d'un pêcheur qui ferre un poisson ! Un moment, j'ai craint l'éjaculation qui mettrait aussitôt un terme à ce délicieux moment. Ça fait une heure qu'elle attend ! Toute femme le sait : une pine, ce n'est guère patient ! Elle est sous pression : je la vois ronger son frein, dans sa hâte d'entrer en lice.

-Tchin !

Je lève mon verre, invitant mon compagnon à poser ses lèvres sur la splendide coupe que je lui présente.

-Tchin ! dit-il à son tour. On ne pourrait rêver d'un plus beau hanap !

-Tu as raison : cette coupe de nacre et d'albâtre, débordant de ses bijoux, est un trésor à nul autre pareil. Aucun artiste ne peut créer semblable merveille, née de la nature et du souffle divin ! Bois ! Et elle te donnera l'ivresse... Tu en absorberas la beauté, et cela te rendra heureux. Tchin !

Tandis que je vide mon verre, il se penche sur moi, commence par aspirer d'une succion le vin qui a débordé. Puis, sur la corolle offerte, il dépose le plus délicat des baisers. Sur mes chairs, épuisées par l'attente, c'est un choc électrique ! Une onde de chaleur et de bien-être me traverse aussitôt toute entière.

-Bois ! lui dis-je. Bois jusqu'au fond.

La langue s'introduit. Je la sens, toute râpeuse, sur mon petit bouton qui crie grâce, le long de mon sillon brûlant de désir, sur mon périnée... Elle assèche le canal qui sépare mes fesses, remonte pour débusquer les dernières gouttes tapies sous mes lèvres intimes... Je geins doucement, tout en l'exhortant à continuer, à m'essorer la chatte jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien du liquide doré, jusqu'à la dernière bulle...

Je crois que je vais craquer ! Tant pis, après tout ? N'a-t-il pas mérité son prix ? Pourquoi le faire attendre ?

Les yeux mi clos, je regarde la verge qui se tend vers moi. Elle est tout congestionnée, appétissante avec son gland décalotté, la fente noire de son méat d'où, déjà, suinte une goutte de jus... Pourquoi cette attente, puisque j'en ai envie ? Mon sexe béant réclame une pénétration, une estocade, les puissants coups de boutoir qui vont me projeter dans le ciel.

-Laure, dit-il, tu es délicieuse !

Comme si je ne le savais pas !

-Bois encore ! *Cul sec !*

-Il n'y a pas que du champagne ! Une liqueur plus goûteuse et plus forte, s'y est mélangée. Son parfum est à la fois plus subtil et plus pénétrant, elle perle sur les papilles plus encore que le vin, elle picote plus que les bulles, et elle enivre bien davantage.

Je l'avais bien senti : je suis toute chaude, torride même... Prête pour le grand saut !

-C'est ma tournée ! Ma cuvée personnelle. Tu en conviendras : elle a de la cuisse ! Déguste-la. N'aie pas peur de lécher le calice !

La langue passe tout au long de ma fente. Je crois défaillir. Une nouvelle rasade de cyprine monte de mon puits d'amour. Mon doux compagnon s'affaire, cherche dans mes replis la moindre goutte de cette divine rosée... Je hurle :

-Achève-moi ! Fourre-moi avec ta langue !

J'ai écarté les cuisses en grand, pour qu'il puisse mieux placer sa tête, et pénétrer plus avant. Ça y est ! Je la sens. Elle est en moi. Elle s'agite comme pour mieux me goûter. Elle va et vient dans mon fourreau, frotte mes chairs à vif, exaspère mon désir... Mes lèvres intimes sont dans sa bouche, tendues comme les cordes d'un violon... Je suis toute gonflée, pleine comme une outre d'une puissante et incoercible avidité de jouissance.

Soudain, je désarçonne mon cavalier. Un spasme puissant me tord les tripes et m'emporte comme un ouragan.

Quand j'ouvre les yeux, mon complice est debout devant moi. Il n'a pas éjaculé, sa verge est encore raide et dure, démesurée... Elle se dresse vers le ciel, et s'agite d'une façon obscène à chaque mouvement qu'il fait.

Ce spectacle me ravit, et ajoute encore à mon plaisir.

-J'ai joui, lui dis-je. Un orgasme puissant.

Allongée, les quatre membres étalés mollement sur le lit, je flotte dans un océan de bien-être. Souple et aérienne, j'ai l'impression d'être en coton...

-Un de mes meilleurs... ajouté-je, en veine de compliment.

Il se tient devant moi. Il me regarde, toute alanguie sur le lit, offrant à ses regards l'autel où il vient de sacrifier, et que souillent encore les reliefs d'un grand festin... Il a l'air heureux de l'œuvre accomplie, et fier d'avoir servi le dieu d'amour. De nouveau, sa verge se cabre, telle une cavale aux muscles puissants qui se prépare à sauter l'obstacle. Je me souviens alors qu'à ces agapes, il n'a pas eu sa part.

-Je te laisse te finir tout seul ?

-Oh Laure, répond-il doucement, c'est si bon de recevoir son plaisir des mains d'une personne

aimée !

Il a raison. L'orgasme est un cadeau qu'il faut recevoir d'autrui, il vous réchauffe alors l'âme plus encore que le corps.

-Viens ! Ma main est douce, mais efficace. Tu peux compter sur elle comme sur moi.

Il est tout près d'aboutir... Presqu'aussitôt, il dépose son offrande entre mes doigts. Je lui souris...

On s'embrasse... C'est le moment de prendre congé.

15

Très chère Maryvonne.

Ma Chérie,

Tu l'as toi-même constaté, tu as été odieusement trompée par l'homme que tu chérissais plus que tout au monde. Un garçon que tu croyais bien connaître, qui t'inspirait confiance, et à qui tu avais donné ta foi.

A ce titre, ce voyage à Venise a été pour toi riche d'enseignement. Ma pauvre Maryvonne, tu ne connaissais rien des hommes, tu ignorais tout de ce sexe trompeur et de ses turpitudes. Telle est la raison de ta stupéfaction, qui n'a d'égale que ta douleur... Pauvres femmes que nous sommes ! Une nature marâtre nous les a octroyés comme compagnons. Nous sommes condamnées à passer nos vies à leurs côtés, c'est pourquoi il nous faut apprendre à bien les connaître. Pour nous éviter des désillusions, et ne pas tomber dans les pièges tendus par leur perversité.

Comme moi, tu as été victime de l'éducation qu'on donne aux filles, qui exalte avant tout notre douceur et notre dévouement, mais qui refuse notre inventivité et nos aptitudes intellectuelles et manuelles, pourtant supérieures à celles de l'autre sexe.... Une éducation destinée à former de futures épouses et de futures mères, toutes pétries d'abnégation, et dont le dessein inavoué est de nous laisser sans défense face à la domination masculine. Telle est l'origine des *inégalités* dont nous sommes toutes les victimes...

Dans ta candeur, jamais tu n'aurais pu croire qu'un garçon honnête, ayant bonne réputation, puisse feindre d'éprouver pour toi les sentiments les plus tendres, avant d'assouvir ses instincts au lit d'une autre femme. Jamais tu n'aurais pu imaginer que cet homme respectable puisse préparer avec toi la plus honorable des unions, tout en dissimulant la plus coupable des liaisons. Ils sont ainsi quand le rut les tient : leur pauvre cervelle cède bien vite devant les exigences du sexe. Comment pourrions-nous prévoir une telle duplicité, alors que nous en sommes nous-mêmes incapables ?

Peut-être te crois-tu suffisamment vengée par les quelques moments de tendresse que nous avons eus ensemble ? Rien de plus faux. Les amours entre femmes sont des plus naturelles. Les plaisirs que nous nous sommes mutuellement donnés ne sont que l'expression d'une profonde affection, et n'ont aucun caractère coupable. De telles amours ne font pas porter de cornes ! Lui, par contre, il t'a bel et bien trahie, et il demeure redevable envers toi. Tu dois pousser ta vengeance

jusqu'au bout, jusqu'à orner son front des ramures qui rendraient jaloux le plus chenu des dix-cors... Voilà ce qu'exige l'équité la plus élémentaire : la *parité*, comme on dit de nos jours. Puisque l'homme et la femme sont égaux, chacun d'eux a un droit identique à cocufier l'autre. Comme il t'a trahie avec une autre femme, il faut le tromper avec un autre homme. Cette femme étant laide et inculte, tu choisiras de préférence un complice laid et stupide, ce qui ne devrait être difficile à trouver. Ainsi tu rétabliras une symétrie qui n'aurait jamais dû être rompue.

Voilà ce que te dicte ton devoir, l'obligation quasi patriotique que chacune d'entre nous a envers toutes les autres. Quoi qu'il puisse t'en coûter, tu dois offrir ton corps pour la défense d'un sexe trop souvent opprimé. Sois une militante de l'égalité : envoie-toi en l'air avec courage !

Je n'ignore pas que Charles-Henri doit t'écrire une lettre, pour faire acte de repentance et solliciter ton pardon. Son père l'a exigé, car il entend bien que le mariage se fasse... Peut-être as-tu déjà reçu cette lettre ? Octroie-lui ton pardon, fais preuve de la mansuétude d'une souveraine envers un sujet dévoyé, mais ne crois pas en ses promesses. Tu sauveras ainsi l'essentiel, une union si ardemment souhaitée par vos deux familles, promesse de fécondité et de prospérité.

Pour autant, ne renonce pas à lui rendre la monnaie de sa pièce. Et, lorsqu'on t'aura conduite à l'autel, que tu seras agenouillée à ses côtés pour recevoir la bénédiction de ton oncle le Vicaire Général, fais en sorte que ses cornes fassent pendant aux tiennes. Lorsque tu prononceras le « oui » fatidique, si fatal à beaucoup de nos sœurs, n'oublie pas de poser ton pied sur le sien, pour affirmer ton autorité, ton exigence d'être respectée, et ta ferme intention de rendre coup pour coup. Ainsi construit-on la solidité des unions et, lorsque tu trôneras dans ta Rolls crème, au milieu des lys et des arums virginaux, tu pourras être fière du devoir accompli. Quand viendra l'heure des compliments, quand les invités lèveront leurs verres en l'honneur de la mariée, au moment même où ils dégusteront les succulentes préparations du traiteur, tu contempleras le front de ton époux, et tu auras la certitude d'avoir préservé l'avenir de ton couple autant que les investissements de vos deux familles.

Beaucoup de femmes n'aiment pas l'amour : elles méprisent le sexe, et le considèrent avec dégoût. Les relations intimes sont pour elles une atteinte à leur dignité et le rôle qu'elles jouent au lit est ressenti comme une infériorité biologique. Il va sans dire qu'elles n'ont aucune libido, et qu'elles n'ont jamais ressenti la délicieuse morsure du désir. Pauvres femmes ! Pourtant, ces femmes recherchent le mariage, autant que les autres, et parfois même avec encore plus d'avidité. Que recherchent-elles dans ces unions ? Au-delà de ce jour de fête où on en met plein la vue, de ces agapes où elle se montre affublée d'une robe de princesse, pour recevoir hommages et vivats, ce qui compte pour elle c'est de s'établir dans la vie bourgeoise. Avoir un mari, bien établi, qui lui rapporte assez pour tenir son rang, en général supérieur à celui qu'elle pourrait s'assurer elle-même, un époux ayant prestige et pouvoir dans la cité, qui lui procure de surcroît ses entrées dans les cercles les plus retreints, et par la suite des relations pour placer ses enfants. Avoir une maisonnée, une belle villa pour susciter l'envie, une berline made in Germany, des vacances lointaines dans des hôtels de luxe, pour les raconter à celles qui ont dû se contenter du crachin breton... Et si possible des domestiques : le fin du fin... Avoir des enfants, pour pouponner, pour leur faire risette, pour attendrir autrui dans les squares, pour narrer, en comité féminin, les aventures et les affres des accouchements, ce champ d'honneur des temps actuels... Avoir des filles, pour les marier, à leur tour, en grande pompe... Et des garçons, pour s'enorgueillir de leurs succès, et succéder à leur père... Peu leur importe de devoir payer tout cela par la plus rebutante des corvées !

Pauvres femmes ! Pour elles, l'homme n'est pas une fin, il n'est qu'un moyen. Je n'irai pas

jusqu'à dire qu'elles n'aiment pas leur mari. Elles les aiment, certes, comme on aime n'importe quel objet utilitaire, la machine à laver, ou l'automobile, par exemple... Plus tard, elles feront d'excellentes veuves, portant avec vaillance leur chrysanthème sur la tombe de leur défunt, le jour de la Toussaint. Avec juste ce qu'il faut de larmes.

Je te souhaite un destin plus glorieux que celui de ces infortunées *créatures*. Il faut apprendre à aimer l'homme pour lui-même. Fermer les yeux sur ses tares, certes fort nombreuses, ignorer son côté néanderthalien mal dégrossi, son manque chronique de subtilité, son absence totale d'attention à notre égard. Peu importe qu'il aille, tous les jours, dans les mêmes vêtements fripés, les joues mal rasées, et sentant la sueur, puisqu'il nous reste nos amitiés de femmes, si riches et si subtiles. Laissons-leur même les matchs de foot, devant la télé, le verre de bière à la main, les proéminences abdominales bien étalées sur le sofa... L'essentiel est ailleurs. Je veux parler, bien sûr, des quelques dizaines de grammes (peut-être cent cinquante lorsqu'ils sont en pleine forme) qui constituent le principal et parfois l'unique attrait de nos compagnons.

La bite, *puisque'il faut l'appeler par son nom, capable de réjouir en un jour bien des cons*... L'auteur des Cent nouvelles Nouvelles me pardonnera sans doute ce petit emprunt. Voilà ce qu'il te faut connaître, et que tu dois apprendre à apprécier. Cet appendice à géométrie variable est la planche de salut de bien des couples. Il n'est pas de conflit si âpre, ni de dispute si acharnée, qui ne trouve sa solution dans un lit, lieu prédestiné aux armistices, si l'engin précité consent à servir de plume, pour la signature des traités...

Je n'ignore pas ton éducation *judéo-chrétienne*. Je sais bien que tu as conservé jalousement le *diamant qui dort* entre les lèvres de ta jolie chatte, pour l'offrir à ton époux la nuit de tes noces... Car, même si j'ai déchiré ton hymen avec mes doigts ou avec mon gode, tu demeures vierge. La virginité, c'est surtout dans la tête. Tu vois, je n'hésite pas à faire appel au grand Jacques Brel, pour mieux m'expliquer. Mais je te promets d'arrêter là mes citations, car je ne veux pas que cette lettre amicale ressemble trop à une dissertation de philo. N'imites pas les *Bigotes* de la chanson ! Ce diamant, puisque diamant il y a, tu dois l'échanger contre une belle nuit d'amour. Te donner toute entière à cette glorieuse hampe qui, seule, peut faire de toi une femme.

Tu as connu, par la faute d'un homme, l'amertume d'être trompée dans ton affection et l'incertitude quant à la réalisation de tes projets. Ne reste pas sur cette déconvenue, apprends à connaître ce que les hommes ont de meilleur, c'est-à-dire ce qui est complémentaire à notre sexe, et qui nous va si bien. Goûte avec eux la saveur du péché et tu connaîtras la jouissance, ce jaillissement de la chair, ces quelques secondes d'une mort délicieuse qui te feront renaître plus fraîche encore... et plus vivante !

Il ne te reste que quelques mois avant la cérémonie solennelle dans la cathédrale. Je te conseille fermement de devenir femme avant cette date, pour être ainsi mieux armée face à celui que tu dois épouser. Tu vois donc que le temps presse. D'ici là, il te faut connaître charnellement au moins un homme, et si possible plusieurs, pour comparer leurs performances, leur endurance dans l'effort, leur fiabilité... mais aussi leur douceur, la qualité des préliminaires et des services annexes offerts par chacun d'eux. L'idéal, bien sûr, serait de faire aussi l'essai de ton futur, pour l'intégrer au panel. Mais sera-ce possible ?

Mon amie Edwige, qui est une experte, vient de m'envoyer un carton d'invitation. Nous ne serons que quatre mais, tu le comprendras sans peine, il ne s'agit pas de jouer au bridge ou au rami... Elle veut me présenter un homme dont elle a testé, avec toute la précision requise, la vaillance, la ténacité, et, d'une manière générale, les aptitudes à sacrifier aux autels d'Aphrodite. Sa queue, promet-elle, est d'un bon calibre, de bonne tenue, et l'usage qu'il en fait est fort louable ! S'il s'agissait d'un vin, on en dirait qu'il est *bien charpenté*, en un mot : *gouleyant*, et, ce qui n'es

pas négligeable, *long en bouche*... Tu vois ce que je veux dire ? Une qualité rare, et fort utile à celles qui sont longues à venir. Bref, un velours pour nos petites grottes d'amour, toujours si délicates. Essaie-le, m'a-t-elle dit, tu m'en feras compliment.

Tu n'ignores pas que le choix d'un premier amant est très important pour une jeune fille. Il ne faudrait surtout pas perdre sa virginité avec un godelureau qui ne saurait pas s'y prendre, ou qui ignorerait les usages. Pire, avec un égoïste qui ne penserait qu'à son propre plaisir, ou un brutal, ou encore avec un mal bâti à qui manquerait la matière première. Mais on peut faire confiance à Edwige : elle n'a pas sa pareille pour juger un homme. Sa compétence est sans faille, de même que son amitié pour moi. Si elle me le propose, c'est que l'article est de qualité, sans le moindre défaut. Sa parole est une garantie.

C'est pourquoi je te propose de prendre ma place. Je sacrifie cette opportunité en l'honneur de tes débuts dans la vie amoureuse et sexuelle. Profites-en bien ! Je joins à cette lettre le carton d'invitation qui te précisera l'adresse, ainsi que le jour et l'heure des ébats... N'oublie pas de dire que tu viens de ma part, tu seras reçue avec chaleur.

Je t'embrasse tendrement partout, en particulier sur ton joli minou.

Laure

16

Hôtel de charme

Nous y voilà !

Le moment est venu de tenir ma promesse, et de remettre à Charles-Henri le lot qu'il a mérité par son indéfectible infidélité.

Dans nos vies quotidiennes, ce ne sont pas les douloureuses qui manquent : tiers provisionnel, facture de gaz, d'eau, d'électricité, charges, impôts et taxes diverses, on a tous les jours l'obligation de mettre la main au portefeuille et l'occasion de faire la grimace. Mais cette fois, c'est différent : je m'acquitte de cette dette avec joie, pour ne pas dire avec une certaine impatience, et même avec l'espoir secret d'avoir un supplément à payer. Dix pour cent, comme pour le fisc, pour l'avoir fait attendre, et même davantage. Cela ferait bien mon affaire puisque Charles-Henri est beau garçon, qu'il est gentil, quoique un peu benêt, et qu'il semble avoir du *répondant*. De quoi satisfaire une fille exigeante.

Le valet vient de conduire ma voiture au garage, et je m'approche du comptoir de bois précieux recouvert d'une plaque de marbre. L'homme qui attend derrière a le visage digne et compassé d'un employé conscient de son importance et de sa réussite dans le monde de l'hôtellerie de luxe. On devine qu'il parle à peu près tous les idiomes de la planète. Il est impeccable dans sa jaquette sombre, qui porte sur chaque revers deux clés entrecroisées, brodées en fil doré, insignes de son

grade. Elles attestent de son rôle éminent dans la maison : il n'est pas là pour rigoler.

-Mademoiselle Clérioux ?

Il a dû apprendre par cœur la liste des arrivées... J'opine.

-Mademoiselle a fait un excellent choix, dit-il en inclinant la tête. Notre maison appartient à une chaîne prestigieuse, dont elle sait se montrer digne. Les environs offrent de nombreuses possibilités d'excursions, avec des sites enchanteurs, et des manifestations typiques de la région, tels que les célèbres marchés provençaux, ou les lâchers de taureaux en ville ... A la Réception, des brochures sont à la disposition de notre aimable clientèle. Si Mademoiselle est intéressée...

Un peu de provoc : il est temps de mettre un peu de vie dans cette cervelle mécanique.

-Cela ne sera pas nécessaire. J'ai rendez-vous avec mon amant, nous avons planifié de nous envoyer en l'air. Comme il est très bien monté et que je suis moi-même pleine de vigueur, il va sans dire que nous passerons le plus clair de notre temps au lit. J'espère que le mobilier est solide. Il ne cille même pas.

-Que Mademoiselle soit sans inquiétude à ce sujet. Nous recevons souvent des jeunes couples en voyage de noces. Il n'y a jamais eu de problème avec les lits.

Certes. Mais nous, nous allons baiser comme des bêtes, et dans toutes les positions. Votre literie sera autant éprouvée qu'un ring de boxe.

Pas même un sourire. On dirait qu'il a avalé tout un magasin de parapluies.

-On nous complimente presque chaque jour sur le confort de nos chambres et la qualité de nos services... Et sur la discrétion de nos employés.

Il m'exaspère.

J'ai diablement envie de sauter par-dessus le comptoir de marbre et de lui baisser son froc. Sucrer sa chipolata. Histoire de voir s'il est capable d'une réaction d'être vivant. Non qu'il me plaise, car il est fort laid, mais par pur terrorisme. Une bombe sexuelle dans ce lieu feutré !

Je me retiens. Non sans peine. Je ne tiens pas à être hébergée dans une chambre capitonnée. Mon week-end de charme serait foutu.

Ultime provoc, je me borne à lui demander :

-Entre deux reprises, il nous faudra reprendre des forces. J'espère que la cuisine est bonne et roborative.

-Notre table est l'une des meilleures de la région, dit-il en s'inclinant derechef.

Il termine en susurrant :

-Je souhaite à Mademoiselle un très agréable séjour.

Inutile d'insister. Je pourrais lui montrer ma moule en pleine action, qu'il ne s'en serait pas davantage troublé. Il est comme ça : prêt à tout voir, à tout entendre, à tout encaisser sans réagir. Impassible et stylé. Un pur produit de l'école des majordomes...

Il m'a donné la clé de la chambre. Une carte magnétique, accrochée par une chaînette à une figurine d'argent, qui représente une cigale. C'est lourd ! On ne risque pas de l'oublier dans sa poche !

Je suis un peu en avance. Charles-Henri a une audience cet après-midi. Il m'a prévenue qu'il ne pourrait pas être là avant dix-neuf heures. Je préfère l'attendre dans le hall de l'hôtel, sur l'un des fauteuils particulièrement moelleux que l'établissement offre à sa clientèle quatre étoiles. Pendant ce temps, le bagagiste ira prendre dans ma voiture mes deux valises, mon sac, et ma vanity. Je trouverai tout cela dans la chambre, quand je monterai me rafraîchir et me refaire une beauté, avant de passer à table.

Quelle journée !

Dès hier matin, j'ai dû prévenir Maryvonne que je serai obligée d'assister à un colloque sur le droit

des affaires. Et que, par conséquent, il me sera impossible de passer le week-end avec elle... Après une nuit particulièrement câline, pour ne pas dire très chaude, je l'ai gentiment mais fermement priée de rentrer chez ses parents. Ce qui lui permettrait en outre de lire ma lettre, expédiée à cette adresse, et de réfléchir à son contenu. Après un torrent de pleurs et de gémissement, à l'issue d'un ultime cunnilingus, elle s'est finalement résolue à suivre mes conseils... Avec promesse de se revoir dès le lundi suivant, bien entendu.

La journée d'aujourd'hui, je l'ai passée à jongler avec le temps. Pour une femme, un week-end de charme, c'est comme une campagne militaire : il ne faut pas partir sous-équipée. Entre deux rendez-vous professionnels, j'ai donc foncé faire mes emplettes, allant jusqu'à zapper le repas de midi, et à le remplacer par une simple pomme, croquée en marchant. Pour moi, qui suis gourmande, c'est un vrai sacrifice. Mais que ne ferais-je pas pour le sexe ?

D'abord, il m'a fallu passer au « Jardin de Cypris ». Moi aussi. Bien sûr, mon cas est beaucoup moins épineux que celui de Véronique, puisque ma taille fine et ma jolie croupe rebondie entrent facilement dans un 38. Mais il faut prendre le temps de choisir ! C'est pourquoi j'y ai consacré l'intervalle de midi : plus d'une heure trente.

Très important, la lingerie. Il faut qu'elle soit fraîche, qu'elle donne envie... Et surtout, qu'elle mette bien en valeur celle qui la porte. C'est l'écrin qui renferme le plus beau des bijoux : moi-même. D'abord, il me fallait deux nuisettes. Pas question de porter la même deux jours de suite : ça fait plouc. Je les ai prises très courtes, avec ce qu'il faut de transparences pour suggérer, mais suffisamment de dentelles pour cacher l'essentiel. Il faut pousser l'amant à découvrir par lui-même le trésor qu'il convoite, et lui donner le sens de l'effort : toute conquête se mérite ! En soie très fine, pour qu'il puisse la relever jusqu'en dessous des aisselles, et s'intéresser ainsi à toute ma personne, solliciter mon corps dans son entier et faire naître des étincelles de plaisir un peu partout avant de recentrer ses activités sur mon attribut principal. Une de teinte champagne, presque blanche et l'autre noire...

La lingerie de jour ne doit pas non plus être négligée. Mon doux chevalier profitera sûrement d'un escalier, ou d'un moment où je serais assise sur un siège un peu bas pour lorgner un peu sous la jupe... De même, quand je me pencherai, je lui offrirai un point de vue imprenable sur ma gorge. Il faut donc que tout soit impeccable. Pour aujourd'hui, j'ai choisi « Edelweiss » en organdi blanc, brodé de soie... Bonnets transparents, porte-jarretelles qui enveloppe le haut de la croupe... Coiffé d'une tiare de dentelles arachnéennes, mon fessier callipyge a l'air altier d'une déesse antique, et ma jolie raie rose, fièrement nue, prend des poses alanguies de bayadère... La petite culotte est très sage, doublée pour cacher la chatte. Qu'importe puisque je ne l'ai pas mise ! Charles-Henri me préfère au naturel : cul nu sous la jupe. Demain, je serai en rose : redresse-seins et serre-taille. Et pour dimanche, j'ai choisi « Nuit de Chine », mais pas la même taille que Véronique ! Je suis munie de cinq paires de bas noirs, avec couture et un motif brodé sur le creux poplité (aujourd'hui : un papillon), et des lisières surchargées de dentelles...

Tout l'art de la femme est de maintenir la flamme, telles les vestales du temps jadis. Entretenir la bandaison, l'empêcher de faiblir, veiller à la bonne tenue d'une queue, cela nécessite non seulement de l'adresse et de la détermination, mais aussi une connaissance profonde des fantasmes masculins. Mettre chaque fois qu'il le faut une bûche dans l'âtre, pour attiser le feu, jouer de la prune, découvrir adroitement l'un ou l'autre de ses appas... En contrôlant l'effet produit d'un œil expert, ou par un habile frottement de la main. Sans oublier, naturellement, de lui laisser de temps à autre quelques minutes de répit, pour qu'il puisse remplir sa miction tout en vidant sa vessie, suivant un principe qui s'apparente à celui des vases communicants.

Trousse de maquillage et parfum complètent mon équipement. Un soldat ne part pas en guerre

sans son fusil et ses cartouches, ni surtout sans son quart, si réconfortant quand il déborde de pinard. Bref, il faut avoir l'essentiel. J'ai donc fait provision de rimmel, de fonds de teints, de tubes de mon rouge à lèvres préféré, d'eye-liners, de vernis... De quoi être colorée de tous les côtés. Dans ma giberne, j'ai un énorme flacon de « Nuit du Harem », un parfum sensuel, avec une note de fond puissante et aromatique, prétendument aphrodisiaque, et garant d'une victoire rapide et totale.

J'avais déjà de quoi remplir mes valises de toilettes élégantes, portant les griffes des plus prestigieuses maisons de prêt à porter. Je n'avais donc plus qu'à acheter deux ou trois babioles, dont une robe de cocktail noire à bustier, courte et sexy, laissant les épaules et les bras nus, ainsi qu'une bonne partie des seins... La nature, fort généreuse, m'a dotée de rondeurs sublimes, un buste de déesse. Il est normal qu'à mon tour j'en fasse profiter mes contemporains. D'ailleurs, l'honneur est sauf, puisque mes jolies pointes roses ne sont pas visibles... Je compte bien porter cette robe aujourd'hui même, pour le dîner. Avec un tour de cou en strass, étincelant. De quoi terrasser l'adversaire. J'ai aussi un tailleur tout sage (enfin presque), pour le midi, et d'autres armes, plus secrètes, pour les autres moments de la journée, que nous passerons dans la chambre. En tout, deux grandes valises, sans compter le sac qui contient les six paires de chaussures (une misère) que je compte utiliser pendant ces deux jours, et la vanity qui renferme le matériel de base.

En attendant la *partie adverse*, qui est aussi mon complice, je sors de mon sac la lettre de Maryvonne. L'enveloppe ne porte pas de timbre : elle l'a déposée elle-même à mon domicile, pendant que je faisais mes emplettes, ou en fin de journée, quand j'étais chez le coiffeur ou chez la manucure. Deux feuillets, couverts d'une écriture fine et nerveuse, que j'étale sur mon giron.

Je me caresse du bout des doigts, au travers de la mince étoffe de ma jupe. La lettre me sert de paravent, dissimulant cette activité coupable aux yeux des autres clients et du personnel de l'hôtel. Je trouve ça très rigolo, et excitant, de se branler devant tout le monde sans que nul n'en sache rien.

Ma petite Laure chérie,

Comme tu t'en doutes, ton absence me fait languir. Je te cherche partout, espérant te découvrir soudain, retrouver ton corps si charmant, ta voix si douce à mon oreille... Et surtout tes gestes si apaisants qui m'ont tant réconfortée.

Je crois encore sentir les caresses de ta main, les baisers de ta bouche, et cette divine turgescence que tu sais si bien susciter lorsque tu me donnes du plaisir. Tout cela me manque bien cruellement, même si ce n'est que pour quelques jours.

C'est pourquoi je griffonne à la hâte ces quelques lignes, afin que je puisse les déposer chez toi aujourd'hui même. Tu pourras ainsi emmener ce billet, et le lire là bas, lors d'une pause de ton colloque professionnel. J'aurai ainsi l'illusion d'être avec toi.

Mes parents sont très attentionnés, ils s'efforcent de tout leur cœur d'atténuer la souffrance que me cause la trahison de Charles-Henri. Pourtant, ils croient dur comme fer que le mariage peut encore avoir lieu. « Un garçon », disent-ils, « doit avoir de l'expérience ». « Dans quelques années, tout cela sera oublié. Tu n'y penseras même plus, et tu seras comblée par ta petite famille »

Qu'ils sont naïfs !

La douleur causée par une telle trahison ne s'éteint jamais, et la confiance s'enfuit pour toujours...

Mais toi, Laure, tu es droite et franche. Jamais tu ne me trahirais. Ma confiance en toi est absolue.

J'interromps un instant ma lecture pour regarder autour de moi. En face, un couple de bourgeois devise sur un canapé. La cinquantaine. Lui, il porte encore beau, mais il a l'air chiant. Sa profession ? Je ne saurai le dire, mais sûrement une profession d'autorité. Haut fonctionnaire ? Haut gradé de la police ? Ou peut-être cadre dirigeant dans une grosse boîte ?... En tout cas, je plains les subordonnés. Elle : beauté fanée, très soumise... Effacée, incolore... La pauvre ! A quelque distance, sur un fauteuil nettement séparé, un ado en rupture de bac. Je devine tout de suite que c'est leur fils.

A tour de rôle, chacun des deux parents m'observe du coin de l'œil.

Je les observe aussi, tout en me caressant. Mon petit bouton s'est mué en une noisette toute dure. De temps à autre, je passe mon doigt le long de mes lèvres intimes... Je les sens nettement sous l'étoffe de la jupe. Observer des bourgeois en accomplissant les gestes les plus obscènes : quel plaisir d'esthète !

Ma main est cachée par la lettre. *Diligente, obstinée, efficace...*

Le jeune homme me regarde aussi. Mais son regard, à lui, n'a rien de furtif : il me fixe littéralement. Il me trouve belle, et il entend bien profiter pleinement de ma beauté. Sans honte.

Il a bien raison. Malgré ma modestie, je dois bien reconnaître que la beauté d'une jolie brune, comme moi, dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Alors, pourquoi la honte ? Ne faut-il pas profiter des merveilles de la nature ? Je suis sûre qu'il a attrapé la grosse queue. Mais d'ici, je ne peux pas voir. Ce désir naissant me charme.

Je lui souris. Je me tourne vers lui et je croise mes jambes, pour faire glisser un peu ma jupe : il a sûrement envie d'en voir un peu plus. Je continue de me caresser, tout en poursuivant ma lecture.

Tu as bien raison d'affirmer que les amours entre filles ne comptent pas. En butte à la perversité des hommes, que deviendrions-nous sans notre solidarité de sœurs, et sans le réconfort de la tendresse que nous nous portons ? Mais faut-il pour autant leur rendre la pareille ? J'hésite, car je mets un point d'honneur à les surpasser. La femme, vois-tu, est un être supérieur, non seulement par son intelligence, mais aussi par son sens moral. Même si cette situation n'est pas toujours confortable. Noblesse oblige, comme on dit.

J'ai effectivement reçu une lettre de Charles-Henri. Il se repent du mal qu'il m'a fait et sollicite humblement mon pardon. Il jure ses grands dieux que, désormais, sa conduite sera irréprochable. L'hypocrite ! Jusqu'à la prochaine fois... C'est qu'il faut en porter, des cornes, pour fonder une famille bourgeoise ! Il faut endurer mille et une trahisons.

Il me demande aussi de le reprendre. Comme fiancé. Tu te rends compte ? Hélas ! Je vais devoir accepter, car mes parents me supplient de ne pas rompre. L'union de nos deux familles est la grande affaire de leur vie : ils y travaillent depuis plusieurs années, et ils y ont déjà engagé beaucoup d'argent. Ce misérable est un beau parti : il exerce une profession lucrative, et les Piépanard ont du bien.

Ça y est ! Le geste était discret, mais il ne m'a pas échappé. Le jeune homme vient de remettre sa bite en place : elle était sans doute trop à l'étroit. Il est super allumé ! Tout à l'heure, il va se branler en pensant à moi... Mélancoliquement. Pendant que moi, je m'enverrai en l'air avec

Charles-Henri.

Je continue à me toucher. Je me suis même enhardie... Poussé par mon doigt, le tissu de ma jupe vient d'entrer dans ma fente... Une petite tache humide s'est formée : je la vois nettement, plus sombre sur l'étoffe claire. Non. Cette fois, il faut que j'arrête !

Tu me conseilles de devenir femme avant même le jour de mes noces... Il le mériterait bien, le traître ! Il est vrai que cette petite vengeance serait aussi une façon d'affirmer que je n'entends pas me laisser dominer, et encore moins jouer le rôle de victime.

Mais j'hésite encore à accepter ton invitation. Ton amie est sans doute une experte dans les arts de l'amour, et l'homme qu'elle te propose a probablement toutes les qualités requises pour initier une jeune fille aux plaisirs de la chair. Je n'en doute nullement, et je fais entièrement confiance à ton jugement. Je sais aussi que tu es une véritable amie, et que ton dévouement à mon égard est au dessus de tout éloge. Tu cherches sincèrement à m'aider. Toutefois, je m'interroge sur la méthode. Pour dominer un époux volage, n'est-il pas plus efficace de rester irréprochable, et de lui faire sentir que l'on sait tout ? Le lui rappeler à chaque instant, afin de le poindre et de le mortifier ? Voilà ce qui le tiendra en lisière, plus encore qu'un millier d'amants...

Je dois terminer cette lettre, car j'ai encore des préparatifs à faire pour le grand jour. L'écriture de cette lettre m'a été d'un grand réconfort, puisqu'elle me donne un bref instant l'illusion d'être près de toi, et de m'épancher dans le cœur d'une amie. J'ai retrouvé le courage d'affronter l'avenir, et de préparer ce terrible jour où je commencerai ma vie d'épouse... Quand je pense que la plupart des jeunes filles préparent ce jour dans une joie sans mélange ! Moi, je demeure dans l'incertitude, et dans la crainte...

Quoi qu'il puisse arriver, il me reste une amie. Une amie sûre, qui m'a donné son cœur et son corps. Une amante... En attendant le suprême bonheur d'être serrée dans tes bras, je t'embrasse avec tendresse, partout où tu aimes être embrassée... dans chacun des endroits où nous avons pris du plaisir à nous mignoter.

Maryvonne

Dix-neuf heures.

Charles-Henri ne va pas tarder. Je vais monter dans la chambre et passer ma robe de cocktail.

Le jeune homme a toujours l'œil braqué sur moi. Allumé ! Complètement allumé ! Il se consume littéralement. J'adore. J'adore qu'on soit épris de moi.

Je me lève. Me voilà obligée de passer près de lui. Je laisse négligemment tomber la lettre. Il se précipite pour la ramasser. Il se baisse, s'accroupit... ce qui est méritoire avec sa verge toute raide !

-Tenez, Mademoiselle... articule-t-il d'une voix blanche.

Son visage est cramoisi. En ramassant la lettre, il a frôlé l'ourlet de ma jupe.

-Merci...

Voilà un garçon qui ne dormira pas beaucoup la nuit prochaine. Il va serrer son oreiller dans ses bras, en pensant à moi, en rêvant à mon adorable petite chatte... Avec une bite comme une cocotte-minute. *Very hot* ! Pour faire baisser la pression, il faudra bien avoir recours à la *Veuve Paluche* !

Quant à moi, je suis toute turgescente. Chaque fois que ma jupe frôle mon clito, j'ai l'impression que je vais partir, et jouir sur place ! Heureusement, Charles-Henri va arriver. Il me fera toutes

sortes de gâteries, pour attiser le feu qui me dévore les tripes. Et quand le brasier ronflera, il me tringlera de tous les côtés, pour apaiser la fureur de mes organes.

Charles-Henri est en smoking. Cela lui va plutôt bien, il est élégant et porte avec aisance son papillon de soie noire. Mais quel manque de goût ! Si les maîtres d'hôtel sont en frac, et les serveurs en spencers blancs, les clients, eux, se doivent d'être en décontracté. En décontracté cher, bien sûr : chemise de soie, et veste d'alpaga, sans cravate. Le tout dûment griffé.

Quand il est entré dans la chambre, j'étais déjà en robe de cocktail. Je ne voulais pas qu'il me voie nue, car je ne souhaitais pas passer tout de suite aux hostilités. J'avais un petit creux et, malgré la turgescence avancée de mes chairs, je voulais d'abord passer à table. Comme vous le savez, baiser est un art. Or, on ne fait jamais rien de bien quand on est tenaillé par la faim. On fait les choses à moitié, on ne va pas jusqu'au bout, on manque à la fois de créativité, et de persévérance.

Très mauvais ! Une nuit d'amour, il faut la réussir ! Impératif absolu.

Nous sirotons nos cocktails maison (*offerts* en signe de bienvenue) au vague goût de fruit de la passion, avec une pointe de tequila. On nous apporte la carte.

Comme dans tous les établissements de grande classe, celle qu'on me tend ne comporte pas les prix.

Hésitation

Faut-il choisir « *cassiolette de foie gras mi-cuit aux truffes* » ou bien « *vol au vent avec ris de veau aux morilles, sauce financière* » ?, voire même autre chose, mais le reste me tente moins.

J'opte finalement pour le vol au vent, et mon vis-à-vis pour la cassiolette.

On nous invite à composer le reste de notre menu. Cela nécessite réflexion : il est toujours difficile de faire ses choix dans un contexte d'abondance... Surtout avec ces noms pleins de poésie qui nous font déguster les plats d'abord par la musique des mots. Mais nous y parvenons quand même... Le serveur s'éloigne avec son calepin et nous envoie le sommelier.

Béotien en matière d'œnologie, Maître Piépanard junior s'en remet au conseil du spécialiste :

-Je conseille à Monsieur un Château Cheval Blanc 83, propose celui-ci du ton sentencieux de l'homme de l'art, qui laisse tomber son diagnostic dans un abîme d'ignorance.

Mon pauvre ! Tu devrais t'y mettre, si tu veux être un bourgeois à la hauteur de ses responsabilités, afin de ne plus être considéré comme un plouc par des larbins obséquieux et méprisants. Charles-Henri se contente d'opiner.

Excellent choix. Ayant déjà eu maintes occasions de fréquenter ce nectar, et je ne peux qu'approuver. J'aurais choisi de même si on m'avait demandé mon avis. Mais on ne demande jamais à une femme de choisir le vin... Allez savoir pourquoi...

Enfin, nous voilà, chacun devant son hors d'œuvre. Le mien dégage un délicieux fumet... Je l'attaque sans plus attendre, accompagnant la première bouchée d'une gorgée de Cheval Blanc, que je savoure longuement, les yeux fermés...

C'est ainsi que, tout à l'heure, je me délecterai du premier orgasme de la nuit. Connaisseuse. Connaisseuse en tout. Experte.

Lorsque j'ouvre les yeux, je distingue nettement que Charles-Henri tient dans sa main une petite boîte rouge.

-Regarde, dit-il en l'ouvrant.

Une bague !

Diable ! S'est-il mis en tête de m'épouser ? Le comble ! Cette fois, Maryvonne m'arracherait les yeux. Et puis... Je ne me vois pas en « Madame Piépanard » !

-Jolie, n'est-ce pas ? insiste-t-il. Un vrai saphir, entouré de petits diamants.

J'articule :

-Très jolie...

Un bijou classique... voire même un peu ringard.

Peste soit ! Il va falloir refuser. Ce pauvre Charles-Henri n'est pas du tout l'époux qui me convient. Le pire, s'il se vexe, c'est que la nuit chaude risque de tomber à l'eau !

-Tu crois qu'elle lui plaira ?

-A qui ?

-Véronique. Ce sera mon cadeau d'adieu.

Ouf !

-Tu offres une bague comme cadeau d'adieu ?

-Il y avait aussi un superbe collier en or... Mais c'était un peu cher. Pour la bague, j'ai pu avoir un prix.

Je fais, in petto, un rapide bilan :

Il y a d'abord le voyage à Venise, pour deux personnes, trajet en TGV + hôtel de luxe, sans compter la visite du Palais des Doges et la réservation des gondoles...

Ajoutons le prix de la bague, et de quelques autres menus cadeaux...

N'oublions pas non plus ce week-end merveilleux. Tu as vu le prix des chambres ici ? Trois nuitées à trois cent soixante-quinze euros chaque... « ça coûte ». Et le prix des repas ?... Tu as une carte avec les prix, je suis sûre que tu calcules dans ta tête... N'oublie pas le Cheval Blanc... J'ai l'impression que ta bite va te coûter fort cher ! Car il ne faut pas compter sur moi pour partager les frais. D'ailleurs, ça fait peigne cul.

J'espère qu'au moins, tu vas tirer un bon coup. Ne serait-ce que pour améliorer le rapport qualité-prix.

-Tu sais, continue-t-il de pérorer, Véronique n'aurait jamais pu s'offrir un tel bijou. Et ce n'est pas son futur fiancé, si encore elle peut s'en trouver un, qui lui offrirait une telle bague.

Ce n'est que trop vrai. Si je peux lui en dégoter un, ce sera aussi un petit employé, un laissé pour compte allant sur la cinquantaine, et aussi moche qu'elle... Quand la vie est moche, elle reste moche. Et pourtant, si les deux conjoints sont laids comme des poux, ils peuvent quand même s'aimer... Le bonheur pour des moches ? Mais pourquoi pas ? La Constitution n'affirme-t-elle pas l'égalité de tous ?

-Euh... A propos de Véronique...

-Oui ?

-Ne la laisse pas tomber trop brusquement.

Comme je ne lui ai pas encore trouvé quelqu'un, j'ai peur que ses idées noires la reprennent. Surtout après l'intervalle de bonheur qu'elle vient de connaître. La chute serait trop brutale.

-Ne crains rien. J'espacerai seulement un peu mes visites, prétextant un surcroît de travail. Il faudra bien que je fasse aussi ma cour à Maryvonne, puisque nous sommes toujours fiancés.

Surbooké ! Un vrai agenda de ministre !

On nous apporte la suite :

Pour moi : *turnedos Rossini dans sa mousseline printanière....* Pour lui : *filet de bœuf sauce cèpe et sa Fausse Jardinière... Fausse Jardinière ?*

Ah, j'ai compris : on a patiemment tressé la peau de courgettes pour en faire deux petits paniers, à l'intérieur desquels s'esbaudissent petits pois, haricots verts et dés de courgettes émincés. Très joli.

-Hélas ! lui dis-je, tu ne peux pas te comporter comme à la crêperie. Ici, c'est beaucoup plus sélect.

Il fait semblant de ne pas comprendre :

-Je ne vois pas de quoi tu parles...

-Tu t'es mis sous la table pour contempler ton idole. Tu te souviens ? Ici, on se ferait remarquer.

Il effectue un rapide coup d'œil circulaire

-Tu as raison, dit-il, ils ont l'air quelque peu guindé.

Puis, riant sous cape, il chuchote :

-Ils en avaleraient de travers ! Au prix où est la bouffe, ce serait dommage de s'étrangler avec avant d'avoir fini son assiette.

-Mais, rassure-toi, elle va bien. Elle est même en pleine forme.

Cette fois, il rit franchement.

-Je verrai tout à l'heure... Dans la chambre.

Autour de nous, les gens devisent dans une sorte de rumeur feutrée. A la table d'à côté, je retrouve le couple qui trônait, tout à l'heure, sur le canapé du hall. Qu'ont-ils fait de leur fils ? Il n'est pas là. L'homme, sans se départir de son air constipé, me *dévisage*... Si on peut dire. Car il contemple surtout mes épaules nue, et ma gorge amplement dénudée. Visiblement, ma petite robe de cocktail lui plaît beaucoup. Quand à la femme, elle me jette des regards furibards... sans oser rien dire à son époux.

-Tu sais, je peux quand même te montrer ma culotte.

-Tu veux rire ?

-Pas du tout.

J'ouvre mon sac à main, et j'en tire une jolie petite culotte d'organdi brodé de soie et garni d'une profusion de dentelles. « *Edelweiss* ». Je la dépose délicatement à côté de l'assiette de mon commensal. Il ne sait plus où se mettre : sa tête rentre dans ses épaules, son nez est sur le point de toucher le filet de bœuf et de s'enduire de sauce aux cèpes... A la table d'à côté, c'est le branle bas : le sautoir de Madame est agité de soubresauts incoercibles, et Monsieur est pris d'une soudaine exophtalmie, ce qui ne diminue en rien son air rébarbatif.

Mais oui. C'est Ravachol en jupons, qui vient semer l'anarchie !

Aux autres tables, plusieurs convives se sont tournés dans notre direction. Certains visages affichent un étonnement compréhensible, quelques autres sourient. Après un bref instant d'intérêt, la plupart d'entre eux replonge dans ses occupations alimentaires... Quant aux maîtres d'hôtel et aux serveurs, ils demeurent parfaitement impassibles devant mes excentricités.

-Regarde ! Le tissu est tout fin.

La partie destinée à couvrir les fesses est tout à fait translucide. J'ai placé ma main à l'intérieur, et Charles-Henri peut parfaitement distinguer mes jolis doigts aux ongles laqués de rose.

Il en reste bouche bée ! Je peux augurer qu'il a la queue bien raide.

J'insiste :

-Entre les cuisses, le tissu est doublé, pour cacher l'essentiel. A l'endroit de la moule, il est orné d'une splendide rose brodée. Le clito est juste sous la fleur, c'est là qu'il faut caresser pour un maximum d'efficacité.

Malgré sa confusion, que je trouve fort amusante, il suit attentivement la visite. On dirait un touriste explorant le château de Versailles, en braquant son regard sur tous les détails indiqués par le guide, et en riant de manière convenue à chacune des saillies d'icelui.

-Outre cette facilité dans le repérage, cette fleur offre aussi l'avantage de raidir le tissu. Ce qui empêche ce dernier de rentrer dans la fente. C'est très inconfortable : à cet endroit, nous préférons introduire autre chose...

- Je comprends...

Il doit avoir la bite dans un bel état !

-Devant, la transparence reprend ses droits, agrémentée de jolis petits nœuds de soie. Notre invité peut ainsi savoir tout de suite si nous avons la foufoune broussailleuse ou si, au contraire, on a investi dans un ticket de métro.

-Magnifique ! parvient-il à articuler. Tu l'as portée ?

-Bien sûr. Plusieurs heures, même, pour l'imprégner de mon odeur.

Il plaque son nez sur la jolie rose brodée, pour humer.

-C'est vrai : je sens bien ton parfum.

-Pas seulement mon parfum. Mon odeur corporelle aussi. La fragrance subtile qui se dégage de ma jolie chatte, quand je pense à toi, et qu'elle commence à s'émouvoir...

Cette fois, il a porté contre son visage le délicat dessous chic, bordé de dentelles. Il aspire une longue bouffée.

-Tu as raison. Cette senteur, c'est bien toi.

A la table d'à-côté, le sautoir a cessé de tressauter. Madame a pris un teint de brique, elle reste figée, droite sur son siège, à deux doigts de l'apoplexie... Si elle tombe en syncope, Monsieur devra lui faire du bouche à bouche... Mais il n'est pas très frais, lui non plus. Ses yeux menacent de jaillir de leurs orbites, tels des boulets de canon.

Cette fois, il faut que j'arrête ! Sinon, je risque de causer toute une cascade d'éjaculations précoces. Une épidémie dans toute la salle de restaurant.

Je suis vraiment une vilaine fille. Une très vilaine fille.

On nous apporte le dessert, ce qui crée diversion.

Nous étions tombés d'accord sur la *Coupe de l'Amiral, aux fruits exotiques, avec sa glace à la vanille et ses meringues...* (le nombre de calories n'étant pas précisé)

Une jolie coupe en cristal, posée sur une soucoupe de porcelaine blanche au chiffre de l'hôtel. Celle qui revient à Charles-Henri, le serveur la pose précautionneusement à côté de ma petite culotte, sans se départir de son sérieux.

-Je t'en fais cadeau. Garde-là, en souvenir de ce délicieux séjour.

Il ne se le fait pas dire deux fois, et fait disparaître dans sa poche l'objet du scandale.

Je goûte la *coupe de l'Amiral*..

-Hum ! Il y a de la vodka ! J'adore.

Mon compagnon attaque la sienne, qu'il déguste à petits coups de cuiller... Il faut dire qu'elle est tout à fait glacée.

-Dis-moi ?...

-Oui ?

-Tu n'as pas juté dans ton froc ?

Il rit.

-Non, rassure-toi. Je garde mes munitions pour ta petite grotte d'amour.

Je savoure ma coupe doucement, moi aussi, avec l'élégance prétentieuse d'une petite chatte qui lape son lait. C'est très sucré, malgré la note chaude et virile de l'alcool.

Ma gourmandise se justifie amplement :

-Il faut faire le plein d'énergie, car nous ne dormirons guère cette nuit. Je n'ai même pas peur de prendre un gramme, tu sais. Avec toutes les galipettes que j'ai prévues...

-Tu n'as tout de même pas programmé une révision de toutes les figures du Kama Sutra ?

Il plaisante. Mais la situation est des plus sérieuses :

-J'ai une très grosse envie. Ça fait deux bonnes heures que mon clitoris et congestionné : j'ai l'impression d'avoir un caillou en haut de la fente, qui la force à s'ouvrir comme un fruit mûr, et

à baver son jus... Heureusement que je n'ai pas mis de culotte : il y aurait une tache humide autour de la chatte.

-Cela promet une nuit agitée, en effet, ironise-t-il, et je confesse que tu es en avance sur moi, si j'en juge par la description de ton état.

J'espère que mes propos, chuchotés à voix basse, le font bander. Impossible de contrôler. Je ne peux pas placer ma main : ce ne serait pas conforme au standing de l'hôtel.

-Alors, il faudra rattraper le temps perdu. J'ai besoin d'une embrocation rapide et ferme.

-J'aurai tout de même droit à des préliminaires, pour me *mettre en jambes* ?

-Rapide. Il y a urgence.

Un silence. Nous finissons notre dessert.

-Dis-moi, Charles-Henri, tu as bien la bite toute raide ?

Des obscénités, susurrés par une jolie voix de soprano, ça doit faire de l'effet ! Moi, je les déguste avec gourmandise, comme je viens de déguster la *Coupe de l'Amiral*, et comme je dégusterai, dans quelques minutes le *sucre d'orge* que mon ami va me proposer. J'en suis sûre. Gourmande. Gourmande comme une chatte.

Il ne répond rien sur ce sujet, et me prend simplement par la main.

-Montons. Puisque tu es pressée...

Nous nous levons. Ma jupe, un peu courte, m'effleure les cuisses à chaque pas, et j'ai l'étrange sensation que mes jarretelles sont des mains qui montent à l'assaut. Une délicieuse chaleur irradie de mon sexe en rut.

-Faut-il mettre le gyrophare ? ricane-t-il.

Pour toute réponse, je le tire en avant. Tout ce que j'ai réussi à faire, avec mes provocations, c'est d'exacerber ma propre libido. Mon corps hurle son désir par chacune de ses fibres.

Qu'il est lent, cet ascenseur ! Pourquoi des couloirs si longs ?

Je suis en feu. Je le tire fermement, pour l'obliger à se hâter. Sans douceur superflue. Ce qui le fait rire. Je vais me jeter sur lui, dès qu'on sera dans la chambre. Il faudra qu'il y passe ! Contre la porte. Le froc baissé. Je vais utiliser son *truc* comme sex-toy, pour combler ma béance. Je me suis donné assez de mal pour lui coller la trique. Pour les raffinements, on verra plus tard. On dispose de deux jours.

Enfin !

On y est. J'ai fermé la porte. Je fais rapidement jouer la fermeture et ma robe tombe à mes pieds. Je suis nue. Toute nue.

A part mon mignon porte-jarretelles et mes bas. Charles-Henri reluque ma petite touffe de poils noirs.

-Une vraie tigresse, ironise-t-il, prête à se jeter sur sa malheureuse proie !

Pour toute réponse, je m'attaque au smoking. Je jette la veste sur le lit, je baisse le pantalon d'un geste brusque. Une affamée qui se précipite sur un quignon de pain ! *Mais la faim sexuelle est la pire de toute : elle nous ronge, elle nous porte à toutes sortes d'extrémités lorsqu'elle exige son assouvissement.*

Voici la fin de mes tourments : je touche au but. *Alléluia* ! Je farfouille. Je fais main basse sur l'objet convoité.

Horreur ! Elle est chipolata ! Toute molle dans ma main. Malgré tout le mal que je me suis donné !

Charles-Henri, lui aussi, contemple tristement son membre au repos. Lui qui était si impatient de coucher avec moi. Le voilà tout penaud.

-Excuse-moi, dit-il. J'ai eu une journée fatigante... Et puis, le trajet, suivi d'un repas trop copieux...

Ne t'excuse pas, tu t'enfonces...

Mais les reproches ne serviraient à rien. Malgré ma chair qui me tenaille, je fais un effort pour me montrer douce :

-Ce n'est rien... Il y a des remèdes à ça.

Je me blottis contre lui, le dos contre son torse...et ma joue contre son épaule. Mes boucles de jais ont effleuré sa peau : il peut sentir mon parfum et la lourde sensualité qui émane de mon corps en rut. Il n'est pas possible qu'un contact si intime reste sans effet : je m'attends, à chaque instant à sentir la queue se dresser entre mes cuisses

-Palpe-moi les seins. Tu verras : « ça » va démarrer.

Lui, il me caresse les nénés sans conviction... On sent l'homme qui a envie de dormir. De temps à autre il effleure les pointes, complètement érigées, si dures qu'elles sont presque douloureuses...

Bon sang ! Ça ne démarre toujours pas. Il n'y a pas de manivelle sur ce truc là !

Il faut employer les grands moyens.

-Je vais te faire une pipe.

Je me mets à genoux devant lui, comme pour prier devant cette étrange idole qui a le pantalon aux chevilles et le slip au milieu des mollets.

J'ai pris la queue en bouche, et je la triture, je la malaxe avec ma langue, insistant sur le bout du gland. Elle a un goût fort, épicé, un peu âpre, ce qui atteste d'une journée longue et fatigante. Pourtant, ce goût viril ne me déplaît pas. Je sens ma petite grotte d'amour qui s'humecte, qui se lubrifie en prévision de l'estocade.

Il faut que je la sorte, pour reprendre mon souffle. Elle est luisante de salive, maculée de rouge à lèvres... mais toujours aussi molle !

Catastrophe !

Il faut quand-même qu'il fasse son devoir : il ne peut pas me laisser dans le besoin !

-On va essayer autre chose. Assied-toi sur le lit, et je vais me mettre sur toi. Tu coinceras la saucisse de Francfort dans la raie de mes fesses : je vais la transformer en *hot dog* ! Tu sais, comme l'autre jour. Tu bandais bien l'autre jour.

Je m'efforce à l'humour... Mais j'angoisse un peu. Vais-je être obligée de rester sur ma faim ? Avec cette abominable béance qui me tord les tripes ?

Il s'exécute.

Rien à faire ! Je ne sens pas la trique durcir entre mes fesses.

-Je crois que... ce soir, on ferait mieux de dormir, dit-il d'un ton geignard. Demain, ça ira mieux.

Je suis furieuse.

-Mais, avec Véronique ?

-Avec Véronique, aucun problème : je la tringle plusieurs fois par nuit. J'ai la pine comme un manche de pioche, et je la fourre avec vigueur, jusqu'à la faire hurler de jouissance.

Je balbutie :

-Mais comment ?... Comment est-ce possible ?

-Quand je la vois, avec ses chairs qui débordent... Ses gros nichons qui pendouillent, ses bourrelets, ses énormes cuisses entre lesquelles sa moule s'ouvre comme un portail qui m'invite... Elle est si obscène que ma queue se dresse tout de suite à la verticale.

Je suis atterrée.

-Mais. Moi aussi je suis obscène ! Tu n'as pas remarqué que je suis toute nue ? Moi aussi j'ai des nichons. Regarde-les ! Touche-les ! Moi aussi j'ai une cramouille. Regarde-la, entre mes cuisses... J'ai le clito tellement gonflé qu'un petit bout rose sort entre mes lèvres entrouvertes... On peut même voir mes nymphes, joliment carminées. Regarde-les !

-On dirait des pétales de rose.

-On dirait plutôt la langue d'une louve affamée ! J'ai la chatte qui salive. Mets ton doigt.

-Laure... Tu auras beau faire... Tu auras beau dire. Tu ne seras jamais obscène.

C'est pas juste !

-Mais, moi... Je veux être obscène ! Salace !

-Parce que tu es trop belle. Ta chatte est jolie comme le sourire d'un ange.

- Ça alors ! On ne m'a jamais dit ça.

Surtout avec la bite au repos.

-C'est vrai : drapée dans ta beauté, tu as l'air d'une sainte de vitrail.

Quelle piètre excuse pour ne pas bander !

-Bon. Je connais. C'est moi qui ai dit cela à Véronique, pour la consoler d'être un laideron.

-Mais c'est vrai : pour faire bander, la beauté n'est pas opératoire.

Misère ! Mon beau week-end va tomber à l'eau !

-D'après toi, parce que je suis jolie fille, je n'ai plus qu'à me branler ? Alors que si j'étais moche...

-Calme-toi. Tu sais que, d'habitude, je bande bien. Tu l'as déjà constaté toi-même, à de nombreuses reprises. Mais ce soir, je suis fatigué, et ça ne marche pas... Ce n'est pas de ma faute, ce n'est pas un muscle, tu le sais bien. Demain, il fera jour.

Demain... Demain... C'est ce soir que j'ai envie.

Bon. Il nous reste à lire au lit, comme un vieux couple. J'ai apporté un exemplaire de la *Gazette du Palais*... Mais c'est quand même beaucoup moins agréable qu'une étreinte amoureuse. Enfin !

Je passe quand même ma nuisette, après avoir ôté mes bas et les quelques autres accessoires qui me restaient. Charles-Henri, lui, préfère dormir tout nu. A peine s'est-il glissé dans le lit qu'il ferme les yeux. Pas même de lecture alors ? J'éteins, et je me caresse toute seule sous les draps, comme quand j'étais ado.

Je suis vexée : c'est la première fois que je n'arrive pas à faire bander.

Je frotte mon sexe en feu. Le lit est secoué au rythme de mes tractions.

-Que fais-tu ?

-Je me fais une branlette. J'espère que cela me calmera, et que je pourrai m'endormir.

Il me met gentiment la main aux fesses. Une main consolatrice. C'est mieux que rien.

-Ne t'en fais pas. Ce soir, j'ai trop mangé, et puis... je crois aussi que j'ai un peu forcé, ces derniers temps, avec Véronique...

Elle a bien de la chance, Véronique !

-Dis-moi. Tu arrives à la faire bouger, quand tu fais l'amour avec elle ?

-Formidable ! Un vrai tremblement de terre ! Je m'éclate avec Véronique !

Je suis heureuse de l'apprendre.

-Moi, lui dis-je aigrement, j'ai toujours un sexe-toy sur moi. J'ai bien fait de prendre mes précautions. Il est à piles, et il ne tombe pas en panne, lui ! (*D'ailleurs, j'ai des piles de rechange.*)

-Sois tranquille... Tu n'en auras pas besoin. Le week-end ne fait que commencer.

Il m'embrasse et s'endort comme une masse. Moi, je reste un moment à ruminer, et à me retourner. De nombreuses fois. Un vrai rotor. Je finis tout de même par m'endormir, avec un doigt

dans la chatte.

Quand j'étais petite, je m'endormais en suçant mon pouce. La défaillance de mon compagnon de lit m'oblige à retomber en enfance !

Samedi, 6h du matin

Je me réveille. Lui, il dort encore. C'est une vraie marmotte, ce garçon.

Je me demande s'il est bien fait pour le mariage. Il faudra bien qu'il comprenne qu'un mari ne peut pas se permettre de rester inactif toute la nuit. Une femme a des besoins... Même Maryvonne, quand elle sera dessalée, exigera son dû.

Machinalement, je passe la main...

Miracle ! *Une vraie transfiguration !*

J'avais déjà entendu parler de ces érections matinales, quasi systématique chez la gent masculine.

En profiter ? Pourquoi pas ?

Dans son sommeil, un léger sourire erre sur ses lèvres. Il fait peut-être un rêve érotique. J'espère que c'est avec moi. Que mon cul peuple ses songes, avec ma chatte et tous mes mignons accessoires.

Je le regarde : il n'est pas mal du tout. Ce serait dommage de ne pas profiter de l'aubaine. *Il ne faut pas que les bonnes choses se perdent !*

Je lui suce un peu le bout, histoire de le lubrifier. En même temps, mes deux mains s'activent sur mon corps : sur les pointes de mes seins, pour commencer, puis sur ma petite fente intime... Deux doigts qui m'astiquent le clito, deux autres qui vont et viennent le long de mes lèvres, tel l'archet sur les cordes d'un violon... Comme, la veille, je n'ai pas eu mon content, je suis bientôt prête. Toute chaude, avec l'abricot bien mûr, et la moule baveuse.

Mon garçon, hier soir, tu t'es endormi à côté d'une fille... Ce matin, tu vas te réveiller *dans* une fille !

Projet aussitôt mis à exécution. Me voilà accroupie, cuisses bien écartées, nuisette retroussée jusqu'à la taille, au-dessus de ma proie.

J'attrape la pine par la base. Elle est bien raide, tout à fait consommable...Hop ! je l'enfourne ! Pour la faire bouger en moi, je donne des grands coups de cul. Je me bourre. Je l'enfonce bien jusqu'au bout... Je la ressort presque entièrement... et je repars. Merveilleux ! Ça va bien plus loin que des doigts. C'est la partie complémentaire, prévue par Dame Nature, l'appareil idoine pour donner du plaisir à nos petites chattes !

Les secousses sont si puissantes qu'elles finissent par le réveiller.

-Laure... Qu'est-ce que tu fais ?...

-Tu ne vois pas ? Je suis en train de te violer. Ça fait du bien par où ça passe !

La surprise le fait presque suffoquer.

-Arrête ! Je vais décharger !

-Retiens-toi. Le plus longtemps possible. Attends que j'aie eu mon orgasme. Il me faut absolument un orgasme ! J'Y AI DROIT !

Je m'active. La pine glisse sans effort dans mon con tout gluant...J'enfourne. Je défourne. J'enfonce...De plus en plus vite. De plus en plus fort. Lui, il se laisse faire comme un gros paresseux. Je suis toute chaude. Brûlante. Ça vient ! Mon cul exulte. Plein d'impatience, il attend le spasme libérateur. Encore un effort. Le gland frotte dans ma grotte d'amour. Il pistonne, fait jaillir des flammèches de plaisir. Deux silex, frappés l'un contre l'autre. Etincelles.

Ah ! Ça y est ! L'orgasme me tord les tripes. Je m'affale contre Charles-Henri qui gicle au

plus profond de mon corps. Nous voilà délivrés. Délivrance commune... simultanée...

Je l'embrasse, tendrement, mais furieusement aussi... avec la langue.

-Merci ! Merci ! Tu as été formidable.

La bite est encore en moi, enfoncée jusqu'aux couilles... Je la sens, toute chaude, pleine de foutre... Elle me fait penser à un petit animal peureux, blotti dans son terrier... C'est bon.

-C'est bien meilleur qu'un sex-toy, tu sais. Bien plus doux.

Samedi 9h

Après ce premier exploit, nous nous sommes rendormis. Tous les deux enlacés, les bras refermés autour du corps de l'autre, pour en être le plus près possible... J'ai posé ma tête sur son épaule, et mes cheveux caressent doucement sa joue. Je ne suis pas amoureuse, mais c'est quand même un bon copain, et je suis bien près de lui.

On frappe. J'ouvre l'œil.

C'est vrai. Nous avons demandé le petit déjeuner dans notre chambre.

J'ouvre.

Charles-Henri reste couché. Par pudeur.

Une jeune femme entre, poussant une table roulante toute dressée...

Je retrousse complètement ma nuisette, et je la fais passer par-dessus ma tête. Me voilà nue devant la serveuse médusée.

-Excusez-nous, lui dis-je, mais nous étions en plein travail. J'ai eu un orgasme super !

Les stigmates du plaisir sont encore visibles sur mon corps : ma fufoune est encore toute collante de sueur et de foutre, et une puissante odeur de rut envahit la chambre. Stigmates glorieux, lauriers de l'amour...

La jeune femme s'enfuit en courant.

Le bonheur est comme le soleil, il fait mal aux yeux.

Heureusement, elle nous laisse la table roulante.

A partir de maintenant, je ne ferai plus qu'un bref résumé de ces deux journées. Quelques notes brèves, jetées sur mon carnet, entre deux actions sur le terrain. Cela devrait suffire au lecteur pour suivre les principales péripéties.

Mon petit carnet :

Samedi, 10h30

Après le petit déjeuner, nous sortons pour prendre l'air. Il faut se tenir en forme. Et puis, j'adore faire l'amour dehors. Les arbres, les fleurs, les oiseaux, les papillons... Tout cela me rend bucolique et m'inspire...

Il me prend en levrette dans le petit bois, debout contre un arbre, jupe retroussée, un peu penchée en avant. Il me bourre énergiquement. Je suis toute baveuse et ça coulisser bien.

Un groupe de promeneurs nous aperçoit et nous encourage de la voix et du geste.

C'est bon d'avoir des supporters.

Il graisse copieusement ma petite mécanique

Orgasme ★ ★ ★ ★

Samedi, 11h30

Nous voilà attablés à la terrasse d'un café. En plein soleil. J'adore.

Apéritif et amuse-bouches. Nous avons un petit creux, le grand air et l'exercice ont aiguisé nos appétits.

-Tu sais. Véronique, je n'ai pas envie de la laisser tomber. J'ai vraiment de l'affection pour elle.

Je souris. Un peu d'ironie ne nuit pas, même entre deux partenaires aussi proches.

-Mais, dis-moi, quand tu auras épousé Maryvonne ?

-Je ne serai pas le premier à avoir une maîtresse. De toute façon, je ne peux plus me passer d'elle.

Samedi 13h

Repas gastronomique à l'hôtel. Le *Dôme du Kilimandjaro et son coulis de fraises*, c'est vraiment top. J'en reprends.

Heureusement qu'on fait de l'exercice !

Samedi 15h

Je marche dans la chambre, à quatre pattes sur les mains et les genoux. Je suis toute nue, ou presque : je n'ai conservé que mon porte-jarretelles et mes bas... Charles-Henri, lui, est tout nu. Il marche à quatre pattes derrière moi.

Nous rions comme deux fous.

Je chante à tue-tête la chanson « *Annie aime les sucettes à l'anis...* »

Il me renifle le sexe, aspire une bonne bouffée de mon odeur... Puis, longuement et méthodiquement, il me fait un cunni bien profond. J'exulte. De la pointe de sa langue, il me titille le clito, et le fait bouger dans tous les sens. Je suis prête, turgescente et dégoulinante de mes nectars... Je demande l'estocade.

A genoux derrière moi, il me possède

Orgasme ★ ★ ★ ★

Samedi 16h

Pour cet intermède, nous avons enfilé les peignoirs mis à notre disposition par l'hôtel et ornés du logo de celui-ci.

J'ai commandé un banana split et Charles-Henri une Forêt Noire.

Je bâffre. Heureusement, j'utilise aussi mes calories...

Quand même. La semaine prochaine : régime. Je ne tiens pas à acquérir les mêmes rondeurs que Véronique !

Samedi 17h

Me voilà de nouveau en tenue d'Eve... Il est presque ployé en deux, et il me tient par le haut des cuisses... Moi, je marche sur les mains... Je sens son ventre contre mon cul. Mes cuisses font le grand écart, mes genoux sont pliés, de telle sorte que mes pieds lui arrivent au milieu des fesses... Du moins je le suppose, car je ne peux pas les voir, du fait que ma tête est face au sol et que mes cheveux pendouillent jusqu'au tapis... Mes seins pendouillent aussi, et c'est très rigolo. Est-ce l'authentique brouette de Zanzibar, dont on nous rebat les oreilles ?

Avant de se lancer dans cette figure particulièrement sportive, mon doux chevalier m'a prodigué force bizous et mignardises sur le portail où il sollicitait l'entrée. Si bien que celui-ci s'est paré de ses plus beaux atours, pour lui faire fête et l'accueillir, comme il se doit, par une débauche de ses

meilleurs crus. Maintenant, sa fière lance est solidement fichée en moi, prête à accomplir moult exploits !

Nous faisons quelques pas autour de la chambre. A chaque pas, mes nénés s'animent d'un balancement synchronisé, tandis que ses couilles me heurtent rythmiquement le périnée. Je ris comme une petite folle. A chaque fois, l'estoc bouge dans son fourreau !

Ma tumescence se fait torride. Ça vient !

Je pose ma tête entre mes bras, plaqués au sol et réunis en corbeille. Je cesse d'avancer. Charles-Henri me bourre de deux ou trois coups de boutoir. Mes tripes se tordent dans un spasme délectable, tandis qu'il m'arrose d'une généreuse ondée...

Orgasme ★ ★ ★ ★ ★

Samedi 19h30

Repas gastronomique au resto de l'hôtel. Je m'efforce d'être raisonnable et de dominer ma gourmandise.

Sans trop me priver quand même. Après tout, c'est mon week-end de charme !

Samedi 21h

On est couchés. Charles-Henri est tout nu, et moi, je suis en nuisette. On regarde la télé... D'ailleurs, il est chipolata. Il a bien travaillé, aujourd'hui.

Samedi 23h45

Et si on s'en faisait un petit quand même ? Juste un petit, avant de dormir.

Nous y mettons du cœur à l'ouvrage. Les voisins de la chambre d'à côté tapent à la cloison...

Orgasme ★ ★ ★

Dimanche 3h30 du matin

Remue-ménage dans la chambre d'à côté. On entend le lit craquer et gémir sous d'importantes secousses.

Voilà une saine contagion.

Dimanche, 6h30

Nouvelle érection matinale. C'est bien pratique !

Je procède comme la veille.

(voir ci-dessus)

Orgasme ★ ★ ★ ★

Dimanche 10h30

Nous assistons à la messe, dans la jolie petite église du village. Mais oui, je suis une mystique... Depuis l'enfance, j'ai toujours aimé les pompes et le décorum des églises... Charles-Henri ne voulait pas venir. Il se sentait impur, à cause de nos coïts à répétitions. Quel sot ! Dans quelques semaines, Monseigneur le Vicaire Général, en personne, célébrera ton union avec Maryvonne. Autant dire qu'il bénira la couche nuptiale, et le rite païen qui s'y déroulera.

Quant à moi, je me souviens de mon catéchisme : on sacrifiera le veau gras, pour accueillir et pour fêter la *fille* prodigue.

Dimanche 11h30

Nous rentrons en traversant le petit bois. Nous nous sommes arrêtés au milieu des taillis...

Le gland de Charles-Henri va et vient dans ma raie fessière, et je peux constater qu'il est en pleine forme. Tel un aède antique, il compose des dithyrambes sur ma croupe callipyge, d'albâtre et de satin, corne d'abondance de tous les plaisirs, jardin merveilleux aux pommes d'or et aux enivrants parfums. Des vers ailés s'exhalent de sa bouche, et je crois entendre le son lointain d'une lyre.

Va-t-il s'égarer dans cette sente bucolique qui embaume le muguet et la fraise des bois ? Non. Poète jusqu'au bout. La césure qui sépare mes fesses le guide comme une piste vers le vase *idoine*, qui l'accueille avec ferveur, en hôte de marque. Mon joli con pavoise, sort ses emblèmes et ses brocards, prodigue ses nectars les plus capiteux, ceux qui, à l'instar du Léthé, abolissent le temps...

Orgasme ★ ★ ★ ★

Dimanche 13h

Au restaurant de l'hôtel. Nous mangeons avec appétit. Il faut croire que le grand air et l'exercice nous font du bien.

Dimanche 15h

Je suis toute nue, et lui aussi. Debout, face à moi, il me tient par-dessous les fesses. Moi, j'ai passé mes bras autour de son cou et je me tiens collée à lui. Mes jambes font le grand écart autour de son ventre, mes genoux sont pliés, et mes pieds ne touchent pas terre. Il me tient fermement pour m'empêcher de tomber, et je m'agrippe à son cou. On ne pourrait pas glisser une feuille de papier entre nos deux corps moites.

Sa bite est enfoncée en moi jusqu'aux couilles. Il marche à petits pas, soutenant mon poids. Heureusement que je ne suis pas lourde ! *Pourrais-tu en faire autant avec ta chère Véronique ?* A chaque pas, la tige me frotte le point G.

Enfin ! Il me pose sur la commode pour limer plus à son aise. Bien calé entre un vase qui contient des fleurs artificielles et une lampe en majolique, mon cul reçoit l'hommage lige de son serviteur.

Orgasme ★ ★ ★ ★ ★

Dimanche 18h30

On a pris un peu de repos.

On se fait un petit missionnaire avant de passer à table. Une figure bien pépère, réalisée au lit. On commence à fatiguer un peu.

Orgasme ★ ★ ★

Oui. Quand même !

Dimanche 19h30

Dîner.

Un autre Château Cheval Blanc. Délicieux ! C'est une excellente monture, presque autant que mon doux chevalier !

Dimanche 23h

Cette fois, on dort.

Charles-Henri a les couilles raplapla. Véronique va faire ceinture pendant toute une semaine.

Je me suis quand même plaquée contre lui pour lui faire sentir que mes seins sont toujours là. Sa main, que j'ai guidée sous ma nuisette, m'enveloppe le pubis : elle me tient la moule au chaud.

Lundi 8h

Nous sommes prêts à regagner nos véhicules respectifs.

Charles-Henri vient de régler la note. Je n'ai pas voulu en prendre connaissance, mais je devine que le montant est fort élevé. Reconnaissons-le : il n'y a pas eu la moindre grimace.

Sur le parking, il me demande :

-Ai-je épuisé tous mes tickets ?

-Pas du tout ! Pour recommencer, c'est quand tu veux.

17

L'amour en cage.

C'est Edwige elle-même qui m'ouvre sa porte. Elle me conduit aussitôt au salon. Lorsque je lui ai dit au téléphone que Maryvonne me remplacerait, elle a insisté pour que je vienne aussi.

« Plus on est de fous, plus on rit », m'a-t-elle dit. « Et surtout, je ne suis pas tout à fait sûre que ton amie viendra. D'après ce que tu dis, c'est une bourge un peu coincée... »

-Tu es la première, dit-elle en m'embrassant. J'ai donné congé à la bonne et au jardinier. Discretion oblige.

-Nous serons cinq, m'as-tu dit.

Un éclair rageur passe dans ses yeux.

-Quatre. Si toutefois ton amie vient. Mon mari est puni : il n'assistera pas à la fête.

Qu'a-t-il donc fait ? Sans doute a-t-il manqué de vigueur pour rendre à Madame l'hommage qui lui est dû !

Je n'ose en demander davantage. Depuis longtemps, j'ai compris que ce couple étrange est uni principalement par ses disputes.

Pourtant, je suis sûre qu'ils ne divorceront jamais, tant leur amour se fonde sur une inimitié solide,

des griefs incessants qui cimentent leur union plus fortement que les mots les plus tendres et les baisers les plus ardents. On peut augurer que, lorsque l'un d'eux disparaîtra, l'autre sera comme une âme en peine, et se laissera mourir sur le tombeau de son cher ennemi !

-Moi, je suis sûre qu'elle viendra...

-Hum... Et, d'après toi, qu'est-ce qui la pousserait à venir ?

-Un moteur très puissant : le dépit. Le baume avec lequel j'ai soigné ses plaies en a accentué la morsure...

J'ai droit à un sourire teinté d'un peu d'admiration.

-Bien, dit-elle. Nous verrons. Si elle vient, elle sera la bienvenue.

A mon tour, je cherche à en savoir plus :

-Mais, le quatrième, qui est-ce ?

-Tu verras... Une surprise. Tu n'as rien contre les surprises ?

Bigre ! Et si l'homme providentiel nous avait fait faux bond ? J'imagine la déception de Maryvonne.

-Mais au moins... C'est bien un homme ?

-Peu importe ! Mâle ou femelle, on trouve toujours moyen, et on s'amuse tout autant, en définitive. Même si ce n'est pas de la même façon. Tu le sais aussi bien que moi.

Un sourire en coin. Elle a deviné mon angoisse, et elle prend un plaisir pervers à me tenir sur des charbons ardents...

-Allons, Edwige ! C'est important. Mon amie doit noyer son chagrin. Se saouler d'alcool et de sexe !

Une lueur ironique danse dans les yeux de mon hôtesse :

-Quelle est donc la cause d'un si grand chagrin ?

-Elle est triste parce qu'elle est cocue. Son fiancé la trompe avec une autre femme.

Un rictus déforme les lèvres vermillon d'Edwige.

-Elle est triste parce qu'elle est cocue ? En voilà une raison !

Les histoires de cocu, elle aime. D'ailleurs, tout le monde aime : c'est si drôle quand on n'est pas le principal intéressé ! Mais, plus encore que les histoires de cocus Edwige aime les histoires de cul. Bien gratinées. Je la connais : elle voudra en savoir davantage et il faudra que je lui conte tous les détails.

Mais je n'en dis pas plus pour l'instant : il y a plus urgent que mon récit.

-Elle est un peu vieille France. Famille bourgeoise, éducation convenable dans un lycée catho. Un lycée où il n'y a que des filles... Son père est notaire, son oncle est vicaire général...

Elle pouffe.

-Hum ! Ça fait beaucoup pour une seule femme ! Je suppose qu'on ne lui a jamais appris que le cocuage est un souverain bien, puisqu'il donne le droit de rendre au cocueur la monnaie de sa pièce. Un petit air de liberté souffle sur la cocue, qui se sent pousser des ailes, et qui peut enfin jeter son dévolu sur qui lui plaît. Sur des proies, que toute femme avisée se doit de repérer à l'avance.

-C'est pourquoi je l'ai invitée à se joindre à nous.

-Tu as bien fait ! Changement d'herbage réjouit les veaux ! Ne t'inquiète pas : nous l'aiderons à noyer son chagrin, puisque chagrin il y a... Enfin, si elle vient.

-Mais surtout, il faut qu'elle perde sa virginité. Il lui faut absolument un partenaire masculin.

Stupeur ! Edwige a un haut le corps.

-Miséricorde ! Elle est pucelle ? Ça existe encore ?

-Pas tout à fait. J'ai fait l'amour avec elle : c'est moi qui l'ai déflorée. Mais elle ne connaît

encore rien de la bite. Un sujet est pourtant capital pour une future mariée. Si ta « surprise » n'est pas un homme, il faudra que tu lèves la punition de ton mari...

-Rassure-toi : on n'aura pas besoin de lui. Il est trop nul. Mon invité sera là, et je lui en réserverai la primeur.

-C'est donc un mâle ?

-Et comment ! C'est l'homme que je t'ai promis dans ma lettre. Monté comme un bourricot. L'essayer, c'est l'adopter. Tu sais que je m'y connais.

-Je sais. Tu es une experte.

Edwige se cale au fond de son canapé, comme une reine sur son trône qui s'apprête à recevoir l'hommage de ses vassaux.

-Je le connais ?

-Bien sûr. Mais je n'en dis pas plus pour l'instant, puisque c'est une surprise.

Hum... Il n'y aura pas moyen de lui tirer les vers du nez. Elle ne dira rien avant l'instant choisi par elle pour dévoiler la surprise.

Elle me prend par la main et m'entraîne.

-Viens, dit-elle. C'est le moment de te mettre en tenue. Tu connais déjà notre petite salle des fêtes ?

Nous prenons l'escalier qui mène vers la salle en sous-sol, au décor et à l'ameublement gothique.

Au centre, sous le lustre de fer portant dix lampes flammes électriques, la lourde table de chêne sombre est déjà dressée. Quatre assiettes de porcelaine blanche, placées devant les cathèdres, attendent déjà les convives... Il y a aussi des verres, des bouteilles, des couverts en argent massif dont je connais déjà le poids. Plus loin, sur une desserte, les plats sont encore dans les cartons du traiteur.

-Si ton amie vient, dit Edwige, nous ajouterons un couvert. Je dois tout de même le nourrir, même s'il ne le mérite pas.

Sur ces mots, elle lève les yeux. Mon regard accompagne le sien. Médusée, je découvre alors, dans le coin le plus sombre de la salle, une cage pendue au plafond.

Une petite cage en fer, semblable à celle que Louis XI avait fait construire pour le cardinal La Balue, solidement fixée à la voûte par une grosse chaîne du même métal.

-C'est l'œuvre d'un artisan spécialisé dans le SM, dit-elle fièrement. Elle m'a coûté chaud, mais je suis entièrement satisfaite par ce travail. Voilà un professionnel que je conseillerai à mes amies : le rapport qualité prix est des meilleurs.

-Miséricorde ! Qu'a-t-il donc fait pour mériter un tel châtiment ?

-Crime de lèse Majesté !

-Mais encore ?

-Trahison ! Un crime dont la noirceur mériterait la mort. Mais, dans ma grande clémence, je l'ai épargné. Je me reproche, à chaque instant, cette faiblesse coupable.

Diable ! A ce point ?

-Hélas ! gémit-elle. Je ne suis qu'une femme, un être pétri de douceur et d'amour, incapable de frapper avec vigueur, le félon qui l'outrage.

-Edwige... Me diras-tu enfin de quel outrage il s'agit ?

-J'avais fait faire par un artiste un moulage de mon cul, afin que les générations qui nous suivront puissent en admirer la perfection. Cet ignoble renégat a eu l'audace de le dérober, et d'en faire faire une copie ! J'ai découvert dans sa table de nuit un papier sur lequel il avait noté la combinaison de mon coffre.

Comment peut-on concevoir d'aussi noirs desseins ?

-Ose dire, misérable, ose dire que ce n'est pas vrai !

Côté plafond, on larmoie.

-Mais ma douce, c'est parce que je t'aime. Il me faut quelque chose de toi, même au travail !

Je tente d'intercéder :

-Edwige. Nous allons manquer d'hommes. Laisse-le participer à notre joyeuse réunion.

-Rien à faire. Il a voulu me ridiculiser.

-Edwige, plaide-t-il à son tour, cela fait vingt-quatre heures que je suis là haut ! Laisse-moi descendre : j'ai été assez puni.

-Edwige...

-Suffit ! Tu t'es toujours pris pour une lumière, tu occuperas la place du lustre et... tu tiendras la chandelle !

Inflexible !

-Edwige. Ouvre-moi, j'ai envie de pisser.

-Tu es cul nu. Tu n'as qu'à viser entre deux barreaux.

Mes yeux se tournent vers le sol. Je remarque une flaque. Pire encore : deux étrons bien moulés flottent sur le liquide putride, où ils commencent à se déliter. Beurk !

Edwige se tourne vers moi.

-Tenue de soirée de rigueur, dit-elle en commençant à déboutonner mon chemisier. Tu es prête en dessous ?

-Ne crains rien : je n'ai pas mis des sous-vêtements de matrone. Je connais les usages de la maison.

Un bruit mouillé se fait entendre. Issu de la cage, un jet de liquide décrit une parfaite parabole pour aller grossir la flaque déjà existante.

-Le dégoûtant ! grommelle Edwige.

Elle continue de me dépiauter.

-Oh !

Surprise. Une fois ma jupe ôtée, j'apparais en ravissante guêpière rose garnie de flots de dentelles blanches et rehaussée de petits nœuds croquignolés. Très collante, elle met en valeur toute la finesse de ma taille, et le galbe alléchant de ma croupe callipyge. Le tulle transparent, orné de simple plumetis, ne cache pratiquement rien. Bien sûr, les seins sont nus, blottis dans des corbeilles de dentelles mousseuses, qui les soutiennent et les rapprochent l'un de l'autre. Cette petite merveille de lingerie sexy est fournie avec un string assorti, que je me suis bien gardée de mettre. Un large volant coiffe mes jolies fesses, comme une sorte de bibi coquin. Avec cela, des bas noirs s'imposent, tendus par les quatre jarretelles de satin, de même que des talons aiguille de douze centimètres, qui forcent à cambrer la taille.

Edwige en a le souffle coupé.

-Tu es merveilleuse, dit-elle. Toujours d'un goût exquis ! Tu fais provoc, sans faire pute.

Elle coiffe de ses mains les globes de mes seins, qu'elle enveloppe d'une caresse voluptueuse et ronde.

-Ta chair est prompte à s'éveiller, dit-elle en titillant les pointes roses, déjà complètement érigées.

-Tu sais bien : j'adore qu'on me caresse les seins. Je suis tout de suite turgescente de partout !

Edwige tend le poing vers la cage.

-Regarde-la ! Elle est toute douce, toute tendre, mais elle ne sera pas pour ton vilain nez !

Puis, se tournant vers moi :

-Mais c'est vrai ! s'exclame-t-elle. Tu es toute prête pour l'amour : ton charmant clito se manifeste, il brûle de se mettre à l'ouvrage.

Sa main va et vient le long de mes lèvres intimes : un boutefeu qui propage l'incendie.

-Voici la conque où s'ébattent les nymphes, crie-t-elle à l'adresse de son époux, un puits plein de fraîcheur marine... Mais tu n'y glisseras pas ta bite, tu resteras dans ta cage, avec ta main pour seule consolation.

Tout penaud, Xavier ne répond pas. Il se délecte de la coupe d'amertume. Je le connais bien, maintenant. Assez pour savoir qu'il espère une consolatrice, assez maternelle pour sécher ses pleurs, mais assez coquine pour le faire bander.

Edwige, après s'être éclipsée une poignée de secondes dans un recoin de la grande salle, en revient, tirant un tatami. Elle a profité de l'intervalle pour se mettre en tenue, elle aussi : redresse-seins et porte jarretelles, petite culotte ouverte, entre les cuisses, d'une sorte de meurtrière découvrant la vulve... Le tout en rouge vif orné de dentelles noires. Bas noirs surchargés de motifs brodés, escarpins rouge aux talons vertigineux. Il paraît que ce sont les couleurs du royaume de Satan. Edwige les porte bien haut, comme un étendard.

Elle dispose le tatami sous la cage, prenant soin d'éviter la mare puante. Elle me pousse, m'oblige à m'y allonger, telle une goule avide de jouissances.

-Salope ! dit-elle avec brusquerie, tu es trop belle ! Tant de beauté mérite un viol !

Elle s'allonge sur moi, dans la position bien connue symbolisée par le nombre 69. Elle pose sa tête contre mon ventre, frotte sa joue contre mes pilosités intimes, avant d'y déposer un baiser. Je sais bien qu'elle aime ces moments de tendresse qui précèdent l'expression la plus âpre de son désir, le piment sous le miel. Moi, j'attaque plus ferme : ma langue passe par l'échancrure bordée de dentelle noire et, déjà, pique la naissance de la vulve. Le petit bouton palpite sous mes suctions, puis se lève doucement.

-Regarde-nous, Xavier, nous allons nous enivrer l'une de l'autre, nous soûler de volupté. Regarde Laure. Je sais que tu la veux, que tu es affamé d'elle, que ton corps est malade de désir et de frustration... Ta bite se dresse vers elle, mais tu ne l'auras pas. Elle est pour moi seule. Sous tes yeux, je lui ferai tout ce que tu as envie de lui faire, je la pénétrerai par tous ses orifices, et je la ferai hurler de jouissance. Toi, tu regarderas en te branlant.

Après cette harangue, sa langue se met à me suçoter le clito qui, déjà, ne se sent plus de joie. Je crois entendre, venant de la cage, quelques protestations et quelques plaintes. Mais, trop occupée à analyser mes sensations corporelles et à guetter celles de ma partenaire, je n'y prête guère attention.

Je lui lèche la cramouille, passant ma langue sur ses grandes lèvres, tel un chien fidèle, un cœur à pattes et à langue baveuse... Elle s'entrouvre, découvre encore un peu plus le capuchon rose du clito, ses nymphes se déploient comme les pétales d'une fleur. Je l'entends soupirer...Puis, elle reprend sa succion, lente, méthodique, à la fois douce et violente. La langue passe entre mes nymphes, s'approche du clito, qui ressemble à un petit pois tout congestionné et dur comme un noyau d'olive, me fouille le méat. Je sens une giclée de mon jus qui monte de mes tripes...Elle reprend son souffle un instant, puis s'enfonce de nouveau, la langue dans le sens de la fente, pour entamer un mouvement de navette, d'allers et de retours entre le pubis et la raie fessière... Je ne reste pas inactive, moi non plus : j'ai perforé son puits d'amour et je pistonne.

Maintenant, elle ajoute les doigts. Le va et vient de la langue persiste, mais elle me branle rythmiquement le bouton de deux doigts en fourche, bien placés. Elle trouve la bonne cadence, l

excitation monte rapidement. C'est super. Il faut que je trouve quelque chose, moi aussi. Faire preuve d'imagination pour corser l'étreinte, et prouver qu'il n'y a de limite ni à ma tendresse, ni à ma fureur sexuelle.

-Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-elle.

Je viens de lui labourer la fente.

-C'est la pointe de mon sein. Elle est dure comme un soc de charrue.

Elle rit.

Mon aréole contre son clito. Chairs gonflées, tuméfiées, pleine de jus et de sang qui se frottent. Silex heurtés pour faire jaillir des étincelles ! Hélas ! je ne peux pas sucer en même temps. Je cesse donc ce jeu des plus charmants pour reprendre mes sollicitations buccales. La moule d'Edwige s'est muée en une coupe pleine d'un cocktail divin, de cyprine mêlée à un peu de pipi... Je déguste ce merveilleux breuvage, puis je m'enfonce de nouveau pour solliciter une nouvelle goulée...

De temps à autre, une plainte étouffée provient de la cage, mais sans parvenir à percer ma conscience, entièrement tournée vers le plaisir.

Je pousse un cri. Un cri de surprise. Suraigu.

Edwige vient de planter son index dans mon trou du cul. Je le sens frétiller comme un ver. C'est trop. Les doigts des deux mains, la langue. Je suis pénétrée, investie, triturée, léchée, pistonnée, ramonée ! C'est trop. Cette fois, je vais sauter.

-Laure ! Tu es pleine de jus. On dirait une pêche bien mûre. Je te pénètre avec mon gode ?

-Non ... Attends encore en un moment. Il faut qu'on parte ensemble, comme un feu d'artifice, le bouquet final...

Je recommence à m'activer. Je lui ouvre le con, ma bouche en ventouse aspire ses chairs... Elle crie.

On sonne !

-Miséricorde ! Mon invité.

Il arrive au mauvais moment : nous étions prêtes à partir, toutes les deux, pour le septième ciel. Son arrivée inopinée nous prive d'un orgasme à portée... de main. Maintenant, une partie du travail sera à refaire. Edwige passe un stupéfiant peignoir en pilou et se rue vers le vestibule.

-Attends-moi ! recommande-t-elle.

Dès qu'elle est partie, la voix de la cage se fait plus audible.

-La clé... La clé... Dans son sac à main. Délivre-moi.

Il est à genoux dans sa cage. Son sexe, démesurément enflé passe entre les barreaux d'une façon grotesque. Il nous a regardées... Il n'a pas perdu une seule des privautés que nous nous sommes prodiguées... Son gland tuméfié semble prêt à éclater, une goutte gluante oscille au bout.

Moi, j'ai la moule en feu. Béante. Ruisselante... Il me faut une pénétration. Tout de suite ! Un coït sauvage, féroce. Je fouille fébrilement dans le sac. La voilà. Je pousse

l'escabeau vers la cage... Je m'assure que la chaîne est assez solide pour soutenir deux corps. En rut, peut-être, mais pas folle pour autant.

La cage s'ouvre facilement : tout un côté bascule. Je me rue à l'intérieur, bouscule l'occupant, me plaque contre le fond, fait uniquement de barreaux séparés par du vide. A genoux, je présente mon cul, cuisses ouvertes. Xavier comprend l'urgence. Le gland mouillé pénètre sans effort.

Pas besoin de gode, ni d'aucun paradis artificiel. La nature est bien faite, pas vrai ?

Xavier me besogne vigoureusement. La cage se balance à la manière d'une escarpolette endiablée. Mon corps aussi est secoué de trépidations, au rythme des impulsions de mon cavalier, qui ahane

dans mon dos, au-dessus de moi. Mais les soins qu'il me prodigue me font tant de bien que j'en oublie tout danger de chute.

Edwige entre, guidant par la main un monsieur aux cheveux bruns coiffés en arrière, avec sur le front deux larges patinoires à mouches... et des lunettes cerclées d'acier.

Miséricorde ! C'est lui. C'est encore l'huissier ! J'en suis toute saisie. J'en avalerais de travers la pine de Xavier, si cela pouvait se produire à cet endroit. Un huissier... Ça aime donc l'amour ? Quelle compétence peut-il avoir en matière de sexe, où il convient tout de même de faire preuve de générosité ? Au moins de temps en temps. Moi, je les voyais plutôt en tiroirs caisse et en papier timbré.

Edwige laisse tomber son horrible peignoir. Les vêtements de l'huissier volètent ça et là, tout autour du tatami. Sa bite, raide comme une batte de base-ball, est parée pour la plus efficace des *voies d'exécution*. Je crois bien qu'Edwige préfère continuer avec lui plutôt qu'avec moi.

Je pense à Maryvonne. J'espère qu'elle viendra : voilà l'engin qu'il lui faut pour perdre une fois pour toute son encombrante virginité psychologique !

A quatre pattes sur son tatami, notre hôtesse reçoit les fougueux hommages de l'officier ministériel. A chaque coup de boutoir, son corps est projeté en avant, puis revient élastiquement vers l'arrière. Ses seins se balancent au rythme des assauts. Elle pousse des petits cris étouffés pour l'exhorter à continuer, à accentuer encore sa pression.

Notre cage oscille, elle aussi. De plus en plus fort, au dessus de leurs têtes. Et si on se casse la figure ? Comment expliquer aux pompiers et aux assureurs cet enchevêtrement de barreaux de fer et de sexes emboîtés ?

Enfin ! Un ultime frottement sur mon point G m'expédie dans l'azur. Mes tripes se tordent, éclatent comme une poudrière dans laquelle on vient de jeter une allumette. Xavier me suit dans l'orgasme, et m'arrose abondamment.

Nous reprenons nos souffles... Quand j'ouvre les yeux, j'aperçois vaguement l'huissier qui continue de limer.

Soudain, Edwige pousse un grand cri : elle vient d'aboutir, elle aussi. L'homme l'agrippe toujours par la taille, il reste planté en elle. J'ai l'impression qu'il ne va jamais finir. C'est à croire qu'il va la remplir de foutre.

Xavier se dégonfle doucement en moi. Un moment agréable où nous reprenons conscience des réalités qui nous entourent. Au travers des barreaux, nous continuons d'observer l'autre couple : Edwige, toujours à quatre pattes reprend doucement ses esprits, en soufflant comme un sportif après l'épreuve. Debout derrière elle, l'homme la regarde avec une attention soutenue. Son vit reprend de la vigueur.

Edwige veut se relever. Mais deux mains puissantes l'attrapent par la taille et l'obligent à reprendre la position. Elle pousse un cri de surprise, mais elle ne proteste pas, et elle ne se débat pas non plus. Un bis, c'est toujours bon à prendre. Il lui baisse la culotte à mi cuisses, et son cul apparaît ! C'est un astre resplendissant, une coupe d'albâtre pleine d'élégance et de raffinement, une corne d'abondance débordant des fruits infernaux, aux sucs méphitiques et sublimes... Une croupe de déesse callipyge, de démon succube, qui fascine et qui fait vaciller la raison... L'homme la couve d'un regard extatique : cette croupe l'inspire, réveille le poète qui sommeille en lui. Renouelant Apollon au Parnasse, il s'apprête à jouer de ce cul, comme d'une lyre improvisée...

Abondamment lubrifiée, par les propres sécrétions de la jeune femme, la tige pénètre sans effort dans l'étroit canal. Edwige ne semble pas s'en offusquer outre mesure... Dans les petits cris étouffés qu'elle pousse, je crois même discerner les accents d'un plaisir salace. Quelques coups de

tisonnier, une saillie rapide et brutale, et le voilà de nouveau planté en elle, à jaillir comme un geyser.

Chapeau !

Coup double. Le coup du roi, comme disent les chasseurs...

C'est donc cela qu'on appelle un *exploit d'huissier* ? Toujours est-il que la performance force l'admiration. En dépit de l'étroitesse de la cage et de la précarité de nos positions, nous applaudissons à tout rompre. La cage se balance dangereusement au-dessus de la tête des joueurs. Nous descendons de notre perchoir pour entourer l'athlète et lui prodiguer nos félicitations les plus chaleureuses. Poignée de main, tapes sur l'épaule, pouces dressés vers le haut, mimiques et regards expressifs... La batte de base-ball s'est muée en zigounette ordinaire, qui pendouille comme le font d'ordinaire toutes les zigounettes... L'espace d'un instant, souhaitons le.

Edwige a repris ses esprits et regagné la position verticale. Elle remonte sa culotte. Elle est quelque peu groggy, et ne proteste même pas de voir Xavier en liberté.

Mais il ne lui faut guère qu'une poignée de seconde pour retrouver toute son autorité.

-Tout le monde à la douche ! Débarrassons-nous de ses relents de sueur et de foutre, parfumons-nous, frictionnons-nous avec les onguents qui adoucissent la peau. Vous trouverez tout ce qu'il faut dans les salles de bain. Lorsque nous serons tous frais et dispos, nous goûterons aux délicieuses spécialités du traiteur. Puis, une fois restaurés, nous entrerons en lice pour de nouvelles joutes.

On ne réplique pas. Elle m'entraîne vers sa chambre à laquelle est attenante une salle de bains, vaste et luxueuse, dallée de marbre poli, équipée d'un grand jacuzzi... Les murs sont tendus de cretonne cramoisie, agrémentée de larges rubans de satin. Entre les deux grandes fenêtres masquées par des rideaux de damas couleur coquelicot, la coiffeuse d'acajou au grand miroir ovale n'est autre qu'un autel dressé pour un culte, dont Edwige est à la fois la déesse et la grande prêtresse... L'atteste la joyeuse débandade de flacons, de pots, de tubes, contenant parfums, onguents, crèmes et lotions diverses, les palettes de fards, les poudriers, les blushs, les pinceaux, les tubes de rouge à lèvres, les bouteilles de vernis... Tout un

chatoiement de nuances où éclatent, ça et là, des touches rouges... la couleur favorite d'Edwige.

Devant cette cohorte d'artifices, un fauteuil Louis XVI, présente à la maîtresse des lieux son siège et son dossier rembourré, ornés de frais motifs printaniers. On devine que, à maintes reprises dans la journée, s'y déploient de redoutables mystères.

-Il est plus de midi. Je pense que ton amie ne viendra plus...

Elle n'a sans doute pas tort. Quel dommage ! Rester ainsi sur son chagrin !

Edwige me débarrasse de la lingerie qui me reste et me pousse sous la douche.

-Tu crois que je ne t'ai pas vue, avec Xavier ?

Quelle femme ! Pouvoir ainsi tout contrôler, observer mon orgasme au travers des brumes du sien. *La tête !*

-Le pauvre ! Il était reclus dans sa cage...

-Je ne suis pas jalouse, tu le sais bien. Mais je n'avais pas levé sa punition.

Nous nous faisons face sous le jet puissant et vivifiant. Chacune frotte l'autre, dans une grande fraternité de décrassage.

-Tu es bien trop bonne, Laure, et trop encline à la pitié. Les hommes, il faut les mener rudement, à la baguette.

Pour ponctuer ces paroles, elle me récure énergiquement entre les fesses, puis elle m'ouvre la chatte pour que l'eau y ruisselle. Je lui rends la pareille.

-Tu oublies l'état dans lequel tu m'avais mise, et qui nécessitait un achèvement.

Elle me sourit avec indulgence.

-L'essentiel, dit-elle en me mettant la main au clito, c'est que *lui*, il y ait trouvé son compte.

-Il y trouve toujours son compte, d'une manière ou d'une autre. Il sait obtenir ce qu'il veut. Mais pour l'instant, il se repose.

-C'est vrai. C'est la pause, pour lui aussi.

Pour la seconde demi-journée, j'avais choisi un ensemble en broderie anglaise : redresse-seins et porte-jarretelles assortis, tout blanc, tout virginal, agrémenté de trou-trous et hérissé de dentelles... Des bas noirs à couture et des escarpins blancs complètent mon attirail.

-Tu es superbe, dit-elle en m'embrassant sur la vulve.

-Toi aussi, tu es belle !

Elle porte une guêpière de tulle noire, diaphane et ornée de nœuds de satin rouge. Ses seins, nus et fièrement soutenus, sont deux obus jumeaux, serrés l'un contre l'autre dans leurs berceaux de dentelles. Les jarretelles, qui fixent ses bas noirs, sont tendues comme les cordes d'un luth. Comment peut-elle tenir en équilibre sur ces aiguilles démesurées, qui lui font cambrer le derrière ? Son cul, complètement dénudé, rayonne de gloire et ballotte doucement quand elle marche. Une touffe de poils noirs sur le pubis invite à la caresse, et à la découverte d'horizons mystérieux et délectables...

A cette vue, un point chaud se forme entre mes cuisses. Je lui fourre ma main à la base de sa raie.

-Stop ! Dit-elle en souriant. Tu l'as dit toi-même : c'est la pause. Un en cas nous attend en bas, et je parie que ces Messieurs sont déjà à table.

Elle a raison. J'ai envie de me la faire, mais mon estomac réclame son dû, lui aussi.

Entre la bouche d'en bas et celle d'en haut, il faut trancher. Et ce n'est pas toujours la même qui doit l'emporter. Mais ce n'est que partie remise.

Je la suis dans la grande salle gothique.

-Champagne ?

Le bouchon vient de sauter. Edwige, en toute simplicité, fait le service. Elle évolue d'un convive à l'autre, cul nu. Ces Messieurs l'admirent. Elle tend même une flûte à son mari. Réconciliation.

-Permettez-moi de me présenter : Jacques Fauraquer, huissier de justice.

Il s'incline. La maîtresse de maison lève son verre.

-Bienvenue à notre nouvel ami, répond-elle.

Je devine que le nouvel ami n'est pas si nouveau pour elle, et qu'elle le connaît même très bien.

-Tu te souviens, Laure, nous l'avons rencontré dans le train... Je l'ai suivi dans le couloir, pour faire connaissance... Et le voilà parmi nous.

Faire connaissance ?

C'est à mon tour de proposer des saillies :

-Notre nouvel ami, d'après ce que je vois, est huissier à verge.

-Tout à fait, dit-il aimablement. Pour vous servir.

Ma foi, je ne dis pas non ! Surtout que ses avantages naturels ont repris la forme sympathique d'un canon d'artillerie de marine, pointé vers moi.

Nous vidons nos verres en l'honneur de Jacques, qui porte si fièrement son prénom.

Notre hôtesse nous avertit :

-J'ai commandé d'excellents vins. Toutefois, il ne faut pas trop boire : il y a beaucoup de *travail*, cet après-midi, et l'alcool diminue les performances... Santé sobriété ! Sauf, bien sûr, pour le sexe : le sexe peut se consommer sans modération. J'ai prévu...

On sonne.

-Qui c'est encore ? bougonne Edwige. Déranger les gens à l'heure des repas, c'est d'un sans gêne ! Elle enfile néanmoins son horrible peignoir pour aller ouvrir.

-Il va être bien reçu ! dit-elle, en se dirigeant vers l'escalier.

Quant à nous, puisque les délicieux effluves qui émanent des cartons nous y invitent, nous décidons de nous mettre à table sans plus tarder. Nos performances du matin ont creusé nos appétits.

En passant derrière lui, je remarque que le postérieur de Xavier est zébré de traces rouges. Quelques gouttes de sang ont même perlé. Peste ! Je viens de faire l'amour avec un homme dont les fesses sont en compote ! Dans la cage, je ne l'avais pas remarqué. Il faisait trop sombre.

Edwige réapparaît, suivie de Maryvonne.

-Laure, c'est ton amie...

Enfin !

Elle porte un tailleur strict couleur feuille morte, et un chemisier blanc avec une fleur brodée sur le col.

Nous nous levons pour les présentations.

Elle semble quelque peu surprise voire même un peu gênée que les hommes soient nus et les femmes en lingerie. Toutefois, elle ne proteste pas, je l'avais avertie que ces agapes auraient un caractère *spécial*.

-J'ai hésité à venir, avoue-t-elle. Mais j'ai longuement repensé à tes arguments. Finalement, tu m'as convaincue.

J'explique à l'assemblée des convives :

-Cette pauvre fille est encore vierge !

-Mon Dieu ! s'exclame-t-on de toute parts.

Une telle infirmité ! Est-ce possible ? Tous les visages sont consternés, les regards se noient de compassion.

J'ajoute :

-Et en plus, son fiancé la trompe à deux mois du mariage !

-Que le monde est pervers ! se lamente Edwige. Heureusement, ma douce enfant, nous sommes là pour vous aider.

-Certes, dit le serviable huissier, je puis porter remède à votre virginité. Vous ne repartirez pas d'ici avec cet encombrant fardeau.

Maryvonne, qui commence à s'habituer aux lieux et à ses occupants, couve d'un regard intéressé les avantages de l'officier ministériel.

-C'est fort aimable à vous, dit-elle, et j'apprécie au plus haut point votre empressement à me servir.

Edwige, qui vient d'ajouter un couvert pour notre protégée, interrompt cet échange de civilités :

-Passons à table, dit-elle, il nous faut prendre des forces. Un rude après-midi nous attend.

Sur ces mots, elle se saisit d'un blini et couvre d'une bonne épaisseur de beluga, pour le tendre ensuite à l'impétrante...

A notre tour, nous nous ruons sur les cartons, qui ne tardent pas à révéler toutes leurs merveilles. Outre le fameux caviar de Gironde, il y a là des canapés au foie gras, d'autres au beurre d'anchois... Un splendide saumon en gelée trône sur un long plat métallique, entouré de petits pois et d'une julienne bicolore où je crois deviner des carottes et des courgettes... Une terrine de sanglier dégage de puissants arômes de thym et de serpolet. Des fromages, camemberts, maroilles, boulettes et crottins divers y ajoutent leurs délectables senteurs de pieds pas frais...

Plusieurs flacons d'apparence respectable émergent des cartons.

Xavier, malgré ses fesses en feu, fait circuler les verres de vodka glacée.

Le régime, ce sera pour demain ! Heureusement, je n'ai pas trop tendance à prendre du poids. Je n'ose imaginer l'effet de telles agapes sur Véronique ! Sans remords aucun, je m'empiffre de caviar.

Après avoir fait table rase de tous les canapés, en guise d'amuse-bouches, nous attaquons le buffet proprement dit.

-Homard sauce diable, annonce Edwige, en ouvrant un carton. Garanti aphrodisiaque.

Placée entre Xavier et Jacques, je projette discrètement mes mains sous la table pour m'assurer de leurs états. Xavier est en pleine forme, et quant à Jacques, il a produit un véritable manche de pioche, de vingt centimètre de long, fort agréable au toucher.

C'est le partenaire idéal pour Maryvonne !

Ni l'un ni l'autre n'ont besoin de stimulant. Il faut croire que la fraîcheur de la nouvelle venue, bien qu'elle soit encore habillée, les inspirent... Peut-être aussi aspirent-ils à se rendre utile. *Solidarité, quand tu nous tiens !*

-Chablis... ou Chambertin ? propose le maître de maison, rendu jovial par ma petite incursion.

-Chablis, avec le homard, dit péremptoirement l'huissier. Le Chambertin sera divin avec la terrine...

Il est complètement décalotté...J'enfonce mes ongles à la base de sa glorieuse hampe. C'est vraiment du bon, du solide.

Maryvonne déguste avec délicatesse, on dirait une novice dans le réfectoire du couvent. Jacques lui verse d'autorité un verre de Chablis. J'ai l'impression qu'il a pris une option.

On ramasse dans un carton vide les carcasses des crustacés. D'autres assiettes sont distribuées pour le saumon en gelée...

Xavier sert de nouvelles rasades de vin. Edwige réitère ses mises en garde :

-Ne buvez pas trop, Messieurs. Nous avons charge d'âme.

Je dévore une darne de saumon...fameux ! un coup de chablis par-dessus.

Une main frétille contre ma cuisse, venue du côté droit... On voit tout de suite qu'elle appartient à un habitué des recouvrements. Avec lui, c'est un prêté pour un rendu. La réponse du berger à la bergère, en quelque sorte... Mon coup d'ongle a été apprécié à sa juste valeur.

Le galant huissier m'enveloppe doucement la moule... Un doigt coquin vient fureter entre mes nymphes...

-Dans cet esquif, susurre-t-il, je voguerais volontiers jusqu'à Cythère.

-Déjà, vous le voyez, le vent gonfle les voiles...

-Oui... Je le sens bien. O doux zéphire, emmène moi !

Je suis prête pour ce trip, moi aussi ! Quand il aura prodigué à Maryvonne les soins que nécessite son état, pourquoi ne m'emmènerait-il pas faire un tour parmi les étoiles ?

La terrine de sanglier est goûteuse à souhait, épicée, aromatique, elle va nous échauffer les sangs... Jacques hume son Chambertin... Je sens qu'il va laisser libre cours à une vocation contrariée de bout en train, qui s'étiole au fond d'une étude...

-Quelle magnifique robe, dit-il en faisant tourner le vin dans son verre, comme il ferait valser une femme. Quel bouquet ! Dans nos verres s'exhalent les coteaux de Bourgogne, le soleil et la terre, et le courage des hommes. Un savoir faire millénaire... Il nous enivrerait, si les dames présentes autour de cette table ne nous avaient pas, d'ores et déjà, fait perdre toute raison.

On l'applaudit.

Votre bouche est éloquente, Maître Fauraquer, mais ce que je tiens dans ma main l'est encore cent fois plus ! Je palpe doucement les deux boules bien juteuses, et je lève mon verre à votre santé.

Edwige fait passer le plateau de fromages. La jovialité communicative de l'huissier l'a mise de bonne humeur.

-Qui veut du bleu ? demande-t-elle à la cantonade. Quel puissant fumet : on dirait le con d'une jeune fille négligée.

-Ne dédaignons pas de si charmants attraites ! Nous sommes d'industrielles petites abeilles : nous ferons notre miel de tout ce qu'on nous proposera. Plus l'odeur est forte, plus grande est la jouissance !

Bravo ! Nous bâfrons nos fromages, en profitant bien de leurs fragrances... Mon estomac s'arrondit. Demain : une simple pomme à chaque repas, si je veux continuer à entrer sans problème dans un 38.

Reste le dessert : Flan aux poires, saupoudré d'amandes grillées, tiramisu...

-Lequel ? propose Xavier

Je n'hésite pas :

-Un peu des deux...

Jacques me sert une nouvelle rasade...

-Belle enfant, dit Edwige à l'adresse de Maryvonne, voici le moment de vous mettre en tenue... Ces Messieurs vont vous aider.

Debout au centre de la pièce, elle se laisse dépouiller de son tailleur feuille morte. Lui reste une sage lingerie de promise, fraîche et liliale, que les deux galants lui ôtent avec dextérité.

Lorsque paraît la foufoune, nous applaudissons tous avec ferveur Maryvonne nous gratifie d'un sourire.

-Voici l'instant, dit-elle, de parfaire mon éducation, en apprenant les réalités de l'amour. Il n'est que temps, car je me marie dans deux mois, avec un garçon qui m'a déjà cocufiée... Ce que j'attends de vous, ce n'est pas une simple vengeance, car j'ai déjà bu jusqu'à la lie la coupe d'amertume. Mais je veux qu'on fasse de moi une femme, énergique et avisée, capable d'affronter les vicissitudes de l'existence, et de faire face à son destin.

Voilà qui est bien parlé !

-Pour cela, continue-t-elle, je dois apprendre à connaître l'homme, le compagnon qui me sera donné, avec ses roueries et ses tares, mais aussi avec ses aspects plus plaisants... S'il en existe, toutefois ! Ces Messieurs offrent à ma vue un jouet qui, malgré sa laideur, est supposé donner du plaisir aux femmes... Cet ustensile, on me le proposera dans deux mois, au sortir même de l'autel... Je veux dire qu'il me sera pratiquement imposé par la pression sociale qui exige que toute femme soit d'abord une bonne reproductrice. Mais moi, je n'achète jamais rien que je n'aie préalablement essayé. Si je suis exigeante pour un simple vêtement ou pour une paire de chaussures, je dois l'être encore bien davantage pour l'acquisition d'un appareil qui sera, bon gré mal gré, le compagnon de mes nuits. J'ai donc décidé de procéder, aujourd'hui même, à quelques essayages.

-Vous avez tout à fait raison, approuve Edwige, tout en servant le café. Jacques se mettra à votre disposition, et Xavier lui-même devra faire des efforts.

- Enfin te voilà raisonnable, dis-je à mon tour. Il nous faut tout connaître de cette étrange petite bête, car le mode d'emploi n'est pas livré avec l'appareil.

Il y a un silence : nous sirotions nos tasses sans nous presser

Xavier propose des pousse-café. J'opte pour une liqueur verte, fortement sucrée, au goût

puissant, qui exhale toutes les senteurs de la montagne... L'alcool me caresse la langue de sa brûlure délectable, me monte à la tête et ouvre mon cerveau à une forme supérieure de conscience. Comment aider au mieux mon amie, au moment où elle va faire une découverte capitale ? A travers mes longs cils, je la vois déguster un verre d'anisette : la gnôle exalte la vaillance et prépare le soldat pour l'assaut.

Xavier, debout, boit son verre à petit coups. Il lape son cognac avec la gourmandise d'une vieille chatte, les yeux mi clos. En le voyant, l'inspiration me vient soudain. Un éclair de génie.

-Donne ton verre, Xavier.

Il me jette un regard étonné, mais je sais qu'il ne me refusera rien.

Il bande. Je verse doucement le liquide sur le membre turgescent. Xavier pousse un cri de surprise, mais il me laisse continuer. Je vide complètement le verre, répartissant avec soin le liquide... Il coule partout, imbibant le gland, ruisselant sur les couilles et jusqu'à la raie... Les poils trempés collent à la peau, tandis que l'odeur pénétrante du breuvage nous parvient aux narines.

-Aimes-tu le cognac, Maryvonne ?

Elle ne sait quelle contenance prendre devant le sexe ruisselant d'alcool.

-C'est pour moi ? demande-t-elle naïvement.

-Tu es venue pour faire sa connaissance, lui dis-je. Suce-le d'abord, comme tu as tété le sein de ta mère, pour étancher ta soif de connaissance.

Xavier s'est approché d'elle. Le gland touche les lèvres vermillon de la jeune femme, agenouillée devant lui. Elle est encore un peu réticente, et se contente de poser sa langue sur le méat.

-Je vais être ivre !

-Tu le seras. Mais ce ne sera pas à cause de l'alcool. Tu seras ivre de le sentir dans ta bouche, à la fois dur et tendre, comme une friandise âpre et suave... Comme les sucres d'orge de notre enfance. Enfourne-le.

Maryvonne obéit. Sa bouche grande ouverte avale le membre de Xavier, bien dressé en elle... A petits coups de cul, l'homme le fait bouger.

- Sens-tu sa forme ? Perçois-tu son goût ? Le sens-tu réagir ? Laisse-t-il suinter un nectar plus fort et plus grisant que le cognac ?

Nous sommes en cercle autour d'elle, guettant ses moindres réactions. Sa bouche s'ouvre et se ferme rythmiquement, semble faire au membre qui l'emplit une longue déclaration d'amour...

-Travaillez-le avec le bout de la langue, conseille Edwige.

Mais elle défourne pour reprendre haleine.

-Encore un peu, dit-elle. Encore un peu de cognac.

J'obtempère. Je verse une nouvelle rasade sur le membre, tendu à se rompre.

Cette fois, c'est en trop : Xavier décharge brusquement.

-Désolé... dit-il bêtement.

Edwige lui lance un regard furibond.

-Décidément ! Tu n'en feras jamais d'autres... Mon pauvre Xavier, tu n'as jamais su tenir la distance.

-Viens, dis-je à Maryvonne. Tu dois maintenant accueillir ton hôte dans le temple même de l'amour. Je vais t'y préparer car, pour cela, il faut dresser les autels, fleurir la cella où trône la déesse, allumer les flambeaux, faire ruisseler le lait et le miel...

Je l'invite à se coucher sur le dos, et à m'ouvrir en grand son portail.

Ils se joignent tous à moi pour l'encourager.

Je me penche sur sa chatte, dont l'état est déjà fort avancé. Une petite pointe rose dépasse, que ma langue titille aussitôt avec ferveur... Je le sens, son clito, comme un petit noyau dur au milieu d'une chair si douce et si sensible qu'elle tressaille quand je l'effleure.

-Laure, dit-elle dans un souffle, continue ! Cela me fait tellement de bien.

Autour de nous, nos amis nous regardent, attentifs. Sans même oser se toucher. On dirait qu'ils assistent à un rite sacré. Même Xavier, tout penaud qu'il soit, ne perd pas une miette du spectacle.

Un signe à Edwige. Elle comprend qu'elle doit me servir d'acolyte. Accroupie au-dessus de la tête de Maryvonne, elle commence par lui palper doucement les seins puis, méthodiquement, en fait ériger les pointes... Elle les effleure doucement, frotte les aréoles de la pulpe de ses doigts... C'est une fée, je le sais bien. Pour une meilleure stabilité, elle a écarté

les cuisses en grand, ce qui m'offre une vue imprenable sur sa moule. Elle est en rut, elle aussi, malgré le dévouement matinal et si efficace de Maître Fauraquer. Je la vois tenaillée par le besoin du mâle. Et je sens que mon propre état n'est guère différent.

Un coup de langue entre les nymphes de Maryvonne. Celle-ci soupire bruyamment et se tord.

-Encore ! Encore ! supplie-t-elle. Achève-moi. Tue-moi. Je veux mourir de jouissance, me diluer dans l'azur... Je veux vivre jusqu'au bout le rêve de l'amour absolu, le don suprême du corps au feu qui le brûle ! Encore !

Le cœur chaviré, je la baise et la rebaise sur le con. Ma bouche s'unit à ses lèvres intimes et s'enivre de sa fraîcheur satinée. Un dialogue muet s'instaure entre nos chairs, chacune invitant l'autre au plaisir, au dépassement de soi dans l'absolu du jouir.

Penchée sur elle, Edwige a placé sa tête sur la poitrine de Maryvonne, et porte alternativement à sa bouche chacun des seins de la jeune femme, qu'elle lape, qu'elle suce, qu'elle tète goulûment, au point de les enduire de salive.

Maryvonne laisse entendre une sorte de râle... Ses cuisses remuent, cherchent à s'ouvrir encore davantage, son ventre jaillit vers l'avant.

-Est-elle prête ? demande Jacques.

Je tourne la tête. La verge sacrificielle est là, tendue à quelques centimètres de mon visage. Jacques la brandit, haute et droite, avec son bout rose et luisant... Il aura le redoutable honneur d'être le pontife d'un culte païen, immémorial...

-Un instant encore.

Il faut achever de parer la victime, de la couvrir des fleurs du désir, de l'oindre des parfums de l'attente et de l'espérance... Son corps tout entier doit se tordre et se tendre vers le coup qui achèvera son existence de vierge et qui fera naître une femme nouvelle.

Je lui ouvre le sexe de deux doigts. Ma langue entre en elle, aussi profondément que possible... Je pistonne délicatement, amoureuxment. Je la sens palpiter, trembler d'impatience... Une attente muette, avide. Soudain, une bouffée de nectar monte, perle sur ma langue, emplit toute la chatte.

Je donne à Jacques le signal de l'immolation :

-Maintenant !

J'ai retiré ma tête. Il se couche sur elle. De l'œil et de la main, je contrôle que la verge est entrée jusqu'au bout dans la vulve béante.

Applaudissements.

Moi, je crie mon enthousiasme, n'hésitant pas à encourager mon amie.

-Vas-y, Maryvonne ! Vas-y ! Tu vas réussir.

Jacques la besogne activement, à grands coups de cul. Les muscles de ses cuisses, durcis par l'effort font saillie sous la peau, chaque fois que son ventre se projette en avant. Ses fesses se

crispent, se serrent et prennent à chaque coup de rein la dureté de la pierre. On imagine les couilles qui dansent entre les cuisses satinées de Maryvonne un joyeux ballet tout en ornements, avec des pointes, des pirouettes, des entrechats... La pine ouvre sa voie dans le con de Maryvonne, glisse sans effort dans le fourreau de soie, y dépose un chapelet d'étoiles... A chaque poussée, le corps de la jeune femme ondule, ses seins se balancent, une longue vibration la traverse toute entière, jusqu'à son front, jusqu'à ses yeux qu'elle a fermés... Elle exprime son bien-être et sa joie par des soupirs de ravissement, par des râles invitant son cavalier à poursuivre et intensifier l'action. Malgré cette jubilation, on la devine concentrée, attentive, tendue toute entière vers la recherche d'un absolu, déterminée à percer les mystères de l'orgasme. L'attente de la quintessence du plaisir. Galant homme, Jacques la couvre de baisers rapides sur le visage et finit par lui fourrer sa langue dans la bouche. On sent bien qu'il se domine, qu'il se retient de décharger avant qu'elle lui en ait donné le signal.

-Encore ! Encore ! gémit-elle. Tu me remplis si bien ! C'est si bon. Bourre moi. Bourre moi encore !

Soudain, elle pousse un cri. Bouche grande ouverte. Ses yeux chavirent. Elle est emportée, comme un fêtu de paille, par un torrent de jouissance. Planté en elle, Jacques ne bouge plus. Ils restent là, soudés, de longues minutes.

-Il jute, commente prosaïquement Edwige. Une vraie mitraille ! Il va la remplir de foutre. Il se relève enfin. Sa pine est redevenue flasque.

Maryvonne émerge peu à peu. Ses yeux sont encore noyés de brume. Elle se redresse sur un coude, et nous regarde.

-Il m'a copieusement arrosée, dit-elle avec ravissement. Une bienfaisante ondée sur une lande en feu !

Je ne peux retenir un cri d'admiration :

-Bravo, Maryvonne. Maintenant, tu es une vraie femme, prête à exercer sur les hommes une domination sans partage.

Le pouvoir est au bout du vagin !

Edwige félicite aussi le vaillant cavalier : elle lui tape sur l'épaule et sur le ventre pour le fêter à la hauteur de ses mérites

-Quel homme ! s'exclame-t-elle. Mener deux femmes au paradis en moins d'une demi-journée ! Seul Hercule peut faire mieux.

-Chère Madame, répond-il en lui baisant la main, j'ai encore de bonnes réserves, croyez-moi.

Il m'a enveloppée d'un long regard, détaillant mes formes voluptueuses, mes seins, ma taille si bien prise, et mon ventre que l'on croirait de marbre poli, modelé par les mains de Michel Ange ou de tout autre artiste au génie prodigieux. D'un œil exercé, il a insisté sur mon pubis couvert d'une enivrante touffe noire, et fouillé à la jointure de mes cuisses... Sa verge a opéré un redressement, a repris une consistance des plus altières. Sans aucun doute, il compte bien m'ajouter à sa collecte de la journée

-Mon pauvre Xavier, ce n'est pas toi qui pourrais en dire autant. Enfin, tu as quand même ton utilité.

Nous reconduisons les deux héros à leurs chaises, et Xavier sabre le champagne en l'honneur du dépucelage de Maryvonne.

Nous portons des toasts pour célébrer l'exploit de la future mariée. Celle-ci, toute rose d'émotion, écoute avec modestie les dithyrambes et les compliments qui lui sont décernés sans aucune parcimonie. De temps à autre, elle sourit et hoche doucement la tête pour remercier.

On dirait une de ces rosières du temps jadis, attentive aux félicitations des édiles, dont les regards concupiscent cherchent à jauger, sous l'étoffe du corsage, les appas juvéniles... Nul ne l'ignore, ces messieurs finiront au bordel une journée si bien commencée à célébrer la vertu.

Moi, j'ai mis ma main aux fesses de Xavier, pour savoir s'il a encore mal.

-N'oublie pas, chuchote Edwige à son oreille, de me faire le chèque. Je dois payer le traiteur, et j'ai eu des frais de lingerie... Sans compter la note de la couturière...

Celui-ci quémante :

-Dis-moi, ma douce, est-ce que tu m'aimes ?

-Mais bien sûr, mon chéri ! Quelle question !

-Tu me donneras encore des fessées ?

-Mais bien sûr.

-Avec le chat à neuf queues ?

-Mais oui. Ne te fais aucun souci. Tu sais que je suis prête à tout pour te faire plaisir.

-Tu es la plus merveilleuse des femmes, dit-il en l'entraînant à l'écart.

Magnifique ! Pour clôturer cette belle journée, le couple va se réconcilier. Xavier, je l'ai bien remarqué, a retrouvé une certaine forme (et même une forme certaine), une hampe des plus honorables qui le rend apte aux plus aimables joutes. Sous la cage, désormais vide, ils entament tous deux la levrette de l'armistice.

Je n'ai pas le temps de les observer. Une main ferme m'a saisie par le poignet, et une autre, plus douce, m'a prise par la taille. Jacques et Maryvonne ont concocté un plan à trois. Cette fois, je tiendrai la position centrale.

La pine de Jacques se dresse en mon honneur. Un véritable obélisque

18

Bénédition.

Cette fois, ça y est ! J'assiste au mariage de Maryvonne.

Plus exactement, elles sont là toutes les deux. Maryvonne et Véronique, chacune flanquée de l'époux qu'elle s'est choisi.

Maryvonne, toute svelte dans sa longue robe blanche, est assise à côté de Maître Fauraquer, son cher huissier de justice... Ils sont devenus inséparables. Quant à Véronique, elle a pris la forme d'un imposant monticule blanc, avec une couronne de fleurs d'oranger, et un voile d'organdi lilial. Et c'est Maître Piépanard qui lui tient tendrement la main... Les deux fiancés sont en habit, avec pantalon rayé, cravate gris perle et jaquette noire. Vieille France. Voilà pour épater les badauds.

Mais oui. Il y a eu quelques modifications dans le casting des couples. Mais la cérémonie a bien lieu, ce qui est l'essentiel... Les arrhes et les acomptes versés par les familles seront rentabilisés, et même doublement, puisqu'il y a un second couple. On partagera les frais, ce sera plus économique, tout en étant aussi fastueux.

Moi, je suis super contente pour mes deux amies. Bien sûr, j'ai été invitée à toutes les festivités, et

je compte bien en profiter. Voilà deux mois qu'on me rebat les oreilles de ce banquet nuptial, du traiteur et de l'acompte qu'il a fallu verser... du solde qu'il faudrait payer, même si la cérémonie était annulée. Puisque, finalement, le mariage a bien lieu, je suis bien déterminée à participer activement aux agapes qui suivront. Après tout, je l'ai bien mérité ! Surtout, si on examine de près les événements, que c'est grâce à moi qu'un second couple s'est formé. Peu importe que j'aie semé la zizanie dans le premier, ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Par le truchement de mon génie, deux couples parfaitement assortis vont s'unir aujourd'hui.

Au fond, Charles-Henri est ravi de sa Véronique, dont les bourrelets, les réplétions, et surtout les gros nichons, inspirent sa libido. Quant à Maryvonne, ce qu'elle voulait, sans oser le dire, c'est un bon Priape, propre à la besogner sans rechigner ! Chacun d'eux réalise son rêve.

Merci, Laure ! Non seulement tu es la plus belle, mais tu es aussi la plus subtile ! Nous devons notre bonheur à ton inépuisable énergie, et surtout à ton intelligence hyperpointue.

Avouons le, même si ma modestie doit en souffrir, je suis aussi la plus gentille.

Pour une fois, j'échappe au rôle de demoiselle d'honneur. Ayant connu bibliquement chacun des quatre fiancés qui occupent présentement le devant de la scène, on n'a pas cru bon de me le proposer. Tout un essaim de petites filles et de jeunes filles plus ou moins montées en graine occupent ces fonctions. Elles sont ravies dans leurs robes bleu-ciel d'uniforme, flanquées de garçons d'honneur en jaquette avec lesquels elles commettront leurs premières bêtises. Du moins, je l'espère pour elles... Moi, j'ai fait l'emplette d'une jolie robe de chez ***, courte et serrée à la taille, avec un grand décolleté en forme de cœur, ce qui me permettra de me faire draguer plus facilement, sans mettre à mal ma réputation d'avocate sérieuse. En plus, elle est rouge cerise : on me verra de loin... Je la porte avec un élégant tour de cou en or, un vrai miroir aux alouettes...

Inutile de le cacher : *je veux m'en fourrer, fourrer jusque là...* comme disait le baron de Gondremark ! Depuis deux jours, je pratique une légère diète, afin de participer dignement à cette fête des papilles, gastronomique autant qu'œnologique. Non seulement je compte y faire bonne figure, mais je prétends même être juge des talents de ce fameux traiteur, ne serait-ce que pour évaluer le rapport qualité-prix, critère obligé de l'économie bourgeoise.

J'ai déjà zeyuté dans la nef. J'ai remarqué quelques beaux garçons, et aussi quelques jolies filles. Je vais faire de nouvelles connaissances. Le hasard, dit-on, fait bien les choses, surtout si on lui donne un coup de pouce. Promis, je ne toucherai pas aux fiancés... Du moins, pas aujourd'hui.

La cathédrale Saint Jean est pleine à craquer.

Au second rang, derrière les nouveaux (presque) mariés se tiennent les parents, assis sur des fauteuils de velours. Je reconnais Achille et son épouse, toute boudinée dans une robe de soie puce, qui l'enveloppe comme un sac. Elle n'obtient pas la bru qu'elle voulait, avec ses espérances de fille de notaire, et ses relations bien placées... Mais elle s'efforce de garder la face, et de dissimuler son dépit de voir son unique garçon épouser une petite employée sans fortune. Je dois admettre qu'elle y parvient fort bien, elle arbore même un visage rayonnant, celui d'une mère qui marie son fils.

Deux couples d'âge mûr se tiennent aussi derrière Jacques et sa future... Les parents de Maryvonne, que je ne connais pas, ainsi que Monsieur Fauraquer père et son épouse. Il exerce, lui aussi, le beau métier d'huissier de justice. Une vocation qui se transmet de père en fils.

Derrière Véronique, l'un des fauteuils est resté vide. La pauvre est orpheline. On lui a bien trouvé un vague tonton, un homme entre deux âges mais qui a déjà l'air d'un petit vieux. Il est mal rasé, mal coiffé, vêtu d'un costume étriqué, luisant d'usure à l'endroit des coudes. Il se dandine sur son siège et lance des regards affolés dans tous les azimuts. Des chuchotis, circulant à travers la

nef, m'apprennent qu'il sort de trois mois de prison pour vol à la roulotte... De temps à autre, Madame Piépanard le regarde et grimace de dégoût.

J'entends, derrière moi, qu'on parle à voix basse :

-La messe va être célébrée par Son Eminence ! Son Eminence en personne !

Diable ! si j'ose dire. Voilà de l'imprévu !

Les fidèles, qui attendent l'office comme on attendrait un spectacle, papotent. Des chuintements discrets circulent de bouche à oreille, des doux murmures de cascadelles, presque imperceptibles, ténus comme le bruissement d'une fille qui fait pipi dans les broussailles... Si je puis me permettre cette image bucolique.

On s'attend à un supplément de spectacle. On s'en réjouit. Discrètement, mais j'ai l'oreille fine. Des chuchotis s'étonnent d'un tel déploiement de faste pour un simple mariage, fût-il bourgeois. D'autres répondent, bien renseignés :

-Un chèque... Un énorme chèque pour les œuvres de l'Archevêché.

Un chèque ? Maître Piépanard père aurait-il consenti à des frais supplémentaires ? Ou peut-être les parents de Maryvonne ? Peu probable. Quand on est riche, on est pingre... Même pour un supplément de faste, même pour scier le populo...

Décidément, ce chèque m'intrigue beaucoup.

Peu importe, au fond, la provenance de ce chèque. Ce qui me réjouit, c'est que la pauvre petite employée, si triste de ne pas avoir d'amis, aura un mariage somptueux. Célébré par le haut clergé, comme pour une reine.

Au moins, pour une fois, les derniers seront bien les premiers.

Quand je pense qu'on ne croit plus aux contes de fées !

D'ailleurs, je n'ai pas le temps de réfléchir davantage sur ce chèque, car l'orgue se met à préluder.

Aussitôt, l'assemblée se lève. La messe de mariage commence, elle sera présidée par Son Eminence le cardinal-archevêque qui va la célébrer *pontificalement*.

J'adore ces solennités !

Venant de la sacristie, la procession s'avance dans le chœur. D'abord le thuriféraire portant l'encensoir, puis le porte-croix, flanqué de deux céroféraires... *Pour épargner vos dictionnaires, précisons que les céroféraires sont tout simplement des porteurs de cierges...* Vient ensuite un groupe de trois clercs mineurs en soutane noire avec surplis, suivi du diacre tenant dans ses mains le Livre saint. Ils précèdent Monseigneur en personne, mitre en tête et crosse en main, dont la chasuble d'or resplendit sous la lumière des cierges. De part et d'autre, légèrement en retrait, deux ecclésiastiques en habits sacerdotaux l'accompagnent.

A sa droite, Monseigneur le Grand Vicaire, m'apprennent les chuchotis qui, malgré toute cette pompe, ne se sont pas tus.

Et l'autre alors ?

La réponse ne se fait pas attendre, véhiculée par le même truchement : *Monsieur l'Archiprêtre...*

L'oncle de Maryvonne, est donc bien là, mais il ne tiendra pas le rôle principal.

Deux diacres et deux acolytes ferment la marche.

Dès leur entrée dans le chœur, les clercs subalternes s'agenouillent sur des prie-Dieu. Monseigneur tend sa crosse à un assistant, tandis qu'un autre lui ôte sa mitre.

On encense l'autel, de chaque côté. La fumée monte, l'odeur balsamique se répand.

J'adore cette odeur, qui me rappelle les messes de mon enfance.

-Introïbo ad altare Dei

Les fidèles répondent, en un bourdonnement indistinct qui traverse la nef.

Puis, les prêtres chantent les prières d'introduction, en grégorien, suivies des litanies du

Kyrie....

Qu'ils sont beau, ces chants qui nous viennent du Moyen Age ! Leur dépouillement même fait leur élégance. Je me sens toute petite devant cette parcelle d'éternité qui a traversé les siècles, pour me bercer ici, dans cette église, et m'envelopper dans les volutes d'une foi bienheureuse.

Dans le chœur, on chante *Gloria in excelsis Deo*

Enfin, Monseigneur prend place sur le faldistoire, flanqué de part et d'autre par deux assistants, assis sur des sièges plus bas. Un clerc lui rend sa crosse, un autre lui remet sa mitre sur sa tête. Il nous fait face, et nous pouvons l'admirer dans toute sa splendeur. Il porte la croix pectorale par-dessus la dalmatique blanche et la chasuble. Son visage est empreint d'un dosage savant entre la bonté paternelle et l'autorité. Le responsable d'une province ecclésiastique se doit d'être conscient de ses responsabilités et, tel un berger soucieux de ses brebis, de tempérer sa joie.

Les deux prêtres concélébrant, portant l'étole, s'inclinent profondément devant lui.

Il faut reconnaître que ça a « de la gueule. ». C'est même magnifique. Grandiose. J'ai toujours été fascinée par le luxe et l'ostentation du cérémonial catholique. L'église ruisselle de dorures : les hauts chandeliers, les cadres des triptyques, les croix, le calice et le ciboire scintillent. De même le siège sur lequel trône l'archevêque, sa mitre et l'énorme anneau d'or où luit l'améthyste. S'y ajoute le chatoiement des chasubles et des étoles, brodées parfois de fils d'or, même si l'usage moderne, hélas, est de simplifier la décoration des ornements sacerdotaux.

Pour rien au monde je n'aurais pratiqué une autre religion.

L'orgue, l'encens, les ornements richement brodés, la profusion des dentelles autour des reins des ecclésiastiques mineurs, les chants et la ferveur des fidèles, et jusqu'au plus modeste bruit que répercute les voûtes séculaires, tout m'enchanté. J'aspire à grandes bouffées, l'opium des peuples, qui me grise et m'étourdit comme un vin capiteux.

Je redeviens une petite fille... La petite Laure en aube blanche, le jour de sa communion solennelle. Quelques jours auparavant, j'avais passé avec succès l'examen de première com', puis je m'étais confessée. L'abbé m'avait demandé si j'avais eu des *pensées impures*. Je n'avais pas trop compris ce qu'il me demandait, mais j'ai tout de suite pigé qu'à une telle question, il fallait répondre par la négative. Ce jour là, je m'étais juré que je ne pécherai jamais, que je vivrai toujours comme une petite sainte.

Orgueil démesuré d'une enfant !

Je me suis rattrapée depuis. Lorsque le Seigneur me rappellera à Lui, je pourrai Lui offrir une belle brassée de péchés, grands et petits, sur lesquels Il pourra exercer Sa miséricorde ! Je sais qu'Il me saura gré de ce présent, et surtout de mon amour de la vie, et de ses plaisirs.

Après une profonde gémissement devant l'autel, l'un des diacres s'incline devant le prélat, puis baise son anneau. Deux porte cierges l'escortent jusqu'à l'ambon, pour la lecture de l'Épître.

Lettre de Saint Paul aux Corinthiens...

Je n'écoute pas. Je suis bien trop occupée à scruter l'assemblée des fidèles. J'aperçois Latrnick en personne, accompagné de sa Chloé... Que font-ils là ? J'imagine qu'ils ne croient ni à Dieu ni à Diable. Sont-ils venus par obligation, en tant que député-maire d'une commune voisine, ou par amour du décorum ?

Et cette jeune femme un peu voyante ? Cette bimbo rouquine, avec des seins comme des obus ? Elle est décolletée comme c'est pas permis... Serait-ce la fameuse Madame Sanlsoux ? Elle correspond exactement à la description qu'en a faite Charles-Henri. Le type, à côté ? Oui, c'est bien lui : rabougri, osseux, le crâne luisant comme une boule de billard... Ils sont venus en voisins.

Ont-ils conclu une trêve avec les Latrnick ?

J'aperçois aussi Monsieur le Maire, celui-là même qui a uni civilement les deux couples, il y a une heure. Sans doute accompagné de quelques adjoints, voire même de quelques amis de l'Assemblée ou du Sénat. Ils sont « *de jugulaire* » : leur présence, à ce mariage au sein de la bonne bourgeoisie, est obligatoire. Cela fait partie des convenances, des obligations que l'on se rend mutuellement.

Je comprends maintenant : Latrwick et Sanlsoux sont à la pêche aux voix. Tout simplement. Tout à l'heure, ils écumeront le vin d'honneur, dans l'espoir d'appâter quelques grands électeurs. Je me promets de les observer du coin de l'œil, histoire de me payer une pinte de bon sang... Tout en commençant une drague discrète.

Monseigneur bénit l'encensoir.

La nef toute entière se lève et chante : *Alléliua ! Alléliua !*

Le diacre s'incline devant son Eminence, qui le bénit. Puis il prend sur l'autel le Livre des Evangiles pour se rendre à l'ambon, toujours escorté du thuriféraire et des porte-cierges. On ôte à Monseigneur sa mitre.

J'adore ! On dirait un magnifique ballet, bien réglé par un chorégraphe des plus géniaux. Chacun sait où il doit être, ce qu'il doit faire, ce qu'il doit dire.

Et la mitre ! Tantôt sur la tête, tantôt dans les mains du clerc qui assiste le prélat. De même que cette crosse, insigne de l'autorité.

J'adore !

On nous annonce la proclamation de l'Evangile. Nous nous signons, sur le corps, sur les lèvres...

Monseigneur se lève. Il n'a plus sur la tête que sa calotte rouge, qui sert de point de mire à l'assemblée des fidèles. Tourné vers l'ambon, il tient sa crosse à deux mains, pour écouter la parole de Dieu.

Le Livre saint est environné de fumées d'encens. La lecture peut commencer.

Les Noces de Cana...

Mon miracle préféré !

Un Dieu qui change l'eau en vin ! Peut-on rêver mieux ? Certains exégètes ont prétendu que ce miracle symbolise l'union mystique de Dieu avec son Eglise, la nouvelle Alliance. Pour moi, Jésus nous invite à profiter des plaisirs de la vie. Tout simplement. Vous tous, femmes et hommes de cette terre, réjouissez-vous ! Profitez pleinement des plaisirs de l'existence, de tous les présents que le Père a préparés pour vous. Faites bonne chère, savourez les nectars de la vigne, aimez-vous de cœur et de corps, pour célébrer la luxuriance de la nature. Que la vie entière soit pour vous un festin de noces. N'imitiez surtout pas ces ascètes, qui jettent un regard dédaigneux sur la Création. Chantez la gloire du Seigneur, et rendez-Lui grâce, en acceptant d'un cœur généreux les dons qu'Il vous fait.

Je l'ai déjà dit : je suis une mystique ! Presque une sainte !

Pour l'homélie, Monseigneur reprend place sur le faldistoire. Le diacre replace la mitre sur la tête du prélat. Un assistant lui apporte ses notes.

« *Jésus dit à ses disciples : Au commencement du monde, quand Dieu créa l'humanité, il les fit homme et femme. À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un.*

Ainsi, le sacrement du mariage a été voulu par Dieu lui-même. Et, comme nous le rappelle le texte magnifique des Noces de Cana, Dieu a voulu que l'union de l'homme et de la femme s'accompagnât de réjouissances et de liesse pour tous, car elle est la promesse d'un avenir fécond et heureux.

Mais le mariage chrétien ne saurait être un simple exutoire à la sexualité, à la brutale concupiscence des corps. Au contraire, il est l'affirmation d'une chasteté véritable, d'une retenue

dans le désir, qui transfigure l'acte charnel en un acte sacré, en le mettant au service exclusif des desseins de Dieu... »

De loin, j'aperçois Lattribick, qui hoche gravement la tête. Il a l'air d'approuver sans réserve la « *chasteté véritable* », et quant à la « *brutale concupiscence* », il fait mine de ne pas la connaître. A côté de lui, une Chloé au visage séraphique boit les paroles du prélat.

Dans le premier cercle, immédiatement derrière les familles, et très proches des officiants, sont alignés sur quelques travées les politiques et les autorités civiles ou judiciaires. Ils sont presque tous là, le Maire, le préfet, les élus, le bâtonnier et les chers confrères, les hauts magistrats... Je peux même distinguer la Présidente Heurtejoie... Trop loin pour que je puisse lui faire un signe, même discret. Chacun d'eux a sur tous les autres une foule de renseignements, glanés- picorés devrais-je dire- dans l'exercice de ses fonctions. Les uns comme les autres, ils connaissent tout sur les galipettes des grossiums de la cité, dont ils font volontiers des gorges chaudes.

« Dans quelques minutes, poursuit le prélat, vous allez vous faire l'un à l'autre la promesse solennelle de vous aimer pour la vie entière. Comme cela est difficile ! Car il faudra faire grandir chaque jour, en dépit des difficultés de l'existence, le feu sacré qui vous unit... »

L'homélie se prolonge. Mon attention est prise en défaut. Mon regard erre sur le fastueux décorum, sur l'assemblée des fidèles qui font semblant d'écouter. Dire que, parmi eux, certains pensent à leurs maîtresses, à leurs amants, aux petits feux de joie qu'ils allumeront ça et là, au hasard des conquêtes et qui, s'ils n'ont pas ce caractère sacré, n'en réchauffent pas moins le cœur et le corps.

Pyromanes !

Je ne suis pas la dernière à battre le briquet !

Monseigneur pérore longuement sur la fidélité, réciproque, des époux. Nécessité absolue pour un couple chrétien, condition indispensable à une vie sereine, toute entière tournée vers la foi et l'obéissance aux principes divins...

« ...ce que Dieu a uni, nous dit l'Evangile, nul ne peut le séparer. L'indissolubilité du mariage est un dogme fondamental de l'Eglise catholique... »

Enfin ! Le long discours est fini.

Monseigneur se lève, s'approche des deux jeunes couples. On sent l'émotion qui monte dans la nef.

-Charles-Henri et Véronique, est-ce librement et sans contrainte que vous avez décidé de vous unir dans le mariage ?

-Oui, répondent en chœur les deux intéressés.

-Acceptez-vous votre rôle futur de parents ? Acceptez-vous d'élever vos enfants selon les préceptes de la sainte Eglise ?

-Oui.

-Charles-Henri, prenez-vous Véronique comme épouse ? Promettez-vous de la chérir et de la protéger ?

-Oui. Je prends Véronique comme épouse légitime devant Dieu.

Ça y est ! C'est fait ! Le mariage civil, encore, pourrait se dissoudre par le divorce. Mais pas le mariage religieux. Véronique, tu viens de réaliser l'affaire de ta vie ! Tu seras peut-être cocue, mais tu demeureras toujours l'épouse légitime, car on ne divorce pas chez les Piépanard. Tu peux être tranquille : te voilà casée pour le restant de tes jours, installée dans une famille de bourgeois qui a du bien et des espérances... Félicitations, tu as fait du chemin !

-Véronique, prenez-vous Charles-Henri pour légitime époux ? Promettez-vous de l'aimer

et de lui être fidèle ?

Surtout, n'hésite pas ! Dépêche-toi de dire « oui » : tu ne retrouveras jamais une occasion pareille ! Aucu...Aucu...Aucune hésitation !

-Oui, répond timidement le monticule d'organdi et de dentelles, couvert d'un énorme voile blanc.

Chapeau ! Quel parcours magnifique pour une fille grosse, laide et pauvre qui, deux mois auparavant, baignait dans le désespoir !

-Je vous déclare unis devant Dieu, achève Son Eminence, in nomine Patris, et Filii et Spiritus Sancti... Amen.

Le prélat se tourne vers l'autre couple, qui échange aussitôt leurs consentements :

-Oui, dit Jacques, à chacune des questions.

-Oui, répond Maryvonne, d'une voix haute et claire. Oui ! Oui !

Elle soulève son voile, avant même la fin de la formule sacramentelle, et s'offre au baiser de son époux.

Quel enthousiasme ! Voilà qui augure une nuit de noces agitée.

Monseigneur bénit les alliances

-Véronique, dit Charles-Henri d'une voix émue, je te donne cet anneau en gage de mon amour...

Soit. Aujourd'hui, il est sincère... Demain, ce sera demain...

Il a du mal à passer la bague au doigt de sa dulcinée, quelque peu boudinés, il est vrai. Il doit s'y reprendre à plusieurs fois. Ne soyons pas méchante, mettons cela sur le compte de l'émotion. *Ce n'est ni l'heure ni le lieu de manquer de charité.*

Véronique lui rend la pareille. Le photographe immortalise la scène, la fige sur sa pellicule, pour la postérité. Les couples ont besoin de souvenirs, ne serait-ce que pour les fourrer au fond d'une boîte, après quelques années de vie commune et quelques coups de canif dans le contrat...

Jacques et Maryvonne échangent à leur tour leurs anneaux. Le flash crépite à nouveau.

Les chantes entament le crédo. Toujours du grégorien. J'adore. J'ai l'impression de planer au dessus du temps et de l'espace, de baigner dans une sérénité céleste...C'est comme une onde de plaisir qui me pénètre et qui résonne dans chacune des fibres de mon corps. Cela me remue les tripes, me fait oublier jusqu'au sens du texte de la prière, pour m'inviter à une croyance toute charnelle...

Jouir à l'église, même d'une manière purement esthétique, n'est-ce pas un péché ?

Les diacres s'affairent à préparer l'autel, disposant sur la table sacrée les linges, le calice et la patène, le ciboire et le missel. On ôte à Monseigneur sa mitre, et même sa calotte que l'on dépose sur un plateau d'argent.

Son Eminence se rend à l'autel pour l'Offertoire, entouré de ses deux concélébrants.

Dominus vobiscum

Et cum spiriti tuo

Oremus...

Monseigneur encense les oblats, la fumée monte, droit vers le ciel, et embaume la nef. D'une voix ferme il invite les fidèles à se joindre à lui dans la prière

Prions ensemble au moment d'offrir le sacrifice de toute l'Eglise...

Il offre ensuite le pain et le vin de l'Eucharistie. Il invoque l'Esprit Saint, d'abord sur les offrandes, puis sur l'assemblée des fidèles.

Pour moi, je dois le reconnaître, l'épiclèse n'est pas un luxe ! Je n'ai que trop tendance à l

ironie et, à chacune de mes idées, le Diable pointe le bout de ses cornes. Tout à l'heure, je ne penserai plus qu'à me remplir la panse, et aussi une autre partie de mon corps, qu'il convient d'oublier lorsqu'on est à l'église... Provocatrice, voire totalement anar, je suis comme un diabolotin qui se débat dans un bénitier.

La cloche tinte pour l'Elévation. Les fidèles, debout, écoutent dans le plus grand recueillement.

Après avoir consommé la chair et le sang du Christ, Monseigneur donne la Communion sous les deux espèces aux ecclésiastiques qui l'ont secondé : d'abord à Monseigneur le Grand Vicaire, puis à Monsieur l'Archiprêtre, puis aux diacres, en terminant par les humbles acolytes...

L'ordre règne, sur la terre comme au ciel.

L'orgue prélude.

Quelques fidèles s'approchent du chancel, suivis par d'autres, puis par d'autres encore, en groupes compacts... Bientôt, des files d'attentes se forment de chaque côté... Jadis, on nous enseignait qu'il fallait avoir le cœur pur pour venir à la Sainte Table. De nos jours, cela semble superfétatoire.

Quelle n'est pas ma stupéfaction d'y reconnaître des figures tout à fait inattendues en un tel endroit ! Edwige, l'organisatrice de parties fines, et son époux, dont le costume trois pièces dissimule probablement une paire de fesses en compote, flamboyante de la raclée qu'elle a reçue. Ils sont entourés de quelques amis des de tous sexes... Parmi tous ces hommes à l'air digne, qui baissent la tête pour mieux se recueillir, combien de patrons qui usent du droit de cuissage sur leurs salariées ? Parmi ces belles dames si pieuses, combien ont harcelé leur femme de chambre, ou la petite vendeuse ? Combien d'incestes ? Combien d'épouses complaisantes ? Combien de marchands de sommeil ? Combien de profiteurs de tout acabit ? Combien de menteurs et de faux témoins ?

Après tout, je peux y aller, moi aussi. Anar, peut-être, mais croyante quand même. Je suis la brebis égarée, celle que le Seigneur chérit par-dessus tout. Après quelques années de purgatoire, bien méritées j'en conviens (il faut bien payer la note), Il ouvrira toutes grandes pour moi les portes du paradis. Alléluia ! J'y foutrai un bordel pas possible !

En attendant, je tire sur mon carré de soie, pour dissimuler ma gorge, et je le tiens bien fermé entre le pouce et l'index de ma main gauche.

Pour recevoir le viatique, j'aurai peut-être la chance d'être à côté d'un beau garçon, auprès de qui je pourrai commencer les premiers mouvements d'approche... Sans en avoir l'air, bien sûr.

Las ! Je me retrouve entre Lattrick et Sanlsoux ! Le député-maire de Monteroy sur Seille me lance un regard torve, presque méchant. Ingrat ! As-tu oublié les services rendus ? La restitution d'un dossier compromettant et... le reste ? Quant à Sanlsoux, il tire la langue pour permettre à l'acolyte d'y déposer l'hostie ! Veut-il faire, pour une fois, un placement dans un paradis non fiscal ? Veut-il exporter tout son fric là-haut ? Le chameau passera-t-il par le chas de l'aiguille ?

Toute recueillie, je m'éloigne lentement du chancel, pour laisser la place à la Présidente Heurtejoie. Lorsque nous nous croisons, elle me presse avec chaleur le bout des doigts... Veut-elle expérimenter une nouvelle recette de gigot à l'ail ? N'y a-t-il plus assez de jeunes avocates en partance ?

Nous voici tous revenus à nos places. Nous venons d'ingérer le corps du Christ, et nous avons des mines de chanoines, pleines de componction...

Mitre en tête et crosse dans la main gauche, Monseigneur bénit successivement les deux couples. Puis, il cède la place à l'oncle de Maryvonne qui réitère.

L'orgue prélude.

C'est le moment de la sortie. Le cérémoniaire nous met en place dans l'allée centrale : d'abord la ribambelle de demoiselles d'honneur de tous âges, flanquées des garçons d'honneur en jaquettes, puis les deux couples suivis de leurs parents, puis les familles et les amis, dont moi-même.

C'est le moment d'en mettre plein la vue.

L'orgue joue à tue-tête la marche de Mendelssohn. Nous avançons doucement dans la nef, pour retrouver la lumière éclatante du jour. Sur le parvis, nous piétinons un peu. Manque de place, on est serrés comme des sardines dans nos belles tenues de fête.

Il y a du soleil. Il fait bon. Je peux retirer mon carré de soie et l'attacher négligemment à mon sac à main.

Tout est en place, comme prévu. Les badauds sont là, on jurerait qu'ils attendaient notre sortie. Ils se tiennent debout sur les marches du parvis, et nous observent bouche bée.

Ça vous épate, tout ce tralala ?

Quelques gamins désignent du doigt les couples, avec les deux mariées toute en blanc et les hommes en grande tenue. Une fillette haute comme trois pommes fait à haute voix une remarque sur la corpulence de Véronique, et la maman l'entraîne rapidement sous d'autres cieux. Quelques cris fusent : « vivent les mariées ! »

Sur la place, et dans les rues adjacentes, des gens sortent des commerces pour nous regarder. Les passants s'arrêtent aussi, retardent de quelques minutes le déjeuner ou l'apéro, pour admirer le grand mariage des bourgeois de la ville.

Ça a de la gueule, pas vrai, tous ces beaux messieurs et toutes ces belles dames ? Ça vous en bouche un coin... Et puis, ça fait rêver.

Elles sont là aussi, les voitures. Deux Rolls crème. Les capots sont ornés d'énormes compositions florales... Des lys, des arums, des roses, des glaïeuls, et même des branches d'orchidées, rien que des fleurs blanches... *Honneur à la virginité !* Les sièges arrière, destinés aux héros du jour, en sont également jonchés.

Même Véronique peut disparaître sous ce monceau de fleurs !

Le photographe nous rassemble. Tous sur les marches du parvis. Devant, les deux couples, avec les demoiselles d'honneur assises à leurs pieds... Leurs familles les encadrent. Derrière, nous, les amis, les connaissances. Quel beau groupe ! L'homme de l'art se démène, s'époumone, s'active de chaque côté pour mieux nous placer, remodèle le groupe pour le rendre plus compact... Il faut voir tout le monde.

Clic clac ! On la double.

Cet après midi. En fin d'après-midi, plutôt, car le festin s'annonce grandiose, le mercenaire de la pellicule réalisera un reportage dans un parc, avec les mariés et quelques unes des gamines travesties en princesses d'opérette. *Glamour* oblige.

Enfin, nous descendons les marches. Nous nous dirigeons vers les voitures, stationnées non loin de là, qui nous emmèneront jusqu'au manoir où auront lieu le vin d'honneur et le repas.

C'est convenu : Monsieur et Madame Piépanard me prendront comme passagère, pour limiter le nombre de véhicules. Pour traverser la ville, il faut former un cortège impeccable, avec, en tête, les deux Rolls.

Naturellement, pas question de klaxonner comme des ploucs. On est entre bourgeois. Cela va de soi, mais la consigne a tout de même été donnée... *Il y a la famille de Véronique, quelques vagues cousins, récupérés ça et là. On ne sait jamais.*

Une main se pose sur mon épaule. Une main amicale, chaleureuse, enjouée... Madame

Piépanard. Elle rayonne littéralement.

-Ma petite Laure, dit-elle, je suis si contente !

Stupeur ! Je l'aurais crue furieuse.

-Les mariées sont très belles, dis-je, avec une stupidité volontaire et de bon aloi.

-Ma bru est une perle.

-Euh...

Cette fois, je ne sais que dire. Je reste coite.

-Vous avez remarqué comme elle est raffinée ? Notamment, elle a un goût très sur pour s'habiller.

-Euh... Oui, c'est vrai. Elle est toujours élégante.

Il me semble que j'y suis pour quelque chose !

-Toujours pimpante, mais jamais criarde. Jamais rien qui détone ou qui fasse mauvais genre.

-Exactement comme vous, renchérit Maître Achille Piépanard, on dirait deux sœurs.

Je suis vraiment flattée !

-Toujours coiffée impeccablement ! Et maquillée d'une façon parfaite, loin de ces débauches de couleurs violentes qui font *peuple*.

Madame Piépanard accompagne ce dernier mot d'une grimace significative. *Elle a un don pour les grimaces... Il y a des dons pour tout.*

-Et surtout, continue belle-maman, en veine de panégyrique, ne vous imaginez pas qu'elle ne sait rien faire de ses dix doigts. C'est une femme qui saura tenir sa maison.

-Excellente cuisinière, précise Achille, elle nous a fait une de ces omelettes aux truffes, dont je garde un souvenir... un souvenir ému !

-C'est tout à fait la femme qu'il fallait à notre fils

-Tu me l'ôtes de la bouche : c'est exactement ce que j'allais dire. Notre fils est un fin gourmet, il appréciera au plus haut point les talents de son épouse.

Un silence. Nous avançons de quelques pas, en direction du parking. Un peu plus loin, j'aperçois Véronique et son époux. J'aimerais bien pouvoir les féliciter.

Sacrée Véro ! Tu as fait l'affaire du siècle ! Tu peux nous donner des leçons à toutes.

-Avec ça, elle se montre très volontaire : c'est une vraie personnalité.

-Et très courageuse, ajoute Achille.

Un autre silence. Pourtant, Madame Piépanard a envie d'en rajouter. Je le sens.

-Vous savez, dit-elle enfin, son problème...

Nous avançons encore d'un pas. Je fais mine de ne pas avoir compris, tout en me moquant intérieurement de cette brusque averse de louanges.

-Un problème ? demandé-je. De quel problème parlez-vous ?

-Vous l'avez sans doute remarqué... Elle a un peu d'embonpoint.

-Très léger. Cela se remarque à peine.

Elle fait quand-même un génereux 66, Madame Piépanard !

-Ne croyez surtout pas qu'elle passe sa journée à grignoter.

Fi donc ! Les deux avant-bras levés, les mains dressées en défense, je repousse cette idée avec la plus grande vigueur.

-Mais pas du tout ! Loin de moi une telle pensée !

-Elle ne se laisse pas aller, intervient beau-papa. Elle suit un régime sévère, sans jamais se permettre le moindre écart. Je vous l'ai dit : c'est une volontaire.

-Je me suis laissé dire, dit Madame Piépanard sur le ton de la confidence, que cela pouvait

résulter d'un déséquilibre hormonal. Avec un bon médecin, cela devrait s'arranger.

J'acquiesce :

-Sans aucun doute.

La médecine fait bien des miracles. C'est la bonne fée des temps modernes, qui transformera la pauvre grenouille en belle princesse.

-Mais, hasardé-je, il ne faut pas non plus qu'elle maigrisse trop : une femme se doit d'avoir de la chair sur les os. Tenez... moi, par exemple...

-Vous ? Vous êtes parfaite, concède Achille.

Nous atteignons le parking où nous attendent nos carrosses...

-Il y en a, dit Madame Piépanard à mi voix, qui la trouvent laide...

Je me récrie avec la plus grande véhémence :

-Ne les écoutez pas ! Les gens sont si méchants.

-Jaloux, vous voulez dire, intervient Achille. Jaloux du bonheur de notre fils et de cette brave petite. C'est honteux !

-Moi, poursuit Madame, je dirais plutôt que sa beauté n'est pas évidente.

-C'est vrai, reprend Achille, son charme est... énigmatique. Pour le découvrir, il faut faire un travail sur soi-même, comme pour les chefs d'œuvre de la peinture. Puis, après cette longue analyse, on la trouve ravissante : elle a le visage d'une madone de Raphaël !

-Comme tu parles bien, Achille ! C'est exactement ce que j'aurais voulu dire.

-L'important, conclut-il, c'est que *nos enfants* soient heureux !

Puis il ajoute :

-Vous savez qu'elle m'étonne, *notre* chère belle-fille ! Pour une petite employée du bas de l'échelle, elle possède une culture remarquable !

-C'est vrai : elle nous épate ! Tous les jours, elle nous épate !

-Pensez-donc, elle connaît tout sur la Sérénissime : son histoire, ses grands hommes, son système politique... Mais surtout, elle est intarissable sur ses artistes. Elle peut discourir sans fin sur les œuvres de Véronèse ou du Tintoret, sur Tiepolo, sur les bronzes de Canova, sur les grisailles du Titien... Elle sait tout !

Hum ! Ça sent la triche à mille lieues : Charles-Henri lui a fait apprendre par cœur un guide touristique, histoire d'impressionner ses parents.

-Elle nous a même raconté l'histoire de ce Doge, dont j'ai oublié le nom, qui a été déclaré traître et décapité entre les deux colonnes. Ça fait froid dans le dos !

Page 84 du Guide !

-Tenez ! Canaletto... Elle sait tout sur Canaletto : sa vie, son œuvre, son style. Tout ! Elle en remonterait à un expert.

-Et Casanova. Elle nous a raconté l'évasion de Casanova, qui était prisonnier dans les sinistres geôles des Plombs de Venise. Un récit qui vous prend aux tripes !

Page 87, si ma mémoire est bonne.

-Naturellement, dis-je, pour ajouter mon grain de sel, Casanova ne laisse aucune femme indifférente.

Le beau-père ajoute, plein d'enthousiasme :

-C'est la compagne idéale pour une escapade à Venise !

-Tu as raison, mon Achille. Comme toujours. Mais on ne va pas à Venise seulement pour la culture. Venise est avant tout la ville des amoureux : on y va pour les longues flâneries le long des canaux, pour les langoureuses promenades en gondole... On y va pour s'aimer, pour goûter un moment de bonheur... C'est si fugitif, le bonheur.

-Oui, c'est bien vrai. Mais on ne le dira jamais assez : notre bru est une perle.

-Tout à fait ! dit Madame, en écrasant une larme. C'est l'épouse rêvée pour notre fils.

Nous arrivons aux premières voitures. Il va falloir former le cortège.

-Achille ! Va chercher la voiture. Nous occuperons la première place, immédiatement derrière les mariés.

Les deux Rolls sont là, à la queue leu leu, formant déjà l'embryon d'une colonne. Véronique est dans la première. Je décide de m'éclipser un instant pour la congratuler.

Je me penche à la portière.

-Ma chère Véronique, je suis si heureuse pour toi !

Coincé sur le siège arrière, un monticule tout blanc, composé d'arums, de lys, de roses, d'organdi et de satin, me répond :

-Je n'en reviens pas moi-même. J'ai l'impression de vivre un rêve, et j'ai peur de me réveiller.

-Ce n'est pas un rêve, ma chérie. Tu as rencontré l'Amour.

De dessous le monticule, la voix de Véronique reprend :

-Je ne te parle pas de Charles-Henri. Il est fou amoureux depuis notre première rencontre.

-Certes. Mais aujourd'hui, il t'épouse.

Quand-même ! Ce n'est pas tous les jours qu'un riche bourgeois, bien de sa personne de surcroît, épouse une pauvre employée sans le sou, grosse et moche. Voilà une journée à marquer d'une pierre blanche !

-J'étais sûre de son amour, continue-t-elle. Mais je suis abasourdie par ce qui m'est arrivé la semaine dernière.

-Ce qui t'est arrivé ???...

-Comment ? Je ne t'ai pas dit ?

-Rien du tout ! Je ne comprends rien à ce que tu racontes.

-Avec tous ces préparatifs, j'ai oublié.

Me voilà comme deux ronds de flan... J'erre parmi les conjectures. Le conte de fées ne se limiterait pas aux épousailles, comme il est de coutume pour ce genre de contes ?

Y-a-t-il eu un héritage inopiné d'un oncle d'Amérique ?

-J'avais une chance sur des millions, dit-elle enfin, mais c'est arrivé quand-même !

Je comprends de moins en moins.

-De quoi parles-tu ?

-J'ai gagné !

Je la regarde, interloquée...

Elle répète :

-Gagné ! Gagné ! GAGNE !!!

Je dois avoir l'air d'une idiote avec mes yeux ronds. Que peut-elle donc avoir gagné ?

-A Euromillions ! J'ai gagné !

Ça me revient. Je la revois cocher ses cases dans le troquet.

-J'ai fait tomber la cagnotte. 187 675 457 euros et 67 centimes !

Je tombe des nues.

-Comment ! C'est donc toi la mystérieuse gagnante dont ils ont parlé au journal télévisé ?

-Mais oui, c'est moi. Je n'ai pas voulu dire mon nom, pour qu'on me fiche la paix. Enfin... J'ai quand même été obligée de me laisser photographier avec un Monsieur important, le directeur... ou le PDG... je ne sais plus. Je tiens à la main un chèque énorme, avec plein de chiffres dessus ! On me verra aux actualités, lundi prochain.

J'en suis toute ébahie, moi aussi.

-Fichtre ! Cent-quatre-vingt-sept millions ! C'est une somme.

-187 675 457 euros, rectifie-t-elle. Et 67 centimes. Ce sont justement ces centimes qui me font prendre conscience de l'énormité de la somme.

Je vous l'avais bien dit ! Les contes de fées se réalisent bel et bien dans la vraie vie. La grenouille saute de sa mare putride et se métamorphose en belle princesse cousue d'or.

Je suis enchantée pour Véronique.

-Mais alors... Ce chèque pour les œuvres de l'Archevêché ?...

-C'est moi, bien sûr. Je leur ai versé un million. Je voulais une cérémonie magnifique, pour mes amis et pour moi. J'ai aussi réglé tous les frais : le traiteur, le photographe, le champagne, la location des deux Rolls... Tout ! Mes beaux-parents sont enchantés.

J' imagine.

-Les braves gens ! Ils sont si émus ! Il n'y a rien de plus beau que la générosité, rien qui réjouisse davantage le cœur d'un juste.

-C'est magnifique ! Maintenant tout le monde m'aime ! On me couvre de louanges.

Mieux encore ! Tu es même devenue jolie !

Charles-Henri disparaît littéralement à côté de ce dôme de blancheur. J'avance le buste à l'intérieur de la voiture, pour lui dire quelques mots : il convient de féliciter l'heureux époux de cette femme resplendissante.

Au fond, la bonne affaire, c'est lui qui la fait.

-J'ai encore quelques tickets ? dit-il en matière de plaisanterie.

-Oui. Mais ils ne sont pas valables aujourd'hui.

Il y a quand même des limites !

NOTES

ITT : interruption temporaire de travail

CBV : coups et blessures volontaires